



3\* édition, 11e - 15e mille

Copyright © 1967, Editions Emmaüs

**RENÉ** pache

L'Inspiration et  
l'Autorité de la Bible

ÉDITIONS EMMAÜS  
1806 Sainc-Légier - (Suisse)

Préface

Que mes lèvres publient ta louange

Car tu m'enseignes tes statuts.

Que ma langue chante ta Parole I (Ps. 119.171-172).

Le thème de l’inspiration et de l’autorité de la Bible est l’un des plus importants pour le chrétien. Les vérités concernant Dieu, Christ et le salut ont certes une importance primordiale. Mais comment les connaissons-nous, si ce n’est par l’Ecriture seule ? En ce sens, on a pu dire que l’inspiration de celle-ci est le premier des dogmes : Si elle est vraiment de Dieu, revêtue de son autorité et mise entièrement à la portée de l’homme, toute la religion révélée repose sur une base solide. Si par contre l’inspiration est douteuse, partielle, changeant au gré de l’expérience et de l’opinion du lecteur ou du prédicateur, tout chancelle. En déclarant indigne de confiance une grande partie du texte, non seulement on récuse le témoignage des auteurs sacrés et du Christ lui-même, mais on met en doute jusqu’à la véracité et l’intégrité morale de ceux-ci.

Plus que jamais la question de l’inspiration est devenue aujour­d’hui le grand champ de bataille théologique. La première attaque du tentateur visait déjà la Parole : « Dieu a-t-il réellement dit... » (Gen. 3. 1). Pourtant, pendant longtemps les Eglises, comme la Syna­gogue, avaient tenu la Bible pour ce qu’elle prétend être : la Parole de Dieu. C’est depuis deux siècles que les assauts contre l’Ecriture se sont faits de plus en plus violents. Nous approchons sans doute de l’époque dont parle Paul : « Toute Ecriture est inspirée de Dieu... Prêche la Parole... Car il viendra un temps où les hommes ne sup­porteront pas la saine doctrine ; mais, ayant la démangeaison d’en­tendre des choses agréables, ils se donneront une foule de docteurs selon leurs propres désirs, détourneront l’oreille de la vérité, et se tourneront vers les fables » (2 Tim. 3.16 ; 4. 2-4).

Tout se ramène à une question de vérité. Pouvons-nous affirmer avec le Christ : « Ta Parole est la Vérité » (Jn. 17. 17), ou bien dirons-nous avec Pilate : « Qu’est-ce que la vérité ?» (18. 38).

Le but du présent livre est d’examiner d’abord ce que la Bible dit elle-même de la révélation et de sa propre inspiration ; puis, en précisant le témoignage qui lui a été rendu par le Christ et par l’Eglise au cours des siècles, de résumer quelques théories émises à son sujet ; enfin, de relever les caractères surnaturels qui attestent l’origine divine de l’Ecriture et établissent sa souveraine autorité. Nous nous excusons de certaines répétitions dues au fait que quel­ques textes ou arguments sont en rapport avec diverses parties de notre plan. Elles peuvent provenir aussi de ce que nous avons conçu chaque chapitre comme formant plus ou moins un tout, dans le but de faciliter l’étude personnelle ou en groupe.

Puisse la merveilleuse vérité de l’Ecriture apparaître si bien aux lecteurs de cet ouvrage qu’on puisse dire d’eux comme Paul autre­fois des Thessaloniciens :

« Nous rendons continuellement grâces à Dieu de ce qu’en rece­vant la Parole de Dieu, que nous vous avons fait entendre, vous l’avez reçue, non comme la parole des hommes, mais, ainsi qu’elle l’est véritablement, comme la Parole de Dieu, qui agit en vous qui croyez » (1 Thess. 2. 13).

PREMIÈRE PARTIE

La révélation

La révélation

1. POURQUOI UNE RÉVÉLATION EST-ELLE NÉCESSAIRE ?

L’homme sur la terre est placé dans une situation paradoxale. Doué d’intelligence et de logique, il semble fait pour connaître la raison et le sens de son existence, l’origine de l’univers, ainsi que la personne de son Créateur.

En fait, il se trouve entouré de ténèbres. Livré à lui-même, il est incapable de répondre aux questions qui le touchent de plus près : D’où vient-il ? Pourquoi est-il la proie de la souffrance et de la mort ? Trouvera-t-il jamais le bonheur et la paix ? Qu’y aura-t-il après la mort : l’anéantissement, le jugement ou la vie éternelle ? Et surtout, Dieu exsite-t-Il ? Dans ce cas, pourquoi est-il si loin de nous et comment parviendrons-nous à Le rencontrer ?

Toutes les religions et toutes les philosophies sont un témoignage de l’effort passionné de l’homme à la recherche de la vérité et de la connaissance de Dieu. Il faut avouer cependant que les résultats de cette recherche sont décevants et même tragiques. Que de dieux im­parfaits créés à l’image de l’homme, et que de systèmes compliqués — et souvent absurdes — s’annulant les uns les autres ! La science moderne elle-même, dont nous sommes si fiers, ne nous fait pas dé­couvrir l’énigme dernière de l’univers, et certains cosmonautes pro­jetés dans l’espace matériel ont prétendu naïvement qu’ils n’y avaient rencontré personne.

Pour que l’homme parvienne à la véritable connaissance, il lui faut recevoir une révélation d’En-Haut, principalement pour les deux raisons suivantes :

a) *Dieu est, par définition, inaccessible à la créature.* Sa toute- puissance, son éternité, son absolue perfection sont par essence incon­cevables à nos esprits limités. Ne dit-Il pas Lui-même « Autant les cieux sont élevés au-dessus de la terre, autant mes voies sont élevées au-dessus de vos voies, et mes pensées au-dessus de vos pensées » (Es. 55. 9) ? « Le bienheureux et seul souverain, le roi des rois et le Seigneur des seigneurs... habite une lumière inaccessible », Lui que « nul homme n’a vu ni ne peut voir » (1 Tim. 6. 15-16). Aussi le prophète s’écrie-t-il : « Tu es un Dieu qui te caches, Dieu d’Israël, Sauveur » (Es. 45. 15). Il est d’ailleurs évident que si l’homme pou­vait concevoir l’Etre suprême dans son absolu, il serait Dieu lui- même !

Mais le Seigneur prend plaisir à Se révéler. Il a créé l’homme à son image, pour avoir en face de Lui un répondant qui Le connaisse, L’aime et Le glorifie. En Eden, Adam jouissait de la présence immé­diate de Dieu, et vivait avec bonheur dans sa communion. Celui-ci trouvait son bonheur parmi les fils de l’homme (Prov. 8. 31), et cet état merveilleux aurait pu conduire sans heurt à l’éternelle pléni­tude.

b) *Par la chute, P homme a rompu le contact avec Dieu.*

Chassé du paradis, il est désormais dans un état de mort spiri­tuelle (Gen. 2. 17 ; 3. 24 ; Eph. 2. 1, 5) et d’aveuglement. Il ne « re­çoit pas les choses de l’Esprit de Dieu, car elles sont une folie pour lui, et il ne peut les connaître, parce que c’est spirituellement qu’on en juge » (1 Cor. 2. 14). A ceux qui périssent, aux incrédules, « le dieu de ce siècle a aveuglé l’intelligence, afin qu’ils ne vissent pas briller la splendeur de l’Evangile de la gloire de Christ » (2 Cor. 4. 4). L’homme pécheur et irrégénéré ne peut voir le royaume de Dieu, ni y entrer. Il faut pour cela qu’il naisse de nouveau, en rece­vant les révélations d’En-Haut. En effet, « ce sont des choses que l’oeil n’a point vues, que l’oreille n’a point entendues et qui ne sont point montées au cœur de l’homme, des choses que Dieu a préparées pour ceux qui L’aiment. Dieu nous les a révélées par l’Esprit » (1 Cor. 2. 9-10).

1. DIEU PEUT-IL, OU VEUT-IL SE RÉVÉLER A L’HOMME ?

Autrement dit, la possibilité même d’une révélation existe-t-elle ? Certains philosophes l’ont niée en disant : Comment l’infini pour­rait-il communiquer avec le fini, et le Créateur avec la créature ? La vérité absolue serait-elle exprimable dans les termes relatifs du langage humain ?

Ne voyons-nous pas chaque jour un père instruire son fils mot par mot, en adaptant sa pensée et son vocabulaire à la compréhension de l’enfant ? De même, un voyageur décrit l’inconnu en partant de termes connus. Dieu agit ainsi lorsqu’il S’abaisse jusqu’à nous, pour nous communiquer de façon intelligible sa vérité. « Ce n'est pas un langage, ce ne sont point des paroles dont le son. ne soit point en­tendu : leur retentissement parcourt toute la terre » (Ps. 19. 4-5).

Soulignons encore un fait très important : la révélation est forcé- *ü* ment un acte de Dieu. Les pensées intimes d’un homme ne peuvent être révélées que par lui (1 Cor. 2. 11). De même, et encore bien plus, seul l’Esprit de Dieu peut nous faire connaître les mystères de la divinité. Nous venons de voir que, si l’homme pouvait de lui-même les sonder et les expliquer, il serait égal à Dieu. Car, par définition, les pensées du Seigneur dépassent infiniment les nôtres. Irénée a dit justement : « Le Seigneur nous enseigne que personne ne connaît Dieu si Celui-ci n’est Lui-même son instructeur ; c’est-à-dire que sans Dieu, Dieu demeure inconnu » (cité par le Nouveau Manuel de la Bible, P\* 14)’

En prétendant douter de la possibilité d’une révélation, l’agnosti­que met en question deux choses : la capacité de l’homme de connaî­tre Dieu et la capacité de Dieu de Se révéler.

Cette dernière proposition revient pratiquement à nier Dieu. Car l’idée d’une révélation divine est liée à l’existence même du Seigneur. En effet, s’il existe, il est normal qu’il Se révèle, et même de façon surnaturelle et infaillible. Tout homme désire communiquer avec son enfant. Comment Dieu ne désirerait-Il pas entrer en contact avec les êtres créés à son image, et capables de communier avec Lui sur le plan moral, intellectuel et spirituel ? Et s’il parle, que leur trans- mettra-t-Il, sinon le message de vérité et d’amour qui émane de sa nature même ? Le Dieu lointain des déistes, silencieux et indifférent à l’égard de ses créatures, n’est pas un dieu parfait : il lui manque la plus grande des perfections, l’amour, et il ne mérite nullement d’être appelé Dieu.

Que dire d’une incapacité de l’homme à percevoir la voix de Dieu ? De nouveau, l’admettre serait nier en fait Dieu Lui-même. Il aurait donné à l’homme une oreille pour entendre les bruits subtils ou discordants de la terre ; et, tout en mettant dans son cœur la pensée et la nostalgie de l’éternité (Eccl. 3. 11), Il n’aurait pu lui faire percevoir la voix du ciel ? Un dieu aussi impuissant ne saurait retenir notre attention.

Toute la Bible démontre au contraire que le Seigneur S’adresse à nous, et que notre plus grand bonheur est de L’entendre.

« Cieux, écoutez ! Terre, prête l’oreille !

Car l’Eternel parle » (Es. 1. 2).

La créature ne peut vivre qu’en fonction du Créateur, et l’homme déchu n’est sauvé que par la révélation même du Tout-Puissant : « La vie éternelle, c’est qu’ils Te connaissent, Toi, le seul vrai Dieu, et Celui que Tu as envoyé, Jésus-Christ » (Jn. 17. 3).

1. LES DEUX PREMIÈRES RÉVÉLATIONS UNIVERSELLES.

Le Dieu de puissance et d’amour désire Se faire .connaître et ai­mer de ses créatures. Il Se manifeste donc à elles et S’abaisse au ni­veau de leur compréhension. Dès avant la chute, Il avait donné de sa personne et de ses attributs deux révélations particulièrement élo­quentes.

1. *La révélation de Dieu dans la nature.*

Selon Paul, « ce qu’on peut connaître de Dieu est manifeste pour eux (les hommes, y compris les païens idolâtres), Dieu le leur ayant fait connaître. En effet, les perfections invisibles de Dieu, sa puis­sance éternelle et sa divinité se voient comme à l’œil, depuis la créa­tion du monde, quand on les considère dans ses ouvrages. Ils sont donc inexcusables, puisque ayant connu Dieu, ils ne L’ont point glorifié comme Dieu et ne Lui ont point rendu grâces » (Rom. 1. 19- 21). Le Psalmiste s’écrie : « Les cieux racontent la gloire de Dieu, et l’étendue manifeste l’œuvre de ses mains... Ce ne sont point des paroles dont le son ne soit point entendu : ... leurs accents vont aux extrémités du monde » (Ps. 19. 2-5).

Cette révélation naturelle si frappante amène tout homme sin­cère à sentir sa petitesse en face de la création et de son Auteur : «. Quand je contemple les cieux, ouvrage de tes mains... qu’est-ce que l’homme, pour que tu te souviennes de lui ? » (Ps. 8. 4-5). « Qui a mesuré les eaux dans le creux de sa main, pris les dimensions des cieux avec la paume ?... Voici, les nations sont comme une goutte d’un seau, elles sont comme de la poussière sur une balance » (Es. 40. (12,15).

Nous reconnaissons en même temps la toute-puissance, la sagesse, F amour providentiel et l’éternité du Créateur de toutes choses. « Le Dieu vivant, qui a fait le ciel et la terre, la mer et tout ce qui s’y trouve... a laissé toutes les nations suivre leurs propres voies, quoi- qu’ZZ *n'ait cessé de rendre témoignage de ce qu'il est* en faisant du bien, en vous dispensant du ciel les pluies et les saisons fertiles, en vous donnant la nourriture avec abondance et en remplissant vos cœurs de joie» (Act. 14. 15-17).V Ce même Dieu «a voulu qu’ils (tous les hommes) cherchassent le Seigneur et qu’ils s’efforçassent de Le trouver en tâtonnant, bien qu’il ne soit pas loin de chacun de nous, car en Lui nous avons la vie, le mouvement et l’être » (17. 27- 28). Pour nier de telles évidences, il faut être aveugle, ou s’aveugler volontairement. « L’insensé dit en son cœur : Il n’y a point de Dieu » (Ps. 14. 1). En effet, seul l’insensé prétend que le monde s’est fait tout seul. Même Voltaire disait : « Le monde m’embarrasse, et je ne puis songer que cette horloge existe, et n’ait point d’horloger ».

Voici en substance ce que P.E. Hughes déclare à ce propos :

L’homme de science part de l’a priori que l’univers et la nature sont cohérents et que la découverte d’une « loi » conduira logique­ment à une autre. La science ne peut être science que si la nature est un tout coordonné, un univers, et non pas un chaos de faits isolés, indépendants, dépourvus de sens. Le savant sait que les faits enre­gistrés le conduiront quelque part. Une telle connaissance est inhérente au cœur de l’homme. Il sait qu’il a été lui-même créé, et que le mon­de a un plan et un but voulus de Dieu. Repousser cette conviction intérieure et innée, c’est refuser de se connaître soi-même. Admettre que le monde est l’œuvre de Dieu est tout naturel à celui qui a été créé à son image.

Nous venons de voir que la révélation de ces grandes vérités se voit comme à l’œil dans la création (Ps. 19. 1-4), et que tout en parle autour de nous. Cependant c’est précisément cette révélation toujours présente que les hommes déchus refusent de reconnaître. Aveuglés par le péché, « ils retiennent la vérité captive... Ayant connu Dieu, ils ne L’ont pas glorifié comme Dieu... mais ils se sont égarés dans leurs pensées... Se vantant d’être sages, ils sont devenus fous » (Rom. 1. 18-22). Préoccupés de sagesse et de philosophie hu­maines, les hommes consacrent leur énergie intellectuelle et spirituelle à une interminable « recherche de la vérité », alors que depuis tou­jours la vérité est là devant eux, aussi claire que le soleil en plein midi. L’homme a littéralement changé la vérité de Dieu en men- songe, adorant et servant la créature au lieu du Créateur (v. 25). Ceci est vrai, non seulement de l’idolâtrie du paganisme primitif, mais encore de l’anthropocentrisme de notre civilisation. <

La contradiction fondamentale à la base de toute la pensée de l’homme irrégénéré consiste en somme en ceci : à côté du principe rationnel, indispensable à tout raisonnement logique, celui-ci intro­duit un principe irrationnel. Il connaît la vérité au sujet de la puis­sance éternelle du divin Créateur et de l’ordre établi par sa volonté dans la création — cette vérité qui seule rend possible une compré­hension rationnelle et scientifique du monde. Et cependant, en même temps, l’homme supprime irrationnellement cette vérité. Ne voulant pas que Dieu le gouverne, il préfère interpréter les faits de l’univers dans les termes d’une philosophie autocentrique plutôt que théocen­trique, glorifiant l’homme plutôt que Dieu. Par cet illogisme au cœur de son être, ses plus hautes facultés sont comme paralysées. De là vient l’échec de tous les systèmes humains de philosophie, si im­pressionnants qu’ils puissent paraître. Basés sur une contradiction, ils sont voués à la fragilité et se détruisent les uns les autres. (P.E. Hughes, *Scripture and Myth,* Tyndale Press, London 1956, pp. 21- 24).

Relevons cependant que, depuis la chute tout particulièrement, la révélation donnée dans la nature est insuffisante. Elle laisse entrevoir la puissance, la providence et l’éternité de Dieu ; mais elle ne pré­sente pas clairement sa personne, sa sainteté, sa justice, ni surtout son amour rédempteur et ses plans éternels à notre égard. On s’en rend compte en voyant à quelles conclusions confuses et contradictoires sont arrivés, sur cette base, les anciens Babyloniens, les Egyptiens, les Romains, tout comme les Musulmans, les Hindous, les Bouddhistes, et même les humanistes et rationalistes occidentaux. Il est donc indis­pensable que l’humanité ait accès à de tout autres lumières.

1. *La voix de Dieu dans la conscience.*

A la nature, extérieure à l’homme, vient s’ajouter la voix de Dieu s’adressant à sa conscience. Paul dit en effet : « Quand les païens, qui n’ont point la loi (écrite de Dieu), font naturellement ce que prescrit la loi, ils sont, eux qui n’ont point la loi, une loi pour eux-mêmes ; ils montrent que l’œuvre de la loi est écrite dans leurs cœurs, leur conscience en rendant témoignage, et leurs pensées s’ac­cusant ou se défendant tour à tour. C’est ce qui paraîtra au jour où, selon mon Evangile, Dieu jugera par Jésus-Christ les actions secrètes des hommes » (Rom. 2. 14-16).

En créant l’homme à son image, Dieu l’a doué d’un sens moral et spirituel. Les grands principes de la loi divine sont imprimés dans son cœur : appréciation de l’excellence du bien, et joie de l’accom­plir ; connaissance du mal opposé à la volonté divine, sentiment de culpabilité, désir de justification, responsabilité devant le Créateur. Evidemment, on peut pervertir et faire taire sa conscience. Un indi­vidu, ou un peuple, peut s’éloigner beaucoup de ces grands principes. Cependant, même involontairement, il en reste toujours quelque chose. La conscience d’un enfant non endurci par la vie réagit de la fa^on la plus vive. Il aura tout naturellement le sentiment du péché, meme s’il ne s’agit que de désobéissances, de vols, de mensonges d’im­portance relative. C’est pour la même raison que, sur la terre entière, tous les peuples sont hantés par le besoin d’une expiation. D’une manière ou de l’autre, les religions humaines expriment la culpabilité de l’homme qui a offensé la divinité. Très rares sont celles qui ne proposent pas le sacrifice sanglant d’une victime immolée à la place du coupable. Nous croyons d’ailleurs que la notion universelle : \* sans effusion de sang, il n’y a pas de pardon » n’est pas surgie simplement de la conscience de l’homme. Elle a fait l’objet d’une révélation primitive, accordée aux premiers hommes après la chute : La nudité d’Adam et d’Eve fut couverte par des peaux d’animaux, sans doute mis à mort pour eux (comp. Gen. 3. 21 et 1. 29) ; Abel fut justifié par le sacrifice des premiers-nés de son troupeau et de leur graisse (Gen. 4. 4 ; Hébr. 11. 4) ; Noé sortant de l’arche offrit des holocaustes à l’Eternel (Gen. 8. 20-21), etc.

Idéalement, tout homme instruit par les deux révélations de la nature et de la conscience devrait être prêt à recevoir le salut : réali­sant sa petitesse et la grandeur merveilleuse de l’univers, il adore le Créateur invisible. En même temps, il tremble devant Lui, car sa conscience l’accuse, nul ici-bas n’ayant jamais obéi à toutes ses in­jonctions. Plus ou moins directement, il cherche une rédemption. S’il veut l’accomplir lui-même, il deviendra l’adepte d’une des innombra­bles religions humaines qui toutes proposent le salut de l’homme par l’homme. Si, convaincu par l’Esprit de Dieu, il reconnaît sa totale incapacité à effacer le mal commis et à accomplir le bien commandé, il recevra avec soulagement et reconnaissance l’annonce du Sauveur qui remplit toute la Bible, la révélation écrite. Nous avons l’exemple d’une telle attitude chez des païens tels que l’eunuque éthiopien (Act. 8. 27-38) et le centenier Corneille (10. 1-48). Dans tous les champs de mission, on a rencontré parfois de pareilles dispositions chez de belles âmes, alors qu’elles entendaient l’Evangile pour la première fois. Malheureusement, il ne s’agit-là que de très grandes exceptions. L’immense majorité des hommes ne prêtent pas l’attention qu’ils de­vraient aux deux grandes voix de la nature et de la conscience. Les païens dits primitifs se détournent du Créateur pour adorer de faux dieux, des idoles, des fétiches et même des animaux. Les païens mo­dernes et civilisés s’adorent eux-mêmes et exaltent orgueilleusement l’homme sous tous ses aspects, en attendant d’acclamer le Surhomme, l’Antichrist (Rom. 1. 21-25 ; 2 Thess. 2. 3-4). Ayant perdu la bonne conscience, ils ont peur du vrai Dieu, et ont fait naufrage par rapport à la foi (1 Tim. 1. 19). C’est pourquoi l’apôtre Paul les déclare inex­cusables (Rom. 1. 20) ; ils sont perdus et passibles du jugement terri­ble du Seigneur. Pourtant Celui-ci les aime et a envoyé son Fils dans le monde précisément pour les arracher à une telle perdition. Pour nous faire connaître son amour rédempteur, Dieu a donc dû nous donner une troisième révélation, celle de l’Ecriture, qui fait l’objet du présent livre.

*Un païen n'ayant reçu que les révélations de la nature et de la conscience peut-il parvenir au salut ? 1*

Paul déclare expressément que chacun sera jugé d’après les lu­mières reçues : « Tous ceux qui auront péché sans la loi (écrite) péri­ront aussi sans la loi, et tous ceux qui ont péché avec la loi seront jugés par la loi » (Rom. 2. 12). Nous avons vu que les révélations de la nature et de la conscience sont suffisantes pour produire d’une [[1]](#footnote-1) part l’adoration et la repentance, et d’autre part la pleine responsa­bilité des païens. Toutefois Dieu, qui est juste et omniscient, sait parfaitement si un homme sincère et ignorant, mis en présence de l’offre du salut, l’accepterait ou non. Christ est mort pour les péchés du monde entier, ceux commis avant sa venue, comme aussi en des temps et des lieux non encore atteints par la prédication de l’Evan­gile (cf. Rom. 3. 25). Le Seigneur saura donc comment traiter chaque pécheur selon son amour et sa justice.

Ceci ne nous dispense pas, nous qui sommes au bénéfice de toute la lumière divine, de la faire connaître à toute créature. En effet, à cause des affreuses ténèbres dans lesquelles ils vivent, combien y a-t-il de ces « païens sincères » ? Les corps sont souillés, les conscien­ces perverties, et les cœurs envoûtés par les mauvais esprits. Ayons pitié de leur souffrance, de leur abandon spirituel, et hâtons-nous de leur apporter la Bible, le merveilleux message du Sauveur. Comment échapperions-nous en négligeant de leur transmettre un si grand salut ?

1. LA RAISON SERAIT-ELLE PEUT-ÊTRE UN MOYEN AUTONOME DE PARVENIR À LA CONNAISSANCE DE DIEU?

N’est-elle pas un don merveilleux fait à l’homme, une faculté lui permettant de juger et d’apprécier toutes choses ? Ayant devant lui la nature, en lui la voix de sa conscience, celui-ci ne peut-il pas, sans autres révélations, parvenir par le raisonnement à la totale connais­sance ? Beaucoup estiment, en effet, l’homme parfaitement capable de percevoir les vérités essentielles à sa vie terrestre comme à sa destinée éternelle, sans avoir besoin d’une aide surnaturelle. Notons d’ailleurs que, dans nos pays, il est difficile de dissocier entièrement la raison de la révélation, car cette dernière a pénétré jusqu’à la moelle notre civilisation dite « chrétienne ». En réalité, si l’on fait abstraction des révélations universelles déjà citées (création, cons­cience), il suffit de jeter un coup d’œil aux peuples et aux individus livrés à leurs seules lumières pour avoir une déplorable démonstra­tion des limites de la nature et de la pensée humaines.

Comme nous venons de le dire, l’homme, séparé de Dieu par la chute, est entièrement contaminé par le mal. Il n’est plus l’être par­fait, créé à l’image de Dieu. Son cœur peut nourrir des sentiments affreux, sa volonté est faible et rebelle, son corps avili descend cha­que jour vers la tombe. De même sa raison, capable encore de beaux raisonnements, est à la fois déviée et faillible. Paul dit des païens si raffinés de son temps (comme le sont ceux du nôtre) : « Ils se sont égarés dans leurs pensées, et leur cœur sans intelligence a été plongé dans les ténèbres. Se vantant d’être sages, ils sont devenus fous » (Rom. 1.21-22). L’homme naturel *(animal,* c’est-à-dire irrégénéré) « ne reçoit pas les choses de l’Esprit de Dieu, car elles sont une folie pour lui, et il ne peut les connaître, parce que c’est spirituellement qu’on en juge ». L’homme spirituel au contraire reçoit par révélation la pensée même de Christ (1 Cor. 2. 14-16). L’apotre n’est donc pas indulgent à l’égard de la sagesse humaine, qu’il taxe de folie (1. 19- 20). Il va jusqu’à dire : « Nous renversons les raisonnements et toute hauteur qui s’élève contre la connaissance de Dieu, et amenons toute pensée captive à l’obéissance de Christ » (2 Cor. 10. 5). « Prenez garde que personne ne fasse de vous sa proie par la philosophie et par une vaine tromperie, selon la tradition des hommes, selon les principes élémentaires du monde, et non selon Christ » (Col. 2. 8). Une telle déclaration ne nous oblige-t-elle pas à repenser biblique- ment toute la théologie dite chrétienne, à laquelle est amalgamée une si large part d’éléments philosophiques et intellectualistes ?

Il est clair en tout cas qu’en face de l’insuffisance de la nature, de la conscience et de la raison, la seule voie de la connaissance per­sonnelle et véritable de Dieu est la révélation qu’il veut bien nous accorder par son Esprit.

1. MODES ET ETAPES DE LA RÉVÉLATION DEPUIS LA CHUTE.

Aussitôt après la désobéissance de nos premiers parents, le Sei­gneur entreprend la réalisation de son plan de salut. D’après la Bible, ce n’est pas l’homme qui cherche le vrai Dieu (Rom. 3. 11). Toute l’initiative revient au Seigneur, qui cherche inlassablement ses brebis perdues. Etant donné que la vie éternelle, c’est de connaître le seul vrai Dieu, et celui qu’il a envoyé, Jésus-Christ (Jn. 17. 3), Il met en œuvre tous les moyens pour communiquer à l’homme, non seulement ses bienfaits, mais sa personne elle-même. « Sa divine puis­sance nous a donné tout ce qui contribue à la vie et à la piété, au moyen de la connaissance de Celui qui nous a appelés... » (2 Pi. 1. 3). Une aussi grande entreprise se fera évidemment de façon progressive et variée. En voici les étapes principales :

1. *Les théophanies* (apparitions de la divinité) sont fréquentes dans les premiers livres de la Bible. Directement, ou sous les traits de l’Ange de l’Eternel, Dieu apparaît par exemple :

à Abraham (Gen. 17. 1, 22 ; 18.1, etc.)

à Isaac (Gen. 26. 2).

à Jacob (Gen. 32. 30).

à Moïse (Ex. 3.2-6; 33.11).

à Gédéon (Jug. 6.12, 14-18, etc.).

On s’est demandé si cet Ange de l’Eternel, identifié à Dieu, n’était pas la manifestation anticipée et temporaire de Jésus-Christ Lui-mê­me. Le Fils unique est le seul qui fasse connaître Dieu (Jean 1. 18). Or, d’après Ex. 23. 20-21, le Seigneur dit de cet Ange, différent de tous les autres : « Mon nom est en lui ». C’est ce dernier qui parlait avec Moïse au Sinaï (Act. 7. 38), et qui a sauvé Israël de toutes ses détresses (Es. 63. 9).

1. *Les songes et les visions* (Nb. 12. 6), accordés par exemple

à Jacob (Gen. 28. 12-16).

à Salomon (1 R. 3.5-15).

à Daniel (Dan. 2. 19, 28 ; 7. 1 ; 10. 7-8).

à Joseph, l’époux de Marie (Mat. 1. 20 ; 2. 13), etc.

1. *Les contacts directs* établis, sans mention d’une apparition particulière. Dieu vint à Balaam (ou : au-devant de Balaam, Nb. 22. 9 ; 23. 4).

L’Eternel parlait avec Moïse face à face, comme un homme parle à son ami (Ex. 33. 11).

1. *Les miracles et les signes* attirent l’attention de l’homme et lui démontrent la puissance, la sainteté, la présence et l’action du Dieu souverain :

le jugement du déluge et le salut de Noé (Gen. 6-9).

la destruction de Sodome et la mise à l’abri de Lot (Gen. 19). le buisson ardent, les plaies d’Egypte.

la colonne de nuée, la délivrance d’Israël (Ex. 3 à 15).

les miracles du désert (Nombres) et l’entrée en Palestine (Josué), etc.

Plus on avance dans l’Ancien Testament, et plus la révélation se fait spirituelle et intérieure (la même progression se fait remarquer en passant de la période des Evangiles et du début des Actes à celle des Epîtres).

1. *Les prophètes.* Dieu, S’étant révélé à des individus choisis pour son service, les envoie dire au peuple ce qu’ils ont entendu. Il ne parle donc pas tellement au prophète que par le prophète. D’ail­leurs, en hébreu, le mot *nabhi* (prophète) signifie héraut, annonceur.

Le premier de ces grands messagers est *Moïse,* le révélateur de la Loi. Il se déclare d’abord indigne et incapable d’accomplir une pa­reille tâche ; mais Dieu lui répond : « Qui a fait la bouche de l’hom­me... N’est-ce pas moi, l’Eternel ? Va donc, je serai avec ta bouche, et *je* t’enseignerai ce que tu auras à dire » (Ex. 4. 10-12). Puis II an­nonce clairement comment sera suscitée la lignée des prophètes, qui ira de Moïse à Jésus-Christ : « Te leur susciterai... un prophète com­me toi, je mettrai mes paroles dans sa bouche, et il dira tout ce que je lui commanderai » (De. 18.18).

Visions et paroles sont souvent confondues. Le livre *d’Amos* commence ainsi : « Paroles... visions qu’il eut sur Israël » (1.1). Le prophète autrefois était appelé le Voyant (1 Sam. 9. 9) ; et le propre des faux prophètes était précisément qu’ils ne voyaient rien (Ez. 13.3).

Les prophètes étaient évidemment sous l’action de l’Esprit de Dieu. C’est grâce à Lui seul qu’il est possible à un homme de prophé­tiser (Nb. 11. 25, 29 ; 1 Sam. 10. 6, 10). Parlant des appels de Dieu à Israël, Néhémie dit : « Tu leur donnas des avertissements par ton Esprit, par tes prophètes ; et ils ne prêtèrent point l’oreille » (9. 30 ; cf. Zach. 7. 12). Ezéchiel déclare que la main de l’Eternel fut sur lui, qu’elle agissait sur lui avec puissance, que l’Esprit l’enleva, qu’il entra en lui et le fit se tenir sur ses pieds (1.3 ; 3. 14, 22, 24). Michée dit qu’il est rempli de force, de l’Esprit de l’Eternel, pour délivrer son redoutable message (3. 8). Et Pierre affirme que les prophètes ont parlé de la part de Dieu, poussés par le Saint-Esprit (2 Pi. 1. 21).

L’office de ces hommes prit encore plus d’importance en Israël après le rejet de la théocratie directe et l’institution de la royauté (1 Sam. 9. 7). Dieu ne Se laisse jamais sans témoins, et par un tel minis­tère Il continua à parler sans cesse à son peuple. Selon la parole d’A- mos, « le Seigneur, l’Eternel, ne fait rien sans avoir révélé son secret à ses serviteurs, les prophètes » (3. 7). Le rôle de ces derniers était aussi de préparer l’étape suivante de la révélation : l’incarnation et l’œuvre rédemptrice du Messie.

1. *La révélation de Dieu en Jésus-Christ.*

Toutes les communications précédentes n’étaient qu’indirectes et fragmentaires. Elles parlaient certes du vrai Dieu, mais encore loin­tain et invisible ; ou bien, elles accordaient un contact rapide, une vision, un message utiles et bouleversants, mais forcément incomplets. Esaïe, le plus spirituel des prophètes, sent tellement cette insuffi­sance qu’il s’écrie : « Tu es un Dieu qui te caches, Dieu d’Israël, Sau­veur... Pourquoi, ô Eternel, nous fais-tu errer loin de tes voies ?... Oh ! si tu déchirais les cieux, et si tu descendais ! » (45. 15 ; 63. 17, 19). Et le même prophète perçoit la réponse à ce cri déchirant de l’humanité perdue : « Prenez courage, ne craignez point. Voici votre Dieu... Il viendra Lui-même, et vous sauvera » (35. 4).

Jésus-Christ est Dieu incarné, la Parole éternelle faite chair. Il ne nous apporte pas seulement une nouvelle révélation, Il est Lui- même cette révélation. < Personne n’a jamais vu Dieu ; le Fils unique qui est dans le sein du Père, est celui qui nous L’a fait connaître » (Jn 1.18). « Personne... ne connaît le Père, si ce n’est le Fils, et celui à qui le Fils veut le révéler» (Mt. 11.27). Et le Christ Lui-même ajoute : « Celui qui m’a vu, a vu le Père » (Jn. 14. 9). Il possède la

somme des attributs divins : toute-puissance, sainteté absolue, amour parfait, omniprésence, omniscience (sauf sur le point de Mt. 24. 36, en rapport sans doute avec son abaissement volontaire). Il est pour nous « sagesse, justice, sanctification et rédemption » (1 Cor. 1. 30), car « en Lui habite corporellement toute la plénitude de la divinité » (Col. 2. 9).

Les théophanies ne sont qu’un éclair dans la nuit en comparaison de l’incarnation de Celui qui est la lumière du monde. Les prophètes recueillaient et transcrivaient une à une les bribes des mystères que le Seigneur voulait bien leur communiquer. Mais le Père n’a pas de secrets pour le Fils. Ce dernier est Lui-même « le mystère de Dieu... dans lequel sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la science » (Col. 2. 3). C’est pourquoi l’épître aux Hébreux résume ainsi l’his­toire de la révélation : « Après avoir autrefois, à plusieurs reprises et de plusieurs manières, parlé à nos pères *par les prophètes.* Dieu, dans ces derniers temps, nous a parlé *par le Fils... »* (1. 1-2). Et plus que jamais, ses paroles, en Jésus-Christ, ont été des actes : par le sacrifice de la croix, Il a révélé de façon fulgurante son amour et sa justice, en expiant totalement nos péchés. Puis, Il a accompli ses promesses de vie éternelle en ressuscitant son Fils d’entre les morts.

Christ, Dieu pleinement manifesté, est donc la fin non seule­ment de la loi (Rom. 10. 4), mais aussi de la révélation. Il en est également le centre, puisque son Esprit inspire toute prophétie (1 Pi.

1. 11 ; Apoc. 19. 10) et que jusque dans l’éternité nous assisterons à l’« apocalypse » (révélation) de Jésus-Christ (Apoc. 1.1).
2. *L\* Ecriture.* Toutes les révélations énumérées dans le para­graphe ci-dessus ont été accordées à des individus ou à des généra­tions maintenant disparus. Que connaîtrions-nous des lumières re­çues, des expériences faites, des actes rédempteurs accomplis, s’ils n’avaient pris dans un livre inspiré une forme définitive ? Tout d’a­bord la loi fut rédigée pour le peuple appelé à recevoir les oracles de Dieu. Puis les prophètes mirent par écrit leurs paroles enflam­mées. Enfin, ce fut le tour de l’enseignement du Christ et des apô­tres. Nous allons voir comment se sont opérées la réception, la fixa­tion et la transmission de ce divin message.

DEUXIÈME PARTIE

La Parole

CHAPITRE PREMIER

La Parole divine

Avant d’aborder l’inspiration de la Parole Ecrite, considérons premièrement le rôle joué par la Parole elle-même.

I. LE DIEU DE LA BIBLE EST UN DIEU QUI PARLE.

Dès la Création et dans toute l’histoire de son peuple, Il Se révèle en parlant.

Il dit... et du néant surgit l’Univers (Gen. 1.3, 6, 9, etc.).

Jean déclare au sujet de Christ qui S’incarne pour nous sauver en nous révélant le Père : « Au commencement était la Parole, et la Parole était avec Dieu, et la Parole était Dieu... Et la Parole a été faite chair » (1.1, 14).

Le Seigneur, qui est lumière et amour (1 Jn. 1.5; 4. 8), prend plaisir à Se faire connaître à ses créatures. Il exprime sa nature, ses pensées, sa volonté, ses plans. Il explique son œuvre passée et pré­sente, Il annonce ses futures actions et son triomphe final.

Notre Dieu ne reste pas muet, comme les idoles des païens an­ciens et modernes (1 Cor. 12. 2). La Bible est pleine d’ironie sur ce point :

« Ils versent For de leur bourse, et pèsent l’argent à la balance ;

Ils paient un orfèvre pour qu’il en fasse un dieu,

Et ils adorent et se prosternent.

Ils le portent, ils le chargent sur l’épaule,

Ils le mettent en place, et il y reste ; il ne bouge pas de sa place ;

Puis on crie vers lui, mais il ne répond pas,

Il ne sauve pas de la détresse » (Es. 46. 6-7).

11 ne répond ni ne sauve ! Voilà la caractéristique du faux dieu. Suç le Carmel, les prophètes de Baal avaient été mis au défi par Elie d’obtenir une réponse de leur divinité. « Ils invoquèrent le nom de Baal, depuis le matin jusqu’à midi, en disant : Baal, réponds- nous ! Mais il n’y eut ni voix ni réponse... A midi, Elie se moqua d’eux, et dit : Criez à haute voix, puisqu’il est dieu. Il pense à quelque chose, ou il est occupé, ou il est en voyage ; peut-être qu’il dort, et il se réveillera... Mais il n’y eut ni voix, ni réponse, ni signe d’atten­tion » (1 R. 18. 26-29).

Le Seigneur n’a rien de commun non plus avec le dieu froid et absent des philosophes, qui nous aurait laissés dans les ténèbres sans aucun message de sa part. Il ne garde pas le silence par indifférence, mauvaise volonté ou impuissance, puisque c’est sa nature même de s’exprimer. Par contre, s’il se tait, c’est qu’il y est contraint par de très graves raisons. Dans ce cas, son silence même est un terrible jugement :

Saül, rejeté à cause de sa désobéissance répétée, « consulta l’Eter- nel ; et l’Eternel ne lui répondit point, ni par des songes, ni par l’urim, ni par les prophètes » (1 S. 28. 6).

Au sujet d’Israël, Dieu dit à Jérémie : « N’intercède pas en fa­veur de ce peuple. S’ils jeûnent, je n’écouterai pas leurs supplica­tions » (14. 11-12). Et II ajoute ailleurs : « Quand vous multipliez les prières, je n’écoute pas : vos mains sont pleines de sang » (Es. 1. 15).

Aux incrédules qui se moquent de Lui, le Seigneur déclare : « Tournez-vous pour écouter... Je vous ferai connaître mes paroles. Puisque j’appelle, et que vous résistez... moi aussi je rirai quand vous serez dans le malheur... Alors, ils m’appelleront, et je ne répondrai pas ; ils me chercheront et ils ne me trouveront pas » (Prov. 1. 23-28).

1. L’HOMME DOUÉ DE LA PAROLE PEUT COMMUNIQUER AVEC DIEU.

Créé à l’image de Dieu, l’homme est doué comme Lui de la possi­bilité de s’exprimer. Sa parole est une réplique et un écho de la parole divine. A lui seul, le langage établit une distinction fonda­mentale entre l’homme et la bête. D’un chien intelligent et affec­tueux ne disons-nous pas : il ne lui manque que la parole ? Celle-ci est de loin le meilleur moyen de communication entre deux êtres. Par le toucher, je puis caresser ou frapper une personne, mais qu’est- ce que cela en regard de la parole ? Et combien sont handicapés ceux qui en sont privés !

La parole peut rendre les nuances les plus subtiles de la pensée et des sentiments. Elle le fait avec une variété qui fait paraître primi­tives et uniformes les sensations corporelles. C’est elle qui permet l’expression la plus complète de la personnalité. Aussi possède-t-elle dans le monde une puissance sans pareille. Les nations sont menées par des hommes à la volonté forte et à la parole irrésistible.

En un certain sens, la parole a beaucoup plus d’effet que les actions en elles-mêmes, ou plutôt : c’est elle qui est la véritable source des actions. Nos pensées, exprimées et communiquées par le langage, sont le ressort de notre conduite. Car c’est du cœur des hommes, du dedans, que procèdent leurs bonnes et leurs mauvaises œuvres (Mc. 7. 21). On peut donc parler — et ceci non seulement à propos de Dieu — du pouvoir créateur du Verbe. « Au commence­ment était la Parole... Toutes choses ont été faites par elle » (Jn. 1. 1, 3). Cela signifie que Dieu, avant que rien n’existe, a simplement d’un mot exprimé sa pensée et sa volonté. En parlant, Il a agi et S’est fait connaître. Quant à l’homme, il se révèle aussi en ouvrant la bouche. C’est pourquoi « au jour du jugement, les hommes ren­dront compte de toute parole vaine qu’ils auront proférée. Car par tes paroles tu seras justifié, et par tes paroles tu seras condamné » (Mt. 12. 36-37).

Dieu ne pouvait donc prendre un meilleur moyen pour commu­niquer avec nous.

1. L’USAGE DIVIN DE LA PAROLE.
2. *La Parole éternelle.*

Puisque la Parole est l’expression du Dieu qui Se révèle, elle est éternelle dans le ciel.

Elle était au commencement (Jn 1.1).

A toujours, ô Eternel, ta Parole subsiste dans les cieux ! (Ps. 119. 89).

De même, Jésus a pu dire en pensant aux âges à venir :

Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point (Mt. 24. 35). Car :

La Parole du Seigneur dure éternellement (1 Pi. 1. 25).

1. *La Parole créatrice.*

Dieu dit : Que la lumière soit ! Et la lumière fut (Gen. 1.3; le verbe *dire* revient 11 fois dans ce chapitre).

Par la foi, nous reconnaissons que le monde a été formé par la parole de Dieu, en sorte que ce qu’on voit n’a pas été fait de choses visibles (Hbr. 11.3).

1. *La Parole de Dieu dans P Ancien Testament.*

Aux patriarches, Dieu constamment parle (Gen. 12.1, etc.).

Au Sinaï, Il fait entendre le son de ses paroles, une simple voix (De. 4.12), afin que sa révélation demeure purement spirituelle.

L’épître aux Hébreux résume ainsi toute l’ancienne dispensation : *Dieu a parlé,* autrefois, à plusieurs reprises et de plusieurs manières à nos pères par les prophètes (1. 1). En fait, Il a produit bien des actions d’éclat, mais la chose la plus essentielle est qu’il a parlé !

1. *La Parole incarnée.* Voici d’autre part le résumé de tout le Nouveau Testament : Dieu, dans ces derniers temps, nous a *parlé par le Fils* (Hbr. 1. 2).

La Parole a été faite chair, et elle a habité parmi nous (Jn. 1. 14).

Jésus Lui-même, achevant son ministère auprès de ses disciples, en souligne le point capital : « Je leur ai donné les paroles que tu m’as données, et ils les ont reçues » (Jn. 17. 8).

1. *La Parole du Saint-Esprit.* C’est encore par elle que sont ins­truits les disciples après la Pentecôte : « L’Esprit de vérité... vous conduira dans toute la vérité, car il ne parlera pas de lui-même, mais il dira tout ce qu’il aura entendu, et il vous annoncera les choses à venir » (Jn. 16. 13).

Effectivement, nous voyons l’Esprit parler à l’Eglise au travers du livre des Actes :

L’Esprit dit à Philippe : Avance... (8. 29).

Le Saint-Esprit dit : Mettez-moi à part Barnabas et Saul pour l’œuvre à laquelle je les ai appelés (13. 2).

La parole même des apôtres est attribuée au Saint-Esprit, comme l’avait été celle des anciens prophètes (1 Pi. 1. 12 ; 2 Pi. 1. 21).

1. LA RELIGION DE LA PAROLE.

La révélation biblique, l’Evangile, sont essentiellement une bonne nouvelle, la proclamation d’un message. Le christianisme se présente avant tout comme une religion de la Parole, étant centré sur la ma­nifestation de la Personne divine et de la vérité la concernant. Il se place ainsi sur un plan purement spirituel. Quant aux religions hu­maines, elles sont toutes basées sur les choses à faire, les rites à accom­plir, les statues à adorer et à promener, le cadre ecclésiastique à organiser.

C’est avec une merveilleuse simplicité que le Christ nous déclare : « En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui écoute ma parole et qui croit à Celui qui m’a envoyé, a la vie éternelle et ne vient point en jugement, mais il est passé de la mort à la vie » (Jn 5. 24). « Les paroles que je vous ai dites sont Esprit et vie » (6. 63).

Et nous avons cette promesse de Dieu : « Ma Parole qui sort de ma bouche... ne retourne point à moi sans effet, sans avoir exécuté ma volonté et accompli mes desseins » (Es. 55.11).

« Seigneur, à qui irions-nous ? Tu as les paroles de la vie éter­nelle » (Jn 6. 68).

CHAPITRE II

La Parole écrite

Si l’Evangile est une religion de la parole, il est aussi celle d’un Livre.

1. NÉCESSITÉ D’UNE REVELATION ECRITE

Une communication orale donnée à un homme de Dieu, à une génération, à un peuple élu, n’est pas suffisante. Il est indispensable que le message soit mis par écrit.

Remarquons à ce propos que c’est l’invention de l’écriture qui a permis le plus grand progrès de la civilisation. Dans toute l’histoire de l’humanité, on ne connaît pas d’exemple de peuple arrivé à une vraie culture ni à un développement cohérent de la pensée, sans l’écriture. La première chose qu’une tribu sauvage doit apprendre pour sortir de la barbarie, c’est à mettre son langage et ses mots sur le papier. De même, une révélation divine durable doit reposer sur une base écrite.

IL L’ÉCRITURE EST INDISPENSABLE POUR FIXER LE MESSAGE.

Il prend ainsi une forme définitive, étant gardé des variations, des additions et des erreurs d’une transmission orale. Il ne peut se corrompre ni devenir infidèle. Le livre de la loi était placé à côté de l’arche de l’alliance comme témoin contre Israël (De. 31.26). Nor­me immuable de la volonté divine, il allait permettre au cours des siècles de mesurer les désobéissances du peuple.

Revêtue de sa forme définitive, la révélation acquiert une valeur permanente : « Car, je vous le dis en vérité, tant que le ciel et la terre ne passeront point, il ne disparaîtra pas de la loi un seul iota ou un seul trait de lettre, jusqu’à ce que tout soit arrivé » (Mt. 5. 18).

1. LE TEXTE ÉCRIT RAPPELLE À CHAQUE INSTANT LE MESSAGE ORIGINAL qu’on a si rapidement tendance à oublier. Après les grands événements de Réphidim, Dieu ordonne à Moïse : « Ecris cela dans le livre, pour que le souvenir s’en conserve » (Ex. 17. 14). Ce passage nous fait penser à la même expression employée par Malachie : « Alors, ceux qui craignent l’Eternel se parlèrent l’un à l’autre ; l’Eternel fut attentif, et II écouta ; et un livre de souvenir fut écrit devant Lui » (3. 16).
2. UN LIVRE PERMET DE GROUPER TOUTES LES PARO­LES REÇUES.

On peut ainsi ajouter les messages les uns aux autres, accumuler les révélations du passé et les transmettre toutes ensemble aux géné­rations futures. « Ces choses leur sont arrivées (aux Israélites) pour servir d’exemples, et elles ont été écrites pour notre instruction, à nous qui sommes parvenus à la fin des siècles > (1 Cor. 10. 11).

1. LE MESSAGE ÉCRIT DEVIENT INDÉPENDANT DE L’ORATEUR OU DE L’ÉCRIVAIN.

Jérémie fournit de ce fait une illustration frappante. Après bien des années de ministère et de prédication, Dieu lui donne l’ordre d’écrire dans un livre toutes les paroles reçues de Lui (Jér. 36. 2). Le prophète dicte à Baruc son secrétaire la succession de ces messa­ges (v. 4). Mais, étant lui-même en prison, il envoie Baruc lire son texte devant le peuple et ses chefs (v. 5-13). Ceux-ci s’émeuvent, et font en sorte que le roi en entende la lecture (v. 14-21). Le roi, rendu furieux par de telles paroles, coupe le livre et le jette au feu. Sur quoi le prophète reçoit l’ordre d’écrire tranquillement un nouveau livre, encore plus complet que le premier (v. 28-32).

Ainsi le message écrit est le plus mobile : tandis que son rédac­teur est prisonnier, le livre franchit les grilles et les rideaux de fer, atteint successivement les cercles les plus divers, et peut se repro­duire aisément. Le prophète peut disparaître : Dieu continue à parler par le texte inspiré.

1. LE MESSAGE ÉCRIT DEVIENT UNIVERSEL, INDES­TRUCTIBLE ET PRESQUE OMNIPRÉSENT

La première révélation est donnée au prophète lui-même. Orale­ment, il peut se faire entendre de quelques auditeurs. Mais dès que le texte est écrit, celui-ci peut être multiplié à l’infini. Il est aisé de le copier, le traduire, le reproduire dans des éditions toujours nouvelles. Chacun peut de la sorte avoir son propre exemplaire de la Parole de Dieu. La persécution arrive, les missionnaires disparaissent, mais l’Ecriture demeure. Peut-être qu’une page écrite reste pendant long­temps enfouie comme une semence. Si elle germe un jour, elle n’aura rien perdu de sa jeunesse ni de sa puissance. Pour atteindre les mil­liards de nos contemporains, il faut à tout prix une telle puissance de diffusion.

1. LA RÉVÉLATION RENDUE ACCESSIBLE PAR L’ÉCRI­TURE REND DÉSORMAIS LES LECTEURS RESPONSABLES.

« Ils ont Moïse et les prophètes ; qu’ils les écoutent ! (Luc 16. 29). Les frères du mauvais riche ont vraiment tout ce qu’il leur faut : Dieu ne leur accordera ni intervention ni miracle superflus. Il en est ainsi, à plus forte raison, des hommes de notre génération qui ont toute l’Ecriture si facilement à leur portée.

CHAPITRE III

La Parole incarnée et la Parole inspirée

1. LE CHRIST ET L'ÉCRITURE.

Il est à la mode de prétendre que Christ seul est la Parole de Dieu, tandis que la Bible ne serait pas cette Parole, mais la « contien­drait » seulement (voir p. 56). Un premier coup d’œil jeté sur la Bible suffit pour montrer l’inanité d’une telle déclaration :

Christ Lui-même prononçait la Parole de Dieu dans sa prédica­tion (Luc 5.1).

Philippe prêche le Christ en Samarie, et les apôtres apprennent que la Parole de Dieu y a été reçue (Act. 8. 5, 14).

Paul affirme que sa prédication n’est pas la parole des hommes, mais véritablement la Parole de Dieu (1 Thess. 2. 13).

Ainsi l’enseignement du Christ et des apôtres (comme des an­ciens prophètes), consigné dans l’Ecriture, est réellement pour nous la Parole de Dieu.

Une comparaison entre

le Christ, Parole de Dieu faite chair et

la Bible, Parole de Dieu faite livre,

est extrêmement instructive, autant par les contrastes que par les similitudes qu’elle révèle.

En entrant dans le monde, le Christ dit : « ... Tu m’as formé un corps... Voici je viens — Dans le rouleau du livre il est question de moi... > (Hbr. 10.5-7). Quel livre ? Quelle personne ? dit Luther à ce propos. Un livre : la Bible, une personne ; Jésus-Christ. Nous allons voir à quel point tous deux sont inséparables.

LE CHRIST

1. Parole divine et éternelle (Jn 1.1), deuxième personne de la Trinité, Christ est avec le Père et l’Esprit, Fauteur véritable de FEcriture Sainte (1 Pi. 1. 11 ; Apoc. 19. 10). Son nom est la Parole de Dieu (Apoc. 19.13b).

1. Christ a été conçu du Saint- Esprit (Luc 1. 35).
2. « La Parole a été faite chair, et elle a habité parmi nous » (Jn 1. 14). Le Christ divin et éternel est devenu humain, visi­ble, accessible. On a pu Le con­naître, L’entendre, L’aimer. Il S’est mis à la portée des plus humbles, ayant paru comme un simple homme, un serviteur, un ouvrier (Phil. 2. 7). Il « n’avait point étudié », et parlait volon­tairement le langage des simples (Jn. 7. 15 ; Luc 10.21).
3. Christ, en S’incarnant, S’est limité volontairement (Phil. 2. 5-8). Il a pris un corps, Il est né, et a grandi lentement. Il a restreint sa présence à un grou­pe d’hommes, à un petit pays. Pourtant, ce « Fils de Joseph »

L’ÉCRITURE

Les pensées de Dieu consignées dans FEcriture sont elles-mêmes éternelles : « A toujours, ô Eter­nel, ta Parole subsiste dans les cieux » (Ps. 119.89). Paul met en lumière le mystère de Christ et de l’Eglise, qui a été « caché de tout temps en Dieu » (Eph. 3. 9 ; Col. 1.26-27).

« Toute Ecriture est inspirée de Dieu » (2 Tim. 3. 16). « Pous­sés par le Saint-Esprit... des hommes ont parlé de la part de Dieu » (2 Pi. 1. 21).

Les pensées insondables du Souverain des cieux (Es. 55. 8-9) ont été exprimées dans notre langue terrestre : la Parole de Dieu est devenue parole humai­ne. En ce sens, elle a été écrite pour des hommes et par des hommes de chair et d’os, de leur temps, de leur nation. Véritable­ment incarnée, elle nous mène au milieu des pécheurs, et non pas dans un monde irréel. Elle rend le message divin lisible, compré­hensible, traduisible dans la lan­gue de chacun. Ignorant la sa­gesse et la philosophie des hom­mes, elle s’adresse délibérément aux humbles pour leur révéler les gloires du Seigneur (1. Cor. 2. 4-10).

La Parole écrite de Dieu est aussi limitée à la compréhension de l’homme. Elle ne nous dévoile qu’en partie les divins mystères (1 Cor. 13. 12). Un lent déve­loppement caractérise la révéla­tion, de la Genèse à l’Apocalyp-

se, avec des pages encore diffici­les à comprendre. La Bible est premièrement un livre juif, issu d’un pays minuscule. Elle est pourtant le livre le plus univer­sel, la Parole de Dieu pour toute l’humanité.

est en même temps le divin Sau­veur du monde.

Jésus déclare : « Ta Parole est la vérité » (Jn 17. 17). Le Psal- miste ajoute : « La loi de l’Eter- nel est parfaite... Ta loi est la vérité... Le fondement de ta Pa­role est la vérité » (Ps. 19. 8 ; 119. 142, 160). L’auteur des Hébreux, ayant cité longuement l’Ancien Testament, conclut : « Car la Parole de Dieu est vivante et ef­ficace, plus tranchante qu’une épée... elle juge les sentiments et les pensées du cœur » (Hbr. 4. 12). Le texte original de l’Ecri- ture, à la fois humain et divine­ment inspiré, a été gardé de l’er­reur (voir pp. 111 ss.).

5. Le Christ incarné, semblable à nous en toutes choses, était ce­pendant parfait et sans péché (Jn. 8. 46 ; Hbr. 2. 17 ; 4. 15), omniscient (Jn 4. 16-19), vrai (14.6) et tout-puissant (11.14).

6. Jésus-Christ avait une autori­té unique. « Il enseignait comme ayant autorité et non pas comme les scribes » (Mc 1. 22). « Jamais homme n’a parlé comme cet homme » (Jn 7. 46).

Jamais livre non plus n’a parlé comme ce livre. Il a l’audace de dire : « Cieux, écoutez ! Terre, prête l’oreille ! Car l’Eternel parle » (Es. 1. 2). Le seul Ancien Testament affirme 3808 fois qu’il transmet les paroles mêmes de Dieu.

Plus que tout autre, le Livre des livres a été détesté et com­battu. Il a connu la terrible op­position des pécheurs, qui se sen­taient condamnés par ses pages. On l’a déchiré, brûlé (cf. Jér. 36. 23), interdit. Il a été ridicu­lisé et critiqué par ceux-là même qui auraient dû le respecter et le répandre. Les hommes ne peu-

7. Christ a été trahi et rejeté. Les Siens ne L’ont pas reçu (Jn. 1.11-12; 7.5). Les chefs reli­gieux ne croyaient pas en Lui (7. 48). Les hommes ont préféré les ténèbres à sa divine lumière par­ce que leurs œuvres étaient mau­vaises (3.19 ; 7. 7). On L’a cru­cifié parce qu’il S’était affirmé Fils de Dieu (19. 7).

Le témoignage ^ue Jésus S’é­tait rendu à Lui-meme était clair et véridique, mais on L’a jus­qu’au bout accusé d’ambiguïté et de mensonge : « Si tu es le Christ, dis-le nous franchement > (Jn

1. 24). « Ton témoignage n’est pas vrai » (8. 13).
2. Christ est glorieusement ma­nifesté comme le Sauveur victo­rieux. Il est la lumière du mon­de, le pain vivant descendu du ciel (Jn 8. 12 ; 6. 51). Il régénère et donne la vie éternelle (5. 24 ; 10. 28). De sa bouche sort l’épée à deux tranchants de sa parole souveraine (Apoc. 1. 16 ; 19. 15). C’est Lui qui jugera le monde, et sauvera les croyants (Act. 10. 42 ; 1 Tim. 4. 10).
3. Christ Se révèle à la foi : « Si tu crois, tu verras la gloire de Dieu » (Jn 11. 40). « Ne sois pas incrédule, mais crois ! Thomas lui répondit : Mon Seigneur et mon Dieu » (20. 27-28).
4. Le Christ rend témoignage sans réserve à l’Ecriture, à son inspiration, son autorité, son ca­ractère final (Mt. 4. 4 ; 5. 17-18 ; Jn 10. 35, etc. cf. p. 197). vent supporter sa prétention d’ê­tre la Parole de Dieu et de diri­ger leur vie.

Malgré les innombrables dé­clarations de l’Ecriture, on pré­tend aujourd’hui encore ne pas savoir si elle est réellement la Parole de Dieu ou non. Et l’on déclare aussi irrecevable le té­moignage qu’elle se rend à elle- même.

La Bible triomphe en tout temps de ses ennemis. Elle est toujours vivante et actuelle. L’E­criture est une lumière sur notre sentier (Ps. 119.105). L’homme ne vit pas de pain seulement, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu (Mt. 4. 4). La parole vivante et permanente de Dieu régénère et sauve le pé­cheur (1 Pi. 1.23; Jac. 1.21). Elle est l’épée à deux tranchants qui nous juge (Hbr. 4. 12). La Parole du Seigneur jugera l’in­crédule au dernier jour (Jn 12. 48).

L’Ecriture n’est utile et acces­sible qu’aux croyants (1 Th. 2. 13 ; Hbr. 4. 2). Elle s’ouvre seu­lement à ceux qui croient en Jé­sus (2 Cor. 3. 14-16).

L’Ecriture à son tour rend constamment témoignage au Christ, qui constitue le grand thème de sa révélation (1 Pi. 1. 10-12 ; Luc 24. 27, 44). Les deux Paroles sont donc indissoluble­ment liées : Si l’on ne croit pas à l’Ecriture, comment croira-t-on en Celui qu’elle révèle ? et si on

1. Christ seul nous fait connaî­tre le Père (Jn 1. 18). Celui qui a vu Jésus a vu le Père, et nul ne vient au Père que par Lui (14. 9, 6). Ainsi, lorsque Christ parle, c’est Dieu qui parle, exigeant no­tre foi et notre obéissance abso­lues (8. 28, 24). ne reçoit pas Jésus, la Parole vi­vante, comment se fiera-t-on à la Parole Ecrite, base de tout son enseignement ?

La Bible seule nous apporte la pleine révélation du Père et du Fils. Que saurions-nous en de­hors des Ecritures sur le vrai Dieu et sur Jésus-Christ le Sauveur ? (Jn 5. 39). Aussi la révélation écrite demande-t-elle notre foi et notre adhésion sans réserve (cf. Apoc. 1. 3 ; 22. 18-19).

1. NOTRE ATTITUDE VIS-À-VIS DE LA PAROLE VIVANTE DÉTERMINE NOTRE ATTITUDE À L’ÉGARD DE LA PA­ROLE ÉCRITE:

Lorsque les cœurs se conver­tissent au Seigneur Jésus-Christ :

En s’endurcissant et se fer­mant à Jésus-Christ :

Il est impossible de refuser de croire au Christ tout en préten­dant croire aux Ecritures, car elles Lui rendent témoignage (Jn

1. 39-40).

Par contre :

Lorsque nous écoutons le mes­sage du Christ,

Quand nous obéissons au Christ et gardons son enseigne­ment,

L’Ancien Testament et toute la Bible s’illuminent, le voile est ôté (2 Cor. 3. 15-16).

Les hommes ne peuvent ni voir ni comprendre la révélation (Jn

1. 37-41). La Parole ne pénètre pas en eux (8. 37, 43), et l’Ecri- ture demeure un livre fermé, qui les condamne (Es. 29. 11 ; Jér.
2. 10).

Inversément, celui qui doute des Ecritures ne saurait mainte­nir sa foi au Christ, qui n’a ces­sé de les confirmer (Jn 5. 46-47).

l’Ecriture nous convainc de sa vérité (Act. 17.2-3, 11 ; 18.28).

la Parole de vérité nous sanc­tifie (Jn 17.6, 17).

Si nous prêchons Christ, c’est l’Ecriture qui est notre

autorité (Act. 2. 17, 25, 31, 34, 35 ; 3. 18 ; 1 Cor. 15. 3-4, etc.).

Si nous aimons Christ, sa Parole consignée dans l’E­

criture nous remplit de joie, de force et de consolation (Jn 14. 23 ; 15.9-11 ; cf. Jér. 15. 16).

En achevant ce parallèle, soulignons avec force que nous ne faisons aucunement de l’Ecriture un objet d’adoration. Le grand contraste entre le Christ et la Bible demeure : le Seigneur seul est le Sauveur divin, tandis que l’Ecriture n’est que le moyen, divinement inspiré, qui Le révèle et nous conduit à Lui. Nous respectons le saint livre et recevons entièrement ses paroles, mais nous n’adorons que le Père et le Fils par le Saint-Esprit.

1. LE MYSTÈRE DES DEUX NATURES DU CHRIST ET DE L’ÉCRITURE.

Nous venons de voir que par l’incarnation, le Christ est à la fois parfaitement Dieu (Jn 1.1,14; 20. 28 ; Rom. 9. 5) et parfaitement homme (Hbr. 2. 14, 17). L’Ecriture elle aussi, par le miracle de l’ins­piration, est en même temps une parole divine et une parole humaine. Nous ne prétendons pas expliquer l’un de ces miracles plus que l’au­tre, nous qui sommes incapables d’élucider même la naissance de l’homme et la nouvelle naissance du croyant. Nous naissons en effet avec un corps et un esprit — et nul savant ne peut nous dire où commence l’un et où finit l’autre, où et comment l’un est attaché à l’autre. Que la nature divine soit communiquée au croyant par le Saint-Esprit (Tite 3. 5 ; 2 Pi. 1.4), c’est également pour nous une glorieuse certitude, qui pourtant nous dépasse entièrement.

Mais laissons parler sur ce point Adolphe Monod : « Quand l’Ecriture parle, c’est Dieu qui parle. Il n’y a pas de bornes à la confiance et à la soumission que nous devons aux Ecritures, pas plus de bornes qu’on n’en trouverait à la vérité et à la fidélité de Dieu- Mais... en examinant de près ce livre, je le trouve plein de l’homme... Je reconnais en effet chez ses écrivains une individualité de style, de caractère... Nous voyons là l’esprit de l’homme qui a sa part dans la rédaction de la Parole de Dieu. Il a été clairement dans les vues de Dieu qu’à chaque page de ce livre que nous appelons la Parole de Dieu, on reconnût en même temps une parole d’homme... Mais elle est d’autant plus divine qu’elle est plus humaine ; c’est-à-dire qu’on y sent d’autant plus la puissance et la présence de l’Esprit de Dieu et son influence sur nos âmes, que Dieu S’est servi, pour l’écrire, d’organes en qui son Esprit a seul pu opérer cette puissance et cette lumière surnaturelle, pour en faire des vaisseaux destinés à porter la vérité jusqu’au bout du monde ».

« Les Ecritures donnent parfois le même nom à Jésus-Christ et à l’Ecriture Sainte : elles les appellent l’un et l’autre la *Parole de Dieu.* L’une de ces paroles, Jésus-Christ, est la Parole vivante de Dieu, la manifestation personnelle de ses perfections invisibles au sein de l’humanité ; l’autre, l’Ecriture, est la Parole écrite de Dieu, manifes­tation verbale donnée par le langage de ces mêmes perfections invi­sibles. Elles sont inséparables pour nous : car Jésus-Christ ne nous est révélé que par l’Ecriture, et l’Ecriture ne nous est donnée que pour nous révéler Jésus-Christ. Ainsi l’Ecriture *est* la Parole écrite dê Dieu, comme Jésus-Christ *est* la Parole vivante de Dieu. Ceux qui s’appuient sur les caractères humains de l’Ecriture pour en mé­connaître la divinité, raisonnent comme ceux qui s’appuient sur la personnalité humaine de Jésus-Christ pour Lui refuser le titre de Dieu... Il n’est pas plus étonnant que l’Ecriture, quoique Parole de Dieu, porte en même temps tant de traces d’humanité, qu’il ne l’est que Jésus-Christ, quoique Dieu, soit homme. Quant à la manière dont se fondent les deux natures (dans un cas) et les deux voix (dans l’autre), c’est le fond même de l’objet de la foi sur ce point, mystère profond, mais, nous dit saint Paul, « mystère de piété », et qui rem­plit notre âme de joie et d’espérance » (Ad. Monod, les Adieux, éd. 1957, Groupes Missionnaires, ,pp. 169 ss.). Voici enfin sur ce point la conclusion de L. Gaussen : « Il est du dogme de l’inspiration com­me de celui de l’incarnation. Dans l’un comme dans l’autre de ces dogmes, il y a un fait abondamment révélé ; et ce fait, je le crois abondamment. Mais devant l’un comme devant l’autre de ces dogmes, je me tiens attentif et soumis et je n’explique rien... Dans l’un, c’est Dieu Lui-même parlant dans les Ecritures ; c’est le travail ineffable du Saint-Esprit, faisant écrire par l’homme et pour l’homme ses oracles divins... Et < *toute cette Ecriture,* dit saint Paul, *est théo- pneustique »* (c.à.d. inspirée de Dieu). Quel adorable mystère ! Dans l’autre, c’est la Parole « qui était au commencement avec Dieu, qui était Dieu, et qui a été faite chair »... Sans contredit, dit le même apôtre, c’est un grand mystère que le mystère de la piété, Dieu mani­festé en chair... Ne dites donc pas : Si Jésus-Christ est Dieu, com­ment est-Il un homme ? Ou, si Jésus-Christ est un homme, comment est-Il Dieu ? Et ne dites pas non plus : Si les Ecritures sont la Parole de Dieu, comment sont-elles la parole de l’homme ? Ou, si les Ecri­tures sont la parole de l’homme, comment sont-elles la Parole de Dieu ? Non, lisons et étudions, croyons et adorons ! » *(La véritable doctrine de M. Gaussen sur l'inspiration des Ecritures,* Trois lettres, P- 13).

TROISIÈME PARTIE

L'inspiration

*■——t-L.*

CHAPITRE PREMIER

Définition de l'inspiration et généralités

1. DÉFINITION.

La *révélation* est l’action par laquelle Dieu Se fait connaître à sa créature.

*"L\* inspiration* (au sens restreint du mot envisagé dans cet ouvrage), est l’influence déterminante exercée par le Saint-Esprit sur les au­teurs de l’Ancien Testament et du Nouveau Testament pour qu’ils an­noncent et rédigent de façon exacte et autorisée le message reçu de Dieu. Cette influence les a guidés jusque dans l’emploi des mots pour les garder de toute erreur et de toute omission (Nous parlerons p. 168 des inexactitudes introduites dans le texte par les copistes.) Une telle inspiration a également été accordée aux écrivains sacrés à propos d’événements ou de faits déjà connus d’eux sans révélation particu­lière, afin que leur relation en soit telle que Dieu la voulait.

« L’inspiration biblique est l’action du Saint-Esprit par laquelle Il a mystérieusement éveillé et rempli l’esprit des auteurs humains, les guidant et les dirigeant de manière à produire un écrit inspiré et infaillible, un texte sacré, un livre de Dieu, avec lequel l’Esprit de Dieu demeure à jamais organiquement uni » (E. Sauer, *From Eternity to Eternity,* p. 107).

1. LE TEXTE CLASSIQUE DE 2 TIMOTHÉE 3. 16-17 a beau­coup à nous dire sur ce point :
2. Toute Ecriture est *inspirée de Dieu,* en grec theopneustos, lit­téralement : théopneustique, *soufflée hors de Dieu* (et non pas « souf­flée dans », inspirée), produite par le souffle créateur de Dieu, don­née de Lui, parlée par Lui. B. B. Warfield va jusqu’à dire que le terme d’inspiration tel quel n’est pas dans la Bible. Les auteurs sacrés ont été saisis par l’initiative du Seigneur et portés par sa puissance irrésistible, qui n’insufflait pas les Ecritures dans quelque chose ou quelqu’un, mais les faisait émaner directement de sa bouche (d’après : The Inspiration and Authority of the Bible, p. 153. Puis­que nous citons le professeur B. B. Warfield, notons qu’il détenait cinq doctorats d’universités américaines et européennes).

La Création, cet autre grand livre de Dieu, a été produite de la même manière : « Les cieux ont été faits par la parole de l’Etemel, et toute leur armée par le souffle de sa bouche » (Ps. 33. 6).

Josèphe, écrivain juif contemporain de Paul, dit dans son premier livre *Contre Apion :* Les prophètes qui ont composé les 22 livres sacrés (de l’Ancien Testament) écrivirent « d’après la pneustie qui vient de Dieu » (1, 7).

Ainsi, toute l’Ecriture est de Dieu, partout et entièrement de Dieu, bien qu’elle soit partout de l’homme et pour l’homme.

1. *Comment faut-il traduire 2 Tim. 3. 16* ? Dira-t-on :

Toute Ecriture est inspirée de Dieu et utile... ; ou bien :

Toute Ecriture inspirée de Dieu est utile...?

Il faut savoir que, dans le grec, le mot *est* se trouve ici sous-en­tendu, et oue pour nous il doit être rétabli quelque part. Selon le gé­nie de la langue originale, il est d’usage de placer ce verbe comme on l’a fait chaque fois dans les exemples suivants du Nouveau Tes­tament, construits exactement de la même manière :

Rom. 7.12 : Le commandement est saint, juste et bon (et non pas : le commandement saint est aussi juste et bon).

2 Cor. 10. 10 : Ses lettres sont sévères et fortes (et non pas : Ses lettres sévères sont aussi fortes).

1. Tim. 1. 15 : C’est une parole certaine et entièrement digne d’être reçue (et non pas : une parole certaine est aussi entièrement digne...).

1 Tim. 2. 3 : Cela est bon et agréable devant Dieu (et non pas : le bon est aussi agréable devant Dieu).

Hbr. 4. 13 : Tout est nu et découvert (et non pas : toute chose nue est aussi découverte).

(Voyez également dans le grec : 1 Cor. 11. 30 ; 1 Tim. 4. 4, 9.) C’est donc bien la traduction suivante qui est correcte :

1. Tim. 3. 16 : Toute Ecriture est inspirée de Dieu et utile.

Ceci dit, constatons que la traduction :

« Toute Ecriture inspirée de Dieu est aussi utile » ne dirait en fait pas autre chose, car il est clair que :

1. *C’est « toute Ecriture > (ou : toute 1\*Ecriture) qui est inspirée ;* autrement dit, d’après le contexte, tout l’Ancien Testament, « les saintes lettres > dont Paul parle au v. 15. Ce qui est affirmé ici de l’Ancien Testament sans restriction aucune, est évidemment valable aussi pour toute Ecriture du Nouveau Testament (voir p. 82 ss.).
2. C’est *Y Ecriture,* le texte lui-même, qui selon Paul est inspiré. Voilà pour nous la chose importante. Car à quoi nous serviraient les divines révélations reçues par les auteurs sacrés, s’ils n’avaient pu les rédiger de façon absolument sûre et authentique ? Nous savons ?ue Balaam, David, et Pierre, par exemple, n’étaient pas du tout in- aillibles, en paroles ni en actes, lorsqu’ils n’étaient pas inspirés (Nb. 22-24 ; 2 Sam. 11 ; 24. 1-11 ; Gai. 2. 11-14). Si Dieu n’avait inspiré que les pensées dans l’esprit de ces hommes, il ne nous en resterait rien aujourd’hui, car il y a longtemps que ceux-ci sont morts.
3. *Toute Ecriture est utile.* Cela est évident. Elle est utile parce qu’inspirée, et inspirée pour être utile. Même les pages et les livres les moins lus ont leur place dans la Bible, à laquelle nous ne devons rien retrancher ni ajouter (De. 4.2; Apoc. 22.18-19). Notre tendance est de nous contenter de quelques pages favorites, de quel­ques versets pris ici et là. Pourtant, tout a sa valeur, placé dans son contexte : les généalogies et les énumérations de noms, précieuses au point de vue historique ; les lois rituelles de l’Exode et du Lévitique enseignent de façon imagée comment le pécheur peut entrer en communion avec le Dieu saint (ce qu’explique l’ép. aux Hébreux) ; le livre de l’Ecclésiaste montre l’insuffisance totale de la sagesse et des biens purement terrestres ; les prophéties font connaître le dérou­lement du plan de Dieu ; les pages sombres des livres historiques révèlent la gravité du péché, le jugement de Dieu et l’absolue néces­sité du salut ; les épîtres sont indispensables pour établir le rapport entre la doctrine chrétienne et la vie de l’Eglise comme du croyant, etc.

Selon 2 Tim. 3. 16-17, l’Ecriture tout entière est utile :

pour *enseigner,* c’est-à-dire poser le fondement de la vérité divine. « L’étude et la méditation de ses pages est le meilleur cours de théolo­gie et de religion » (A. Monod). « Du ciel, Il t’a fait entendre sa voix pour t’instruire» (De. 4.36). «Heureux l’homme... que tu instruis par ta loi » (Ps. 94. 12). « Tout ce qui a été écrit d’avance l’a été pour notre intruction » (Rom. 15. 4) ;

pour *convaincre* (même mot que dans Jn. 16. 8) : produire la conviction, réfuter, dissiper l’erreur, qui est plus grave que l’igno­rance. L’homme a l’intelligence obscurcie et le cœur endurci (Eph. 4. 18) ; il faut la puissance de la Parole divine pour lui ouvrir les yeux et le persuader de la vérité (Jér. 23. 29 ; Hbr. 4. 12) ;

pour *corriger :* ramener sur le droit chemin un enfant de Dieu égaré, lui adresser des avertissements, des reproches, avec l’amour et l’autorité du Seigneur Lui-même. L’homme dévie si facilement dans les domaines de la morale comme de la doctrine ; tel un jeune arbre, il a besoin d’un tuteur qui fermement le maintienne droit. « Com­ment le jeune homme rendra-t-il pur son sentier ? En se dirigeant d’après ta Parole... Je serre ta Parole dans mon cœur, afin de ne pas pécher contre toi » (Ps. 119. 9, 11) ;

*pour instruire dans la justice :* il s’agit d’élever, de former le croyant, par cette éducation spirituelle qui l’amènera à la stature parfaite de Christ. L’Ecriture formera non seulement la pensée, mais îe caractère ; elle donnera une raison de vivre profonde, une philo­sophie de toute l’existence. « Tes commandements me rendent plus sage que mes ennemis... Je suis plus instruit que tous mes maîtres, car tes préceptes sont l’objet de ma méditation... La révélation de tes paroles éclaire, elle donne de l’intelligence aux simples » (Ps. 119. 98-99, 130.) «Les saintes lettres... peuvent te rendre sage à salut» (2 Tim. 3. 15) ;

*afin que l’homme de Dieu soit accompli et propre à toute bonne oeuvre.* Tel est le but de l’Ecriture : nous conduire au salut par la connaissance du Seigneur, faire de chacun de nous un homme de Dieu, une personnalité accomplie, responsable (cf. Jac. 1. 4), prou­vant par sa vie et ses œuvres le caractère divin de la révélation qu’il a reçue.

1. LE MIRACLE INEXPLIQUÉ ET INEXPLICABLE DE L’INSPIRATION.

Que pouvons-nous savoir tout au moins du processus de l’inspi­ration ?

1. *L’origine de l’inspiration, selon 1 Cor. 1 et* 2.
2. Il y a une pensée du Seigneur, une sagesse de Dieu mystérieuse, cachée et éternelle (2.7, 16).
3. L’homme naturel, aveuglé par son péché, ne peut la connaître ni la recevoir. L’Evangile est pour lui une folie et un scandale (2.14,9; 1.18,23).
4. Dieu, de son propre mouvement, nous révèle par l’Esprit sa per­sonnalité et son salut. Il a préparé cette révélation pour ceux qui L’aiment (2.9-12).
5. Ayant reçu cette grâce merveilleuse, nous pouvons en parler et la publier (v. 13). Paul l’a fait oralement, en prêchant la Parole même de Dieu (1 Thess. 2. 13), mais aussi en la mettant par écrit (4. 8, 15 ; 1 Cor. 14. 37). Dans un tel ministère, les apôtres étaient visiblement guidés (à plus forte raison encore en écrivant qu’en parlant) : leurs discours *(logoi,* en grec, littéralement : leurs mots, leur façon de s’exprimer) leur étant enseignés par l’Esprit de Dieu iCor. 2.13).
6. L’homme spirituel, c’est-à-dire régénéré et soumis au Saint-Esprit, reçoit ce langage inspiré. Il le connaît et peut en juger : il a ainsi la pensée de Christ (v. 14-16).
7. *Les déclarations de Papô'tre Pierre.*

D’une façon analogue, *Pierre* parle de la manière dont furent inspirés les auteurs de l’Ancien Testament (1 Pi. 1. 10-12 ; 2 Pi. 1.19- 21 ; le mot « prophète » étant pris dans le sens large de porte-parole de la révélation).

1. Christ, l’Agneau de Dieu, était prédestiné avant la fondation du monde à devenir l’auteur de notre salut (1 Pi. 1. 19-20, 10).
2. Son Esprit communiqué aux prophètes (Il « était en eux »), leur révélait l’époque et les circonstances de la venue du Messie, ainsi que ses souffrances et sa gloire future (v. 11). Car tel est le mes­sage central et essentiel de l’Ecritu're.
3. Cette révélation dépassait les prophètes ; conscients que d’autres verraient l’accomplissement du salut, ils en faisaient d’avance l’objet de leurs recherches et de leurs investigations (v. 10, 12).
4. L’annonce de l’œuvre du Christ est un sujet d’étonnement et d’admiration pour les anges et les habitants du ciel (v. 12 ; Eph.
5. 10).
6. Poussés par le Saint-Esprit, les prophètes ont parlé de façon au­torisée de la part même de Dieu (2 Pi. 1. 21) ; ils sont devenus pour nous « les dispensateurs de ces choses » (1 Pi. 1. 12), c’est-à- dire qu’ils nous les ont transmises par leurs écrits.
7. Le message des anciens prophètes (de l’Ancien Testament) est identique dans son essence à l’Evangile (Nouveau Testament) prê­ché maintenant avec la puissance du même Saint-Esprit (v. 12 ; 1 Thess. 1. 5).

Admirons la prudence et la sobriété de l’Ecriture. Elle affirme constamment le miracle de l’inspiration, mais jamais Paul, Pierre ni aucun autre ne nous dévoilent comment il s’est opéré, ni quelle a été la manière et la mesure exactes de l’influence divine exercée sur les auteurs sacrés. Nous ne sommes donc pas plus autorisés à expli­quer ce mytère que ceux de l’incarnation de Jésus-Christ, de la régé­nération du croyant ou de la création de l’univers. Cependant, l’exa­men de quelques cas concrets de la Bible, nous aidera à comprendre certains aspects de l’action divine.

1. COMMENT DIEU A-T-IL PARLÉ À SES PROPHÈTES ?

« Après avoir autrefois, à plusieurs reprises et de plusieurs maniè­res, parlé à nos pères par les prophètes, Dieu, dans ces derniers temps, nous a parlé par le Fils » (Hbr. 1. 1-2). C’est toujours le même Dieu qui a parlé dans l’Ancien Testament et dans l’Evangile.

Voyons de quelles manières diverses II l’a fait.

1. *Une rencontre décisive avec Dieu* marque normalement le dé­but de la carrière d’un prophète. Cette rencontre prouve que le Sei­gneur a pris l’initiative, en choisissant et préparant son instrument, avant meme de lui communiquer son message.

*Moïse,* au buisson ardent, prétend qu’il ne sait pas parler, pieu lui répond : « Qui a fait la bouche de l’homme ?... Va donc, je serai avec ta bouche, et je t’enseignerai ce que tu auras à dire... (Aaron) parlera pour toi au peuple ; il te servira de bouche, et tu tiendras pour lui la place de Dieu » (Ex. 4. 11-12, 16).

*Samuel.* « La Parole de l’Eternel était rare en ce temps-là, les visions n’étaient pas fréquentes... Samuel ne connaissait pas encore l’Eternel, et la Parole de l’Eternel ne lui avait pas encore été révé­lée. » Dieu appelle par trois fois Samuel, qui lui répond : < Parle, Eternel, car ton serviteur écoute... Samuel... ne laissa tomber à terre aucune de ses paroles... L’Eternel se révélait à Samuel dans Silo, par la Parole de l’Eternel » (1 Sam. 3).

*Esaïe* voit le Seigneur dans sa sainteté. Un séraphin purifie ses lèvres avec un charbon ardent pris sur l’autel. Le prophète ajoute : « J’entendis la voix du Seigneur, disant : Qui enverrai-je et qui mar­chera pour nous ? Je répondis : Me voici, envoie-moi ! Il dit alors : Va, et dis à ce peuple... » (Es. 6. 1-9).

*Jérémie.* « La Parole de l’Eternel me fut adressée en ces mots : Avant que je t’eusse formé dans le ventre de ta mère, je te connais­sais... je t’avais consacré, je t’avais établi prophète des nations... Tu diras tout ce que je t’ordonnerai... Voici, je mets mes paroles dans ta bouche > (Jér. 1.4-9). « Je veux que ma parole dans ta bouche soit du feu, et ce peuple du bois, et que ce feu les consume » (5. 14). Le prophète répond : « Sache que je supporte l’opprobre à cause de toi. J'ai recueilli tes paroles et je les ai dévorées ; tes paroles ont fait la joie et l’allégresse de mon cœur » (15. 15-16). Puis il reçoit cette pro­messe du Seigneur : « Si tu sépares ce qui est précieux de ce qui est vil, tu seras comme ma bouche » (v. 19).

*Ezéchiel.* « Il me dit : Fils de l’homme, je t’envoie vers les en­fants d’Israël... Reçois dans ton cœur et écoute de tes oreilles toutes les paroles que je te dirai ! Va... tu leur parleras, et, qu’ils écoutent ou qu’ils n’écoutent pas, tu leur diras : Ainsi parle le Seigneur l’Eter­nel. » Le Seigneur lui fait alors manger symboliquement un rouleau sur lequel est écrit le message à la fois doux et amer qu’il devra délivrer (Ez. 2.1 à 3.11).

*Amos* déclare : « Je ne suis ni prophète, ni fils de prophète ; mais je suis berger, et je cultive des sycomores. L’Eternel m’a pris derrière le troupeau, et l’Eternel m’a dit : Va, prophétise à mon peu­ple d’Israël » (7. 14-15).

*Paul.* Ananias lui dit : « Le Dieu de nos pères t’a destiné à con­naître sa volonté, à voir le Juste, et à entendre les paroles de sa bouche ; car tu lui serviras de témoin, auprès de tous les hommes, des choses que tu as vues et entendues » (Act. 22. 14-15). L’apôtre lui- même ajoute : « Lorsqu’il plut à Celui qui m’avait mis à part dès le sein de ma mère et qui m’a appelé par sa grâce, de révéler en moi son Fils, pour que je l’annonce parmi les païens, aussitôt je n’ai consulté ni la chair ni le sang » (Gai. 1. 15-16).

*Jean.* « Je fus ravi en esprit au jour du Seigneur, et j’entendis derrière moi une voix forte... qui disait : Ce que tu vois, écris-le dans un livre, et cnvoie-le aux sept Eglises... Ecris donc les choses que tu as vues, et celles qui sont, et celles qui doivent arriver après elles... » (Apoc. 1. 10-11, 19). Jean aussi doit «manger un livre», puis on lui dit : « Il faut que tu prophétises de nouveau sur beaucoup de peuples, de nations, de langues et de rois » (10. 8-11).

*Le Christ* Lui-même, la Parole faite chair, reçoit son message du Père. Esaïe dit de Lui : « L’Eternel... a rendu ma bouche semblable à un glaive tranchant » (49. 1-2). « Le Seigneur, l’Eternel, m’a donné une langue exercée, pour que je sache soutenir par la parole celui qui est abattu ; Il éveille, chaque matin, Il éveille mon oreille, pour que j’écoute comme écoutent des disciples » (50. 4-5). Plus loin, Dieu dit encore à son Serviteur : « Je mets mes paroles dans ta bouche... pour étendre de nouveaux cieux et fonder une nouvelle terre » (51. 15-16).

Jésus, de son côté, déclare formellement : « Je ne fais rien de moi-même, mais... je parle selon ce que le Père m’a enseigné » (Jn 8. 28). Puis II dit à son Père : « Je leur ai donné les paroles que tu m’as données ; et ils les ont reçues ;... et ils ont gardé ta parole » (17.8,6).

1. *L'inspiration est accordée par Dieu de façon absolument sou­veraine.*

En tout cas, elle n’est pas permanente, car l’Esprit parle, et fait écrire, quand et comment cela Lui plaît. Nous lisons souvent par exemple ceci :

la parole de l’Eternel fut adressée à *Jérémie* au temps de Josias, la treizième année de son règne (Jér. 1. 2).

à l’occasion de la sécheresse (14.1)

la quatrième année de Jojakim (25. 1)

au commencement du règne de Jojakim (26. 1) ; dans la même année, au'commencement du règne de Sédécias (28. 1),

lors de l’attaque de Nébucadnetsar (34.1) dans la cour de la prison (39. 15), etc.

*Habakuk* s’exprime ainsi : « J’étais à mon poste, et je me tenais sur la tour ; je veillais pour voir ce que l’Etcrnel me dirait, et ce que je répliquerais après ma plainte. L’Eternel m’adressa la parole, et II dit : Ecris la prophétie... » (2. 1-2).

Les prophètes ne parlaient donc pas comme ils le voulaient, n’im­porte quand, ni à jours fixes. Ils attendaient qu’un message leur soit communiqué d’En-Haut. Dieu parlait avec Moïse « bouche à, bou­che », directement (Nb. 12. 6-8). Mais II pouvait aussi Se révéler dans un *songe* comme à Daniel (7. 1), dans une *vision* (8. 1), par l’envoi d’un *ange* (9. 21-22 ; 10. 5-11), exceptionnellement dans une *extase* (2 Cor. 12. 2-4 ; Apoc. 1. 10).

1. *En général, Vauteur sacré gardait sa pleine lucidité,* dialoguant même avec le Seigneur, posant des questions, et faisant part de ses réactions (Es. 6. 11 ; Jér. 14. 13 ; 15. 15 ; Ez. 9. 8 ; 11.13, etc.). Daniel est effrayé par ses visions ; mais l’explication lui en est don­née sur le champ (Dan. 7. 15-16, 19, 28 ; 8. 15-16, 26), à moins qu’il ne reçoive l’ordre de sceller pour l’instant le message (8. 26 ; 12. 4, 9 ; Apoc. 10. 4).
2. *Souvent aussi l'écrivain était, consciemment ou non, dépassé par son message.* Nous venons de le voir à propos de Daniel (p. ex. 12. 8-9). De toute façon, les choses divines « ne sont pas montées au cœur de l’homme » (1 Cor. 2. 9) ; la révélation des plans de Dieu pour le présent, et encore plus pour l’avenir, peut bien stupéfier l’homme le plus spirituel. Les prophètes comprenaient que d’autres verraient la réalisation de leur propre message, et ils auraient tout naturellement voulu en savoir davantage (1 Pi. 1. 10-12). C’est pourquoi Jésus dit à ses disciples : « Heureux les yeux qui voient ce que vous voyez ! Car je vous dis que beaucoup de prophètes et de rois ont désiré voir ce que vous voyez, et ne l’ont pas vu » (Luc 10. 23-24). Dans le Psaume 22, David décrit en détail ce qu’il ne connaît pas : le supplice de la crucifixion (v. 1-3, 7-9, 15-19), inconnu des Juifs et introduit en Palestine par les Romains peu avant notre ère. Savait-il toute l’implication messianique de ses paroles dans le Psaume 16. 8-10 ? Il était évidemment plus facile à Pierre et à Paul de dis­cerner dans ce passage une prophétie de la résurrection du Christ (Act. 2.24-31 ; 13.35-37).

Daniel reçoit et écrit des paroles qui manifestement ne sont ni pour lui ni pour son époque. Il dit : « J’entendis, mais je ne compris pas ». On lui répondit : « Va, Daniel, car ces paroles seront tenues secrètes et scellées jusqu’au temps de la fin » (12. 4, 8-9).

Il en est de même à plus forte raison de ceux qui, sans s’en douter, allaient être considérés dans leur personne comme des types du Christ et de son œuvre :

Adam, la figure de Celui qui devait venir (Rom. 5. 14)

Agar et Sara, représentant les deux alliances (Gai. 4. 22-26), etc.

Aaron, le type de Jésus notre souverain sacrificateur (Hbr. ch. 7 à W)

Ces personnages étaient à leur manière les instruments d’une révé­lation dont ils ne pouvaient réaliser la portée.

Tout ceci nous montre que, si l’instrument humain joue un rôle dans la transmission du message, c’est l’auteur de la révélation qui compte par-dessus tout.

1. *L’inspiration pouvait être donnée de façon tout à fait contrai­gnante.*

Le Seigneur impose par exemple à Jérémie un message terrible, auquel celui-ci essaie en vain de résister : « Tu m’as persuadé, Eter­nel, et je me suis laissé persuader. Tu m’as saisi, tu m’as vaincu. Et je suis chaque jour un objet de raillerie... Car toutes les fois que je parle, il faut que je crie... à la violence et à l’oppression ! Et la parole de l’Eternel est pour moi un sujet d’opprobre et de risée cha­que jour. Si je dis : Je ne parlerai plus en son nom, il y a dans mon cœur comme un feu dévorant... Je m’efforce de le contenir, et je ne lu puis » (Jér. 20. 7-9). Dès sa vocation, Dieu avait averti le prophè­te : « Tu diras tout ce que je t’ordonnerai... Voici, je mets mes paroles dans ta bouche» (1.7,9).

Balaam, venu pour maudire le peuple, est littéralement forcé de le bénir. L’ange lui dit : « Va... mais tu ne feras que répéter les paro­les que je te dirai ». Lorsque Balak s’indigne, Balaam lui répond : « Je ne pourrai rien faire de moi-même... je répéterai ce que dira l’Eternel » (Nb. 22. 35 ; 24. 13).

Caïphc non plus ne s’exprimait pas de son propre mouvement, lorsqu’il prophétisa que Jésus devait mourir pour la nation. Dans de telles circonstances, Dieu avait voulu qu’une telle déclaration soit précisément faite par le souverain sacrificateur, même incrédule (Jn 11.51).

Ce n’est effectivement pas par une volonté d’homme qu’une pro­phétie a jamais été apportée (2 Pi. 1. 21).

1. *L’auteur pouvait, parfois, ne pas se douter de l’action divine exercée sur lui.*

Lorsque Luc, le fidèle historien, rassemblait ses documents et interrogeait les témoins oculaires, pensait-il que son récit allait être compté parmi les Saintes Ecritures ? Il mettait par écrit des faits qu’il avait connus le plus souvent sans révélation surnaturelle. Mais l’inspiration le guidait dans le choix de ces faits, leur interprétation, et l’omission même de choses jugées hors de propos par le Saint-

Esprit. Une remarque analogue peut être faite à propos des chroni­queurs des autres livres historiques de la Bible.

En résumé, nous pouvons dire que l’inspiration prophétique pou­vait saisir un homme

sans qu’il le prévoie, comme le vieux prophète de 1 R. 13. 20

sans qu’il le sache, comme Caïphe, Jn 11. 51

sans qu’il le veuille, comme Balaam, Nb. 23-24

sans qu’il comprenne, comme Daniel, Dan. 12. 8-9.

1. *L'inspiration divine, dans son essence, ne connaît pas de degrés.*

Elle est toujours parfaite et entière. Comme nous venons de le voir, Balaam, quand il prononce ses oracles, est aussi bien sous le contrôle de l’Esprit, que David s’écriant : « L’Esprit de l’Eternel parle par moi et sa parole est sur ma langue » (2 S. 23. 2). La pro­phétie de Caïphe, le souverain sacrificateur (Jn 11.51) est aussi exacte et surnaturelle que les révélations de l’apôtre Paul (Eph. 3.3,5).

« L’illumination a des degrés ; la théopneustie n’en comporte pas. Un prophète est plus ou moins éclairé de Dieu ; mais sa parole n’est pas plus ou moins inspirée. Elle l’est, ou elle ne l’est pas ; elle est de Dieu ou n’est pas de Dieu. Il n’y a là ni mesure, ni degré, ni accrois­sement, ni diminution. David était illuminé de Dieu ; Jean-Baptiste le fut plus que David ; un simple chrétien peut l’être plus que Jean- Baptiste ; un apôtre le fut plus que ce chrétien ; et Jésus-Christ plus que cet apôtre. — Mais la parole inspirée de David, que dis-je ? la parole inspirée de Balaam lui-même est de Dieu, comme celle de Jean-Baptiste, comme celle de saint Paul, comme celle de Jésus- Christ ! *C'est la parole de Dieu »* (L. Gaussen, *Théopneustie* pp. 320- 321).

1. *Les prophètes ont l'entière certitude de transmettre les paroles memes de Dieu.*

*Moïse* répète plus de cinquante fois dans le seul livre du Lévitique une phrase comme celle-ci : « L’Eternel appela Moïse... Il lui parla et dit : Parle aux enfants d’Israël, et dis-leur... » A part une douzaine de versets aux chapitres 10 et 24, le Lévitique affirme donc ne conte­nir que des paroles de Dieu mises par écrit par Moïse pour son peuple.

*David,* comme nous venons de le voir, s’écrie : « L’Esprit- de l’Eternel parle par moi, et sa parole est sur ma langue » (2 S. 23. 2).

*Jérémie* emploie constamment une formule de ce genre : « La Parole de l’Eternel me fut adressée en ces mots », « L’Eternel me dit », « Ainsi parle l’Eternel », etc.

*Paul* n’hésite pas à dire : « ... la parole de Dieu, que nous vous avons fait entendre, vous l’avez reçue, non comme la parole des hommes, mais, ainsi qu’elle l’est véritablement, comme la Parole de Dieu » (1 Thess. 2. 13).

*Jean* déclare solennellement : « Révélation de Jésus-Christ... à son serviteur Jean, lequel a attesté la parole de Dieu... Voici ce que dit le Fils de Dieu... que celui qui a des oreilles entende ce que l’Esprit dit aux Eglises... Ces paroles sont les véritables paroles de Dieu » (Apoc. 1. 1-2 ; 2. 18, 29 ; 19. 9).

Nous reviendrons plus loin en détail sur cette question capitale : La Bible est-elle la Parole de Dieu ? (voir p. 73 ss.).

CHAPITRE II

Diverses théories de l'inspiration

On peut concevoir quatre manières principales de considérer l’Ecriture Sainte :

* Elle n’est qu’un remarquable livre humain sans inspiration divine.
* Elle est partiellement inspirée de Dieu.
* Elle est uniquement divine, sans aucun apport humain.
* Elle est à la fois divine et humaine, Dieu ayant pleinement ins­piré les auteurs sacrés qui parlaient en son nom.

Examinons ici les trois premières de ces conceptions.

1. LA BIBLE N’EST QU’UN REMARQUABLE LIVRE HUMAIN, SANS INSPIRATION DIVINE.

Si des artistes de génie, écrivains, poètes, musiciens, ont créé des chefs-d’œuvre inégalés, de même des génies religieux ont pu produire l’Ecriture. Ils auraient eu les intuitions exceptionnelles des grands visionnaires, et leurs écrits se situeraient sur le même plan que l’Odyssée d’Homère le Coran de Mahomet la Divine Comédie de Dante les tragédies de Shakespeare les livres sacrés des Hindous.

La Bible est peut-être le plus grand de tous ces ouvrages, un document unique de l’Antiquité, le livre le plus universel de l’huma­nité. Mais elle est faillible comme toute œuvre humaine, et n’est pas le produit direct d’une intervention divine.

Cette théorie de « l’inspiration naturelle » nie en réalité la véri­table inspiration. Exaltant l’auteur humain à l’exclusion du divin, elle est l’expression -de l’incrédulité. Il est évident que son argumen­tation est insoutenable en face des faits suivants :

La figure radieuse du Christ surpasse par sa pureté, son amour, sa justice, sa perfection, tout ce qui peut se trouver dans la littérature universelle. Où donc les auteurs des Evangiles auraient-ils pris un tel modèle, qui n’existe nulle part ici-bas ? Rousseau lui-même déclare à ce propos : « Ce n’est pas ainsi qu’on invente ! » Pour « créer » un tel personnage, les auteurs auraient dû lui être supérieurs, car l’artiste est toujours plus grand que son œuvre. Or les disciples se savent, et se montrent, bien loin d’une telle perfection.

D’autre part, si les auteurs sacrés avaient pu concevoir seuls les pages sublimes des Ecritures, ils auraient été capables d’en écrire d'autres. Or, comment se fait-il que, livrés à eux-mêmes, en dehors des livres canoniques, ils n’aient exactement rien produit d’analogue ?

Il existe maintes autres manifestations du caractère divin de l’Ecriture, que nous présenterons plus bas (voir p. 251) ; toutes seraient incompréhensibles sans une intervention surnaturelle. Pour n’en citer qu’une de plus en ce chapitre, comment les auteurs bibli­ques auraient-ils pu faire tant de prophéties détaillées, confirmées par l’histoire, s’ils n’avaient reçu une révélation d’En-Haut ?

Si l’Ecriture n’était qu’une émanation du cerveau humain, telle­ment sujet à caution, elle manquerait totalement son but, qui est de nous donner une connaissance sûre de la vérité.

II. LA BIBLE N’EST QUE PARTIELLEMENT INSPIRÉE DE DIEU.

Les très nombreux partisans d’une telle théorie la présentent de façons fort diverses :

1. *L?inspiration n’a porté que sur les pensées de l’auteur sacré, et non sur les mots de ses écrits.*

Dieu lui aurait suggéré les idées et les grandes lignes de sa révé­lation, puis l’aurait laissé libre de les exprimer à sa façon, dans son langage.

En réalité, il est évident que les idées ne peuvent être conçues et transmises que par des mots. Si la pensée communiquée à l’homme est divine et révélatrice, la forme par laquelle elle s’exprime a la plus haute importance. Il est impossible de dissocier l’une de l’autre. Dans un document juridique, tout peut dépendre d’une seule expression. Les promesses, les déclarations solennelles de la Bible tirent souvent leur force et leur portée d’un mot particulier. L’étude exégétique de l’Ecriture dans les langues originales est une minutieuse étude des mots. Si les expressions ne sont pas inspirées, cette étude perd son objet. La Bible elle-même insiste sur l’importance des mots, et nous reviendrons sur ce point en traitant de l’inspiration verbale. Quant à Paul, il dit à propos des choses révélées par l’Esprit de Dieu :

« ... nous en parlons, non avec des *discours* qu’enseigne la sagesse humaine, mais avec ceux qu’enseigne l’Esprit » (1 Cor. 2. 13 ; le mot grec est ici *logoi,* littéralement « mots », ou « paroles » comme dit Darby). z

Derrière cette distinction entre les *pensees* inspirées et les *mots* laissés au libre choix de l’homme, se cache en réalité le refus de croire que le texte sacré fasse autorité. Que Dieu ait parle aux pro­phètes, on semble l’admettre; mais on garde -toute sa liberté de rejeter et de corriger leur message écrit. On pense ainsi éliminer cer- tains points difficiles ou obscurs du texte. En réalité, si les expres­sions sont inexactes ou incertaines, toute certitude de connaître la pensée de Dieu s’évanouit.

D’ailleurs, cette hypothèse irrationnelle et gratuite ne résout rien. Si certains trouvent difficile de concevoir comment Dieu guidait les auteurs dans le choix des mots de l’Ecriture, leur est-il plus facile d’expliquer comment II en a inspiré les pensées ?

Quand Moïse raconte la création du monde, quand David récite, mille ans à l’avance, les prières du Fils de Dieu sur la Croix,

quand Salomon fait parler la Sagesse éternelle,

quand Daniel rapporte en détail, et sans bien les comprendre lui- même, les destinées lointaines du monde et du peuple de Dieu, quand les pêcheurs ignorants de Galilée rédigent les pages subli­mes de l’Evangile,

quand Paul expose les vérités les plus profondes du salut,

quand enfin Jean brosse à grands traits la fresque de l’éternité, n’a-t-il pas fallu que les moindres paroles leur soient données par Dieu ? (cf. Gaussen, p. 199).

Les croyants de la Pentecôte, eux, se mirent bien à parler en quinze langues diverses des merveilles de Dieu « selon que l’Esprit leur donnait de s’exprimer » (Act. 2. 4-11) !

Pour terminer, résumons encore quelques remarques de L. Gaus­sen :

Si l’on dit : les pensées sont de Dieu, mais les paroles de l’homme, on se met aussitôt à attribuer à ces paroles des contradictions, des méprises, des ignorances. Ces erreurs prétendues sont donc dans les pensées bien plus que dans les mots. Nous ne pouvons séparer les uns des autres, car une révélation de la pensée de Dieu demande toujours une inspiration de la Parole de Dieu.

Si c’est l’Ecriture qui est inspirée, c’est que Dieu a constamment veillé sur les expressions du texte, mais n’a pas toujours inspiré les autres pensées de l’auteur. *Paul* était dans l’erreur, en face du sou­verain sacrificateur, mais non lorsqu’il écrivait la parole de Dieu et que Jésus-Christ parlait en lui (Act. 23. 5 ; 1 Thess. 4. 15 ; 2 Cor.

13. 3). *Pierre* s’est trompé devant le Christ et à Antioche (Matth. 16. 22-23 ; Gai. 2. 11-14), mais non pas lorsqu’il écrivait les oracles de Dieu. *Balaam* aussi, lorsque ses pensées mauvaises étaient chan­gées en paroles de bénédiction (Nb. 22. 6, 38 ; 23. 5). En résumé, l’inspiration des pensées peut être accordée au croyant l’inspiration des paroles fait le prophète l’inspiration des écrits fait l’auteur sacré.

Les discours les plus profonds de Cyprien, d’Augustin, de Luther, de Calvin, ne sont que des paroles d’hommes sur des vérités de Dieu ; paroles vénérables, précieuses, puissantes, mais qui, sans l’ins­piration dont nous parlons, demeurent à l’état de simples sermons.

Il est possible dans des cas extrêmes de déclarer les paroles de Dieu, même sans les comprendre : Daniel écrit des choses encore « scellées » (12. 8-9) ; Caïphe prophétise, sans mesurer la portée de sa déclaration (Jn. 11.51); le vieux prophète parle sans l’avoir voulu ni prévu (1 Rois 13. 21). C’est donc que les hommes importent beaucoup moins que le message, parlé ou écrit. Le Seigneur a pu associer l’individualité des auteurs, leur conscience, leur mémoire, leurs sentiments à ce qu’il leur faisait dire. Toutefois, le fait capital est que « ce n’est pas une volonté d’homme qu’une prophétie a jamais été apportée, mais c’est poussés par le Saint-Esprit que des hommes ont parlé de la part de Dieu » (2 Pi. 1. 21).

Que le porteur des paroles soit puissant comme Moïse, sage comme Daniel, impur comme Balaam, ennemi de Dieu comme Caï­phe, saint comme Jean, sans forme corporelle comme la voix du Sinaï, insensible comme la main écrivant sur la muraille à Babylone, à part la nécessité de l’incarnation pour nous rendre accessible le message, ce qui est primordial c’est la pensée et la Parole même de Dieu *(Théopneustie,* p. 122 ss).

1. *Seul, l’enseignement moral et spirituel de la Bible serait inspiré.*

Dieu, dit-on, aurait révélé les choses surnaturelles, inaccessibles à l’homme ; mais, ne faisant pas de miracle inutile, Il aurait laissé les auteurs sacrés écrire à leur manière ce qu’ils connaissaient, surtout en rapport avec l’histoire et les conceptions de leur époque. Ainsi se seraient introduites dans la Bible beaucoup d’inexactitudes, de légendes et de notions jugées fausses d’après nos idées modernes.

A cela nous répondons que, si un témoin tient sur un point un langage faux et trompeur, il fera difficilement admettre sa véracité sur les autres.

*Etait-il vraiment nécessaire que les récits historiques soient ins­pirés* ? Il est important de souligner que la religion judéo-chrétienne s’est incarnée dans l’histoire. Les grands faits de la révélation et de

la rédemption se sont réellement passés ici-bas en un lieu et à un moment précis. Si ces faits ne nous sont connus que par des récits inexacts ou légendaires (mythiques, se’on le mot a la mode), quelle certitude spirituelle pouvons-nous baser sur eux ? ...

La Bible elle-même affirme la véracité et la valeur spirituelle de ses récits historiques. Jésus-Christ souscrit sans aucune réserve aux grands événements rapportés par 1 Ancien Testament (voir p. 199). Paul déclare qu’ils sont écrits pour notre instruction, et qu’ils con­tiennent en type les vérités spirituelles de l’Evangile (1 Cor. 10.4, 6, 11). Les auteurs des livres historiques ont eu d’autant plus besoin d’être inspirés qu’à la relation des faits tels que Dieu les voyait, ils ont mêlé de façon inextricable des révélations, des exhortations, des prophéties et des lois d’origine incontestablement surnaturelle.

C’est ainsi que le simple récit du passé contenait souvent, à leur insu et par la volonté du Seigneur, une préfiguration détaillée du Messie, de son caractère, ses souffrances, sa mort et sa gloire. Adam était « la figure de Celui qui devait venir » (Rom. 5. 14) ; l’eau du déluge était « une figure du baptême» (1 Pi. 3.21) ; Agar et Sara symbolisaient les deux alliances de la loi et de la grâce (Gai. 4. 24) ; la Pâque israélite et l’agneau immolé représentaient « Christ, notre Pâque » (1 Cor. 5. 7) ; le rocher frappé à Horeb « était Christ » (1 Cor. 10. 4), etc.

Enfin, les historiens sacrés avaient besoin d’être guidés pas à pas dans le choix des matériaux à leur disposition. Selon Jean (21.25), le monde aurait peine à contenir le récit intégral de toutes les actions du Christ. Quelle divine inspiration a été nécessaire pour produire la sobriété, la brièveté et la diversité inimitables des Evangiles (pour ne rien dire des autres livres historiques) !

Cela est si vrai que, plus on avance dans la connaissance de l’Ecriture, et plus on trouve dans toutes ses pages un enseignement spirituel. C’est naturel, puisque « tout ce qui a été écrit d’avance l’a été pour notre instruction» (Rom. 15.4). Sans doute verrons-nous un jour plus clairement encore que, dans la Bible, histoire, révélation et inspiration se recouvrent parfaitement.

1. *La Bible < contient » — mais elle « n’est pas » la Parole de Dieu.*

Tel est actuellement le slogan à la mode. Pour un grand nombre de théologiens, l’Ecriture renferme beaucoup de mythes, de légendes et d’erreurs, ce qui ne les empêche pas, disent-ils, d’y discerner à leur manière la Parole de Dieu. D’après eux, aucune personne cultivée et honnête ne peut plus affirmer la totale inspiration de la Bible. La science moderne aurait définitivement écarté cette naïve conception. (Voir plus bas notre chapitre sur « Inerrance et Inspiration », p. 111).

Pour Roland de Pury, « confondre Ecriture et Parole de Dieu » est aussi grave que l’erreur romaine ; la différence est capitale, et le protestantisme doit en garder le sens aigu « sous peine de glisser vers le paganisme ». La Bible n’est qu’« un témoignage rendu à la révé­lation », et cette dernière s’exprime au travers des contradictions du texte. Le fondamentalisme, avec son « livre tombé du ciel » est un fétichisme biblique qui escamote les difficultés, et se trouve fort adpaté à la mentalité païenne» fQw’esr-ce *que le protestantisme?* 1961, p. 38 ss).

Un des théologiens les plus influents aujourd’hui, Rudolf Bult­mann, s’efforce de dégager tous les mythes du texte biblique, afin de conserver l’essence de l’Evangile, le *kerygma* (en grec : proclamation), c’est-à-dire : la vérité à prêcher.

Voici quelques-uns des éléments du Nouveau Testament qui, selon Bultmann, doivent être éliminés parce que leur caractère my­thologique les rend inacceptables à l’esprit moderne. Il s’agit en fait de tout ce qui est miraculeux ou surnaturel :

— La préexistence du Christ

Sa naissance miraculeuse

Sa divinité

Ses miracles

Sa mort substitutive à la Croix

Sa résurrection et celle des croyants

Son ascension

Son retour en gloire

Le jugement final du monde

L’existence des esprits bons ou mauvais

La personnalité et la puissance du Saint-Esprit

La doctrine de la Trinité

La mort comme conséquence du péché

La doctrine du péché originel, etc.[[2]](#footnote-2)

Après qu’on ait ainsi «démythisé» le texte biblique, il n’est pas nécessaire de se demander ce qu’il reste de « î’essence de l’Evangile » et quelle proclamation (kerygma) on en peut encore tirer ! Cette dissection s’appliquant de façon encore plus radicale à l’Ancien Testament, on voit aisément que, si la Bible contient des éléments de Parole de Dieu au milieu des mythes et des légendes, la part de ces derniers tend forcément à tout envahir. Si Bultmann voulait être logique jusqu’au bout, pourquoi n’en viendrait-il pas à déclarer que Dieu Lui-même est le dernier mythe à éliminer ? Si vraiment l’Ecri- ture est ainsi remplie de choses douteuses et inexactes, elle ne peut être considérée comme étant en elle-meme la révélation de Dieu. C’est pourquoi ces mêmes auteurs prétendent qu elle n est qu un *écho* humain de la révélation, un témoignage faillible rendu a la révéla­tion. Nous retrouvons ici l’idée que Dieu aurait parlé aux auteurs sacrés, mais qu’ensuite, laissés a eux-memes, ceux-ci auraient mêlé à leurs souvenirs des inexactitudes, des « embellissements » et des légendes. Il saute aux yeux que, dans ce cas, il serait totalement im­possible à qui que ce soit aujourd’hui de distinguer dans ce mélange la vérité de l’erreur.

Pour essayer de sortir de cette difficulté, de grands théologiens ont enseigné ceci : la Bible n’est qu’une parole humaine ; mais Dieu peut faire qu’elle *devienne* sa Parole, lorsqu’il nous adresse un mes­sage par son moyen. Dans ce moment de « rencontre personnelle », Dieu communique quelque chose de sa vérité ; toutefois, cette trans­mission ne change pas le fait que la page biblique en question demeu­rera une légende, un récit inexact ou tendancieux. Th. Engelder dit à ce propos que de tels hommes « refusent de croire que Dieu a fait le miracle de nous donner par inspiration une Bible infaillible ; mais... ils sont prêts à croire qu’il accomplit chaque jour le miracle bien plus grand de rendre les hommes capables de découvrir la Parole infailli­ble de Dieu dans la parole faillible des hommes » *(Scripture cannot be broken,* p. 129).

En fait, nous avons beaucoup de peine à comprendre comment Dieu Se servirait de ce qui est faux pour nous enseigner la vérité. D’autant plus que si le texte biblique est erroné, par quel critère pourrons-nous contrôler l’expérience du croyant pour lequel cette page est subitement « devenue » Parole de Dieu ? Une telle théologie ne peut que conduire à une sorte de mysticisme subjectif et irration­nel.

Arrêtons-nous encore un instant sur ce point, et pensons à la perplexité du simple croyant ébranlé dans sa foi en toute l’Ecriture. On lui dit de faire le triage, et de retenir ce qui est bon. Mais, encore une fois, comment saura-t-il distinguer le vrai du faux, l’humain du divin ? Comment s’y prendra-t-il pour classer les pages de la Bible en inspirées, semi-inspirées, et non inspirées ? Quelle autorité lui permettra de dire : Telle est, ou n’est pas la pensée de Dieu ? Ce point est d’une gravité extrême, puisque notre salut éternel en dé­pend. D’ailleurs, qui aurait l’audace de prétendre

d’une parole humaine : c’est Dieu qui l’a dite ; ou

d’une parole divine : ce n’est que l’homme qui parle ?

(cf. G. Wasserzug, *Gottes Wort ist Gottes Wort,* Beatenberg, p. 39). Vouloir décider ce qui est inspiré dans la Bible et ce qui ne l’est pas, c’est se placer au-dessus de l’Ecriture, et en perdre le divin message.

En pratique, nul ne pouvant opérer un triage, tout demeure dans une espèce de clair obscur. On vous laisse décider si tel commande­ment doit être pris au sérieux ou non, si telle promesse est sûre ou fallacieuse, si tel auteur est un imposteur ou un témoin véridique. Partout surgissent des points d’interrogation. La prédication elle- même en est paralysée, car l’orateur est appelé à parler sur des doc­trines dont il doute, sur des récits qu’il estime légendaires. Le plus souvent, il n’osera pas dire du haut de la chaire que la création, la chute, le déluge sont seulement des mythes, et le Pcntatcuquc une collection de documents inauthentiques. Et que peuvent prêcher ceux qui .voient des mythes jusque dans la naissance miraculeuse, la croix, la résurrection et le retour glorieux du Christ ? L’un d’eux déclarait récemment dans un endroit très en vue : « Lorsque j’étais étudiant en théologie, mes camarades et moi discutions beaucoup pour savoir si, le jour de Pâques, le tombeau du Christ était vide ou non. Mainte­nant, j’ai compris que cela n’a aucune importance. » Il y a peu de temps, au culte de Noël, un autre prédicateur lut le récit évangélique, puis ajouta : « Voilà ce que disent Luc et Matthieu, mais nous sa­vons maintenant que c’est une légende ». Un étudiant en théologie, chargé de préparer un sermon pour cette même fête, déclara : « Que pourrais-je bien prêcher sur un mythe ? »

Si vraiment une grande partie des pages de la Bible est inau­thentique et mythique, que reste-t-il de sûr ? Jésus Lui-même Se serait trompé, ainsi que les prophètes et les apôtres, car ils ont cru sans réserve au texte sacré. D’autre part, à qui faut-il se fier, car il ne saurait être question de risquer sa vie et son éternité sur un livre aussi sujet à caution. Faudra-t-il mettre sa confiance en tel grand théologien, aux théories si vite dépassées ? en l’Eglise, qui dans l’his­toire s’est montrée si souvent faillible et infidèle ? ou en notre « cons­cience religieuse » constamment en défaut ?

1. *Christ seul est la \* Parole de Dieu ».*

Pour nous rassurer, certains nous disent : nous croyons sans réserve à la Parole de Dieu, mais c’est Jésus-Christ seul qui est cette Parole, la Bible elle-même n’en étant qu’un simple écho. Il est im­possible d’identifier celle-ci avec celle-là. Une telle déclaration peut, au premier abord, sembler très pieuse, mais elle n’en est pas moins inexacte et incomplète. Evidemment, le Christ est par excellence la Parole divine, éternelle, créatrice, qui s’est faite chair pour nous sauver (Jean 1. 1-3, 14). Cependant, nous ne savons exactement rien sur Lui, sa personne, son œuvre de salut, en dehors de la Parole écrite.

Si Jésus seul est la Parole de Dieu, indépendamment de l’Ecriture Sainte, de quel Christ s’agira-t-il en réalité ? Si celui de Matthieu, de Jean, de Paul est sujet à caution, sera-ce celui de Bultmann, de Robinson, ou de quelque théologien célèbre corrigeant toujours à nouveau le texte sacré ?

Quant à la Bible elle-même, elle ne cesse d’affirmer qu’elle *est* la Parole de Dieu. L’Ancien Testament répète 3808 fois les expres­sions synonymes suivantes : « Le Seigneur dit », « ainsi parle 1 Éter­nel », « la Parole de l’Eternel me fut adressée en ces mots », etc. Le Psalmiste, comme Jésus Lui-même, appelle la loi (l’Ecriture de l’Ancien Testament) « la Parole de Dieu » (Ps. 1 19. 9 ; Matth. 15. 6). Ce nom est même donné par le Nouveau Testament à la parole prê- chée par Christ et ses apôtres (Luc 5. 1 ; Act. 13. 44 ; et surtout 1 Thess. 2. 13). (Nous reprendrons cette argumentation à propos de la 'critique biblique, pp. 223 ss.).

III. LA BIBLE SERAIT UN LIVRE SEULEMENT DIVIN, AYANT ÉTÉ DICTÉE MÉCANIQUEMENT AUX HOMMES.

L’auteur sacré aurait été totalement passif, enregistrant et trans­mettant la révélation comme le ferait aujourd’hui un magnétophone. Sa personnalité aurait été entièrement mise de côté, afin que le texte soit pur de tout élément faillible et humain. C’est ainsi que, selon les Musulmans, le Coran, déjà entièrement rédigé en arabe dans le ciel, serait descendu sur la terre sans aucun changement quelconque. Pour cette raison également, on s’est longtemps refusé à permettre aucune traduction du Coran, qui ne pouvait exister que sous la forme parfaite donnée, à Mahomet. D’après les négateurs de l’inspiration plénière de la Bible, notre conviction théopneuste nous amènerait forcément à cette attitude-là.

Hâtons-nous de dire qu’une telle conception n’est absolument pas la nôtre, bien qu’on nous l’attribue constamment. Nous constatons au contraire que Dieu n’a pas du tout anéanti la personnalité de Moïse, de David, de Jean, de Paul. On reconnaît leur style, leur tempérament, leurs sentiments personnels (p. ex. Rom. 9. 1-5). Leurs écrits portent la marque de leur époque et reproduisent la couleur locale des lieux où ils ont été rédigés. C’est pourquoi l’étude minu­tieuse du cadre historique, culturel et linguistique des livres sacrés contribue considérablement à l’intelligence de leur sens spirituel. Une dictée mécanique aurait produit une uniformité complète de toutes les pages de la Bible, ce qui est très loin d’être le cas.

F. E. Gaebelein relève que « malheureusement, il existe une ten­dance persistante à caricaturer (notre) position, et à prétendre que l’inspiration plénière ne peut être qu’une dictée mécanique. Voici à peu près comment se dessine cette caricature : Les rédacteurs de la Bible étaient à peine mieux que des dictaphones vivants, enregistrant mécaniquement les paroles de l’auteur divin. L’individualité de l’ins­trument humain était anéantie, puisqu’il n’avait qu’à reproduire le message comme un perroquet. Quant à notre Bible actuelle, elle est exempte de toute erreur, et même la ponctuation a été transmise sans modification. On déclare ensuite qu’une telle opinion est insoutena­ble intellectuellement, et ne peut convenir qu’aux plus ignares *» (The Meaning of Inspiration,* IVCF Chicago 1950, p. 9-10).

Pourquoi s’obstine-t-on à attribuer aux croyants évangéliques une théorie aussi fausse, que personne à notre connaissance ne sou­tient aujourd’hui ? C’est parce que nous reconnaissons la double na­ture de l’Ecriture : l’inspiration divine de toutes ses pages, aussi bien que son caractère réellement humain. Un trait aussi surnaturel ne paraît pas acceptable aux modernes incrédules, même religieux. Pour eux, affirmer l’inspiration divine de toute la Bible, c’est écarter toute participation des auteurs sacrés ; c’est déifier l’Ecriture que de la recevoir « en bloc comme si elle était tombée du ciel ». Il est alors possible de l’interpréter de la façon la plus littéraliste, et de faire acte de véritable « bibliolâtrie ».

En réalité, ces critiques refusent tout simplement de croire au miracle. Il n’y a pour eux que deux possibilités :

si le texte était entièrement de Dieu, il aurait forcément été dicté mécaniquement (ce qui est une absurdité) ;

si l’homme y a partout sa part, l’Ecriture est forcément faillible, pleine de légendes, d’exagérations et de fraudes « pieuses » (ce qui rend son témoignage irrecevable).

Les Juifs et les docètes des premiers siècles n’avaient-ils pas la même attitude à l’égard du Christ ? Pour eux, le Messie aurait dû être seulement Dieu, son humanité n’étant qu’une simple apparence ; ou : seulement homme, donc faillible, capable de mensonge et même d’imposture.

Or, l’Evangile consiste précisément en ce que Christ, dans sa per­fection, est à la fois Dieu et homme, tout comme la Bible entièrement inspirée est en même temps de l’homme et de Dieu.

On a souvent prétendu que la « dictée mécanique » avait été en­seignée par les Réformateurs, et plus encore par les théologiens lu­thériens du XVII' siècle. Toutefois, des auteurs aussi sérieux que Robert Preus *(The Inspiration of Scripture,* a Study of the Theology of the 17th Century Lutheran Dogmaticians, Ed. Oliver and Boyd, London 1955), et James I. Packer *(F undamentalism and the Word of God,* Ed. Inter-Varsity Fellowship, London 1958) affirment que ces hommes n’ont jamais entendu le mot « dictée » dans le sens qu’on leur attribue. Packer écrit : « Parce que les évangéliques croient que les auteurs bibliques ont été complètement sous le contrôle du Saint- Esprit, on a souvent supposé qu’ils soutenaient la théorie de l’inspi­ration mécanique... Il n’en est rien. Cette théorie n’est rien d’autre qu’un homme de paille. On peut affirmer avec certitude qu’aucun théologien protestant, de la Réforme a nos jours, ne la jamais pro­fessée ; et certainement pas les évangéliques actuels... Il est vrai que beaucoup de théologiens des XVI\* et XVII' siècles ont parle de l’Ecri- ture comme ayant été « dictée par le Saint-Esprit ». Mais tout ce qu’ils voulaient dire était que les auteurs écrivaient mot pour mot ce que Dieu désirait... Le terme « dictée » était toujours employé dans un sens imagé... La preuve en est que, pour répondre à la question : De quelle manière l’Esprit opérait-il dans l’esprit de l’auteur ? ils répondaient toujours par le terme, non pas de dictée, mais *d'accom­modation.* Ils affirmaient à juste titre que Dieu adaptait complète­ment son activité inspiratrice à l’état d’esprit, à la perspective, au tempérament, aux intérêts, aux habitudes littéraires et aux particu­larités stylistiques de chaque auteur »(p. 78 ss.). Une notion mécani­que de l’inspiration n’était pas seulement étrangère à ces dogmati- ciens, mais ils la condamnaient ouvertement et formellement. Ils déclaraient absurde l’idée de considérer les auteurs comme des objets inanimés. Si Dieu « dictait », Il inspirait et suggérait (ces mêmes théologiens parlent volontiers d’une « Eingebung », d’une communi­cation intérieure). De leur côté, les auteurs sacrés prenaient la plume volontairement, consciemment, par conviction et expérience, spon­tanément. Si ces deux affirmations semblent paradoxales et contra­dictoires, ces mêmes théologiens n’ont fait aucun effort pour les har­moniser, comme d’ailleurs bien d’autres paradoxes de l’Ecriture (cf. Preus, p. 67 ss., 195 ss.).

Le professeur B. B. Warficld n’est pas moins catégorique au sujet des Eglises Réformées. « On ne doit nullement s’imaginer que la doctrine de l’inspiration plénière proclame une théorie d’inspiration mécanique. Les Eglises Réformées n’ont jamais soutenu une telle théorie, bien que souvent elles en aient été accusées par des polémistes peu honnêtes, négligents, ignorants ou trop zélés... Les Eglises Réfor­mées affirment en effet que chaque parole des Ecritures, sans excep­tion, est la Parole de Dieu ; mais en même temps elles déclarent aussi formellement que toute parole y est de l’homme ». On reconnaît en effet « la fervente impétuosité de Paul, la tendresse et la sainteté de Jean, le génie pratique de Jacques, dans les écrits que par eux le Saint-Esprit a donnés pour notre instruction » *(The Inspiration and Authority oj the Bible>* p. 421).

Qu’en est-il des hommes du Réveil de Genève, auxquels tous les milieux évangéliques de langue française doivent tant ? Louis Gaus- sen, auteur du livre classique sur «La Théopneustie », répudie en ces termes l’a théorie de *dictation* qu’on cherche à lui attribuer. « On m’impute quant à l’inspiration des Ecritures une théorie repoussante qui ne fut jamais la mienne, et contre laquelle j’ai toujours protesté... De tous les systèmes imaginés pour expliquer l’inspiration, il n’en est pas de plus contraire à la large part que j’attribue à l’individualité des écrivains sacrés dans la composition des Ecritures » (« La véri­table doctrine de M. Gausscn sur l’inspiration des Ecritures », Trois Lettres, p. 17, 2-3).

Quant à la fin du XIX' siècle, J. I. Packer cite quatorze des théologiens évangéliques les plus célèbres qui eux aussi répudient formellement la théorie de la dictée mécanique. En 1893, B. B. War- ficld écrivait : « Il devrait être superflu de protester à nouveau contre l’habitude d’accuser les partisans de « l’inspiration verbale » d’expli­quer celle-ci par une dictée » (op. cit., p. 173). Packer ajoute : « Cela devrait être encore moins nécessaire en 1958, mais l’erreur la plus flagrante a la vie dure ! » Le fameux résumé de la foi intitulé « The Fundamentals » (d’où vient l’épithète de « fondamentaliste »), réfute expressément cette même théorie. Il est donc clair qu’elle est une pure invention théologique ; elle n’a jamais existé à aucun moment du siècle passé, sauf dans l’imagination de certaines personnes (J. I. Packer, op. cit., pp. 178-179).

Pour A. Saphir, la « dictée mécanique » est un non-sens. En effet, si l’homme est préservé de l’erreur et du péché, cela ne signifie aucunement qu’il perd son individualité et- son originalité. Si l’Esprit remplit son intelligence de clarté et d’amour, et l’affranchit devant Dieu, il est dans son état normal. Dans le ciel, les saints auront l’in­dividualité la plus marquée. Comment ne pas relever une variété admirable parmi les écrivains sacrés, provenant de leurs différences de profession, de langue, d’époque, de pays. Ne serait-il pas absurde de penser « qu’Esaïe écrivait le chapitre 6 de son livre sans un sen­timent d’adoration émue et tremblante ; que Jérémie écrivait le livre des Lamentations en simple copiste, qui, sans une vibration du cœur et sans larmes dans les yeux, obéissait à une voix supérieure ; que David, chantant le Ps. 23 ou le Ps. 103, n’avait pas le cœur plein de joie et de reconnaissance ; que Paul, dans ses lettres à ses Eglises, ne leur offrait pas le riche trésor de son expérience personnelle et de son amour ? » (op. cit., pp. 101-111).

Quant à Erich Sauer, il écrivait il y a très peu d’années : « Ne nous y trompons pas. Nous ne parlons pas d’une inspiration qui se­rait une dictée de la parole rigide et mécanique. Cela serait complè­tement indigne d’une révélation divine. On trouve une inspiration mécanique (dictée automatique) dans l’occultisme, le spiritisme et par conséquent- dans le démonisme, où le mauvais esprit produit ses inspirations en écartant (par substitution) et en excluant l’individua­lité humaine. La révélation divine, au contraire, n’a rien à faire avec une telle suppression de la personnalité. Elle ne se prêtera pas a l’annulation des lois de l’état conscient instituées par Dieu, pas plus qu’à la transformation de l’homme en un automate. Elle produira une intcnsilication et une élévation des facultés humaines, plutôt que leur exclusion. « La lumière ne peut produire les ténèbres, mais au contraire une vue plus aiguë. » La révélation divine vise a la com­munion entre l’esprit humain et l’Esprit divin. Elle cherche à sanc­tifier et transfigurer la personnalité, en la préparant au service. Elle désire, non des « médiums » passifs, mais des *hommes* de Dieu actifs ; non des instruments morts, mais des collaborateurs du Seigneur vivants et sanctifiés; non des esclaves, mais des amis (Jn 15.15). C’est pourquoi l’inspiration n’est pas mécanique, mais organique ; non pas magique, mais divinement naturelle ; non pas une dictée sans vie, mais une Parole vivante produite par l’Esprit. Seulement ainsi la Parole de Dieu peut être celle de l’homme, et la parole de l’homme celle de Dieu » (op. cit., pp. 104-105).

Le Dr André Lamorte enfin repousse lui aussi catégoriquement la théorie qui fait des écrivains sacrés des organes purement passifs *{La nature de l’inspiration des Ecritures,* Beatenberg 1957, p. 22 ss.).

Malgré tout ce qui précède, la remarque suivante d’Edw. J. Young n’est que trop exacte : « Il y a un point sur lequel presque tous les théologiens modernes semblent d’accord : Quoi que nous fassions, disent-ils, une chose nous est impossible, c’est de retourner à l’ancienne croyance orthodoxe de l’Ecriture dictée mécaniquement. Nous ne voulons pas d’une conception statique de l’inspiration qui fait des auteurs des automates ou de simples sténographes » (77>y *World is Truth,* Ed. Eerdmans 1957, p. 15).

Quant à nous, nous n’avons nul besoin non plus de retourner à une telle croyance (imaginaire), car nous ne l’avons jamais professée.

CHAPITRE III

L'Inspiration plénière et verbale  
de l'Ecriture

Ayant passé en revue diverses théories de l’inspiration — toutes insuffisantes — voyons ce que la Bible nous paraît enseigner à ce sujet.

1. DÉFINITION

Qu’entendons-nous par inspiration *plénière* et *verbale ?*

Nous croyons que, dans la rédaction des manuscrits originaux, le Saint-Esprit a guidé les auteurs dans le choix même des expressions, et cela dans toutes les pages de l’Ecriture, sans pour autant annihiler leur personnalité.

Voici comment de grands auteurs se sont exprimés sur ce point :

« L’Eglise a tenu dès le début la Bible pour la Parole de Dieu, en ce sens que ses mots, tracés par des hommes et portant la marque indélébile de leur origine humaine, ont cependant été écrits sous l’influence du Saint-Esprit, de sorte qu’ils sont aussi les mots de Dieu, expression adéquate de sa pensée et de sa volonté. A propos de cette double origine de la Bible, l’Eglise a toujours admis que l’influence du Saint-Esprit s’est étendue au choix des expressions par les auteurs humains (inspiration verbale, mais non pas dictée méca­nique !), préservant le texte de tout ce qui serait indigne d’un auteur divin. Il en résulte en particulier ce caractère de pleine vérité que les auteurs sacrés attribuent partout à l’Ecriture (inerrance) ». (B.B.

Warfield, op. cit., p. 173.)

« La doctrine de l’inspiration plénière affirme que le texte bibli­que original a été rédigé par des hommes qui, tout en conservant l’exercice de leur personnalité et de leur talent littéraire, ont écrit

sous le contrôle et la direction de l’Esprit de Dieu ; il en est résulté que chaque mot des documents originaux nous transmet de façon parfaite et sans erreur le message exact que Dieu désirait communi­quer à l’homme » (F. E. Gaebelein, op. cit., p. 9).

Gaussen s’exprime de façon analogue :

< La *théopneustiè)* (dans 2 Tim. 3. 16, theopneustos : soufflé, ins­piré par ’Diêüjrêst'la puissance mystérieuse exercée par l’Esprit de Dieu sur les auteurs de la Sainte Ecriture, pour la leur faire écrire, pour les y guider jusque dans l’emploi des paroles dont ils font usage, et pour les préserver ainsi de toute erreur » (op. cit., p. 305).

Examinons maintenant ce qu’impliquent de positif les défini­tions ci-dessus, laissant pour d’autres chapitres les réponses à cer­taines objections.

1. QUE VEUT DIRE, AU SENS DE LA BIBLE, L’EXPRESSION < INSPIRATION PLÉNIÈRE » ?

Elle signifie que l’inspiration est entière et sans restriction. C’est ce qu’affirment partout les auteurs sacrés : Toute Ecriture est inspi­rée de Dieu (2 Tim. 3. 16) ; les prophètes et les apôtres nous trans­mettent, non pas une parole d’homme, mais véritablement la Parole de Dieu.(l Thess. 2. 13). La révélation écrite est complète de sorte ■que nods n’y pouvons rien ajouter, ni retrancher (Apoc. 22. 18-19) ; 'il ne disparaîtra pas de la loi (l’Ecrîture de l’Ancien Testament) un seul iota ou un seul trait de lettre, jusqu’à ce que tout soit arrivé (Mat. 5.18).

On ne saurait trop insister sur l’importance que l’Ecriture atta­che à la réception et à la transmission exacte des expressions divines.

*Moïse* avait pleinement conscience de transmettre les paroles mêmes de Dieu, dans le livre de la loi comme sur les tables des dix commandements (Ex. 24.4,7,12). En conclusion, «l’Eternel dit à Moïse : Ecris ces paroles ; car ç^est conformément à ces paroles que je traite alliance avec toi et avec Israël'!» (3'4T27)'7 —

*Balaam* se sait inspiré, même de façon contraignante : « Je dirai les paroles que Dieu mettra dans ma bouche... je ne pourrais faire de moi-même ni bien ni mal contre l’ordre de l’Eternel ; je répéterai ce que dira l’Eternel » (Nbr. 22. 38 ; 24. 13). Or, ce que Dieu a fait pour un homme vil et hostile, un faux prophète, n’a-t-Il pas pu l'accomplir pour ses vrais prophètes, joyeusement soumis à sa volonté ?

*David* dit à Salomon, à propos de la construction du temple : « C’est j>ar un écrit de sa main que l’Eternel m’a donné l’intelligence de tout cela, de tous les ouvrages de ce modèle » (1 Chr. 28.19). Il s’agissait sans doute d’une révélation fidèlement transcrite par l’un 66 *J ' J-'- <*

des prophètes. David la considérait comme étant écrite de la main même du Seigneur. Il s’écrie encore : « l’Esprit de l’Eternel parle par moi, et sa parole est sur ma langue » (donc, non seulement la pensée divine dans son esprit :(2Sam. 23. 2)^ 7 4

Le *Psalmiste* considère que la loi, l’Ecriture des Juifs, est la vérité même de Dieu : « Je me confie en ta parole... la parole de la vérité... Tous tes commandements ne sont que fidélité... A tou­jours, ô Eternel, ta parole subsiste dans les cieux... Tes commande­ments n’ont point de limite. Combien j’aime ta loi !... Ta loi est la vérité... Le fondement de ta parole est la vérité » (Ps. 119. 42-43, 86, 89, 96-97, 142, 160).

*Jérémie* reçoit de Dieu cet ordre : « Voici, je mets mes paroles dans ta bouche... Dis-leur tout ce que je t’ordonnerai... que celui qui a entendu ma parole rapporte fidèlement ma parole... Dis... toutes les paroles... n’en retranche pas un mot... Prends un livre, et tu y écriras toutes les paroles que je t’ai dites... » (Jér. 1.9, 17 ; 23. 28 ; 26. 2 ; 36. 2 ; voyez aussi Es. 6. 7, 9 ; 51. 16 ; Ez. 2. 7-8 ; 3. 10-11, 17 ; De. 18. 18).

*Jésus-Christ* déclare à propos de ses paroles, consignées pour nous dans le Nouveau Testament : « Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point » (Mat. 24. 35).

*Paul* précise ainsi son attitude personnelle devant toute l’Ecri- ture : « Je sers le Dieu de mes pères... croyant tout ce qui est écrit dans la loi et dans les prophètes »... « sans-m’écarter en rien de ce que les prophètes et Moïse ont déclaré devoir arriver » (Act. 24. 14 ; 26. 22). Il affirme encore que « tout ce qui a été écrit d’avance l’a été pour notre instruction » (Rom. 15. 4).

Quant à *Jean,* il répète avec assurance au cours du dernier livre de la Bible : « Ces paroles sont les véritables paroles de Dieu... Cés paroles sont certaines et véritables ; et le Seigneur, le Dieu des esprits des prophètes, a envoyé son ange pour montrer à ses serviteurs les choses qui doivent arriver bientôt » (Apoc. 19. 9 ; 21. 5 ; 22. 6).

1. POURQUOI PARLE-T-ON D’INSPIRATION

« VERBALE » ?

Parce qu’une inspiration plénière porte nécessairement jusque sur les mots (en latin, verbum = mot). Nous l’avons déjà dit plus haut (p. 53) : les mots sont inséparables du message. Le sens de la révéla­tion divine est inextricablement lié aux expressions de l’Ecriture, son contenu ne peut être exprimé sans paroles. Donc, si nous ne pouvons pas dire que les mots de l’Ecriture sont donnés de Dieu, nous ne pouvons affirmer non plus que l’Ecriture est inspirée, car elle est constituée par des- mots. Nous ne serons jamais certains de ce que

l’Esprit de Dieu veut dire dans l’Ecriture, à moins d’être sûrs que les mots du texte ont été expressément inspirés par Lui (cf. R. Preus, citant Calov, op. cit., p. 45).

« L’unique moyen de communication d’idées que nous puissions comprendre, en tant qu’êtres rationnels, est celui qui éveille des idées semblables en la personne à qui la communication est faite. La forme 1.1 plus générale d’une telle communication est le langage, qui s’ex­prime essentiellement par des sons et leur représentation visuelle et symbolique en caractères écrits. Si le récit de l’incarnation et la voix du prophète transmettent un véritable message divin, c’est que Dieu a employé le véhicule des mots parlés et écrits — caractéristique uni­verselle du langage — pour révéler sa volonté à l’homme... Le succès de toute communication, d’autre part, dépend de la propriété de l’expression. Si le mode d’expression est défectueux, la compréhen­sion de la pensée originale sera imparfaite » (T.C. Hammond, *Inspi­ration and Authority,* IVF London, p. 12-13).

A propos de l’usage de l’expression « inspiration *verbale »,* Hodge remarque que pour beaucoup de théologiens elle implique l’idée de dictée mécanique. « Mais, ajoute-t-il, nous répudions cette dernière avec autant de force qu’eux. Aujourd’hui, les partisans de la doctrine la plus stricte de l’inspiration, en insistant sur son caractère verbal, ne veulent pas du tout dire que les pensées étaient inspirées par le moyen de mots ; mais simplement, que l’influence divine que nous appelons inspiration porte sur l’expression verbale des pensées des auteurs sacrés, aussi bien que sur ces pensées elles-mêmes. Par consé­quent la Bible, considérée comme une rédaction écrite, une expression par des mots d’une révélation divine, est la Parole de Dieu pour nous » (cité par Ed. J. Young, op. cit., p. 96).

Ecoutons encore en résumé l’opinion d’E. Sauer : Nous croyons à l’inspiration plénière à cause de l’union intime de la pensée et des mots. Pour exprimer une idée sans erreur, il faut choisir très soigneu­sement les mots correspondants. La pensée humaine a son origine dans des notions, des sensations, des conceptions tout d’abord indis­tinctes. Mais tout ce qui est spirituel, pour atteindre le développe­ment d’une idée claire, doit se formuler en mots. Une pensée ne devient réellement consciente que si, des profondeurs des sensations subconscientes et des impressions indéterminées de la volonté et du sentiment, un mot surgit. Le mot peut être considéré comme le corps de la pensée, donnant à l’esprit sa « visibilité » et sa forme. C’est pourquoi, si l’expression est vague, la pensée demeure vague et tout devient brumeux et indistinct *(From Eternity to Eternity,* Paternoster Press, 1954, p. 103).

Si donc les pensées sont inspirées, les mots doivent l’être aussi. Une modification des mots entraîne toujours un changement plus ou moins grand de la pensée. Luther écrit très justement : « Christ n’a pas dit de ses pensées, mais de ses paroles qu’elles sont esprit et vie » (Jean 6. 63). J.A. Bengel déclare à propos des prophètes : \* Avec les idées, Dieu leur donnait en même temps les mots. » Spur- geon, le prince des prédicateurs, s’écrie : « Nous défendons chaque mot de la Bible, et croyons en l’inspiration verbale et littérale de l’Ecriture. En fait, nous croyons qu’il ne saurait y en avoir d’autre. Si on nous enlève les mots, le sens exact du texte est perdu » (ibid. p. 103).

Pour les hommes de la Bible, Jérémie par exemple, tout cela ne faisait aucun doute, comme nous venons de le voir. Dieu ne lui avait- il pas déclaré : « Tu diras tout ce que je t’ordonnerai... Voici, je mets mes paroles dans ta bouche... tu seras comme ma bouche... Dis... tou­tes les paroles que je t’ordonne de leur dire ; *n'en retranche pas un mot...* Prends un livre, et tu y écriras toutes les paroles que je t’ai dites... jusqu’à ce jour » (Jér. 1. 7, 9 ; 15. 19 ; 26. 2 ; 36. 2).

A Ezéchiel, le Seigneur donne à manger symboliquement le rou­leau de sa révélation. Puis II lui dit : « Quand je te parlerai, j’ouvri­rai *ta bouche* (et non seulement ta pensée ou ton esprit), pour que tu leur dises : Ainsi parle le Seigneur, l’Eternel » (Ez. 2. 9 à 3. 3, 27).

Selon Paul, le Saint-Esprit enseigne aux porte-parole de Dieu un langage spirituel, dont les mots (en grec, *logoi :* discours, mots dans leur suite ordonnée, dans le vivant enchaînement des phrases) correspondent au message surnaturel à transmettre, la pensée même de Christ (1 Cor. 2. 13, 16). Aussi voyons-nous constamment telle révélation surgir d’une expression particulière, ou tel auteur appuyer toute son argumentation sur un seul mot :

*Mat. 22. 32 - Ex. 3. 6 :* En disant : Je suis le Dieu d’Abraham... le Seigneur affirme que les patriarches sont encore vivants, démon­trant en même temps la survie et la résurrection (voir encore Luc 20. 37-38).

*Mat. 22. 43 - Ps. 110. 1 :* Si David, animé par l’Esprit, donne au Messie le titre de *Seigneur* aussi bien qu’à Dieu, c’est qu’il voit en Lui bien plus que son descendant selon la chair. Jésus en tire une affirmation de sa divinité et réduit au silence ses adversaires.

*Jean 8. 38 - Ex. 3. 14 :* En s’écriant : « Avant qu’Abraham fût, je *suis »,* Jésus affirme sa préexistence et sa divinité, car il reprend à son compte le nom ineffable de Dieu révélé à Moïse. Il dit « Je suis », contre les règles de la syntaxe (et non : J’étais). Il souligne aussi son éternité toujours présente, face à laquelle le temps ne compte pas. Les Juifs saisissent très bien et, pour ce seul mot, veulent Le lapider.

*Jean 10. 33-36 - Ps. 82. 6 :* L’Ecriture, qui ne peut être anéantie,

avait appelé *dieux* (et fils du Très-Haut) ceux auxquels la parole du Seigneur avait été adressée. Le Christ s’appuie sur cette auda­cieuse expression pour démontrer combien plus Lui-même, descendu du ciel, peut s’intituler Fils de Dieu.

*Gai. 3. 16 - Gen. 12. 7 :* Dieu dit à Abraham : « Je donnerai ce pays à *ta* postérité », et non pas : à *tes* descendants. Paul tire de ce singulier une prophétie précise concernant la personne unique du Christ, issu d’Abraham.

La multiplication de tels exemples pourrait nous entraîner fort loin. Bornons-nous à voir encore comment l’auteur de l’épître aux Hébreux base constamment son argumentation sur un seul mot de l’Ecriture :

*Hbr. 1. 5-6 - P s. 2.7 ; 2* Sam. 7. 14 : Dieu appelle le Messie son *Fils.*

* *1.9 - Ps. 45. 8 :* la répétition du mot *Dieu,* appliqué au Fils et

au Père.

* *2. 6-8 - Ps. 8. 5-7 : \* toutes choses* soumises au Fils de l’hom­

me ». L’auteur reprend trois fois cette expression pour en marquer la portée et l’application dans le temps.

* 2. *11-12 - Ps. 22. 23 :* de même, le mot *frères.*
* *3.7-11 - Ps. 95.8-11 :* ici, l’accent est mis sur les deux mots

*aujourd'hui* (3. 7, 13, 15 ; 4. 7a, 7b) et *repos (3.* 11, 18 ; 4. 1, 3a, 3b, 5, 8, 9, 10, 11).

* *6. 13-17 - Gen. 22. 16 :* Dieu dit à Abraham : « Je le *jure* par

moi-même... », expression reprise et développée par l’auteur de l’épître.

* 7. *3 - Gen. 14. 18-20 :* le silence de l’Ecriture est inspiré lui

aussi. L’omission de toute indication sur l’origine et la généalogie de Melchisédec est mise en rapport avec l’éternité du Fils de Dieu.

* *12. 26 - Ag. 2.6:* les mots «une fois encore» donnent à la

phrase un sens tout particulier.

etc., etc.

Nous pouvons dire en résumé que très souvent le sens du passage repose tout entier sur :

un mot

le singulier ou le pluriel

le temps d’un verbe

les détails d’une prophétie

la précision d’une promesse

le silence du texte sur d’autres points.

Les prophètes d’autrefois étaient souvent dépassés par leur mes­sage. Pourtant, l’Esprit de Christ qui était en eux les aidait à annoncer de façon étonnante :

l’époque de la venue du Christ (Dan. 9. 22-27)

les circonstances (les citations de Mat. 1 et 2)

les souffrances (Ps. 22 ; Es. 53)

la gloire du Seigneur ressuscité (Ps. 2 ; 110).

Ils se seraient trompés dans une description aussi minutieuse, si Dieu ne les avait guidés jusque dans le choix des expressions. Ne de­vaient-ils pas parler de choses ignorées d’eux-mêmes, inconnues aux anges, réservées aux générations futures ? Et comment Daniel aurait- il rédigé seul des messages qu’il ne comprenait pas, destinés à être tenus secrets et scellés jusqu’au temps de la fin (Dan. 12. 8-9) ?

Pareillement, la rédaction des promesses du salut ne pouvait être laissée à la fantaisie d’un auteur même pieux.

Dans la parole de Jean 5. 24, chaque expression porte : les mots, le temps des verbes, les actions, les assurances divines. Jésus y traite en effet la question la plus solennelle, à savoir : comment pouvons- nous être sauvés :

Celui qui *écoute* la *parole* du *Christ* et *croit* au *Père* qui L’a envoyé *a* la vie *éternelle ;*

il ne *vient pas en jugement*

il *est passé* de la mort à la vie.

Ainsi sont révélées :

les conditions du salut

son auteur divin

sa gratuité

son actualité

sa portée éternelle

le rôle de la Parole et de la foi.

Que pourrions-nous changer à une telle déclaration ?

Prenons encore l’exemple de 1 Jean 5. 13. Sur quoi repose notre certitude de salut ?

*Jean* (l’apôtre préféré du Seigneur)

*a écrit* ces choses (et non pas dites seulement)

afin que nous *sachions* (non pas : espérions, sentions, doutions...) que nous *avons* (maintenant, non pas plus tard ou dans le ciel) la *vie éternelle* (seule raison d’être de notre existence)

nous qui *croyons* (unique condition à remplir pour recevoir la grâce)

au nom du *Fils de Dieu* (seul nom donné aux hommes...)

Quelle assurance, quelle certitude nous resteraient si chaque fois, en présence de textes si merveilleux, nous étions obligés de nous dire : l’auteur n’a-t-il pas exagéré, outrepassé la pensée divine ? A telle expression, ne vaudrait-il pas mieux en substituer une autre ?.

Si le texte biblique était réellement incertain, ne nous écrierions- nous pas avec Jérémie :

« Serais-tu pour moi comme une source trompeuse, Comme une eau dont on n’est pas sûr » (15. 18) ?

Quel désespoir nous envahirait alors, en face de la révélation prétendue divine, sans autre lumière pour nous conduire sur le che­min de l’éternité ! Douter de la Parole de Dieu, quelle tragédie ! Ne pas savoir où elle se trouve, n’en recevoir que des bribes échappées à la plume d’auteurs entièrement faillibles, ce serait vraiment demeurer dans les ténèbres.

Comme le dit E. Sauer, l’inspiration plénière de la Bible est rendue nécessaire par la chute de l’homme. Si l’Ecriture était un mélange de vérité et d’erreur, nous devrions chercher à décider nous- mêmes ce qui pourrait être reconnu d’origine divine, ou rejeté comme une adjonction due à l’erreur humaine. Si l’homme ne reçoit pas d’En-Haut un critère précis, comment son esprit distinguera-t-il le divin de l’humain ? Comment aurons-nous l’audace d’analyser, ou même de disséquer le livre de Dieu, le plus souvent sur la base d’im­pressions, de sentiments subjectifs, ou de connaissances historiques insuffisantes ?

Ce que l’homme déchu pense de Dieu est en grande partie erroné et indigne de confiance : ce n’est que de la « religion ». Il lui faut apprendre au contraire ce que le Très-Haut pense de lui, et quel témoignage II rend à sa propre personne et à son salut. La réalité objective essentielle est une Personne, non un livre. Jésus-Christ incarné, crucifié, ressuscité est la vérité, la lumière, la source de toute connaissance. Pour Le révéler à des hommes, et par des hom­mes à l’intelligence obscurcie (Eph. 4. 18 ; 1 Cor. 2. 14), il a fallu une inspiration surnaturelle, pleinement adéquate et digne de con­fiance. De même que nous avons besoin de la *grâce* à cause de notre incapacité morale, il nous faut *V inspiration* à cause de notre inca­pacité intellectuelle et spirituelle (cf. E. Sauer, op. cit., pp. 100-102).

CHAPITRE IV

La Bible est-elle la Parole de Dieu?

Les croyants évangéliques ont depuis toujours employé l’un pour l’autre les deux termes de « Bible » et de « Parole de Dieu ». Par contre, une certaine théologie ne prétend trouver dans l’Ecriture que les expériences d’hommes à la recherche de Dieu. Leurs investigations ont plus ou moins abouti, ce qui leur donne parfois une certaine supériorité sur d’autres génies religieux. Mais ils sont loin d’être infaillibles, et le plus qu’on puisse dire est que « la Bible *contient,* mais *n'est pas* la Parole de Dieu ». Selon un autre slogan à la mode, « il n’y a qu’wwe *seule Parole de Dieu, Jésus-Christ ».*

Un grand théologien s’exprime encore différemment. L’homme ne peut aller à la recherche du Dieu infini, totalement autre dans sa transcendance. C’est au contraire le Dieu souverain qui s’est appro­ché de l’homme, venant à lui en Jésus-Christ. Toutefois, seuls les prophètes et les apôtres ont réellement perçu cette révélation. Ils ont transcrit pour nous leurs impressions, et leur témoignage (pour­tant humain et faillible) est encore supérieur à celui de tous les autres écrivains, même chrétiens. Il n’en reste pas moins que ce témoignage, contenu dans le texte biblique, n’est qu’un écho de la révélation ; il ne saurait être la révélation elle-même. Chose diffi­cile à admettre, ce texte fautif et incertain « *deviendrait parole de Dieu »* pour moi, au moment où le Seigneur m’y rencontre et s’adresse à moi, ici et maintenant.

Qui a raison, et surtout, que dit la Bible à ce sujet ? Puisque nous nous plaçons délibérément sur le terrain de la révélation, avons- nous des motifs scripturaires et spirituels de croire que la Bible est vraiment la Parole de Dieu ?

1. LA BIBLE AFFIRME CONSTAMMENT QU’ELLE EST LA PAROLE MÊME DU SEIGNEUR.

Nous avons déjà mentionné le fait qu’avec des expressions diver­ses, l’Ancien Testament déclare 3808 fois qu il retransmet les paro­les expresses de Dieu. En voici quelques exemples particulièrement frappants :

Le *Pentateuque* affirme 420 fois la même chose, par exemple dans les termes suivants : « L’Eternel dit à Moïse : Ecris cela dans un livre, pour que le souvenir s’en conserve... Voilà les paroles que tu diras aux enfants d’Israël. Moïse... mit devant eux toutes ces paro­les, comme l’Eternel le lui avait ordonné... Alors Dieu prononça toutes ces paroles, en disant... Moïse écrivit toutes les paroles de l’Eternel... Il prit le livre de l’alliance et le lut en présence du peu­ple. Us dirent : Nous ferons tout ce que l’Eternel a dit... L’Eternel dit à Moïse : Ecris ces paroles ; car c’est conformément à ces paroles que je traite alliance avec toi et avec Israël » (Ex. 17. 14 ; 19. 6-7 ; 20. 1 ; 24. 4, 7 ; 34. 27).

*Esdras* provoque un réveil en ramenant le peuple, rentré de Baby- Icne, à l’observation de la loi. « Auprès de moi s’assemblèrent tous ceux que faisaient trembler *les paroles du Dieu d'Israël...* Faisons maintenant une alliance avec notre Dieu... selon l’avis... de ceux qui tremblent devant les commandements de notre Dieu. Et que l’on agisse d’après la loi » (Esd. 9. 4 ; 10. 3).

*Néhémie* confirme que ce réveil est caractérisé par la lecture publique et l’application pratique du « livre de la loi de l’Eternel ». L’Ecriture exerçait une telle influence parce qu’on voyait en elle la parole même du Dieu trois fois saint : « Tu descendis sur la monta­gne de Sinaï, tu leur parlas du haut des cieux, et tu leur donnas des ordonnances justes, des lois de vérité, des commandements excel­lents... Tu leur prescrivis par Moïse, ton serviteur, des commande­ments, des préceptes et une loi » (Néh. 8. 1-8 ; 9. 13-14).

*Le Psalmiste.* L’auteur du Ps. 119 appelle 24 fois l’Ecriture « la Parole (ou les Paroles) de l’Eternel ». En utilisant 10 expressions différentes, il la mentionne 175 fois, et ne cesse de l’exalter en ces termes : « Ta parole est entièrement éprouvée... ta loi est la vérité... Tu m’enseignes tes statuts. Que ma langue chante ta parole ! » (v. 140, 142, 171, 172).

*Les Prophètes,* de façon particulièrement formelle, assimilent leur message écrit à la parole de Dieu. Ils ne cessent de répéter : « Ainsi parle l’Eternel... Ecoutez la parole de l’Eternel... la parole de l’Eternel me fut adressée en ces mots... la bouche de l’Eternel a parlé... l’Eternel me dit... dit l’Eternel », etc. De telles expressions reviennent chez

Esaïe 120 fois

Jérémie 430 fois

Ezéchiel 329 fois

Amos 53 fois

Aggée 27 fois (en 38 versets) Zacharie 53 fois, etc.

Mettre en doute des affirmations aussi massivement renouvelées, soulèverait un grave problème moral. La Bible nous offre incontes­tablement la morale la plus élevée et la plus pure. Son affirmation répétée, non pas des centaines mais des milliers de fois, qu’elle est la parole de Dieu, ne peut être que vraie ou fausse. Si elle est fausse, comment la moralité la plus haute serait-elle issue d’un tissu de men­songes ? L’eau ne remonte pas plus haut que sa source, et le mensonge ne produit pas la vérité. Nous sommes, quant à nous, bien convaincus que la Bible est exactement ce qu’elle prétend être.

IL LE CHRIST ET LES APOTRES CONFIRMENT LE TÉMOI­GNAGE DE L’ANCIEN TESTAMENT

Nous consacrons plus loin deux chapitres à ce point précis (p. 197 et p. 204), et nous nous bornons à faire ici les remarques suivantes :

1. D’une part, les auteurs du Nouveau Testament déclarent : *Dieu dit,* lorsqu’en fait c’est l’Ecriture qui parle. Inversément, l’ex­pression *V Ecriture dit* signifie réellement pour eux : Dieu dit. Dans les deux cas, la relation entre Dieu et l’Ecriture est telle que la même autorité directe leur est reconnue. Les expressions : Il est écrit, l’Ecriture dit, Dieu dit, sont donc équivalentes.
2. « L’Ecriture, prévoyant que Dieu justifierait les païens par la foi, a d’avance annoncé... à Abraham : Toutes les nations seront bénies en toi » (Gai. 3. 8 ; Gen. 12. 1-3). < L’Ecriture dit à Pharaon : Je t’ai suscité à dessein... » (Rom. 9. 17 ; Ex. 9. 16). En réalité, l’Ecriture n’existait pas encore au moment où ces paroles furent adressées par Dieu Lui-même à Abraham et à Pharaon. Une telle manière de s’exprimer n’est rendue possible que par une complète assimilation entre le texte inspiré et Dieu qui parle. Il devient alors naturel de dire : « L’Ecriture dit », dans le sens de : « Dieu, dans l’Ecriture, dit... ».
3. Jésus déclare aux pharisiens : « Dieu a dit : Honore ton père et ta mère ; et : Celui qui maudira son père ou sa mère sera puni de mort. Mais vous... vous annulez ainsi la parole de Dieu au profit de votre tradition » (Mat. 15. 4-6). Le Christ met donc dans la bouche même de Dieu les deux textes de Ex. 20. 12 et 21. 17. Il déclare ail­leurs : « N’avez-vous pas lu que le Créateur, au commencement, fit l’homme et la femme, et *qu'il dit* l’homme quittera son père et sa mère...» (Mt. 19.4-5). Or, cette dernière parole est simplement le texte de Gen. 2. 24.
4. Les premiers disciples s'expriment de la meme manière : « Sei­gneur... c’est toi qui as dit par le Saint-Esprit, par la bouche de notre père, ton serviteur David : Pourquoi ce tumulte parmi les nations » (Act. 4. 24-25). De nouveau, la phrase du Ps. 2. 1 est attribuée à Dieu Lui-même. Le passage d’Act. 13.34-35 met égale­ment dans sa bouche la déclaration d’Es. 55. 3, comme celle du Ps. 16. 10. (Comparez encore Hbr. 1.5 et Ps. 2. 7 ; Hbr. 1.6 et Ps. 97. 7 ; Hbr. 1. 7 et Ps. 104. 4 ; Hbr. 1. 8 et Ps. 45. 7-8 ; Hbr. 1. 10 et Ps. 102. 26-28, etc.)

Les deux séries de passages ci-dessus prouvent qu’au point de vue qui nous occupe, le Christ et les apôtres identifient entièrement l’Ecriture au Dieu qui nous parle (Cf. Warfield, op. cit., pp. 299- 300).

1. LA PRÉDICATION MÊME DU CHRIST ET DES APOTRES ÉTAIT APPELÉE « LA PAROLE DE DIEU »

A propos de Jésus, il est dit : « La foule se pressait autour de lui pour entendre la parole de Dieu » (Luc 5. 1). Quant à Paul, il écrit aux Thessaloniciens : « En recevant la parole de Dieu, que nous vous avons fait entendre, vous l’avez reçue, non comme la parole des hommes, mais, ainsi qu’elle l\*est véritablement, comme la parole de Dieu, qui agit en vous qui croyez » (1 Thess. 2. 13).

C’est ce que confirme pleinement le livre des Actes :

« la Samarie avait reçu la parole de Dieu » (8. 14)

« les païens avaient aussi reçu la parole de Dieu » (11. 1)

« Cependant, la parole de Dieu se répandait de plus en plus, et le nombre des disciples augmentait » (12. 24).

« Le proconsul... manifesta le désir d’entendre la parole de Dieu » (13.7).

« ... presque toute la ville se rassembla pour entendre la parole de Dieu » (v. 44, 46, 48, 49)

« ... annonçant la bonne nouvelle de la parole du Seigneur » (15. 35, 36. Voyez encore 17. 13 ; 18. 11 ; 19. 20).

\* Paul exprime la même pensée en ces termes : « Nous rendons grâces à Dieu... à cause de l’espérance... que la parole de la vérité, la parole de l’Evangile vous a précédemment fait connaître. Il est au milieu de vous, et dans le monde entier ; il porte des fruits, et il va grandissant, comme c’est aussi le cas parmi vous, depuis le jour où vous avez entendu et connu la grâce de Dieu» (Col. 1.3-6). « Ainsi, la foi vient de ce qu’on entend, et ce qu’on entend vient de la parole de Christ » (Rom. 10.17).

Si donc la prédication des apôtres était appelée « parole de Dieu », malgré tout ce qu’elle avait d’occasionnel et de fugitif, à combien plus forte raison leurs écrits méritent-ils une telle appella­tion ! Rédigés avec le plus grand soin, inspirés jusque dans le choix des expressions (1 Cor. 2. 13), ils sont la forme définitive des plus hautes révélations de la Nouvelle Alliance, base de la foi et du mes­sage de l’Eglise de tous les siècles.

Ajoutons que, dans cette perspective, toute proclamation fidèle de l’Evangile prononce la parole de Dieu. Pierre n’écrit-il pas : « Si quelqu’un parle, que ce soit comme annonçant les oracles de Dieu » ? (1 Pi. 4. 11). Tandis que Paul déclare à son tour : « Nous n’altérons point la parole de Dieu. Mais, en publiant la vérité, nous nous recommandons à toute conscience d’homme devant Dieu » (2 Cor. 4. 2). « Nous prîmes de l’assurance en notre Dieu pour vous annon­cer l’Evangile de Dieu... Car notre prédication ne repose ni sur l’erreur, ni sur des motifs impurs, ni sur la fraude ; mais, selon que Dieu nous a jugés dignes de nous confier l’Evangile, ainsi nous par­lons... Nous vous avons prêché l’Evangile de Dieu » (1 Thess. 2. 2-4, 9).

Voilà exactement ce dont chaque prédicateur a besoin aujour­d’hui : parler avec fidélité et autorité, en ayant la certitude d’annon­cer les oracles divins. Pouvoir affirmer : « Dieu dit.. » fait une autre impression que d’apporter une hésitante et obscure parole humaine.

1. EN RÉDIGEANT LE NOUVEAU TESTAMENT, LES APOTRES ONT PLEINEMENT CONSCIENCE D’ÉCRIRE « LA PAROLE DE DIEU »

Paul déclare que dans sa lettre aux Corinthiens ce n’est pas lui, mais le Seigneur, qui ordonne certaines choses concernant le mariage (1 Cor. 7. 10). L’apôtre peut dire ailleurs : « J’ai reçu du Seigneur ce que je vous ai enseigné » (11.23).

Et encore : « Voici, en effet, ce que nous vous déclarons d’après la Parole du Seigneur... » (1 Thess. 4. 15).

1. IL EST DONC INEXACT DE DIRE QUE « JÉSUS-CHRIST SEUL EST LA PAROLE DE DIEU »

Un tel slogan confond plusieurs notions bibliques.

*Christ* est évidemment la Parole par excellence : Parole divine, éternelle, créatrice, qui s’est incarnée pour nous déclarer toute la grâce merveilleuse du Père (Jn 1. 1-3, 14-16). Son nom même est la Parole de Dieu (Ap. 19. 13b). Il est ici-bas l’expression parfaite de la divinité, la révélation même de Celui qui S’est abaissé jusqu’à nous. Lorsque Jésus parle, Dieu parle ; sa parole est esprit et vie, elle apporte en elle-même le salut et la venté.

Il n’en est pas moins vrai, comme nous venons de le voir, que *l\* Ecriture* est elle aussi, bien qu’en un sens plus limité, la parole de Dieu ; et que , . .

*la prédication* des apôtres, la parole libératrice qu ils procla­maient, était véritablement celle de Dieu. .

Ceci est d’autant plus vrai que le grand thème de 1 Ecriture et de la prédication est encore et toujours Jésus-Christ.

1. L’ÉTERNELLE PAROLE DE DIEU

NOUS EST ANNONCÉE PAR L’EVANGILE

C’est ce qu’affirme clairement l’apôtre Pierre :

« Vous avez été régénérés... par une semence incorruptible, par la parole vivante et permanente de Dieu... La parole du Seigneur demeure éternellement. Et cette parole est celle qui vous a été annoncée par l’Evangile » (1 Pi. 1. 23, 25 ; voir aussi Col. 1. 3-6 déjà cité).

VIL LA BIBLE NE CESSE D’ÊTRE LA PAROLE TOUJOURS ACTUELLE DE DIEU

Pour le Christ et les apôtres, elle n’a pas seulement été inspirée dans le passé : par elle, Dieu nous parle directement aujourd’hui.

Très fréquemment (41 fois, selon R. Nicole, *Révélation and the Bible,* p. 140), les citations de l’Ancien Testament sont introduites par un verbe au présent, tel que « Il dit », au lieu de « Il a dit » :

« David, animé par l’Esprit... dit... » (Mat. 22. 43).

« Les Ecritures... rendent témoignage de moi » (Jn 5. 39).

« David dit de lui : Je voyais constamment le Seigneur... »

(Act. 2.25).

« .. comme le dit le prophète : Le ciel est mon trône... » (Act.

7. 48).

« Car que dit l’Ecriture ? » (Rom. 4. 3).

« ... selon qu’il le dit dans Osée » (9. 25).

« selon ce que dit l’Ecriture... » 10. 10).

« selon ce que dit le Saint-Esprit : Aujourd’hui...

... pendant qu’il est dit : Aujourd’hui...

Dieu fixe de nouveau un jour en disant dans David.. » (Hbr.

3.7, 15 ; 4.7).

On comprend dès lors que l’auteur de l’épître aux Hébreux, après avoir expliqué tant de passages bibliques, s’écrie solennelle­ment :

« Gardez-vous de refuser d’entendre Celui qui parle !... » (12. 25). Les « oracles qu’il a publiés sur la terre » sont en effet des oracles vivants (Act. 7. 38), une parole toujours actuelle, efficace et tran­chante comme une épée à deux tranchants (Hbr. 4. 12). Les révéla­tions prononcées autrefois n’ont rien perdu de leur efficacité, étant toujours animées par la voix divine qui nous les adresse ici et main­tenant.

Dans d’autres occasions, le pronom employé (nous, vous) indique à qui le texte s’adresse directement :

« N’avez-vous pas lu ce que Dieu *vous* a dit : Je suis le Dieu d’Abraham, le Dieu d’Isaac et le Dieu de Jacob.. » (Mat. 22. 31-32). En effet, si Dieu a dit cela à Moïse, Il nous le dit encore au­jourd’hui.

« Hypocrites, Esaïe a bien prophétisé sur *vous,* quand il a dit : Ce peuple m’honore des lèvres » (Mat. 15. 7).

« Il est écrit dans la loi de Moïse : Tu n’emmuselleras point le bœuf... Oui, c’est à cause de *nous* qu’il a été écrit... » (1 Cor. 9. 9-10).

« C’est ce que le Saint-Esprit *nous* atteste aussi ; car après avoir dit... Il ajoute... » (Hbr. 10. 15-16).

« Vous avez oublié l’exhortation qui *vous* est adressée comme à des fils : Mon fils, ne méprise pas le châtiment du Seigneur » (12. 5-6).

« Jésus est la pierre rejetée par *vous* qui bâtissez » (Act. 4. 11 ; alors que le Ps. 118. 22 dit : par ceux qui bâtissaient).

« Voici, nous nous tournons vers les païens. Car, ainsi *nous* l’a ordonné le Seigneur : Je t’ai établi pour être la lumière des na­tions.. » (Act. 13. 47).

Cette actualité de la Révélation écrite de Dieu est enfin soulignée par les déclarations de l’apôtre Paul :

« Ce n’est pas à cause de lui seul (Abraham) qu’il est écrit que cela lui fut imputé, c’est encore à cause de *nous... »* (Rom. 4. 23). « Or, tout ce qui a été écrit d’avance l’a été pour *notre* instruction > (15. 4). « Ces choses... ont été écrites pour notre instruction, à *nous* qui sommes parvenus à la fin des siècles » (1 Cor. 10. 11).

VIII. CONCLUSION

Il ressort de ce qui précède que la Bible est bien actuellement la Parole de Dieu. Nous délivrant un message éternellement vivant, ses auteurs sont en quelque sorte nos contemporains. Ils s’adressent à nous chaque jour, et nous voulons vraiment marcher avec eux sur le chemin de Dieu.

Si notre foi s’appuyait seulement sur un livre inanimé, témoin d’un passé grandiose, nous serions des légalistes, esclaves d’une lettre

morte. Tandis que du livre inspiré jaillit une puissance bouleversante de jugement, de vie et de résurrection. .

Il est intéressant de citer en terminant le témoignage de deux théologiens contemporains, connus pour leur foi sans réserve en la Bible, Parole de Dieu. .

Le Dr *J. I. Packer,* théologien anglican, écrit : « La notion bibli­que de l’Ecriture est donc celle d’un message venant de Dieu, unique quoique complexe, mis par écrit dans des termes divinement inspirés ; un message que Dieu a prononcé et qu’il prononce encore. Selon l’analogie de l’usage scripturaire, il est donc évident qu’appeler l’Ecri­ture « la Parole de Dieu » est tout à fait justifié. Par conséquent, si nous ne voyons pas dans la Bible simplement une certaine quantité de papier imprimé, mais un document écrit porteur d’un message ; et si nous considérons le livre inspiré comme un produit littéraire, une expression verbale de la pensée, alors... il sera correct d’appeler la Bible (ou l’Ecriture) la Parole de Dieu et d’affirmer que ce qu’elle dit, Dieu le dit. »

« D’autre part, si nous envisagions l’Ecriture simplement comme un livre imprimé, il ne serait pas faux de dire que la Bible *contient* la Parole de Dieu, de même que n’importe quel autre ouvrage *contient* les déclarations de son auteur. Toutefois, un tel langage serait équi­voque du fait que les théologiens libéraux se sont mis à insinuer par cette formule qu’une partie du contenu de la Bible est sans rapport avec la Parole de Dieu. Il vaut donc mieux éviter des expressions qui sembleraient approuver une opinion si contraire à la Bible » *(f undamentalism and the Word of God,* IVF 1958, pp. 88-89).

Le professeur *E. J. Young* écrit: «La parole est simplement le véhicule par lequel la pensée est communiquée d’un esprit à l’autre. Le terme « parole de Dieu » désigne pour nous le moyen qu’il em­ploie pour nous faire connaître les pensées de son cœur. Il a parlé pour que nous sachions ce qu’il attend de nous : par l’intermédiaire de mots, Il nous indique sa volonté. Toute parole sortie de sa bou­che est, de ce fait, vraie et digne de confiance... Ceux que Dieu a suscités pour annoncer sa vérité au peuple, étaient inspirés par Lui. Le Seigneur dit du prophète : « Je mettrai mes paroles dans sa bou­che, et il leur dira tout ce que je lui commanderai » (De. 18. 18 ; *Thy Word is Truth,* Eerdmans 1957, pp. 40-41). Les pages qui résul­tent d’une telle inspiration sont appelées les « Saintes Ecritures » et les « oracles de Dieu » (Rom. 1. 2 ; 3. 2).

L’épître aux Hébreux nous avertit solennellement :

« Gardez-vous de refuser d’entendre celui qui parle ; car si ceux- là n’ont pas échappé qui refusèrent d’entendre celui qui publiait des oracles sur la terre, combien moins échapperons-nous si nous nous détournons de celui qui parle du haut des cieux... » (12. 25). C’est au

Sinaï que Dieu délivra ses oracles d’une voix qui ébranlait la mon­tagne (Ex. 19. 18-19 ; Act. 7. 38). Ceux qui désobéirent à la loi fu­rent atteints par son jugement. Dieu maintenant parle du haut des cieux, comme II le promet dans Aggée 2. 6. Il est venu jusqu’à nous en la personne de son Fils, et les révélations sublimes de la Nouvelle Alliance sont encore plus contraignantes pour nous. Puisque Dieu nous parle directement en elles, prenons garde de refuser d’entendre ses vivants oracles !

CHAPITRE V

L'inspiration du Nouveau Testament

Le Christ et les apôtres ne cessent d’affirmer l’entière inspiration de ce qui était pour eux l’Ecriture, c’est-à-dire l’Ancien Testament. Mais qu’en est-il à ce propos du Nouveau Testament ?

1. L’ORIGINE DIVINE DES PAROLES DE JÉSUS-CHRIST.

Jésus est la Parole éternelle, incarnée pour nous apporter en un langage humain tout le message de Dieu.

Il est le Messie promis, dans la bouche duquel le Seigneur met ses propres paroles (De. 18. 18).

Sa bouche (c’est-à-dire son message) est semblable à un glaive tranchant (Es. 49. 2).

De sa bouche sort une épée aiguë, à deux tranchants (Apoc. 1.16; cf. 19.15, 21).

Il est Lui-même la vérité et la vie éternelle (Jn. 14. 6 ; 1 Jn.

5. 20). En outre II peut dire :

« Je parle selon ce que le Père m’a enseigné » (Jn. 8. 28).

« Ce que j’ai entendu de Lui, je le dis au monde » (v. 26).

« Le Père... m’a prescrit Lui-même ce que je dois dire et annoncer... C’est pourquoi, les choses que je dis, je les dis comme le Père me les a dites » (12. 49-50 ; cf. 14. 10).

Arrivé au terme de sa carrière, Jésus dit à son Père :

« Je leur ai donné les paroles que tu m’as données... »

« Je leur ai donné ta Parole... »

« Ta Parole est la vérité... » (17. 8, 14, 17).

C’est pourquoi le Christ affirme solennellement :

« Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point ! > (Mat. 24. 35).

« Celui qui me rejette et ne reçoit pas mes paroles a son juge ; la 82

parole que j’ai annoncée, c’est elle qui le jugera au dernier jour » (Jn. 12.48). .

Quant à nous, nous ne pouvons que dire, avec les disciples :

« Seigneur, à qui irions-nous ? Tu as les paroles de la vie éter­nelle » (6. 68).

1. JÉSUS PROMET L’INSPIRATION DIVINE AUX AUTEURS DU NOUVEAU TESTAMENT.

Nous avons déjà vu que les révélations de Dieu aux prophètes auraient été perdues, si elles ne nous avaient été transmises dans un livre inspiré. On peut en dire autant de l’enseignement du Christ, d’autant plus que Celui-ci ne nous a laissé aucun document écrit de sa main. Il n’a cependant pas manqué, en quittant ses apôtres, de leur promettre toute l’aide surnaturelle dont ils auraient besoin pour la rédaction du Nouveau Testament. Dans les célèbres passages de Jn. 14. 26 ; 15.26-27 et 16. 12-15, le Seigneur en précise les diffé­rentes phases :

*les Evangiles :* « L’Esprit Saint... vous rappellera tout ce que je vous ai dit ;

*les Actes :* Il rendra témoignage de moi ; et vous aussi vous rendrez témoignage (cf. Act. 1.8);

*les Epîtres :* L’Esprit de vérité., vous conduira dans toute la vérité ; car il ne parlera pas de lui-même... Il me glorifiera, parce qu’il prendra ce ce qui est à moi, et vous l’an­noncera... Il vous enseignera toutes choses ;

*VApocalypse :* Il vous annoncera les choses à venir ».

Il est évident que seul l’Esprit Saint pouvait aider les quatre évangélistes dans leur tâche écrasante : raconter l’essentiel de la vie du Christ, reproduire exactement ses paroles, choisir les événements les plus importants pour la connaissance des siècles à venir, laisser de côté de nombreux détails (Jn. 20.30; 21.25), raconter des faits demeurés sans témoins (comme la tentation dans le désert). D’autre part, les quatre récits devaient concorder tout en se complétant, Matthieu présentant le Messie-Roi, Marc le Serviteur de l’Eternel, Luc le Fils de l’Homme, Jean la Parole et le Fils de Dieu (cf. Saphir, op. cit., p. 104).

Quant au reste du Nouveau Testament, il est évident que les apôtres n’auraient jamais pu d’eux-mêmes prêcher la sagesse de Dieu, mystérieuse et cachée (1 Cor. 2. 7), dévoiler le mystère de Christ ignoré même des anges (Eph. 3.3-11), exalter l’excellence de la Nouvelle Alliance (Hbr. 5.11 ; 8. 6), ni révéler les choses futures et éternelles (Apocalypse).

Citons enfin les promesses suivantes, qui, sans viser premièrement la rédaction de l’Ecriture, peuvent aussi lui etre appliquées :

« Comme le Père m’a envoyé, moi aussi je vous envoie... Recevez le Saint-Esprit. » (Jn. 20. 21-22).

« Vous recevrez une puissance, le Saint-Esprit... et vous serez mes témoins» (Act. 1.8). Ce témoignage devait évidemment être apporté, non seulement par la parole, mais aussi par la plume !

« Celui qui vous écoute, m’écoute... » (Luc 10. 16).

« ... ce que vous aurez à dire vous sera donné à l’heure même ; car ce n’est pas vous qui parlerez, c’est l’Esprit de votre Père qui parlera en vous » (Mat. 10. 19-20).

« Je vous donnerai une bouche et une sagesse à laquelle tous vos adversaires ne pourront résister ou contredire » (Luc 21. 15).

Ces deux derniers textes parlent du témoignage des disciples comparaissant devant les chefs de ce monde hostile. Si dans de telles circonstances le secours de l’Esprit leur est assuré, ne le sera-t-il pas à plus forte raison lorsqu’ils apporteront à toute l’humanité perdue le message du salut éternel ?

1. L’INSPIRATION DE L’APOTRE PAUL.
2. *Paul est un véritable apôtre, témoin du Christ ressuscité.*

Bien qu’il n’ait pas été l’un des douze, et qu’il se considère comme un avorton, un ancien persécuteur, le moindre des apôtres, il peut cependant s’écrier :

« Ne suis-je pas apôtre ? N’ai-je pas vu Jésus notre Seigneur ? » (1 Cor. 9.1).

« Je n’ai été inférieur en rien aux apôtres par excellence... Les preuves de mon apostolat ont éclaté au milieu du vous » (2 Cor. 12.11-12).

Il est en effet « apôtre, non de la part des hommes, ni par un homme, mais par Jésus-Christ et Dieu le Père » (Gai. 1.1).

1. *Paul reçoit des révélations directes et uniques.*

Le Seigneur le lui avait annoncé par Ananias, dès sa conversion : « Le Dieu de nos pères t’a destiné à connaître sa volonté, à voir le Juste, et à entendre les paroles de sa bouche ; car tu lui serviras de témoin» (Act. 22.14-15). Aussi l’apôtre peut-il dire: «L’Evangile qui a été annoncé par moi n’est pas de l’homme ; car je ne l’ai ni reçu ni appris d’un homme, mais par une révélation de Jésus- Christ... Il plut à celui qui m’avait mis à part dès le sein de ma mère... de révéler en moi son Fils » (Gai. 1. 11-12, 15-16).

« C’est par révélation que j’ai eu connaissance du mystère... de Christ... A moi, qui suis le moindre de tous les saints, cette grâce a été accordée d’annoncer aux païens les richesses incompréhensibles de Christ » (Eph. 3. 3-4, 8).

Ce mystère « a été révélé maintenant... aux saints apôtres et pro­phètes de Christ » (v. 5 ; notez que Paul affirme ici en même temps l’inspiration des autres auteurs du Nouveau Testament).

Ailleurs il n’hésite pas à dire : « J’ai reçu du Seigneur ce que je vous ai enseigné... Je vous ai enseigné avant tout, comme je l’avais aussi reçu... Voici, en effet, ce que nous vous déclarons d’après la parole du Seigneur > (1 Cor. 11. 23 ; 15. 3 ; 1 Thess. 4. 15). « L’Es­prit dit expressément que dans les derniers temps quelques-uns aban­donneront la foi » (1 Tim. 4. 1).

1. *Dieu accorde à l\* apôtre la capacité de transmettre fidèlement à P Eglise les révélations reçues.*

A propos des vérités divines communiquées d’En-Haut, Paul écrit : « Nous en parlons, non avec des discours *(logoi* en grec : mots) qu’enseigne la sagesse humaine, mais avec ceux qu’enseigne l’Esprit, employant un langage spirituel pour les choses spirituelles... Or nous, nous avons la pensée de Christ > (1 Cor. 2. 13, 16).

Il peut donc affirmer avec une pleine assurance : « Nous ne falsi­fions point la parole de Dieu, comme font plusieurs ; mais c’est avec sincérité, mais c’est de la part de Dieu, que nous parlons en Christ devant Dieu... Nous n’altérons point la parole de Dieu... publiant la vérité » (2 Cor. 2. 17 ; 4. 2). « Car notre prédication ne repose ni sur l’erreur... ni sur la fraude ; mais selon que Dieu nous a jugés dignes de nous confier l’Evangile, ainsi nous parlons... pour plaire à Dieu, qui sonde nos cœurs » (1 Thess. 2. 3-4). « ... Selon la charge que Dieu m’a donnée auprès de vous, afin que j’annonçasse pleinement la parole de Dieu, le mystère caché de tout temps et dans tous les âges, mais révélé maintenant » (Col. 1. 25-26).

« Le Dieu qui ne ment point... a manifesté sa parole en son temps par la prédication qui m’a été confiée d’après l’ordre de Dieu notre Sauveur » (Tite 1. 2-3).

Il y a donc identité entre la révélation divine et le message de l’apôtre, qui peut à juste titre parler de *son* Evangile : Dieu « peut vous affermir selon mon Evangile et la prédication de Jésus-Christ, conformément à la révélation du mystère caché pendant des siècles, mais manifesté maintenant par les écrits des prophètes » (Rom. 16. 25-26).

Car cet Evangile de Paul est l’unique et le seul vrai. Si un ange du ciel, si Paul même par aberration prêchait autre chose, qu’il soit anathème (Gai. 1. 8-9).

1. *Paul considère que son message est revêtu de P autorité divine.*

Il dit aux Corinthiens : « Si quelqu’un croit être prophète ou inspiré, qu’il reconnaisse que ce que je vous écris est un commande­ment du Seigneur... j’ordonne, non pas moi, mais le Seigneur... C est ainsi que je l’ordonne dans toutes les Eglises .. Et moi aussi, je crois avoir l’Esprit de Dieu... Si quelqu’un se plaît à contester, nous n a- vons pas cette habitude, non plus que les Eglises de Dieu » (1 Cor. 14. 37 ; 7. 10, 17, 40 ; 11. 16).

Paul écrit encore aux Thessaloniciens : « En recevant la parole de Dieu, que nous vous avons fait entendre, vous l’avez reçue, non comme la parole des hommes, mais, ainsi qu elle 1 est véritablement, comme la parole de Dieu » (1 Thess. 2. 13) ;... « celui donc qui rejette ces préceptes ne rejette pas un homme, mais Dieu » (4. 8). « Et si quelqu’un n’obéit pas à ce que nous disons par cette lettre, notez-le, et n’ayez point de communication avec lui, afin qu’il éprouve de la honte » (2 Thess. 3. 14).

En effet, les révélations transmises par Paul sont indispensables à la vie de l’Eglise : « Je vous en conjure par le Seigneur, que cette lettre soit lue à tous les frères » (1 Thess. 5. 27). « Ainsi donc, frères, demeurez fermes, et retenez les instructions que vous avez reçues, soit par notre parole, soit par notre lettre » (2 Thess. 2. 15).

Dans ses rapports avec les Thessaloniciens, l’apôtre marque que son inspiration est exclusive et suffisante. Ce qu’il leur a dit dans sa première lettre ne peut être contredit « soit par quelque inspiration, soit par quelque parole, ou par quelque lettre qu’on dirait venir de nous » (2. 2).

1. *Les lettres de Paul, de son vivant, sont mises au rang des Saintes Ecritures.*

Pierre exprime à ce propos l’opinion de l’Eglise primitive : « ... notre bien-aimé frère Paul vous l’a aussi écrit, selon la sagesse qui lui a été donnée. C’est ce qu’il fait dans toutes les lettres... dans lesquelles il y a des points difficiles à comprendre, dont les personnes ignorantes et mal affermies tordent le sens, *comme celui des autres Ecritures,* pour leur propre ruine » (2 Pi. 3. 15-16).

Il est remarquable que, pour Paul lui-même, ce qui était déjà écrit du Nouveau Testament faisait autorité. Dans 1 Tim. 5. 18, il introduit par l’expression « l’Ecriture dit » aussi bien une citation de De. 25. 4 (« Tu n’emmuselleras point le bœuf... ») qu’une autre de Luc 10. 7 (« L’ouvrier mérite son salaire »).

Si l’apôtre est à plein titre l’un des auteurs sacrés, ses révélations touchant la Nouvelle Alliance ont en un sens le pas sur celles de l’Ancien Testament qui sont maintenant accomplies et complétées. Dans l’epître aux Galates, Paul se fait le défenseur de l’inspiration verbale. Il cite l’Ecriture (3.11, 13), insiste sur la portée d’un seul mot *(sa* postérité, celle d’Abraham, au singulier, v. 16) et justifie le rôle essentiel de la loi (v. 21-24). Mais, après avoir présenté Christ le Libérateur, il s’écrie : « Comment retournez-vous à ces faibles et pauvres rudiments (la loi), auxquels vous voulez vous asservir en­core ? Vous observez les jours, les mois, les temps et les années (selon Moïse) ! Je crains d’avoir inutilement travaillé pour vous » (4. 9-11).

Le Nouveau Testament est donc aussi pleinement inspiré que l’Ancien. Achevons notre démonstration par deux derniers exemples.

1. L’INSPIRATION DU NOUVEAU TESTAMENT SELON L’EPITRE AUX HÉBREUX.

Nous relevons plus loin (p. 208) la confirmation sans réserve que l’épître aux Hébreux apporte à l’inspiration de l’Ecriture. En fait, elle attribue au même Seigneur les deux grandes parties de la révé­lation :

« Après avoir autrefois, à plusieurs reprises et de plusieurs ma­nières, parlé à nos pères par les prophètes (voilà pour l’Ancien Testa­ment), Dieu, dans ces derniers temps, nous a parlé par le Fils » (c’est ainsi qu’est résumé tout le Nouveau, 1. 1-2).

Le thème de toute l’épître est que la Nouvelle Alliance est supé­rieure à l’Ancienne, et par conséquent que le Nouveau Testament, revêtu de l’autorité du même Dieu, accomplit et dépasse l’Ancien.

« Si la parole annoncée par les anges (au Sinaï, Act. 7. 38, 53) a eu son effet... comment échapperons-nous en négligeant un si grand salut, qui, annoncé d’abord par le Seigneur, nous a été confirmé par ceux qui l’ont entendu (les apôtres, Hbr. 2. 2-3) ? »

« Gardez-vous de refuser d’entendre celui qui parle ; car si ceux- là n’ont pas échappé qui refusèrent d’entendre celui qui publiait des oracles sur la terre, combien moins échapperons-nous si nous nous détournons de celui qui parle du haut des cieux » (12. 25). Les ora­cles publiés sur la terre étaient ceux de la loi, tandis que l’Evangile nous est apporté directement du ciel par Dieu S’incarnant en la per­sonne de Jésus-Christ. Le message du Nouveau Testament est donc d’autant plus merveilleux et redoutable, et son inspiration encore plus assurée, si c’est possible.

Dans cette perspective, la loi a été abolie « à cause de son impuissance et de son inutilité », pour faire place à la « meilleure espérance », à « l’alliance plus excellente », au « ministère supérieur... établi sur de meilleures promesses » (7. 18-19, 22 ; 8. 6). Le culte lévitique était « l’image et l’ombre des choses célestes », dont le Nou­veau Testament nous apporte maintenant la réalité (8. 4-5). (Paul s’exprime de façon analogue en Gai. 4. 9-11 : abandonner l’Evangile de Christ pour se replacer sous la loi, c’est retourner à l’esclavage de

ces « faibles et pauves rudiments > qui rendrait vaine toute l’œuvre de l’apôtre.)

1. L’INSPIRATION DE L’APOCALYPSE.

Le dernier livre de la Bible se présente également comme étant un message divinement communiqué à l’apôtre Jean.

D’après Apoc. 1. 1-2,

*Dieu* Lui-même a donné

à *Jésus-Christ* la révélation (en grec : l’apocalypse)

qu’un *ange*

vient faire connaître à *Jean*

pour l’Eglise tout entière.

Le rôle de l’apôtre est d’attester la parole de Dieu et le témoi­gnage de Jésus-Christ (v. 2). Il reçoit pour cela l’ordre d’écrire un livre accessible à tous (v. 11).

Chaque lettre aux sept Eglises est doublement signée (ch. 2 et 3) : au début se trouve la formule : Voici ce que dit... Jésus-Christ à la fin revient l’avertissement : Que celui qui a des oreilles entende ce que l’Esprit dit aux Eglises.

Au chap. 10, ayant avalé symboliquement un livre à la fois doux et amer, Jean est appelé à prophétiser de nouveau sur beaucoup de peuples et de rois. Cela signifie qu’ayant reçu un message de grâce et de jugement, il doit se l’assimiler et le proclamer tout autour de lui (v. 8-11 ; cf. Jér. 15.16).

L’ordre d’écrire lui est renouvelé au ch. 14, v. 13.

Solennellement il est répété par trois fois :

« Ces paroles sont les véritables paroles de Dieu » (19. 9).

« Ecris ; car ces paroles sont certaines et véritables » (21. 5).

« Et il dit : Ces paroles sont certaines et véritables » (22. 6).

C’est pour cela que des bénédictions et des malédictions parti­culières sont attachées à l’acceptation ou au rejet du message de l’Apocalypse :

« Heureux celui qui *lit* et ceux qui *entendent* les paroles de la prophétie, et qui *gardent* les choses qui y sont écrites > (1. 3).

« Heureux celui qui garde les paroles de la prophétie de ce livre » (22.7).

« Si quelqu’un y ajoute quelque chose... si quelqu’un retranche quelque chose du livre de cette prophétie, Dieu retranchera sa part de l’arbre de vie » (v. 18-19).

1. CONCLUSION.

Le Christ et tous les auteurs du Nouveau Testament ne cessent d’affirmer que leurs paroles sont identiques à la Parole de 88

Dieu qui leur a été communiquée. Pour les Juifs, l’inspiration et l’autorité des anciennes Ecritures ne faisaient aucun doute : elles étaient les oracles mêmes de Dieu. Pareillement, les apôtres et l’Eglise primitive s’unissent à Jean pour dire de tout le Nouveau Testa­ment : Ces paroles sont les véritables paroles de Dieu (Apoc. 19. 9).

Qu’on ne dise donc pas que nous ne pouvons démontrer l’inspi­ration du Nouveau Testament par ses propres déclarations sur ce point. C’est déjà le reproche fait à Jésus : « Tu rends témoignage de toi-même ; ton témoignage n’est pas vrai. Jésus leur répond : Quoi­que je rende témoignage de moi-même, mon témoignage est vrai, car je sais d’où je viens et où *je vais* » (Jn. 8. 13-14). Nul si ce n’est Dieu ne peut révéler sa personne et ses perfections insaisissables. De même, Jésus seul peut parler de ce qu’il est, et ce n’est pas d’un homme qu’il reçoit le témoignage (5. 34). Lorsque nous L’avons reçu par la foi, Il nous a donné la vie et nous a convaincus de sa divinité.

De même, l’Ecriture touche le cœur et l’esprit du lecteur sincère. Le Seigneur qui l’a inspirée et qui l’anime y fait entendre la voix du ciel, cette voix que les brebis du Bon Berger connaissent d’instinct. Elles croient et sont convaincues, non par une argumentation ratio­naliste, mais parce qu’elles ont rencontré le Dieu vivant qui les a sauvées.

(Nous reviendrons plus loin sur le témoignage intérieur rendu au croyant par le Saint-Esprit, p. 181, ainsi que sur la puissance de conviction oui se dégage des caractères surnaturels de l’Ecriture, P- 251.)

CHAPITRE VI

Les citations de FAncien Testament  
dans le Nouveau11

Les deux Testaments, également inspirés, se rendent mutuelle­ment témoignage et sont absolument inséparables. L’étude des cita­tions de l’Ancien dans le Nouveau permet d’atteindre un double but : d’une part, souligner la place extraordinaire accordée aux an­ciens écrits par le Christ et les apôtres ; d’autre part élucider quel­ques problèmes soulevés par la manière dont les citations sont faites.

1. NOMBRE ET IMPORTANCE DES CITATIONS.

On a compté dans le Nouveau Testament au moins 295 citations ou références directes à l’Ancien, de sorte qu’un verset sur 22 en provient. Si l’on ajoute à cela les allusions évidentes (613, selon C. H. Toy), la proportion atteint environ 10% du texte néo­testamentaire. Les discours de Jésus, des livres comme Hébreux, Romains, l’Apocalypse, sont littéralement saturés d’expressions, d’al­lusions et de textes de l’Ancien Testament. Les citations expresses comportent 278 versets, provenant de tous les livres canoniques juifs sauf 6 (Juges-Ruth, Cantique, Ecclésiaste, Esther, Esdras-Néhé- mie, Chroniques). Par contre les allusions se réfèrent à tous les livres de l’Ancien Testament sans exception.

Il est très remarquable en même temps que le Nouveau Testament tout entier ne contienne aucune citation explicite des Apocryphes de l’Ancien Testament, que l’Eglise Romaine a déclarés canoniques au XVT siècle.

Les apôtres, comme le Christ Lui-même, se référaient constam­ment à l’Ecriture : dans leurs discours, leurs récits, leurs lettres, leurs

\* Les développements qui suivent doivent beaucoup à l’excellent chapitre de Roger Nicole « New Testament use of the Old Testament », dans *Révélation and the Bible,* pp. 137-151. prières. Ils l’utilisaient en s’adressant aux Juifs et aux païens, aux églises et aux individus, aux amis et aux adversaires, aux jeunes convertis et aux chrétiens avancés. Ils y puisaient leurs arguments et leurs illustrations ; ils en tiraient des instructions, des preuves, des rrophéties, des avertissements. Toujours et partout, ils étaient prêts s’appuyer sur l’autorité inébranlable de l’Ecriture Sainte (op. cit., p. 140).

1. COMMENT SAVOIR EXACTEMENT CE QUI EST UNE CITATION ?

Certaines difficultés arrêtent parfois celui qui veut retrouver dans l’Ancien Testament tel texte cité dans le Nouveau. Il est utile de se rappeler premièrement que les anciens auteurs ne suivaient pas les mêmes règles que nous dans ce domaine. Ils ne connaissaient pas les signes de ponctuation, si utiles pour rendre intelligibles nos textes modernes. En l’absence de *guillemets,* on ne peut pas toujours savoir où commence et où finit la citation. D’autre part, les anciens auteurs ne se croyaient pas obligés de faire précéder celle-ci par une formule d’introduction. Telle citation peut très bien avoir été plus brève qu’on ne le pense d’ordinaire, alors que les mots suivants seraient l’explica­tion de l’auteur lui-même. On ne faisait pas davantage usage de *points de suspension* pour indiquer que la citation était partielle, et qu’on avait volontairement laissé de côté quelques mots du texte ori­ginal. Enfin, l’absence de *parenthèses* et de *notes au bas de la page* ne nous aide pas à séparer des passages ou des expressions bibliques qui sont amalgamés dans une même citation. De tout cela, nous ne pou­vons faire aucun grief aux auteurs du Nouveau Testament, ni les accuser de traiter le texte sacré d’une façon qui n’est pas conforme à nos propres habitudes.

1. LIBERTÉ AVEC LAQUELLE LES CITATIONS SONT FAITES.
2. Les auteurs du Nouveau Testament se sentent autorisés à para­phraser le texte cité, ou à en tirer seulement le mot ou la pensée en rapport avec leur objet. Il leur arrive de rendre librement le texte hébreu, plutôt que de le traduire littéralement, afin de souligner particulièrement une de ses nuances. Ils se permettent parfois de légères modifications telles qu’un changement de pronom, la substi­tution d’un nom à un pronom, ou vice-versa ; la modification d’une forme verbale, etc. Nous ne faisons pas autre chose lorsque nous cherchons a actualiser un texte que nous citons. Quelqu’un a dit :

« Une soigneuse paraphrase qui rend parfaitement compte d un cer­tain écrit, est parfois préférable a une longue citation. >

Voici par exemple la manière diverse dont le texte d Es. 6. 9-10 est cité et même légèrement remodelé suivant le contexte où il vient s’insérer.

*Esaïe* dit : \* Rends insensible le cœur de ce peuple, *endurcis* ses oreilles et bouche-lui les yeux, pour qu’il ne voie point de ses yeux, n’entende point de ses oreilles... »

*Jésus,* citant ce passage, le modifie ainsi : « Le cœur de ce peuple est devenu insensible ; *ils ont endurci* leurs oreilles, et ils ont fermé leurs yeux, de peur qu’ils ne voient de leurs yeux, qu’ils n’entendent de leurs oreilles... » (Mat. 13. 14-15).

*Jean* utilise ailleurs la même phrase encore autrement : « Aussi ne pouvaient-ils croire, parce qu’Esaïe a dit encore : Il a aveuglé leurs yeux et *il a endurci* leurs cœurs, de peur qu’ils ne voient des yeux, qu’ils ne comprennent du cœur... » (Jn. 12. 39-40).

*Paul* reprend à Rome la paraphrase de Jésus en disant : ... ils ont endurci leurs oreilles, et ils ont fermé leurs yeux... » (Act. 28. 25-27).

Il ressort de ceci qu’un passage peut être cité librement, surtout par le Seigneur Lui-même. Les modifications ci-dessus ne changent pas le sens profond du texte, et ceux qui le citent sont eux-mêmes des auteurs inspirés. Chacune des nuances relevées est juste : le peuple a endurci son cœur, le message prophétique qu’il refuse aggrave cet endurcissement — finalement, c’est Dieu Lui-même qui endurcit les incrédules. (Voyez le cas identique de Pharaon : Dieu annonce qu’il endurcira le cœur du roi, Ex. 4. 21 ; Pharaon commence par endurcir son cœur, 7. 13, 22 ; 8. 15, 28 ; 9. 7 ; après quoi Dieu fait ce qu’il a dit : Il endurcit à son tour le cœur du potentat, 9. 12, etc.)

P. Fairbairn dégage d’exemples semblables le principe du libre usage du sens de l’Ecriture chez les apôtres, opposé au formalisme et à l’attachement superstitieux à la lettre chez les rabbins juifs. Un nombre assez grand de passages mettent l’accent sur des mots précis de l’Ancien Testament pour démontrer la valeur de la forme même de la communication divine, et le rapport nécessaire existant entre l’élément d’inspiration et le texte écrit tel qu’il est. Les paroles de Dieu sont des mots qui, interprétés justement, ne peuvent être serrés de trop près.

Mais, dans d’autres cas, lorsque rien ne dépend d’une adhésion rigide à la lettre, les auteurs sacrés, en pratique, ne s’y lient pas de façon absolue : ils insistent simplement sur la substance de la révé­lation. Il découle de ceci une importante leçon : la lettre n’a de valeur que par la vérité qu’elle contient ; elle ne doit être estimée et défendue que dans la mesure où cela est nécessaire pour mettre cette

dernière en évidence *(Hermeneutical Manualt* Edinburgh, 1958, pp. 413 ss.).

1. Il arrive aussi que les auteurs sacrés ne se réfèrent pas à des versets précis de l’Ecriture, mais résument l’enseignement d’un passa­ge ou de l’ensemble des livres canoniques sur un certain point. La « citation » dans ce cas n’est plus un mot, mais plutôt un condensé d'un texte connu des auditeurs ou des lecteurs. Voici quelques exem­ples de ces « citations de substance » comme on pourrait les appeler :

Mt. 2. 23 : le Christ appelé Nazaréen

5. 31 : la lettre de divorce ordonnée par Moïse

5. 33 : le parjure et le serment au Seigneur

1. 3-4 : l’épisode de David mangeant les pains de proposition

12. 5 : l’holocauste par lequel les sacrificateurs violent le sabbat dans le temple

22. 24 : la loi du lévirat

24. 15 : l’abomination de la désolation dont a parlé Daniel

26. 24 : le Fils de l’homme s’en va « selon ce qui est écrit de Lui » (cf. v. 54, 56).

etc.

1. USAGE DE LA VERSION DE L’ANCIEN TESTAMENT DITE DES SEPTANTE.

Les apôtres, en rédigeant leur texte grec, avaient à leur disposi­tion la version des LXX faite en cette langue par les rabbins juifs d’Alexandrie, environ 250 ans av. J. C. Cette version est loin d’être parfaite, et les auteurs du Nouveau Testament l’utilisent avec une assez grande liberté :

1. Lorsqu’elle leur paraît satisfaisante, ils la citent textuellement. Elle était évidemment très familière à tous les Juifs hellénisés.
2. S’il le faut, ils la corrigent, et citent d’après l’original hébreu qu’ils retraduisent eux-mêmes plus exactement.
3. Ils paraphrasent parfois le texte en question avec de nouvelles expressions, pour indiquer quelle nuance du sens ils désirent particu­lièrement souligner (cf. Gaussen, op. cit., pp. 67-68).
4. CONCLUSION.

L’attitude des auteurs du Nouveau Testament à l’égard de l’An­cien, dans le cadre général indiqué ci-dessus, demeure toujours celle de la foi et du respect absolu. B. B. Warfield dit très justement à propos des textes que l’on place dans la bouche de Dieu, aussi lors­que dans l’Ancien Testament ce n’est pas directement le Seigneur qui parle : « Ces passages peuvent être considérés comme une déclaration

de Dieu seulement en admettant que toute FEcriture est une déclara­tion de Dieu » (op. cit., p. 143). .

Citons finalement des auteurs non suspects de partialité sur ce point, qui font exactement la meme constatation :

« Nous savons par le ton général du Nouveau Testament que celui-ci regarde F Ancien ainsi que les Juifs le faisaient alors : comme étant la parole révélée et inspirée de Dieu, revêtue de son autorité » (C. H. Toy, Quotations in the New Testament, p. XXX, Scribner, New York, 1884).

« Nos auteurs considèrent les paroles de FAncien Testament comme des paroles directes de Dieu, et les présentent comme telles, même celles dont le contexte ne dit pas du tout qu’elles ont été pro­noncées par Dieu. Ils ne voient rien dans le livre sacré qui serait seulement la parole d’auteurs humains, et non pas également la parole de Dieu Lui-même. Dans tout ce qui est « écrit », c’est Dieu Lui-même qui leur parle » (R. Rothe, Zur Dogmatik, Gotha, Perthes, 1869, pp. 177 ss.).

« En citant FAncien Testament, les auteurs du Nouveau partent constamment de la présupposition qu’ils ont en main FEcriture Sainte... L’auteur véritable en est Dieu ou le Saint-Esprit. L’un et l’autre, souvent aussi « FEcriture », sont présentés comme parlant soit directement, soit par l’intermédiaire des écrivains de FAncien Testament » (E. Huehn, Die Alttestamentlichen Citate... im Neuen Testament, Tübingen, Mohr, 1900, p. 272).

CHAPITRE VII

La progression dans la révélation

I. LE PROGRÈS EST ÉVIDENT DE LA GENÈSE A L’APOCALYPSE.

La Bible n’est pas tombée du ciel toute faite, comme on le pré­tend du Coran. De Moïse à Jean, sa rédaction a duré environ 16 siècles, au cours desquels la vérité divine s’est toujours plus claire­ment manifestée.

L’apparition du soleil en est une excellente image : l’aube s’an­nonce progressivement, l’astre surgit à l’horizon et s’élève peu à peu jusqu’au zénith, tandis que sa lumière gagne de proche en proche et éclaire finalement tout le paysage.

Christ est notre « soleil de justice > (Mal. 4.2), Dieu révélé, thème de toute l’Ecriture. Dans les pages de l’Ancien Testament, sa venue est longuement préparée et minutieusement prédite. Lorsque les temps sont accomplis, la Parole divine devient visible par l’in­carnation et s’adresse directement aux hommes de bonne volonté. Après la descente de l’Esprit Saint, les apôtres complètent et expli­quent ce glorieux message, que l’Apocalypse conduit jusqu’à sa consommation éternelle. L’étape ultime sera la fin de la « connais­sance » actuelle, lorsque nous verrons face à face et connaîtrons comme nous avons été connus (1 Cor. 13. 8, 12).

IL DIEU EMPLOIE POUR NOUS PARLER LA MÉTHODE PÉDAGOGIQUE, MAIS NE NOUS ENSEIGNE PAS LA VÉRITÉ PAR L’ERREUR.

Il traite l’humanité à ses débuts comme un enfant qui commence ses classes. L’instituteur s’adapte à la mentalité et au développement du petit élève. Il ne lui enseigne que des choses justes, mais sous une forme simplifiée et imagée. Plus tard, passant par exemple au calcul mental et à l’algèbre, il n’aura pas à corriger les premières notions d’arithmétique : il lui suffira de les préciser et de les compléter.

Dieu, de même, n’enseigne aux hommes dès le début que la vérité, mais d’une manière adaptée à leurs circonstances et à leur compréhension. Il ne mélange pas à ses premières révélations des erreurs et des légendes, qu’il faudrait péniblement répudier par la suite. Ceux qui le prétendent en sont encore à la théorie controversée de l’évolution,\* d’après laquelle l’homme descendant du singe serait lentement sorti des cavernes, de la barbarie et du prétendu polythéis­me grossier des patriarches, pour parvenir enfin à l’image plus vraie du Dieu des prophètes et de Jésus-Christ. En fait, une telle concep­tion est aux antipodes de la notion biblique de révélation, de même 3u’elle est contredite par les découvertes de l’archéologie et l’histoire es premières civilisations. L’homme déchu cherchant à se faire de lui-même une idée de Dieu ne peut évidemment que tâtonner dans les ténèbres : toutes les religions et les philosophies humaines en sont la triste démonstration. La Bible seule nous apporte tout autre chose : en elle, le Dieu inaccessible et souverain s’abaisse pour nous parler et nous sauver. Il ne peut, sans se renier Lui-même, le faire que dans des termes de stricte vérité, même s’il doit jusqu’à la fin de l'Ecriture compléter et spiritualiser sa révélation.

1. LES DEUX GRANDES PARTIES DE LA BIBLE SONT CARACTÉRISÉES PAR UNE PROGRESSION ANALOGUE.

*x ANCIEN TESTAMENT.*

*Livres historiques :*

Début de la révélation, théophanies, communications personnel­les aux patriarches.

Rédemption d’Israël, alliance accréditée par des signes et des miracles, loi donnée en détail à Moïse et partiellement écrite du doigt de Dieu.

Les biographies des patriarches et la vie du peuple élu révèlent le Seigneur de l’histoire, comme elles illustrent les luttes et les vic­toires des croyants.

*Livres poétiques :*

Piété, communion, prière, tentations et consolations de l’homme de Dieu.

*•Livres prophétiques :*

Annonce toujours plus précise des souffrances et du triomphe final du Messie, Sauveur d’Israël et des nations. Message plus abstrait mais aussi plus spirituel, action plus personnelle et intérieure dans les cœurs.

*NOUVEAU TESTAMENT.*

Selon un schéma analogue, nous retrouvons les étapes suivantes : *Les Evangiles :* au lieu de théophanies, l’incarnation de Dieu en Christ, révélation directe aux apôtres, proclamation de la Nouvelle Alliance basée sur le sacrifice de la croix et confirmée par des signes et des miracles. Les Evangélistes ne font que transcrire les paroles et les actions du Christ.

*Les Actes :* démonstration par l’histoire de l’intervention de Dieu, naissance et croissance de l’Eglise, salut porté aux nations.

*Les Epîtres :* par le Saint-Esprit résidant en eux, les apôtres s’expriment eux-mêmes. Ils révèlent ce que doit être la vie de piété, de sanctification, d’unité et de victoire des croyants.

*L’Apocalypse :* grande fresque prophétique qui dévoile le triom­phe définitif du Christ et des Siens, sur la terre et jusque dans l’éternité.

1. LE PASSAGE DE L’ANCIEN AU NOUVEAU TESTAMENT MARQUE UN PROGRES CONTINU DE LA RÉVÉLATION.
2. Dieu, après avoir parlé par les *prophètes»* nous parle main­tenant par le *Fils* (Hbr. 1. 1-2).
3. Les *promesses* faites à Israël ont leur *accomplissement* dans l’Evangile (Act. 13. 32-33).
4. Le culte, les sacrifices, le tabernacle, les fêtes de l’Ancienne Alliance étaient *Y image et l’ombre* des *réalités célestes* révélées en Christ (Hbr. 8. 4-5 ; Col. 2. 16-17).
5. *Les directions* données à Israël correspondaient à son degré de développement. La colonne de nuée et de feu conduisait le peuple, et marquait les étapes aussi bien que le chemin à suivre (Ex. 14. 19- 20 ; Nb. 9. 15-23). En cas de difficulté, on consultait le Seigneur par le moyen de l’urim et du thumrrÿm (Nb. 27. 21 ; Esd. 2. 63). D’au­tres fois, on jetait le sort devant l’Eternel (Jos. 18. 6 ; 1 Sam. 14. 42 ;

1 Chr. 24. 5) ; cette dernière manière de faire prévalut jusqu’à la veille de la Pentecôte (Act. 1. 26). De tels moyens extérieurs conve­naient à ceux dont la foi naissante réclamait sans cesse des signes et des miracles (cf. Jn. 4. 48).

Depuis la Pentecôte, le Seigneur conduit son peuple par la pré­sence intérieure du Saint-Esprit et par la conviction que produit la Parole écrite. Nous n’avons plus la colonne de nuée, mais le Bon Berger marche Lui-même devant nous. Il nous fait entendre person­nellement sa voix, comme II l’avait promis dans Es. 30. 21 (Jn. 10. 3). Il ne nous dit pas : « Vois ceci, et tu croiras ! », mais : « Si tu crois, tu verras la gloire de Dieu » (Jn. 11. 40).

1. *Israël* lui-même, en un sens, préfigurait *l\* Eglise.,* L’Israélite devenait membre du peuple élu par la *naissance* (d’où l’importance des généalogies). Il en portait aussitôt la marque par la *circoncision.*

Une *hiérarchie* était établie comme suit : Aaron le souverain sacrificateur admis dans le lieu très saint, les lévites et les sacrifica­teurs dans le lieu saint, et le peuple dans le parvis.

Par contre, on devient membre de *V Eglise* par la *nouvelle nais­sance* et le *baptême du Saint-Esprit,* qui est la *circoncision de Christ* (Col. 2.11-12). Et voici la nouvelle *hiérarchie:* Christ, seul Chef de l’Eglise, est entré pour nous dans le lieu très saint (Hbr. 9. 12) ; tous les croyants sont devenus des sacrificateurs qui servent Dieu dans le sanctuaire (1 Pi. 2.5, 9-10), tandis que le monde entier est invité à s’approcher du parvis où se dresse la croix du sacrifice expiatoire.

1. *La loi, nécessaire préparation à la grâce.*

Ecrite sur des tables de pierre (le décalogue, 2 Cor. 3. 3), exté­rieure à l’homme, la *loi* ne pouvait que révéler les exigences abso­lues de Dieu, et condamner toute transgression constatée. Elle a été un pédagogue pour conduire à Christ, en convainquant de péché et en révélant le besoin universel d’un Sauveur (Gai. 3. 24).

Quant à la *grâce,* elle écrit dans nos cœurs la volonté de Dieu (Hbr. 8. 10). Son but est de transformer jusqu’à nos intentions, nos pensées et nos sentiments cachés (colère, regards, divorce, paroles, vengeance, Mt. 5.21-22, 27-28, 31-32, 33-34, 38-39). Elle change notre cœur de pierre en cœur de chair, et met en nous l’Esprit du Dieu vivant (Ez. 36. 26-27).

1. *Les perspectives de VAncien Testament sont principalement terrestres, celles du Nouveau surtout célestes.*

Abraham reçoit la promesse d’une descendance, d’un pays et d’une bénédiction ici-bas (Gen. 12. 3). Par la Pâque, Israël est ra­cheté hors d’Egypte, et trouve son rçpos en Canaan. L’Israélite pieux a la promesse d’une bénédiction accompagnée de prospérité maté­rielle (De. 281-14). Les châtiments eux aussi sont terrestres et corporels (v. 15-68). La vision de l’au-delà est encore peu déve­loppée.

Le Nouveau Testament nous présente au contraire une commu­nauté d’élus, tous nés de nouveau par le Saint-Esprit, ayant reçu la vie éternelle, au bénéfice de grâces avant tout spirituelles et célestes. « Notre cité à nous est dans les cieux » (Phil. 3. 20). Désormais, la piété ne garantit pas la prospérité matérielle, mais plutôt les persé­cutions (2 Tim. 3. 12). D’autre part, les perspectives de l’au-delà s’ouvrent de façon fulgurante : châtiment éternel pour les impéni­tents, résurrection glorieuse et félicité éternelle pour les rachetés.

1. *La progression du « royaume de Dieu » est peu à peu révélée.*

Qu’est-ce que ce royaume en son principe, sinon la sphère où Dieu règne ? Nous pouvons en entrevoir dans l’Ecriture sept étapes distinctes :

Le *paradis* où tout est « très bon », jusqu’à ce que survienne la chute (Gen. 1.31).

La *théocratie* en Israël, dans laquelle Dieu gouverne par le moyen de « juges », de Moïse à Samuel.

*Le royaume annoncé par les prophètes.* Dieu, dont la souveraineté est rejetée par le peuple (1 Sam. 7. 7), ne cesse de prédire le règne de justice et de paix qu’instaurera le Messie (Es. 11).

*Le royaume offert et rejeté dans les Evangiles. «* Le royaume des cieux est proche... il est au milieu de vous... il s’est approché de vous» (Mat. 4.17 ; Luc 17.21 ; 10.9-11). «Nous ne voulons pas que cet homme règne sur nous... Nous n’avons de roi que César » (19. 14 ; Jn. 19. 15). ,

*Le royaume caché dans les coeurs.* C’est la période actuelle, où l’on entre par la nouvelle naissance dans le royaume devenu accessi­ble aux païens comme aux Juifs (Jn. 3. 3, 5 ; Col. 1. 13). Dans le monde, même religieux, le bien est mélangé au mal (cf. les paraboles du royaume de Mat. 13 et le v. 38), mais le Roi absent reviendra pour effectuer le grand triage (v. 38-43 ; Luc 19. 12, 15).

*Le règne de mille ans,* glorieusement établi ici-bas (Apoc. 20. 1-10.) *Le royaume éternel dans le ciel* (2 Pi. 1. 10-11 ; 2 Tim. 4. 18).

Il est évident que si certaines révélations concernent telle ou telle période limitée dans le temps, d’autres ont une portée absolue et éternelle. Des dispositions peuvent devenir caduques comme les sacri­fices sanglants, la circoncision, les fêtes et le sabbat, l’appartenance au peuple de Dieu réservée aux seuls Juifs, etc. Elles se trouvent dépassées, lorsque la progression de la révélation a mis en lumière les réalités définitives dont elles n’étaient que l’ombre et la préfigu­ration (Col. 2. 16-17).

1. *La conduite morale et la sainteté exigées du peuple de Dieu font l'objet de révélations de plus en plus précises.*

Il serait faux de prétendre juger toutes les pages de F Ancien Testament d’après notre connaissance plus parfaite de l’Evangile d’amour et de grâce apporté par Jésus-Christ. Dieu exige évidem­ment davantage des hommes de la Nouvelle Alliance, rendus capa­bles par le Saint-Esprit d’atteindre un niveau plus élevé de sainteté.

Par six fois Jésus déclare : « Il a été dit aux anciens... *mais moi je vous dis...* > (Mat. 5. 21, 27, 31, 33, 38, 44). Dans chaque cas, ses exigences vont au delà de la loi de Moïse à propos des senti­ments, des paroles, des regards, de la fidélité conjugale, des serments, de la non-résistance, de l’amour.

Quant au *divorce,* le Christ précise que Moïse l’a permis « à cause de la dureté de votre cœur... au commencement, il n’en était pas ainsi » (19. 8). En Eden, l’homme et sa femme jouissaient d’une parfaite unité (Gcn. 2. 24). Après la chute, le péché menaça aussi­tôt le lien conjugal, d’où la permission temporaire du divorce. Mais Jésus révoque cette permission pour les époux croyants de la Nou­velle Alliance, que le Saint-Esprit rend capables de demeurer saints et fidèles. . . . &

Il en est de même de la *polygamie.* Elle fit son apparition (dès Gen. 4. 19) pour des motifs charnels, et produisit toujours des jalou­sies et des rivalités déplorables. Voyez les tristes exemples des fem­mes d’Abraham, de Jacob, d’Elkana, de Salomon, etc. Moïse décou­ragea la polygamie (De. 17. 17) et en réprima les abus, sans toutefois l’abolir d’un seul coup. Par contre, elle n’a plus aucune place dans le Nouveau Testament.

Les révélations touchant à la *guerre* sont également toujours plus conformes à l’idéal divin. Notons d’abord que le commandement « Tu ne tueras point » interdit l’assassinat, alors que la loi institue la peine de mort pour les criminels (Ex. 20. 13 ; ch. 21). En ordonnant la destruction des Cananéens affreusement corrompus, Dieu élimi­nait une gangrène qui aurait rendu nul son dessein d’assurer le salut du monde par le moyen d’Israël. Jésus donne à l’Eglise un comman­dement nouveau d’amour, de pardon et de non-résistance (Mat. 5. 39, 44 ; cf. Rom. 12. 17-21). Brûler les « hérétiques » en armant contre eux la puissance politique, c’est retourner très loin dans P Ancien Testament, en montrant qu’on n’a rien compris à l’amour du Sei­gneur ni à la progression de sa révélation.

Notons pourtant que la situation du monde incrédule n’a pas changé : il est encore sous la loi. Paul déclare que le magistrat (ro­main, sous Néron) est serviteur de Dieu et porte l’épée (peine de mort) pour punir celui qui fait le mal (Rom. 13. 4).

1. LA RÉVÉLATION PAR EXCELLENCE, CELLE DE JÉSUS- CHRIST, DEVIENT DE PLUS EN PLUS PRÉCISE.

Traiter ce sujet à fond serait en réalité faire l’étude de toute la Bible. Bornons-nous à relever ici quelques jalons (d’autant plus que nous développons davantage ce thème p. 108 à propos de l’unité de l’Ecriture).

Dans le *Pentateuque,* la promesse du Messie Sauveur devient tou­jours plus nette (Gen. 3. 15 ; 22. 18 ; 49. 10, etc.) ;

les *livres historiques* précisent qu’il sera un descendant de David (2 Sam. 7. 14) ;

les Psaumes messianiques sont pleins de prophéties extraordinaires (Ps. 22...) ;

les *prophètes* complètent ce portrait de façon bouleversante (Es. 53....) ;

les *Evangiles* présentent enfin directement le Seigneur qui peut dire : « Celui qui m’a vu, a vu le Père » (Jn. 14. 9) ;

•/\* les *épîtres* accomplissent la promesse de Jn. 16. 12-13 : elles met­tent en lumière la personne et l’œuvre de Christ, ainsi que l’excel­lence de la Nouvelle Alliance ;

*Y Apocalypse* enfin apporte la révélation définitive du Seigneur, glorieux Chef de l’Eglise, juge inflexible du monde et de Satan, maître souverain du temps et de l’éternité.

Lorsque les croyants verront face à face (1 Cor. 13. 12), plus rien ne manquera à leur vision du Dieu tout-puissant et de l’Agneau glorifié (Apoc. 21. 23).

1. LE DIEU QUI SE RÉVÈLE PROGRESSIVEMENT DEMEURE IMMUABLEMENT LE MÊME.

Le soleil qui dissipe peu à peu les ténèbres ne saurait changer, tandis que son éclat va croissant jusqu’au milieu du jour. Dès ses premières pages, la Bible nous présente le même Dieu souverain, éter­nel, tout-puissant, parfaitement sage.

Sa sainteté et sa justice éclatent partout dans son attitude à l’égard du mal. Ceux que choquent les jugements de l’Ancien Testa­ment les attribuent à une divinité tribale et cruelle, bien éloignée du Dieu de Jésus-Christ. En réalité, c’est l’idée même d’une sainteté absolue, capable de juger sévèrement, que l’on repousse. Dans cette perspective, on n’admet ni le déluge, la destruction de Sodome, le châtiment des Cananéens, ni celui des Israélites eux-mêmes. Quant au Nouveau Testament, on voudrait en enlever la perdition éter­nelle des impénitents : tous les hommes, dit-on, sont déjà sauvés en Christ, bien que certains l’ignorent encore. L’Ecriture parle tout au­trement : les jugements terrestres et corporels de l’Ancien Testament étaient graves — mais ceux du Nouveau, spirituels et éternels, sont infiniment plus redoutables (Hbr. 10. 26-31).

L’amour et la miséricorde de Dieu sont le fil d’or qui parcourt toute la Bible.

L’Exode et les Nombres illustrent la providence et la patience

du Dieu qui délivre son peuple rétif, en pourvoyant à tous ses besoins. r , , , . , .

Le Deutéronome déclare 24 fois que la loi est donnée pour assurer le bonheur, l’accroissement et la longévité du peuple obéissant.

Les Psalmistes comme les prophètes exaltent le Dieu unique, fidèle et saint, proche de ses créatures, tout-puissant maître de 1 uni­vers, merveilleux dans ses desseins d’amour et de salut pour toutes les nations.

Quiconque connaît ainsi le Dieu de tout J’Ancien Testament Le retrouve dans le Nouveau, sans autre transition qu’une révélation plus personnelle et plus complète de ses perfections infinies. « Per­sonne n’a jamais vu Dieu ; le Fils unique, qui est dans le sein du Père, est celui qui l’a fait connaître » (Jn. 1. 18). L’Evangile nous fait « connaître le mystère de sa volonté, selon le bienveillant dessein qu’il avait formé en lui-même... de réunir toutes choses en Christ » (Eph.

1. 9-10) ; « ... afin que les dominations et les autorités dans les lieux célestes connaissent aujourd’hui par l’Eglise la sagesse infiniment va­riée de Dieu » (3. 10).

Quel miracle inouï que celui-là : « Le bienheureux et seul Sou­verain, le roi des rois et le Seigneur des seigneurs, qui seul possède l’immortalité, qui habite une lumière inaccessible, que nul homme n’a vu ni ne peut voir, à qui appartiennent l’honneur et la puissance éternelle» (1 Tim. 6.15-16), veut bien utiliser les balbutiements de notre langue pour Se communiquer à nous de façon toujours plus complète.

Rien d’étonnant que l’Auteur d’une telle révélation ait utilisé pour cela tant de siècles et d’instruments humains différents pour accomplir ce grand dessein dans les soixante-six livres de la Bible !

CHAPITRE VIII

L'unité de la Bible

1. UN MIRACLE EXTRAORDINAIRE.

L’Ecriture est une véritable bibliothèque, composée de 66 livres différents, écrits au cours de 16 siècles (environ de 1500 av. J.-C. jusqu’à 100 après J.-C.). Un pareil laps de temps nous mènerait à peu près du triomphe du christianisme en 313, jusqu’à nos jours.

Les quelque 45 auteurs humains du texte sacré présentent la plus grande variété : on trouve parmi eux des bergers, des rois, des hommes d’Etat, des scribes, des prêtres, des sages, des poètes, des historiens, des hommes de loi, un douanier, un médecin, des pêcheurs sans ins­truction, des anonymes.

Pourtant, on constate avec étonnement la prodigieuse unité d’ins­piration de toute la Bible, visible dans son message, sa doctrine, sa structure même, aussi bien que sa rafraîchissante diversité.

1. PARALLÉLISME ET STRUCTURE DE L’ECRITURE.

1. *Unité de vision de la Genèse et de 1\*Apocalypse.*

Les premières pages de la Bible concordent de façon extraordi­naire avec les dernières. Les thèmes amorcés au début de l’Ecriture la parcourent tout entière et trouvent leur accomplissement dans ses dernières pages.

Il est intéressant d’établir la comparaison suivante :

*Genèse Apocalypse*

Création des cieux et de la terre Création de nouveaux cieux et (1.1). de la nouvelle terre (21.1).

Le premier homme, Adam, placé Christ, le dernier Adam, avec

avec son épouse dans le paradis terrestre, appelé à régner sur la terre (1.27-28).

Au milieu du jardin, l’arbre de vie et le fleuve qui l’arrose (2. 9- 10).

Irruption de Satan, le tentateur (ch. 3).

Début du péché et chute de l’homme qui, chassé du paradis, est voué à la mort première (Gen. 3. 19, 24 ; Rom. 5. 12).

Premier jugement universel par le déluge d’eau (ch. 6-9).

A Babel, Dieu brise l’unité de la race et confond les langues (ch. H).

Dieu prépare la rédemption de l’humanité en suscitant Israël, le peuple élu, bénéficiaire d’éter­nelles promesses (ch. 12).

son épouse, l’Eglise, dans le pa­radis de Dieu où ils régnent à jamais (21. 9 ; 3. 21).

Dans ce paradis, l’arbre de vie, et le fleuve d’eau de la vie (2. 7 ; 22. 1-2).

Jugement définitif de Satan (12. 9 ; 20. 10).

Restauration de l’homme, et fin du péché. Noces de l’Agneau et vie éternelle dans le paradis (19. 7 ; 22. 1-5). Pour les impénitents, la seconde mort (20. 14-15 ; 14. 10-11).

Dernier jugement par le feu (20. 11 ; 2 Pi. 3. 6-12).

Devant le trône céleste, l’unité scellée par le sang de l’Agneau, rassemble des hommes de toute tribu, langue, peuple et nation >(5.9).

La rédemption est achevée lors­que l’« Israël de Dieu » trouve sa place dans la Jérusalem céleste à côté des élus de la Nouvelle Al­liance (21. 12, 14).

Seul l’Eternel, pour lequel le temps ne compte pas, peut embras­ser d’un seul coup d’œil toute la destinée de l’univers. D’éternité en éternité II est Dieu (Ps. 90. 2). Il envisage à la fois l’éternité qui est derrière nous et celle qui est devant nous, si l’on peut s’exprimer ainsi. Lui seul, inspirateur de toute l’Ecriture, peut lui donner une telle unité de vision.

1. *Parallélisme de structure.*

Les écrits bibliques ne sont pas jetés pêle-mêle les uns à côté des autres : la structure de l’Ancien Testament est ordonnée de façon analogue à celle du Nouveau, comme nous le remarquions déjà pp. 96-97.

Révélation :

Histoire :

Piété :

Prophéties :

*Ancien Testament*

Pentateuque Josué à Esther Job à Cantique des Cantiques

Esaïe à Malachie

*Nouveau Testament*

Evangiles

Actes

Epîtres

Apocalypse

|  |  |
| --- | --- |
| Nous plaçant à un autre point de vue, ment que nous avons : | nous pouvons dire égale- |
| dans l’Ancien Testament : le salut  dans les Evangiles : le salut  dans les Actes : le salut  dans les Epîtres : le salut  dans l’Apocalypse : le salut | p réparé opéré propagé expliqué accompli. |

3. *Coordination des différents livres* Le Pentateuque indique la progression suivante :

|  |  |
| --- | --- |
| Genèse : | Chute - Election |
| Exode : Lévitique : | Rédemption  Communion - Sanctification |
| Nombres : | Marche du croyant |
| Deutéronome : | Instruction. |

Les Evangiles nous présentent quatre portraits complémentaires du Christ :

|  |  |
| --- | --- |
| Matthieu nous dépeint : | le Roi |
| Marc : | le Serviteur |
| Luc :  Jean : | le Fils de l’Homme le Fils de Dieu. |

Bien que le canon ne groupe pas toujours les livres selon l’ordre chronologique, il n’a pas été fait au hasard. Les épîtres générales de Paul donnent elles aussi la nette impression que leurs messages dis­tinctifs se suivent et se complètent :

|  |  |
| --- | --- |
| Romains : | Justifiés |
| Corinthiens : | Sanctifiés |
| Galates :  Ephésiens :  Philippiens : Colossiens : Thessaloniciens : | Affranchis  Ressuscités  Satisfaits Remplis Glorifiés |

1. L’UNITÉ DE L’ECRITURE ASSURÉE

PAR LE DÉROULEMENT CONSTANT DU PLAN DU SALUT.

Nous avons déjà touché ce point à propos de la progression de la révélation.

Le Dieu éternel et souverain gouverne le monde du haut de son trône infiniment élevé. De la Genèse à l’Apocalypse, de la chute aux noces de l’Agneau, Il n’a pour nous qu’un but et qu’un message : la venue, la personne et l’œuvre du Sauveur du monde. Dans cette perspective, on a pu dire ceci :

1. Dans l’Ancien Testament, le Nouveau est annoncé ;

dans le Nouveau Testament, l’Ancien est accompli.

1. La charnière entre l’Ancien et le Nouveau Testament est visi­ble, malgré les 400 ans qui les séparent l’un de l’autre :

*Malachie* clôt l’ancienne révélation en prédisant le prochain évé­nement attendu : l’apparition du Messie et de son précurseur animé de l’esprit d’Elie (3. 1 ; 4. 5-6 ; Luc 1. 17). . . -

*Matthieu,* dans son premier verset, présente le Christ comme fus de David et fils d’Abraham, héritier du trône et de toutes les pro­messes faites à Israël depuis Genèse 12.

*Luc* fait remonter encore plus loin la généalogie du Seigneur, « fils d’Adam, fils de Dieu » (3. 38), embrassant d’un seul coup toute la révélation précédente.

1. Le lien entre l’Ancien et le Nouveau Testament est encore fortement attesté, par exemple dans Matthieu, par le rappel constant de la prophétie ancienne en train d’être réalisée : « Tout cela arriva afin que s’accomplît ce que le Seigneur avait annoncé par le pro­phète... » (1. 22 ; 2. 5, 15, 17, 23 ; 3. 3 ; 4. 14, etc.).
2. Le plan grandiose du salut divin est apparent de la première page de la Bible à la dernière. Voici quelles en sont les étapes :

la création parfaite (Gen. 1)

le bonheur et l’innocence de l’homme au paradis (ch. 2)

la chute et la séparation d’avec Dieu (ch. 3)

le péché universel (ch. 4-11)

la vocation et le rôle d’Israël (Gen. 12 à Malachie)

la loi promulguée pour révéler les exigences du Dieu saint, démontrer l’insuffisance des œuvres, condamner le pécheur et, comme un pédagogue, le conduire à Christ (Gai. 3. 10, 19-24) l’incarnation, l’enseignement, la mort expiatoire, la résurrection du Sauveur (les Evangiles)

l’effusion et le rôle du Saint-Esprit (Act. 1-2)

l’Eglise fondée, propagée (Actes) et instruite (Epîtres)

le combat et le triomphe finals, l’éternité (Apocalypse).

1. Les expériences d’Israël sont une illustration anticipée des nôtres (1 Cor. 10.11) :

le peuple appelé par la grâce souveraine de Dieu

placé avec les patriarches en Canaan

exilé, déchu, esclave du Pharaon (image du Prince de ce monde) racheté du jugement par la mort de l’agneau pascal (1 Cor. 5. 7-8) enseveli et comme ressuscité au travers de la Mer Rouge (« bapti­

sé », 1 Cor. 10.1-2)

recevant au Sinaï la parfaite loi de Dieu, le culte, le sacerdoce et le tabernacle

refusant d’entrer dans la Terre Promise et errant 40 ans dans le désert à cause de son incrédulité

nourri cependant de la manne céleste et abreuvé par « le rocher qui était Christ » (1 Cor. 10. 3-4)

faisant au travers du Jourdain, par la foi, une expérience déci­sive de mort et de résurrection spirituelle

conquérant le pays promis, entraîné par l’irrésistible Josué (dont le nom est le même que celui de Jésus)

jouissant enfin du repos de la patrie, image et avant-goût du ciel.

1. Le culte et le sacerdoce d’Israël préfigurent aussi de façon détaillée la Nouvelle Alliance.

le culte mosaïque est l’image et l’ombre des réalités spirituelles accomplies en Jésus-Christ (Hbr. 8. 5 ; 10. 1)

les sacrifices sanglants sont un type de la croix, où F Agneau de Dieu est immolé pour nos péchés (9. 12-14)

le tabernacle terrestre est une imitation du sanctuaire céleste (9.11,24)

le voile barrant l’entrée du lieu très saint représente la chair de Christ, déchirée pour nous y donner accès (9. 8 ; 10. 19-20 ;

Mt. 27.51)

Aaron est un type de Christ, notre souverain sacrificateur, entrant dans la présence même de Dieu, plaidant en notre faveur, et revenant bientôt pour nous sauver à jamais (Hbr. 9. 24-28).

1. L’UNITÉ DE DOCTRINE.

C’est un sujet d’émerveillement que de voir tous les grands thè­mes de la Bible se dérouler de la Genèse à l’Apocalypse, d’une façon cohérente et toujours plus complète :

*l'homme,* son origine, sa chute, sa rédemption, sa destinée terres­tre et éternelle

*le péché,* son début, ses conséquences, son châtiment dans ce monde et dans l’autre

*Satan,* instigateur du mal, menteur et meurtrier dès le commen­cement, sa lutte contre Dieu et les croyants, son jugement final

*Israël,* et sa destinée

*l\* Eglise,* de sa fondation à sa glorification

*le salut,* suivant le plan divin indiqué au paragraphe précédent

la *repentance,* la *foi,* la *vie du croyant,* la *prière,* le *service de Dieu,* etc., sujets que l’on peut étudier avec infiniment de profit au travers de toute l’Ecriture

le *Saint-Esprit,* présent à la création, prononçant la dernière prière de la Bible (Gen. 1.2; Apoc. 22.17)

*Dieu,* toujours le même, dans sa souveraineté, son éternité, sa spiritualité, sa toute-puissance, son unicité, son omniscience, son omniprésence, sa sainteté, sa justice, son amour

*Jésus-Christ,* thème par excellence de toute la révélation écrite. Etudier ce qui Le concerne dans toutes les Ecritures, loi de Moïse, Prophètes, Psaumes (Luc 24. 27, 44) et Nouveau Testament, c’est sc convaincre de l’unité de la Bible à n’en plus pouvoir douter. Nous recommandons vivement d’aborder chaque livre de l’Ancien et du Nouveau Testament en posant la question suivante : Que m’apprend ce livre sur Jésus-Christ ? Voici quelques-unes des réponses qui s’im­poseront d’emblée :

Genèse : *Adam,* est la figure de « celui qui devait venir > (Rom.

5. 14)

*la postérité de la femme* sera Christ, écrasant la tête du serpent (Gen. 3. 15)

le *sang d'Abel* le juste est comparé à celui de la croix (Hbr. 12. 24)

*Melchisédek,* semblable au Fils de Dieu (Gen. 14. 18-20 ;

(Hbr. 7. 1-10)

*Jsaac,* le fils bien-aimé, offert en sacrifice, au lieu même où mourra le Fils unique (Gen. 22 ; 2 Chr. 3. 1)

*Joseph,* devenant le sauveur de ses frères qui avaient voulu le tuer (Gen. 39 à 50).

le *Shilo,* le Souverain issu de la tribu de Juda (Gen.

49. 10)

Exode : *Vagneau pascal* (Ex. 12 ; Jn. 1. 29 ; 1 Cor. 5. 7)

la *manne,* pain miraculeux descendu du ciel (Ex. 16 ;

Jn. 6. 31-33)

le *rocher* frappé qui « était Christ » (Ex. 17. 1-7 ; 1 Cor.

10. 4)

Lévitique : les *sacrifices sanglants,* image de la croix (Hbr. 9. 12- 14 ; 10. 1-4, 11-14)

*Aaron,* type de Christ, notre souverain sacrificateur (Hbr. 7. 11-28)

le *voile,* symbole de la chair de Jésus déchirée au Cal­vaire (Hbr. 10.20)

Nombres : la *verge d’Aaron,* parabole de la résurrection du Sei­gneur (Nb. 17.1-11)

la *vache rousse,* autre préfiguration du sacrifice puri­ficateur (Nb. 19 ; Hbr. 9.13)

le *serpent d’airain,* représentant Christ sur la croix (Nb. 21.4-9; Jn. 3.14-16). etc.

Si nous passons aux *Psaumes,* nous voyons que le portrait du Messie se complète de plus en plus :

|  |  |
| --- | --- |
| Ps. 2 :  Ps. 8 :  Ps. 16 :  Ps. 22 :  Ps. 69 :  Ps. 72 :  Ps. 110: | l’Eternel et son Oint  le Fils de l’Homme en son abaissement  le Bien-Aimé délivré du séjour des morts les souffrances de la Croix les insultes, le fiel, le vinaigre le Roi de paix le Seigneur glorifié |

Parmi les prophètes, *Esaïe* a été appelé l’évangéliste de l’Ancien Testament. Il nous présente en effet :

|  |  |  |
| --- | --- | --- |
| Es. | 7. 14 : | *Emmanuel,* né d’une vierge |
| Es. | 9. 5 : | le *Fils* donné, Dieu puissant, Prince de la |
|  |  | Paix |
| Es. | 11. 1-10 : | le *rejeton d’isaï,* revêtu de l’Esprit |
| Es. | 40. 1-10 : | le *Dieu* qui vient |
| Es. | 40. 11 : | le *Berger* |
| Es. | 42. 1-4 ; 49.1-7 : | le *Serviteur de l’ Eternel* |
| Es. | 53 : | l’*Homme de douleur* |
| Es. | 61.1-2 : | *l’Oint de Dieu,* le *Libérateur* |
| Es. | 63.1-6 : | le *Juge* |

Citons enfin la prédiction de *Zacharie* et ses extraordinaires préci­sions :

|  |  |
| --- | --- |
| Zach. 3. 1-5 :  Zach. 3. 9-10 ; 4. 7 :  Zach. 6. 12-13 : | *l’Ange* de l’Eternel, *l’Avocat*  la *Pierre principale*  le *Germe de l’Eternel, Sacrificateur* et *Roi* à la fois |
| Zach. 9. 9 : | l’humble *Roi,* monté sur un âne |
| Zach. 11. 7-14 : | le *Berger* vendu pour trente pièces d’ar­ |
| Zach. 12. 10 : | gent  *« Celui qu’ils ont percé »* |
| Zach. 13. 7 :  Zach. 14. 3-4 : | le *Pasteur* frappé pour les brebis *l’Eternel* triomphant |

Inutile de dire que Jésus-Christ remplit tout le *Nouveau Testa­ment :*

les Evangiles racontent sa vie, sa mort, sa résurrection

les Actes montrent le Christ vivant qui crée l’Eglise par son

Esprit

les Epîtres accomplissent la promesse de Jn. 16.13-14 : le Conso­lateur ne parle pas de Lui-même, Il explique Christ et Le glorifie

1\*Apocalypse est la révélation totale et définitive du Seigneur (1.1).

1. CONCLUSION.

D’où peut bien provenir, au travers de toute la Bible, une telle unité de vision, de structure, de message, de doctrine, malgré les siècles et les instruments nombreux nécessaires à sa rédaction ? A cette question une réponse s’impose : en réalité, l’Ecriture n’a qu’un seul auteur, le Saint-Esprit. Pour lui, la Révélation est une, puis­qu’elle parle toujours du seul vrai Dieu. Il n’y a qu’un salut, annoncé, opéré, accompli par un Sauveur unique. La nature humaine est la même à toutes les époques : ses besoins, ses faiblesses et ses possibilités demanderont toujours les mêmes communications divines. Pour le Dieu éternel et omniscient, le temps est un, ou plutôt l’éter­nité est toujours présente, de la première à la dernière page de l’Ecri­ture. Enfin, la vérité elle-même est une, et ne saurait être contradic­toire.

Le lecteur inexpérimenté de la Bible sera peut-être frappé au premier abord par . sa variété et sa profusion. Mais dès qu’il aura saisi quelques-uns des fils conducteurs et vu la solide charpente de la Révélation, il sera émerveillé de son unité profonde. Il adorera le Maître souverain de la création, le Dieu d’Abraham, d’Isaac et de Jacob, l’Eternel de Moïse et des prophètes, le Père de notre Seigneur Jésus-Christ, campé au centre des deux Testaments qu’il unit et au­thentifie, le Dieu de l’incarnation prêché par les apôtres, le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs, Celui qui était, qui est et qui vient.

L’Ecriture porte ainsi dans son unité la marque de Celui qui l’a inspirée tout entière.

CHAPITRE IX

Inerrance et inspiration

1. DÉFINITION ET GÉNÉRALITÉS

La définition de l’inspiration verbale et plénière (cf. p. 65) im­plique qu’en rédigeant les manuscrits originaux, les auteurs sacrés ont été guidés de telle manière qu’ils ont transmis parfaitement et sans erreur le message exact que Dieu désirait communiquer à l’hom­me. i

Les termes d’inerrance et d’infaillibilité nous paraissent à peu près interchangeables. Certains trouvent qu’« infaillibilité » rappelle trop l’infaillibilité pontificale, faisant de la Bible un pape de papier, qui a toujours immédiatement réponse à tout. En fait, si l’Ecriture est infaillible, elle n’est pas capable d’erreur ; si elle est inerrante, c’est qu’elle ne contient pas d’erreur.

L’inerrance est la pointe de la théopneustie ; elle marque nette­ment la ligne qui sépare les évangéliques biblicistes d’une part, et les théologiens libéraux et dialectiques qui la nient d’autre part. Tandis que la foi se situe sur un plan ineffable et spirituel, la doctrine de l’inerrance, étant au niveau des faits observables, s’offre davantage aux attaques de l’incrédulité (d’après H. Biocher, message donné à Morges en 1964).

Nous n’inventons pas une pareille doctrine : elle se retrouve dans les grandes confessions, que nous mentionnons plus en détail p. 216.

Nos pères en la foi considéraient en effet l’Ecriture comme **« la** règle de toute vérité » (la Rochelle), « la véritable Parole de Dieu > (2‘ Confession Helvétique), « divine et canonique » (Eglises Vaudoi- ses du Piémont). La confession de foi de Westminster ajoute : « No­tre pleine conviction et notre certitude de sa vérité infaillible procè­dent de l’œuvre intérieure du Saint-Esprit... L’Ancien Testament en hébreu... et le Nouveau Testament en grec... ayant été inspirés par Dieu, et par son soin particulier et sa providence conservés purs à travers tous les siècles, sont par conséquent authentiques... \*

Quant à Calvin, il va jusqu’à dire : « Nous devons aux Ecritures le même respect qu’à Dieu, car elles proviennent de Lui seul ».

Où la doctrine de l’inerrance a-t-elle sa source ? Elle découle pour nous de la nature et des déclarations de l’Ecriture elle-même. Celle-ci ne cesse de se présenter comme étant la Parole de Dieu. Si le Seigneur parle, Il ne peut mentir, ni enseigner la vérité au moyen de l’erreur. Sa véracité aussi bien que sa puissance sont en jeu. S’il avait dès le début parlé de façon fautive ou mélangé le vrai et le faux, que faudrait-il penser de Lui ? Quelle certitude nous apporte­rait une telle révélation, dont doit dépendre pourtant notre salut éternel ? Ou si, ayant donné aux auteurs sacrés un message en tous points exact, Dieu Se montrait ensuite incapable d’en assurer une transmission digne de confiance, ne nous décevrait-Il pas ? et dans ce cas, à quoi aurait servi sa révélation première ?

1. QUE DIT LA BIBLE DE SA PROPRE INERRANCE ?

Premièrement, avons-nous le droit de baser notre foi en l’iner­rance sur le témoignage de la Bible ? N’est-ce pas là un cercle vi­cieux : trancher un débat avant tout sur les déclarations de l’accusé ou du témoin interrogé ? Non, car il s’agit ici du Seigneur Lui-même, seule source de connaissance véritable. De même que nous tirons de l’Ecriture toutes les doctrines concernant Dieu, Jésus-Christ, le Saint- Esprit, le jugement, le salut, l’avenir, etc., nous ne pouvons déduire que de la révélation un enseignement sûr concernant la Parole écrite. A tout propos, notre première question sera : Que dit l’Ecriture sur ce point ? (Rom. 4. 3 ; Gai. 4. 30).

Les *auteurs de VAncien Testament* sont on ne peut plus formels : 3808 fois ils affirment transmettre les paroles mêmes de Dieu.

Après avoir donné la loi, Moïse déclare : « Vous n’ajouterez rien à ce que je vous prescris, et vous n’en retrancherez rien » (De. 4. 2 ; cf. 6. 1-2, 6-9 ; cf. 12.32).

Le *Psalmiste* ne cesse de s’écrier : « La loi de l’Eternel est par­faite... Le témoignage de l’Eternel est véritable... Je me confie en ta Parole... Je vois des bornes à tout ce qui est parfait : Tes commande­ments n’ont point de limite... Ta parole est entièrement éprouvée, et ton serviteur l’aime... Ta loi est la vérité... Tes préceptes sont éternel­lement justes... Tous tes commandements sont la vérité.... Le fonde­ment de ta Parole est la vérité, et toutes les lois de ta justice sont éter­nelles... Que ma langue chante ta Parole, car tous tes commmande- ments sont justes!» (Ps. 19.8; 119.42, 96, 140, 142, 144, 151, 160, 172).

Le *Christ* a confirmé de façon formelle tout l’Ancien Testament. Il n’y a relevé aucune erreur, ni émis à son sujet le moindre soupçon. Il a toujours basé son argumentation et son enseignement sur l’Ecri- ture. Il a déclaré : « Il ne disparaîtra pas de la loi un seul iota ou un seul trait de lettre, jusqu’à ce que tout soit arrivé » (Mt. 5. 18). Discu­tant avec les Juifs sur un seul mot, Il a dit : « l’Ecriture ne peut être anéantie » (Jn. 10. 35). Il S’est finalement écrié : « Sanctifie-les par ta vérité : ta Parole est la vérité » (17. 17).

Les *apôtres* rendent également témoignage à la perfection de l’Ecriture. *Paul* dit de la loi qu’elle est sainte, et le commandement saint, juste et bon (Rom. 7. 12). L’enseignement de l’apôtre serre de si près le texte (cf. par ex. Gai. 3. 16), qu’une erreur dans ce dernier le placerait en porte à faux.

Pour *l\* auteur de l’épître aux Hébreux,* la Parole de Dieu vivante, efficace, pénétrante, est le juge même de nos sentiments et de nos pensées (Hbr. 4. 12). Il ne nous convient pas de nous établir juges sur elle.

*Jacques* dit : « Il nous a engendrés... par la parole de vérité » (1. 18), puis il parle de la « loi parfaite » (v. 25). Convaincu de sa souveraine autorité, il nous adresse cet avertissement solennel : « Croyez-vous que l’Ecriture parle en vain ? » (4. 5).

*Jean* termine l’Ecriture par ces mots : « Si quelqu’un y ajoute quelque chose... si quelqu’un retranche quelque chose du livre de cette prophétie », Dieu retranchera sa part du salut éternel (Apoc. 22. 18- 19). Si le Seigneur a donné son message, qui aurait l’audace de le compléter ou d’en mépriser même ce qui lui semblerait peu impor­tant ?

Un témoignage aussi clair, aussi unanime, est vraiment impres­sionnant. Nulle part l’Ecriture ne déclare une seule de ses parties, un seul de ses détails erronés. Si elle raconte impitoyablement les défauts et les chutes des hommes et du peuple de Dieu, son silence total sur les éventuelles fautes des auteurs sacrés est d’un très grand poids.

1. SUR QUOI PORTE L’INERRANCE DE L’ECRITURE ?

Il est évident, pour quiconque connaît les faits, que le texte bibli­que actuellement dans nos mains n’est pas sans présenter quelques difficultés. C’est pourquoi, avant d’aborder les objections faites à la doctrine de l’inerrance, il est utile de préciser sur quoi porte cette dernière. Résumons à ce propos ce que dit excellemment F. E. Gaebe- lein (dans : *The Meaning of Inspiration).*

1. *U inerrance ne signifie pas l'uniformité de tous les détails dans les récits analogues écrits par différents auteurs.* Les livres de Samuel, Rois et Chroniques couvrent en bonne partie la même période histo­rique, mais leur point de vue peut varier ainsi que leurs expressions. Les quatre Evangiles racontent chacun la vie du Christ, mais avec des détails différents. Dans les Actes, chacun des trois récits de la conversion de Saul de Tarse (ch. 9 ; *22* ; 26) se distingue par certains traits particuliers.

On a souvent beaucoup exagéré de telles dirrerences en les taxant aussitôt de divergences et d’erreurs. En réalité, 1, inspiration et 1 iner­rance de l’Ecriture exigent que chaque auteur écrive de façon véri­dique ; mais elles le laissent libre dans le choix des incidents réels qui mettent en lumière ce qu’il veut enseigner.

Si devant un tribunal quatre témoins indépendants répétaient syllabe après syllabe le même récit d’une série de faits complexes, on les accuserait aussitôt de collusion. Leur uniformité même les rendrait suspects. Car c’est un fait psychologique, dû aux inévitables diffé­rences de point de vue et d’observation, que des individus, chacun parfaitement honnête, rendront compte différemment des mêmes événements. On peut en dire autant des auteurs bibliques. Ils étaient inspirés, et n’écrivaient rien de faux. Mais ils avaient chacun leur personnalité et n’étaient pas des automates. Tout ce qu’ils ont vu et raconté était vrai, bien qu’ils n’aient pas toujours vu et rapporté les mêmes détails.

Prenez par exemple les récits de la résurrection dans les Evangiles. Les faits essentiels sont constants : Christ est ressuscité, le tombeau est resté vide ; le Seigneur a été vu vivant par différents groupes de disciples, à divers endroits ; son nouveau corps n’était pas soumis aux limitations d’un corps humain ordinaire ; après un certain nom­bre de jours, Il quitta la terre. Voici le cadre général sur lequel s’ac­cordent les Evangiles. Mais ils varient quant à certains détails et à la présentation de quelques faits secondaires. Leurs récits n’en sont pas moins véridiques et la vérité enseignée est bien établie.

1. *L'inerrance biblique n'exclut pas l'usage d'images et de sym­boles.*

Bien que tout dans la Bible soit inspiré, il ne s’ensuit pas que tout doive être pris littéralement. Le sens direct de beaucoup de passages est clair au point de vue historique, pratique, légal et moral. Mais il y a aussi beaucoup de pages dont le langage est évidemment symbo­lique : par exemple dans les Psaumes, le Cantique des Cantiques, les prophètes, de même que dans les paraboles des Evangiles et l’Apoca­lypse. En outre, des milliers d’expressions, dans l’Ancien comme dans le Nouveau Testament, sont plus près de la poésie que de la prose. C est d’ailleurs pourquoi le style de la Bible demeure toujours vivant et attrayant. Etre esclave d’une interprétation absolument littérale de l’Ecriture ne nous est donc nullement imposé par la foi à son iner­rance. Pourquoi d’ailleurs cette inerrance serait-elle confinée aux dé­clarations prosaïques, et ne pourrait-elle s’étendre au langage imagé et symbolique capable de frapper l’imagination des hommes de tous les temps ?

Cette accusation répétée de littéralisme obligatoire vient en partie d’une fausse idée que les critiques se font de notre position. Us s’ima­ginent que la notion d’inspiration *verbale* nous force à considérer chaque mot en lui-même, séparé du contexte, comme étant l’objet d'une inspiration indépendante. Or il n’en est rien. Aucune langue, aucune littérature ne pourrait être soumise à un tel traitement. Les mots, véhicules de la pensée, sont arrangés et liés ensemble pour ex­primer un sens général. Le contexte aidera précisément à déterminer si l’interprétation doit être littérale, spirituelle ou symbolique (cf. R. A. Finlayson, *Révélation and the Bible,* pp. 223-224).

1. *L’inerrance biblique n’implique pas l’usage d’un langage tech­nique précis, conforme au vocabulaire scientifique actuel.* Les auteurs bibliques étaient tous des hommes de l’Antiquité. Ils employaient le langage de leur époque, et ne prétendaient pas prévoir la science moderne. Mais, à propos de faits en rapport avec la science, ils s’ex­primaient sans erreur quant aux principes fondamentaux. Par exem­ple, le récit biblique de la création touche aux domaines suivants : géologie, astronomie, biologie, météorologie, zoologie et physiologie. Les expressions ne sont nulle part techniques. Pourtant cette page demeure non seulement plus sublime, mais également plus raisonnable que toutes les tentatives d’expliquer l’origine de l’univers. Avant de revenir sur ce point (pp. 129, 136), citons l’avis de deux savants con­temporains. Le célèbre géologue Dana déclare : « Je crois que le pre­mier chapitre de la Bible et la science sont d’accord ». Sir Wm. Daw- son, également géologue, ajoute : « La succession des actes créateurs indiquée par la Genèse est impeccable à la lumière de la science mo­derne. Beaucoup de détails démontrent l’accord le plus remarquable avec les résultats de la science » (cités par A. Liischer, op. cit., p. 31).

Il est clair aussi que l’Ecriture emploie des expressions populaires à propos d’astronomie, de géologie et d’autres domaines scientifiques, exactement comme le font la plupart de nos savants modernes dans la conversation courante. L’Ecclésiaste dit par exemple que « le soleil se lève, le soleil se couche» (1.5), exactement comme nous conti­nuons nous-mêmes à le faire après la découverte de la rotation de la terre.

1. *A propos d’inerrance, le message biblique doit être replacé dans son propre cadre historique.* Certaines déclarations de l’Ecriture étaient vraies lors de leur rédaction, même si les circonstances ont aujourd’hui changé. Lorsque le livre de Josué dit que les douze pier­res dressées au milieu du Jourdain « y sont restées jusqu’à ce jour » (4. 9), cela veut dire évidemment : jusqu’au moment où ces choses sont écrites. Un sujet délicat est celui de la chronologie de F Ancien Testament, qu’on a accusée d’être fautive. Ce qu’il y *a de* certain, c’est que les Anciens ne comptaient pas comme nous et n’avaient pas de calendrier fixe et universel. La durée des règnes des rois est diffi­cile à préciser, l’année de la fin d’un règne étant souvent comptée une seconde fois comme celle du début du suivant (d’après F. E. Gaebe- lein, op. cit., pp. 16-22).

La question de style et de grammaire est aussi en rapport avec le cadre historique. Nous n’avons pas sur ce point l’opinion des musul­mans concernant les expressions du Coran. Pour eux, le Livre est descendu tout rédigé du ciel, et pendant longtemps ils se sont oppo­sés à ce qu’on n’en fasse aucune traduction. Nous croyons que, sui­vant l’époque ou l’auteur, l’hébreu est plus pur, le grec plus ou moins correct (comme dans certains écrits des prophètes ou dans l’Apoca­lypse, par exemple), sans que cela porte atteinte à l’intégrité du texte. Le style n’est pas cérémonieux ni affecté comme s’il avait été dicté. Parfois majestueux ou dramatique, il est souvent simple, varié, et même tout à fait populaire.

On prétend que pour certains auteurs d’après la Réforme, l’inspi­ration et l’inerrance auraient porté jusque sur les points ajoutés aux consonnes du texte hébraïque pour marquer les voyelles. Il suffit de répondre à cela que les points-voyelles ont été inventés par les Massorètes, à partir du V\* siècle après J.-C.

1. £’*inerrance porte sur l'ensemble du message biblique,* dans les limites précisées ci-dessus, et non seulement sur ce qui touche à « la foi et à la morale ». Sinon, ne devrait-on pas admettre que l’Ecriture est faillible dans les autres domaines ? Prenons l’exemple de l’his­toire : Dieu est intervenu ici-bas ; son plan de rédemption passe par l’incarnation, il s’accomplit par des faits historiques précis. Si la Bible se trompe sur ces faits, sur quoi reposera notre foi ? (Voyez ce que Paul dit de la résurrection du Christ, comme aussi des événements de l’histoire d’Israël; 1 Cor. 15.14-19; 10.11 ; Rom. 15.4). D’autre part, les faits historiques sont si intimément liés aux réalités spiri­tuelles que nous aurions beaucoup de peine à les dissocier les uns des autres. Nous avons vu qu’il en est de même à propos du récit de la création, touchant au domaine des sciences naturelles (géologie, as­tronomie, biologie, etc.). Ce récit, et ceux du paradis, de la chute, du déluge, etc. ont été pleinement confirmés par le Christ et les apôtres. A moins d’en faire des mythes, comment les séparerions-nous des enseignements spirituels qui en ont été tirés ? Précisons cependant que pour nous l’inerrance porte sur le texte lui-même, et non sur les inter­prétations parfois absurdes qu’on en a données (voyez à ce propos l'exemple du « firmament», p. 129).

En géographie également, l’extraordinaire exactitude de l’Ecri- ture a été confirmée par l’archéologie et une meilleure connaissance de l’Antiquité.

Encore un mot sur l’expression contenue dans plusieurs anciennes — ou récentes confessions de foi : l’Ecriture est la Parole de Dieu, « seule règle infaillible en ce qui concerne la foi et la morale >. On veut aussi dire par là que la Bible ne prétend pas être un manuel de science ; son domaine par excellence est celui de la foi et de la vie. Elle est le livre du salut, son but est de nous conduire à Dieu pour nous aider à vivre avec Lui ici-bas et pour toujours dans le ciel. C’est pourquoi les questions dites scientifiques demeureront après tout secondaires. Avec cela, nous sommes tout à fait d’accord.

1. *Uinerrance n’implique pas l’omniscience des auteurs bibliques.*

Ils ne connaissent pas toutes les vérités sur les sujets traités. Leurs déclarations peuvent être vraies, sans être toujours complètes. Le fait qu’il y a quatre Evangiles en est une illustration. Chacun complète, amplifie, parachève le tableau. Ce principe explique que la Bible ne donne pas toujours le récit d’un événement ou l’énoncé d’une vérité de la façon totale et absolue qu’on attendrait de la part de l’omnis­cience. L’Ecriture a été écrite par des hommes, préservés de l’erreur, mais non pas doués des capacités de compréhension de Dieu.

Que les récits bibliques disent absolument tout n’était d’ailleurs pas nécessaire à leur but. Par exemple les Evangiles omettent prati­quement de parler de Jésus depuis Page de douze ans jusqu’au mo­ment de son baptême par Jean-Baptiste. Une telle information serait certes populaire, à en juger par les Evangiles apocryphes, mais non pas nécessaire selon le point de vue du Saint-Esprit et des auteurs eux-mêmes (d’après Paul Wooley, The Relevancy of Scripture, dans *The Infallible Word,* pp. 198-199).

1. OBJECTIONS À LTNERRANCE.

L’inerrance, plus qu’aucun autre point de la doctrine de l’inspi­ration, a subi les assauts des contradicteurs. Examinons leurs objec­tions principales.

1. *Uinerrance est inconciliable avec la nature humaine des au­teurs bibliques.* Errer est humain, et tout ce qui est humain est impar­fait. La Bible n’est pas tombée directement du ciel, Dieu a utilisé les hommes qu’il avait à sa disposition pour la faire écrire, comme un artiste est limité dans son expression par les matériaux à sa dis­position.

Un tel raisonnement est juste sur le plan de la chute. Mais il ne tient aucun compte de la toute-puissance de Dieu ni de son interven­tion dans la rédemption. Comme la révélation est un miracle de sa part, l’inspiration qui garde l’écrivain sacre de 1 erreur en est un autre. Si le fait d’utiliser la nature humaine impliquait forcément le péché, alors Jésus-Christ ne pourrait être le Sauveur parfait, ce que prétendent précisément les incrédules.

Nous avons déjà vu que si les écrivains sacrés avaient été aban­donnés à leur faillibilité naturelle, celle-ci se serait forcément étendue à tous les domaines, aussi bien spirituel qu’historique et scientifique. In­versement, s’ils sont inerrants au sujet ae vérités spirituelles, pourquoi ne pourraient-ils l’être concernant les autres matières ?

Si seule devait compter la faillibilité humaine dans la rédaction du texte biblique, encore une fois, comment pourrions-nous y discer­ner le vrai du faux, nous qui sommes faillibles nous-mêmes ? Il ne nous resterait plus que le scepticisme.

1. *La science moderne aurait définitivement détruit l’ancienne idée qu’on avait d’une Bible parfaite.* Aucune personne cultivée, pré­tend-on, ne peut aujourd’hui soutenir l’inerrance de l’Ecriture.

Ceci reste encore entièrement à prouver. Il est vrai que le XIX' siècle a cru devoir opposer la science et la foi, alors que, loin d’être contradictoires, elles se situent sur des plans différents. On pourrait citer toute une liste de grands savants qui, non seulement croient en Dieu, mais affirment leur foi en l’Ecriture.

Dans le chapitre « Difficultés de la Bible » nous verrons com­ment certaines « erreurs » reprochées à l’Ecriture sont envisagées par une science que nous croyons mieux informée. Voici l’opinion du professeur Robert Dick Wilson, de Princeton, titulaire de plusieurs doctorats, connaissant 45 langues et dialectes du Proche-Orient, dont toutes les langues sémitiques : « Je suis arrivé à la conviction qu’au­cun homme n’en sait assez pour attaquer la véracité de l’Ancien Testament. Chaque fois qu’on a pu disposer d’assez de preuves documentaires pour entreprendre un examen critique, les faits bibli­ques rapportés dans le texte original l’ont supporté victorieusement » (cité par A. Lüscher, op. cit., p. 64).

N’oublions pas d’autre part à quel point la « science » est encore relative et changeante. Elle est une tentative continue et progressive d’expliquer les nombreux mystères de la nature. Il serait insensé, et même antiscientifique, de rejeter tout ce que nous appelons les connaissances modernes, parce qu’il reste encore beaucoup à élucider.

Par contre, une déclaration scientifique est toujours sujette à révision et à perfectionnement. Ce que les savants disent aujourd’hui peut être contredit ou complété demain. Quant à la « science théolo­gique », elle est forcément moins contrôlable que les sciences dites naturelles. Elle touche au monde spirituel, et, en ce qui concerne la Bible, elle part trop souvent de données philosophiques et psycho­logiques éminemment subjectives. Selon A. Lüscher, depuis 1850, la critique biblique aurait émis plus de 700 théories, qui devaient être le dernier cri de la science. Aujourd’hui, plus de 600 d’entre elles sont dépassées et abandonnées, pour cause de connaissances plus approfondies et plus étendues (op. cit., p. 16). Nous sommes prêts à nous laisser instruire par la science humaine, mais non pas les yeux fermés. Examinant toutes choses et retenant ce qui est bon (1 Thess. 5.21), nous ne prétendons pas tout démontrer nous-mêmes et ne voulons pas non plus chercher une base rationaliste pour notre foi. Partant de faits vrais, celle-ci sera toujours suscitée et nourrie par une démonstration d’Esprit et de puissance (1 Cor. 2. 4).

1. *Des fautes faites par les copistes sont rendues évidentes par les variantes entre les différents manucrits.*

C’est exact, et nous y consacrons l’un de nos prochains chapitres. Ces fautes affectant environ la millième partie du texte biblique, nous croyons qu’elles ne suffisent pas pour ébranler notre foi en l’inerrance du manuscrit original (pour ce dernier terme, voir plus bas, p. 124).

1. *Les citations de 1\*Ancien Testament dans le Nouveau,* prenant des libertés avec le texte, n’ont pas l’air de le considérer comme intangible.

Ceci encore nous a paru mériter d’être examiné de près : nous l’avons fait p. 90 et ss. Bornons-nous à rappeler ici que le Christ et les apôtres, responsables de ces citations, ne cessent de témoigner à l’égard de l’Ecriture une confiance et une soumission totales.

1. *En affirmant l’inerrance, on < pétrifie > le texte biblique.* C’est l’expression employée par J. K. S. Reid : « La Parole de Dieu est ainsi pétrifiée dans un document mort » *(The Authority of Scripture,* P- 279.\

Voici comment S. Van Mierlo résume la question (op. cit., p. 234). « Les théologiens opposés à l’inspiration plénière disent que c’est une erreur profonde de croire une chose simplement parce qu’elle est dans la Bible. Ceci, pour deux raisons : 1) Il y a sans aucun doute des erreurs historiques et scientifiques dans la Bible, et on s’expose ainsi sans cesse à des controverses avec la science. 2) Une Bible sans erreur serait comme une idole et exercerait une autorité inadmissible sur notre esprit. Nous accepterions alors ses enseignements comme vrais d’une manière mécanique, sans foi personnelle au Seigneur Jésus- Christ qui constitue la vraie révélation divine. La Bible ne serait alors qu’un recueil de doctrine, donc une « lettre » morte. Nous au­rions alors affaire à une religion d’autorité qui dit ce qu’il faut

croire et dont on accepte l’enseignement sans passer par une expé­rience personnelle ». .

Un tel raisonnement nous paraît insoutenable. Pourquoi le texte biblique serait-il pétrifié s’il contient plus de vérité divine et moins d’erreur humaine ? Dieu a donné pour nous à ses prophètes des «oracles vivants» (Act. 7.38). La Parole écrite est celle du Saint- Esprit (Hbr. 3.7), elle est toujours vivante et efficace (4. 12). D’elle émane une puissance de vie, précisément parce qu’elle est en même temps divine et humaine.

1. *La doctrine de l’inerrance empêcherait la foi de s’exercer.* « La vieille doctrine protestante de l’inspiration verbale transforme la vivante Parole de Dieu en un texte sacré ; la négation qui en découle du caractère humain de l’Ecriture, non seulement ignore et mécon­naît la possibilité d’erreur, mais aussi la réalité de la foi » (H. Vogel, *God in Christ,* p. 139). Nous avons déjà suffisamment parlé préci­sément du côté humain de l’Ecriture, et du rôle joué par la personna­lité de ses rédacteurs. Quant à la « foi réelle », ne peut-elle vrai­ment s’exercer qu’à partir du moment où l’on reconnaît des éléments erronés dans l’Ecriture ? (cf. Finlayson, *Révélation and the Bible,* P- 227)«

Les arguments ci-dessus révèlent une méconnaissance complète du rôle du Saint-Esprit dans l’illumination et la régénération du lecteur. Le texte inspiré ne nous devient intelligible que si nous recevons par la foi le Sauveur qu’il nous révèle, et laissons par là-même le Saint- Esprit nous régénérer. Pour les lecteurs de l’Ecriture, « un voile est jeté sur leurs cœurs ; mais, lorsque les cœurs se convertissent au Sei­gneur, le voile est ôté. Or... là où est l’Esprit du Seigneur; là est la liberté» (2 Cor. 3. 15-17).

D’autre part, quel est ce « Christ, seule vraie révélation divine » que le texte pleinement inspiré empêche de connaître, sinon celui de l’expérience personnelle du lecteur, variable selon chaque individu et chaque éminent théologien ?

En ce qui nous concerne, nous voudrions, avec Warfield, répéter avec force ce qui suit. Ainsi que pour toutes les autres doctrines, notre foi en l’inspiration verbale est basée sur les affirmations de l’Ecriture elle-même. Nous ne disons pas : Qu’enseignent les confes­sions de foi ? Que disent les théologiens ? Que déclare l’autorité de l’Eglise ? mais : Que nous enseigne la Bible elle-même ? Nous nous appuyons donc entièrement sur un fait exégétique, c’est-à-dire sur l’étude minutieuse et respectueuse du texte. Si la critique, par ses découvertes, avait rendu insoutenable la doctrine de l’inspiration plénière, nous ne serions pas seulement forcés d’abandonner « une théorie particulière de l’inspiration » ; nous abandonnerions les apô­tres et le Seigneur Lui-même (dont c’est le clair enseignement) com? me nos maîtres de doctrine et d’exégèse (op. cit.» pp. 179-180). Ce serait précisément renoncer à l’attitude de foi dans laquelle, avec l’aide de Dieu, nous voulons persévérer.

Certains, enfin, n’hésitent pas à nous dire : « En insistant telle­ment sur la nécessité d’un texte totalement inspiré sans lequel on ne serait sûr de rien, n’obéissez-vous pas à un simple besoin psycho­pathologique de sécurité ? » Là encore nous répondons qu’il ne faut pas renverser les valeurs. L’homme, naturellement dans les ténèbres, aspire à être conduit dans la lumière et la vérité, de même qu’il ne saurait vivre sans une espérance terrestre et éternelle. Ce besoin ne suffirait pas à fonder la doctrine qui nous occupe, mais Dieu, qui a mis en nous une telle aspiration, y répond par une révélation parfaite de sa personne adaptée à notre situation présente. Il se peut évidem­ment qu’il Lui plaise d’amener à la conversion au Christ une per­sonne par un témoignage oral ou peut-être écrit (un traité par exemple), eux-mêmes imparfaits. Mais des témoignages aussi limi­tés ne sauraient suffire pour « annoncer tout le conseil de Dieu ». C’est le Seigneur Lui-même qui a lié indissolublement le message du salut à une révélation écrite digne de confiance. A partir de ce mo­ment-là, on renie le premier en rejetant la seconde.

1. *Uiner rance paraît surtout avoir le grand tort de limiter la liberté des critiques.* Cela ressort clairement des déclarations ci-des­sus. On ne veut pas être lié par un texte sacré, un recueil de doctrines, une religion paternaliste qui nous dise ce qu’il faut croire. Une Bible sans erreur exercerait sur l’esprit une autorité inadmissible ! Le professeur Brunner dit : « Le fondamentaliste est l’esclave du texte biblique... Ceci fait de la Bible une idole et de moi son esclave » (cité dans *Révélation and the Bible,* p. 232).

Evidemment que si chacun s’arroge le droit de qualifier n’im­porte quelle partie du texte d’erreur, de contradiction, de légende ou de mythe, il jouira à son égard d’une totale liberté. Si nul ne peut affirmer qu’un passage donné exprime une vérité, le critère d’appré­ciation sera d’autant plus personnel et subjectif. Finalement la « conscience religieuse » de l’individu et simplement sa raison auront supplanté l’autorité de la révélation divine. L’expérience nous mon­tre qu’elles ne sont pas près de capituler devant celle-ci.

Quant au témoignage intérieur du Saint-Esprit, il est clair qu’il se poursuit dans la ligne de la vérité qu’il a Lui-même déjà révélée.

1. *Le pape de papier.*

On entend souvent dire : Luther a libéré la chrétienté du pape de Rome, et les protestants orthodoxes l’ont remplacé par un pape de papier. Nous ne croyons pas à l’Eglise infaillible, et vous voulez nous imposer l’Ecriture infaillible. Jésus-Christ seul est infaillible et devrait avoir cette suprême autorité. Les protestants ont mis la Bible à la place du Christ, et c’est une de leurs grandes faiblesses (cf. Ed. J. Young, op. cit., p. 104).

Ce sont là des sophismes. Luther et les croyants évangéliques n’ont rien inventé. Ils sont simplement retournés à la position scrip­turaire du Christ et des apôtres (voir plus loin, pp. 197 et 204), sou­mis sans réserve à l’Ecriture pleinement inspirée. Mais cette question d’autorité est de la plus haute importance et nous y reviendrons bien­tôt. Relevons ici que l’autorité spirituelle ne peut avoir que trois formes :

l’autorité du Seigneur et de sa révélation écrite ;

l’autorité de l’Eglise et de son pape infaillible ;

l’autorité de la raison humaine, qui se proclame elle aussi sou­veraine.

Les Réformateurs ont-ils vraiment supplanté Christ par l’Ecriture ? Au contraire, puisque nous ne connaissons Christ que par elle. Ayant rendu au monde une Bible ouverte, ils ont merveilleusement prêché l’Evangile de la grâce en Jésus-Christ. Ed. J. Young dit encore à ce propos : « Ceux qui ont tellement peur d’un pape en papier, d’une Bible infaillible, ont en eux-mêmes une autorité infaillible : l’esprit humain... Le Christ des théologiens modernes, la < seule Parole de Dieu » est-il le Fils éternel de Dieu, né de la vierge Marie, crucifié pour l’expiation de nos péchés, ressuscité corporellement ? En tout cas pas pour Brunner, Niebuhr, Bultmann... » (op. cit., p. 107).

La seule manière de respecter la seigneurie de Christ est d’appren­dre à Le connaître dans l’unique révélation que nous ayons sur Lui, et d’obéir à son enseignement comme à celui des prophètes et des apô­tres qu’il a confirmé de toute son autorité.

1. *Le danger de « bibliolâtrie ».*

Ceux pour lequels la Bible est pleinement inspirée et inerrante, sont aussi constamment accusés de bibliolâtrie. « Le fondamentaliste fait de la Bible une idole, dont il est l’esclave. » En réalité, rien n’est plus faux pour les évangéliques sincères, dont le seul désir est d’ado­rer et de glorifier le Seigneur révélé par la Bible. Cette dernière n’est que son porte-parole, l’instrument forgé par le Saint-Esprit pour nous Le faire connaître.

Nous développerons plus en détail ce point important à propos de l’autorité souveraine des Saintes Ecritures (p. 289 ss).

1. *Paul n'avoue-t-il pas lui-même qu'il n'était pas toujours inspiré ?*

Il écrit aux Corinthiens :

« Ce que je vous écris est un commandement du Seigneur » (1 Cor. 14. 37) ;

« A ceux qui sont mariés, j’ordonne, non pas moi, mais le Sei­gneur.. » (7. 10) ;

« Aux autres, ce n’est pas le Seigneur, c’est moi qui dis.. » (v. 12) ; « ...C’est ainsi que j’ordonne dans toutes les Eglises.. \* (v. 17) ; « Pour ce qui est des vierges, je n’ai point d’ordre du Seigneur ; mais je donne un avis, comme ayant reçu du Seigneur miséricorde pour être fidèle » (v. 25).

Paul touchait à un sujet très grave, comportant sur la question du divorce une modification de la loi de Moïse. Il n’y a pas de doute qu’il se savait pleinement inspiré pour oser dire : ceci est un com­mandement du Seigneur.Toutefois il montre que, si certaines règles sont absolues, dans certains cas pratiques Dieu laisse l’homme déci­der d’après sa conscience, ses circonstances et son don particulier (v. 6-7, 8-9, 36, 39). Paul, avec sa grande expérience et sa vocation spéciale, se sent libre de donner un avis fidèle, inspiré par l’Esprit du Seigneur (v. 40). Il n’y a rien de faux dans ce qu’il dit, rien qui porte atteinte à l’inerrance du texte.

1. *La Bible ne rapporte-t-elle pas des choses qui sont fausses en elles-mêmes ?*

Très certainement, puisqu’elle cite des paroles du diable, comme des déclarations des ennemis de Dieu, et qu’elle raconte même les plus grands péchés des croyants. Cela ne veut évidemment pas dire que le Seigneur en prenne la responsabilité ! Il a voulu cependant que ces choses soient écrites très exactement pour notre instruction, sous le contrôle de son Esprit.

1. *Peut-on faire porter l'inspiration et Vinerrance sur des détails vraiment insignifiants* ? Paul dit à Timothée que, pour son estomac, il devrait prendre un peu de vin, et ne pas boire que de l’eau (1 Tim. 5. 23). De Rome, le vieil apôtre prisonnier demande avant l’hiver qu’on lui apporte le manteau qu’il a laissé à Troas chez Carpus, ainsi que les livres et surtout les parchemins (2 Tim. 4. 13). Le pas­sage de Rom. 16. 1-16 est rempli de termes d’amitié et d’appréciation personnelle pour les personnes que Paul fait saluer à Rome. De doctes professeurs ont gravement déclaré que des détails si insigni­fiants, si triviaux même, étaient indignes de l’inspiration. L’Ecriture a décidément de la peine à satisfaire tout le monde ! Ne s’acharne-t-on pas d’autres fois à souligner son caractère humain ? Des passages comme ceux-ci nous paraisssent précisément montrer le parfait na­turel du style biblique, en même temps que les traces laissées par la personnalité, les affections, les circonstances de l’auteur. De telles indications prouvent justement que l’Ecriture ne peut avoir été dictée mécaniquement.

A propos de 2 Tim. 4.13, mentionnons la remarque intéressante

d’Erasme • « Voyez en quoi consistaient les biens de l’apôtre : un manteau pour le garantir de la pluie et quelques livres ». Et celle-ci de Grotius : « Voyez quelle était la pauvreté du grand apôtre, qui regardait un objet de si peu de valeur, laissé à une si grande distance, comme une perte pour lui » (cite par Rob. Haldane, *Dieu a parle,* rééd. Voix de l’Evangile, Marseille, p. 70). ,

Nous pourrions encore trouver d’autres objections a rincrrance de l’Ecriture, mais elles ne feraient que redire sous d’autres formes la même opposition de principe à l’autorité de la révélation biblique. Abordons un autre côté positif et important de notre sujet.

V. INERRANCE DU MANUSCRIT ORIGINAL.

1. *Dieu a veillé à ce que la rédaction du message soit fidèle à la révélation donnée.* Nous croyons qu’il est conforme à l’Ecriture d’une part, ainsi qu’à la nature et à l’honneur de Dieu d’autre part, d’af­firmer qu’en inspirant chaque auteur sacré, Il a veillé à ce que son manuscrit original soit préservé d’erreur. A quoi servirait-il de dire que Dieu a parlé, si l’expression écrite de cette Parole ne reproduisait pas fidèlement ce qu’il avait dit ?

Nous avons déjà vu à quel point une telle affirmation fait partie intégrante de la notion d’inspiration (cf. p. 65). Si la Bible tout entière prétend être la Parole de Dieu, il a bien fallu qu’elle le soit intégralement ; sinon, ses auteurs se seraient trompés eux-mêmes, ou nous auraient trompés.

1. *Il est évident d'autre part qu'en aucun cas le manuscrit origi­nal n'a été préservé.* Nos chapitres sur la transmission du texte, les variantes et les difficultés de la Bible expliquent dans quel état se trouve le texte actuellement dans nos mains, dont on ne peut pas dire qu’il soit inerrant. E. Brunner dit que les fondamentalistes, en face des contradictions et des inconséquences découvertes par les critiques, ont dû recourir à un « original infaillible, dont on ne sait que deux choses : premièrement, qu’il était la Parole infaillible de Dieu, et deuxièmement, qu’il était la même Bible que celle d’aujourd’hui quoique très différent d’elle ». Brunner condamne cela comme « des artifices apologétiques ». Il va sans dire que cette présentation des faits est grossièrement déformée, comme nous allons le voir ci- dessous.
2. *Pourquoi est-il important que le manuscrit original, lui, ait été sans erreur* f Ne pourrions-nous pas nous passer même de savoir ce qu’il était, puisque Dieu n’a pas permis que nous l’ayons ? Les savants peuvent se reporter au texte hébraïque et grec, tel que nous l’ont transmis les copistes. Mais le lecteur ordinaire, dans sa propre langue, doit se contenter d’une traduction forcément imparfaite et plus éloi­gnée encore du manuscrit original. Si Dieu le bénit déjà par ce moyen, pourquoi réclamer davantage ?

*Premièrement,* nous croyons que la véracité de Dieu est en jeu, ainsi que sa puissance à Se révéler non seulement à un individu, mais à l’humanité. Si Dieu avait dès le début laissé se glisser l’erreur dans la rédaction de son message, que devrions-nous penser de Lui ? (La transmission de ce message écrit jusqu’à nos jours est un autre problè­me, que nous reprenons p. 168). On en revient toujours à la même question : si le manuscrit original contenait déjà des choses fausses, qui nous dira jusqu’où va cette mesure d’erreur, et qui nous permettra de la déceler ? Nous serions dans la plus complète incertitude.

*Deuxièmement,* il est évident que le rédacteur du texte original avait une tâche infiniment plus difficile et déterminante que celle d’aucun copiste ou traducteur après lui. D’après L. Gaussen, parlons tout d’abord du texte original par rapport aux *traductions* qui en se­ront faites au cours des siècles.

1. L’auteur sacré devait donner une forme humaine au message divin, opération mystérieuse, délicate et exposée à l’erreur s’il en fut, pour laquelle tout le secours de l’Esprit était nécessaire. La pensée du Seigneur s’étant en quelque sorte incar­née dans le langage humain, il ne s’agit plus, lorsqu’on la traduit, de lui donner un corps, mais seulement de la faire changer d’habit ; de lui faire dire en notre propre langue ce qu’elle avait dit en hébreu et en grec, de remplacer modestement chacun de ses mots par une expression équivalente. C’est une opération comparativement très inférieure à la précédente ; à la rigueur elle pourrait être faite par un non-croyant de bonne foi, connaissant à la perfection les langues en question.
2. L’auteur du texte original, sans une entière inspiration, aurait été infiniment plus en danger d’erreur que les traducteurs. Le travail de ceux-ci s’est fait par un grand nombre d’hommes, de toute langue et de tout pays, qui pouvaient y consacrer tout leur temps et tous leurs soins, qui se contrôlaient de siècle en siècle, qui s’instruisaient et se perfectionnaient les uns les autres. Le texte original, au con­traire, a dû être écrit dans un moment donné, par un seul homme, une fois pour toutes. Personne n’était avec cet homme que son Dieu, pour le redresser, lui fournir de meilleures expressions s’il se trom­pait. Si donc Dieu ne l’a pas fait, personne ne l’a pu faire.
3. Tandis que tous les traducteurs des Ecritures ont été des per­sonnes cultivées, spécialisées dans l’étude des langues, les auteurs sa­crés étaient souvent des hommes ignorants, peu entraînés à écrire leur propre langue. Ils auraient été incapables de rédiger seuls de façon impeccable la révélation divine.
4. La pensée de Dieu traversait comme un éclair l’esprit du prophète. Elle ne peut plus se retrouver aujourd’hui ailleurs que dans l’expression rapide qu’il lui a donnée en écrivant. S’il avait mal dit, où retrouverait-on dans sa pureté le message divin ? La faute serait irréparable, elle aurait taché sans remède le livre éternel. Il en est tout autrement des traductions. Puisque nous avons aujourd’hui un texte biblique extrêmement proche de l’original (voir le chapitre sur les variantes, p. 168), nos versions peuvent être sans cesse corrigées et recorrigées, afin qu’elles lui deviennent aussi conformes que possi­ble. Ce travail se poursuit de siècle en siècle, et l’on peut aujourd’hui encore redresser la Vulgate de S. Jérôme après 1500 ans, la traduc­tion de Luther après 450 ans, la Version Autorisée anglaise après 350 ans, la traduction de L. Segond après environ un siècle. Com­bien il était important que le texte original soit donné sans erreur et qu’il nous soit transmis avec une rigoureuse fidélité !

A ce propos, relevons encore une pensée de Gaussen. Le texte bi­blique est de Dieu, ou n’est pas de Dieu. S’il ne l’est pas, j’aurai beau le transcrire avec exactitude, je ne le rendrai pas plus digne de foi. Et s’il est de Dieu, j’aurai beau en reproduire mille copies inexactes : mes inepties ou mes infidélités ne sauraient faire qu’il n’ait pas été donné de Dieu. Si le livre des Macchabées était un simple livre hu­main aux jours de Jésus-Christ, mille décrets de l’Eglise Romaine ne sauraient faire qu’en 1560 il ait été subitement transsubstantié en un livre divin (op. cit., pp. 70-71).

1. Si le texte original était fautif, le champ des erreurs possibles qui en découleraient irait sans cesse en s’élargissant. Au contraire, s’il a été inerrant, les possibilités d’erreur dans les copies et les tra­ductions iront sans cesse en se rétrécissant. L’étude minutieuse des innombrables exemplaires des Ecritures en notre possession, la décou­verte de manuscrits nouveaux comme ceux du Sinaï et de la Mer Morte, les progrès de l’exégèse et de la philologie, la révision cons­tante des traductions, tout cela a merveilleusement contribué à con­firmer le texte de base et à éliminer bien des fautes de copie et de traduction commises au cours des siècles. Une fois de plus, un tel progrès présuppose un manuscrit original sûr duquel tout découle, quel gue soit l’éloignement où nous nous trouvons de lui.

L. Gaussen conclut en ces termes : « Qui ne sentira donc mainte­nant à quelle distance énorme toutes ces considérations placent le texte de la Bible de celui des versions, quant à l’importance de l’ins­piration verbale ? Entre la traduction des pensées de Dieu en mots humains, et la simple version de ces mots en d’autres mots, il y a distance comme du ciel à la terre. Pour l’une, il fallait Dieu ; pour l’autre, c’était assez de l’homme. Qu’on ne dise donc plus : À quoi nous servirait l’inspiration verbale dans l’une (le manuscrit original), 126

si nous n’avons pas cette inspiration dans Vautre (la traduction subsé­quente) ? car entre ces deux termes qu’on voudrait égaler, il y a pres­que l’infini » (op. cit., pp. 56-64).

Ecoutons encore une voix toute récente, celle du Dr J. I. Packer *(F undamentalism and the Word of God,* IVF, London 1958, p. 90). « On suggère que nous ne pouvons être sûrs qu’aucun texte en notre possession nous communique le véritable sens de la Parole inspirée... Mais la foi en la fidélité de Dieu autorise la confiance que le texte est suffisamment certain pour ne pas nous égarer. Si Dieu nous a donné les Ecritures dans un but pratique — rendre sage à salut par la foi en Jésus-Christ — il est permis de conclure qu’il ne laissera jamais le texte se corrompre à tel point qu’il devienne inutile. Il est remar­quable que les hommes du Nouveau Testament n’hésitaient pas à se fier aux paroles de l’Ancien Testament tel qu’ils l’avaient, comme en une révélation sûre de la pensée de Dieu. Cette attitude de foi en la suffisance du texte est confirmée, autant qu’elle peut l’être, par le verdict unanime des spécialistes de critique textuelle. Pour eux, le texte biblique est excellemment préservé, et aucun point de doctrine n’est obscurci par un seul des cas peu nombreux où la bonne manière de lire demeure incertaine. Le professeur F. F. Bruce résume l’opinion des savants aussi bien que des croyants bibliques, en disant : « Par le « soin particulier et la providence de Dieu » (confession de foi de Westminster), le texte biblique nous est parvenu dans un état de pu­reté substantielle si grand que même l’édition la moins critique de l’hébreu ou du grec... ne peut obscurcir effectivement le véritable message de la Bible ou neutraliser sa puissance salvatrice. »

1. *Pourquoi Dieu n'a-t-Il pas permis que le manuscrit original parvienne jusqu'à nous ?* Serait-ce pour nous garder d’en faire une idole ? Les chrétiens de Rome, par exemple, qui tenaient dans leurs mains le texte autographe de l’épître de Paul, attachaient leur foi directement au message inspiré (tout comme nous sommes appelés à le faire aujourd’hui). Mais plus tard, cette foi devenant moins vi­vante, n’aurait-on pas été tenté de faire du document matériel sorti des mains de l’apotre une sorte de relique, ou même de fétiche ? L’exemple du serpent d’airain devenu l’objet d’un culte et finale­ment détruit par Ezéchias devrait nous faire réfléchir là-dessus (Nb. 21.8-9 ; 2 R. 18.4).

Etant privés du manuscrit original, nous sommes d’autant plus amenés à étudier les documents existants, à les comparer, à les rap­procher de plus en plus du texte primitif, qui malgré tout n’est pas si loin de nous. Ayant été saisis par le puissant message de l’Ecri- ture, et bouleversés par sa révélation du Dieu vivant, nous ne sau­rions lui refuser la pleine adhésion de notre foi. Nous pouvons adopter une telle attitude, même si nous ne sommes pas encore capa-

blés d’expliquer, de démontrer et d’harmoniser totalement le peu qui nous paraît encore obscur. A

Nous sommes d’ailleurs bien obligés d’accepter de la meme ma­nière toutes les grandes doctrines bibliques :

la Trinité : Dieu révélé en trois Personnes

l’incarnation : Jésus-Christ, à la fois Dieu et homme

la chute : l’homme incapable de faire le bien et pourtant respon­sable

la justification : le croyant pécheur et juste à la fois

la prédestination : l’élection éternelle et la liberté de l’homme

la résurrection : un corps nouveau qui sera en même temps spirituel

la perdition éternelle : comment la concilier avec l’amour de Dieu ?

Nous croyons toutes ces choses sur la foi de l’Ecriture, dont le témoignage de vérité nous a convaincus, même si nous ne pouvons en élucider chaque détail. Il nous est donc possible de recevoir aussi par la foi la doctrine de l’inspiration et de l’inerrance : le Livre à la fois pleinement de Dieu et de l’homme, gardé de l’erreur pour nous révéler de façon sûre la vérité.

Ceci dit, la foi en l’inerrance ne nous accule pas du tout à une attitude obscurantiste, qui refuserait de voir des problèmes évidents et redouterait la lumière de la véritable science. La foi évangélique sait distinguer entre la critique positive et la critique négative. Elle s’efforce d’examiner toutes choses et de retenir ce qui est bon. C’est au contraire le rejet sommaire du témoignage rendu à l’intégrité de l’Ecriture par le Christ, les apôtres et une immense quantité de faits réels, qui nous paraît vraiment antiscientifique. Nous allons précisément tenter d’aborder maintenant quelques-uns des problè­mes en cause.

CHAPITRE X

Les difficultés de la Bible

Une opinion très répandue aujourd’hui est que les nombreuses erreurs et contradictions contenues dans la Bible font douter, non seulement de son infaillibilité, mais même de son inspiration. Les découvertes de la Science, les « résultats assurés de la critique » au­raient démontré le peu de confiance que l’on pourrait accorder au texte de l’Ecriture. Les théologiens les plus célèbres déclarent qu’elle n’est qu’un témoignage faillible rendu à la révélation par des hom­mes faillibles eux aussi.

Nous reconnaissons sans ambages que le texte présente des diffi­cultés. Mais encore faut-il découvrir celles qui sont réelles, les déli­miter et examiner si elles comportent ou non une solution.

1. DIFFICULTÉS IMAGINAIRES.

Il est incontestable qu’on a fortement exagéré les problèmes pré­tendument insolubles dans la Bible. Warfield dit que souvent, ils sont seulement apparents, et, comme les fantômes, s’évanouissent lorsqu’on s’en approche (op. cit., p. 221). En voici quelques-uns qui, nous sem- ble-t-il, ne devraient en aucune façon nous troubler.

1. *Le firmament.* L’opinion généralisée des critiques est que pour les Hébreux, le ciel était une voûte solide et fixe, dans laquelle les étoiles étaient plantées comme des clous. La Bible ne dit absolument rien de pareil. *Firmament* est une erreur de traduction de la Vulgate, et le terme de Gen. 1. 6 signifie en réalité une étendue inconsistante. Ce sont Aristote et les anciens qui se figuraient le ciel comme une sphère solide. Si de rares passages bibliques parlent poétiquement des colonnes et des fondements des cieux (Job 26. 11 ; 2 S. 22. 8), il est dit ailleurs que Dieu « étend le septentrion sur le vide, il suspend la terre sur le néant > (Job 26. 7).
2. *La femme de Caïn.* D’où est-elle venue, puisqu ayant Gen. 4. 17, il n’avait été question que du premier couple et de leurs deux fils ? Certes, mais selon Gen. 5. 4, Adam vécut fort longtemps et en­gendra « des fils et des filles ». En ces débuts de l’humanité, Caïn épousa donc sa sœur. (Qu’on se souvienne à ce propos que pendant des siècles la couronne d’Egypte se transmettait par les femmes, et que le nouveau Pharaon, pour régner, épousait sa propre sœur.)
3. *Le lièvre qui rumine* (Lév. 11.6). On s’est demandé si le lièvre avait été mis parmi les ruminants à cause d’un mouvement particulier de ses mâchoires, alors qu’en réalité c’est un rongeur. Mais il est très possible que notre traduction de l’hébreu *arnebeth,* basée sur l’équivalent donné par les LXX, soit fausse et que cet animal ne soit pas un lièvre. Tout linguiste sait combien il est difficile parfois de trouver d’une langue à l’autre l’équivalent des noms de fleurs, de plantes et d’animaux. On a également eu de la peine à préciser le sens de l’hébreu *béhémoth* de Job 40. 10. Segond l’a interprété par hippopotame, la Synodale par rhinocéros, tandis que Darby a tout simplement laissé béhémoth.

Etant donné que cet argument particulier ne cesse d’être utilisé, comme une preuve irréfutable des erreurs de la Bible, citons à titre documentaire un récent article de Fr. Prévost dans « La Vie des Bêtes» (oct. 1965, p. 36) qui semble donner raison à la traduction courante de Lév. 11.6. (Il s’agit d’une revue publiée sous le contrôle scientifique du Prof. C. Bressou, membre de l’institut, directeur honoraire de l’Ecole Vétérinaire d’Alfort.) « Une chose est absolu­ment certaine et incroyable, le lièvre et le lapin ruminent ! Cette étrange constatation avait déjà été faite dans l’antiquité, mais per­sonne n’y croyait vraiment : on tenait cette affirmation pour fan­taisiste. » Selon l’article, les aliments dirigés normalement sont expul­sés sous forme de petites boules vertes, récupérées par l’animal le plus souvent avant qu’elles ne tombent à terre. L’absorption de ces boules serait la source d’un apport nutritif considérable. Il ne s’agit pas là de scatophagie comme on pourrait le croire a priori, mais bien d’une sorte de rumination particulière à ces animaux.

1. *Les prétendus \* doublets ».* C’est un axiome chez les critiques ?|u’un événement ne peut pas s’être renouvelé un peu plus tard et de açon légèrement différente. Le second récit est aussitôt taxé de « doublet », preuve évidente qu’un autre auteur a inséré dans le texte un plagiat de la première relation. Qu’Abraham ait menti une première fois au sujet de sa femme (en réalité sa demi-sœur) devrait exclure qu’il le fasse une seconde fois (Gen. 12. 10-20 et 20.1-13). Si Isaac tombe plus tard dans le même péché, le « doublet » du coup devient «triplet»! (Gen. 26.7-11). Cette interprétation ne s’im­pose nullement, car rien malheureusement, sinon un préjugé théolo­gique, n’empêche les hommes de tomber deux fois dans le même péché, ni les fils d’imiter en cela leurs pères.

Les critiques ont une liste imposante de tels doublets. Citons-en seulement quelques-uns : *les deux rochers* frappés par Moïse (Ex. 17. 1-7 ; Nb. 20. 1-13) ; la double remise des *tables de la loi* (Ex. 31. 18 ; 32. 19 et 34. 1-4, 28) ; la répétition de *Voraison dominicale* (Mt. 6. 9-13 et Luc 11. 1-4) et du *sermon sur la montagne* (Mt. 5 à 7 et Luc 6. 20-49). En .étudiant de près ces quatre derniers passages, on constate en effet par les différences de détails, de présentation et de circonstances que ces paroles si importantes ont dû être prononcées à plusieurs reprises par Jésus. Aucune des relations ci-dessus ne dit rien?\* de faux, et les divers textes se complètent les uns les autres. Les deux *., multiplications des pains* (Mt. 14. 15-21 et 15. 32-38) présenteraient aussi des « contradictions » flagrantes : la première fois, 5 pains et 2 poissons, 12 paniers de restes, 5000 hommes nourris ; la deuxième fois, 7 pains, quelques petits poissons, 7 corbeilles de restes, 4000 hommes nourris. — Pour nous, rien n’a empêché Jésus de répéter un • tel miracle dans des circonstances légèrement différentes (cf. Mt. 16.9).

L’exemple le plus ridicule de « doublet » est la répétition de *Vannonce de la naissance de Jésus par un ange.* Le fameux critique Strauss ne cite pas moins de cinq contradictions entre le récit de la visite de l’ange à Joseph (Mt. 1. 18-25), et l’annonciation faite à Marie (Luc 1. 26-38). Warfield remarque à ce propos qu’on pourrait tout aussi bien trouver des désaccords inadmissibles entre tel récit de la guerre de l’indépendance de la Hollande, et tel autre de la guerre de Crimée ! (op. cit., p. 435).

1. *La \* baleine > de Jonas.* Chacun sait que le gosier de la baleine est si étroit qu’un homme ne pourrait aucunement y passer. La Bible aurait donc tort... si elle parlait effectivement de baleine ! En réalité le texte ne mentionne qu’un *grand poisson* (Jon. 2. 1). Or, il est notoire que les requins, par exemple, peuvent engloutir un corps humain tout entier. (On cite même le cas récent d’un homme qui a été retiré vivant d’un cachalot.)
2. *L’expression « trois jours et trois nuits ».* « Le Fils de l’homme sera trois jours et trois nuits dans le sein de la terre » (Mt. 12. 40). En fait, Il y a été la veille du sabbat, le sabbat, et jusqu’au matin du premier jour de la semaine. Le jeune Egyptien trouvé par David près de Tsiklag, abandonné malade depuis trois jours, n’avait rien mangé ni bu « depuis trois jours et trois nuits » (1 Sam. 30. 12-13). Esther demande qu’on jeûne avec elle pendant trois jours, la nuit et le jour ; puis, le troisième jour (et non le quatrième), elle se présente devant le roi (Esth. 4.16 ; 5.1). Il ressort de ces textes que chez les Hébreux (de même que souvent chez nous au point de vue légal) une fraction de jour comptait pour un jour entier, que désignait l’expres­sion < un jour et une nuit ». Nous rappelons à ce propos ce que nous disions plus haut sur la nécessité de replacer les récits et les expres­sions bibliques dans leur contexte historique et culturel. Sinon, nous imaginerons forcément des contradictions qui n’existaient ni dans l’esprit des écrivains, ni dans celui des lecteurs.
3. *Y a-t-il opposition entre le texte de Jér. 7. 22-23 et la loi de Moïse?* Dans une explosion d’indignation contre'le formalisme, les rites purement extérieurs, l’horreur des holocaustes d’enfants offerts Baal (19. 4-5), le Seigneur s’écrie : « Je n’ai point parlé à vos pères et je ne leur ai donné aucun ordre... au sujet des holocaustes et des sacrifices. Mais voici l’ordre que je leur ai donné : Ecoutez ma voix, *y* et je serai votre Dieu». Il parle ici de quelque chose de relatif en termes absolus, comme Jésus en disant que nous devons haïr notre père et notre mère (Luc 14. 26). Le premier commandement de la loi Muétait d’aimer Dieu et d’obéir à sa voix. Les rites et les sacrifices *ve­naient* ensuite, et perdaient toute valeur si la première condition n’était pas remplie. Jérémie indique très clairement qu’Israël avait reçu la loi de Moïse à sa sortie d’Egypte, avec l’alliance et l’arche de l’alliance, puis plus tard le temple. Toutefois, la loi étant méprisée, Dieu détournait sa face des jeûnes, des holocaustes et des offrandes qu’il avait pourtant ordonnés (cf. par ex. Jér. 2. 18 ; 3. 16 ; 5. 4-5 ; 6.19-20 ; 7. 4 ; 11. 3-4 ; 15. 1, etc.). Il s’exprime de la même manière en Esaïe 1.11-15: « Qu’ai-je affaire de la multitude de vos sacrifi­ces... J’ai en horreur l’encens, les nouvelles lunes, les sabbats et les assemblées... quand vous multipliez les prières, je n’écoute pas : vos mains sont pleines de sang ».

O. T. Allis fait à ce propos une démonstration très pertinente dans *The Five Books of Moses* (The Presbyterian and Reformed Publishing Company, Philadelphia 1943, pp. 168-172). Il relève que l’expression traduite par *au sujet de* («Je ne leur ai donné aucun ordre au sujet des holocaustes », Jér. 7. 22), est rendue ailleurs par *à cause de* (« L’Eternel s’irrita contre moi à cause de vous », De. 4. 21 ; « L’Eternel avait frappé... Abimélec, à cause de Sara », Gen. 20. 18).Une autre nuance serait également *par égard pour* (en an­glais : for the sake of). Cela revient à dire que Dieu n’a point parlé la cause des holocaustes en eux-mêmes. Les sacrifices avaient leur / place dans le culte, mais sans la piété ni la sincérité ils perdaient f toute valeur (cf. 1 Sam. 15.22; Ps. 51.18-19 et 21 ; Os. 6.6; î voyez aussi Ps. 50. 8-14).

De toute façon, rien ne justifie l’usage que les critiques ont fait de ce seul verset de Jér. 7. 22 pour éliminer les livres et la loi de Moïse, comme s’ils n’avaient pas existé avant d’avoir été forgés par des faussaires principalement au retour de la captivité. Le témoi­gnage unanime de l’Ancien Testament et l’expérience historique d’Is­raël s’inscrivent en faux contre une telle supposition.

IL DIFFICULTÉS RÉSOLUES PAR UNE MEILLEURE INFORMATION.

Le progrès des sciences naturelles et très particulièrement de l’archéologie a permis de répondre à beaucoup de questions soule­vées. En effet, si l’on n’accepte pas comme vraie la révélation bibli- 3ue, on a vite fait de la taxer d’erreur dès qu’elle paraît en contra- iction avec les idées reçues ou les connaissances du moment. L’ob­jection tombe évidemment dès qu’une lumière nouvelle vient confir­mer la Bible, mais on se garde de rappeler l’hypothèse savante qui l’avait mise en doute. Ici encore, devant l’abondance de la docu­mentation, bornons-nous à citer quelques exemples.

1. *Le nombre des étoiles.* Dieu dit à Abraham : « Regarde vers le ciel, et compte les étoiles, si tu peux les compter... Je multiplierai ta postérité comme les étoiles du ciel et comme le sable qui est sur le bord de la mer » (Gen. 15. 5 ; 22. 17). Or, pendant longtemps, au moins jusqu’à l’époque de Pascal, on a cru exact le chiffre de 1022 étoiles fixé par l’astronome Ptolémée. Qui avait raison en suggérant le nombre incalculable des astres ?
2. *Le « géocentrisme* ». Avant Képler, on a vraiment pensé trou­ver dans la Bible l’enseignement que la terre était le centre de l’uni­vers, immobile, parce qu’on avait soi-même cette fausse conception. En réalité, si l’Ecriture parle du point de vue de l’homme, elle laisse bien entrevoir d’une part la petitesse de la terre, et d’autre part la grandeur infinie du Créateur et de sa création. Le Psalmiste s’écrie : \* Quand je contemple les cieux, ouvrage de tes mains... qu’est-ce que l’homme pour que tu te souviennes de lui ? » (Ps. 8. 4-5). « Les cieux racontent la gloire de Dieu, et l’étendue manifeste l’œuvre de ses mains » (Ps. 19.2). Salomon proclame que « les cieux, et les cieux des cieux» ne peuvent contenir le Seigneur Eternel (2 Chr. 6. 18). Pour Esaïe, on ne saurait mesurer les dimensions des cieux, et devant Dieu, « les nations sont comme... de la poussière sur une balance », les îles « comme une fine poussière qui s’envole... Levez vos yeux en haut, et regardez ! Qui a créé ces choses ? Qui fait marcher en ordre toute leur armée ? » (40. 12, 15, 26).

Lorsque l’Eglise romaine a condamné Galilée pour avoir enseigné la rotation de la terre, elle se basait elle aussi sur une interprétation fautive, mais non pas sur une affirmation de l’Ecriture Sainte.

1. *La vie à l'époque des patriarches et de Moïse.* La science cri­tique d’il y a 100 ans déclarait dédaigneusement faux les récits des premiers livres de la Bible. Selon Kuenen, les indications de l’Exode étaient complètement fantaisistes. Pour Wellhausen, l’expédition des rois de Genèse 14 était radicalement impossible. Tout ce qui d’autre part appartenait à la source P (le fameux « Code sacerdo­tal >, particulièrement le Lévitique) n’avait aucune valeur historique. Le Pentateuque ne pouvait dater du temps de Moïse, alors que le peuple dans son ensemble était illettré, sans norme légale, morale ou religieuse. Moïse lui-même, ignorant l’écriture, ne pouvait avoir écrit les livres qui lui sont attribués.

Or, l’archéologie a bouleversé de tels jugements en révélant la civilisation raffinée des peuples de l’Antiquité. Avant l’an 2000 av. J.-C., non seulement les Babyloniens et les habitants d’Ur en Chal- dée connaissaient l’écriture, mais on a retrouvé les tables des raci­nes carrées et cubiques utilisées dans leurs écoles. Un commentaire fait par des théologiens de l’école critique moderne dit ceci : « La tendance des découvertes relatives à la période abrahamique est de démontrer que les traditions bibliques parlant de ces temps-là ne sont pas des constructions artificielles faites par des prêtres historiens ayant vécu plus tard ; elles sont au contraire réellement conformes aux conditions pré-mosaïques et sont d’une extraordinaire exactitude, contenant une plus grande part de matériel vraiment historique que certains savants n’ont cru jusqu’à présent » *(Supplément to Peake's Commentary,* p. 4 ; cité par S. Van Mierlo, *La Révélation divine,* Delachaux Neuchâtel 1951, p. 62). Cet aveu vaut la peine d’être relevé. Ce qu’on souhaiterait, c’est que l’enseignement basé sur les prétendues « sources » soit lui-même révisé !

Le célèbre archéologue W. F. Albright, après cinquante ans de découvertes et de travaux scientifiques, voit se dégager toujours plus clairement l’authenticité historique de la Bible. Il dit en particulier que les Manuscrits de la Mer Morte, non seulement révolutionnent la science biblique et imposent une méthode d’étude tout nouvelle, mais « démolissent le fondement critique » des disciples de Wellhausen, et « réfutent complètement Bultmann ». Les vieux critiques niaient l’exactitude des récits bibliques, et les nouveaux (avec Rudolf Bult­mann) abolissent l’histoire elle-même, disant qu’elle n’a pas de rap­port avec la foi. Sur ce point, la position des évangéliques est forte, car ils ont pour eux le poids de la science historique et linguistique (Sunday School Times, 27 oct. 1962).

1. *Les Hittites.* Pendant longtemps, la Bible a été seule à men­tionner ce grand peuple de l’Antiquité (47 fois, plus 14 fois le mot « héthien »), et l’on traitait avec beaucoup de scepticisme ces nom­breuses allusions. Or, depuis 80 ans à peine, on a découvert une immense documentation sur l’empire hittite, sa langue, ses conquêtes, sa capitale de Boghaz-Koï (près d’Angora, en Turquie), ses rapports avec la Palestine. Il est donc très risqué d’accuser la Bible d’erreur lorsque la science ou l’histoire des hommes se taisent sur des faits qu’elle affirme.
2. *Ninive.* Capitale de l’Assyrie, « Ninive était une très grande ville, de trois jours de marche » (Jon. 3. 3). Toutefois, l’immense cité avait si totalement disparu, que Voltaire lui-même ridiculisait la des­cription biblique de cette métropole fantôme. Ce n’est qu’à partir de 1842, au moment où naissait l’archéologie moderne, que les fouilles vinrent confirmer totalement les affirmations de l’Ecriture (cf. dans le *Nouveau Dictionnaire Biblique* l’article *Ninive).* La ville était immense et groupait plusieurs localités secondaires. On a retrouvé aussi le palais d’Assurbanipal comportant 71 salles et chambres, avec une bibliothèque intacte de 22 000 textes cunéiformes.
3. *Sargon et Tharthan.* Il y a un siècle, on se moquait du texte d’Esaïe 20. 1, unique mention d’un roi d’Assyrie jusque-là ignoré de l’histoire profane. C’était donc que ce roi n’avait jamais existé. Or, en 1842 également, à Khorsabad le Consul de France Botta découvrit le propre palais de Sargon, avec une quantité de documents détaillés.

On a également ignoré pendant longtemps le sens du mot *Thar­than,* employé aussi dans Es. 20.1. Une fois de plus, l’archéologie nous a appris qu’il ne s’agissait pas d’un nom propre, mais du titre du général en chef de l’armée assyrienne.

1. *Belschatsar.* Daniel (ch. 5) raconte l’histoire de ce roi qui ne put offrir au prophète que la troisième place de son royaume, et qui fut tué après une nuit d’orgie lors de la prise de Babylone. L’histoire profane avait complètement perdu la trace de ce personnage, dont les circonstances paraissaient inexplicables aux critiques. Les archives babylonniennes ont révélé que Belschatsar régnait en second auprès de son père Nabonide et ne pouvait par conséquent offrir que la troi­sième place (v. 16). Le fait que ce personnage est appelé « fils» de Nébucadnetsar (v. 18) est conforme à l’usage ancien. On appelait ainsi quelquefois même le petit-fils (2 R. 9. 2, 20) ou encore un des­cendant. Dans les documents assyriens, Jéhu est appelé « fils d’Om- ri », alors qu’il lui avait seulement succédé sur le trône.
2. *Lysanias, tétrarque de VAbilène.* On s’est beaucoup moqué de Luc faisant de ce personnage un contemporain des Hérodes (3. 1), jusqu’au jour où la découverte d’une inscription a totalement confir­mé le texte de l’Evangile.

On pourrait citer encore beaucoup d’exemples analogues.

1. LES HARMONISATIONS POSSIBLES.

Certaines difficultés sont plus apparentes que réelles. Il est par­fois possible, par une étude plus attentive qui ne force pas les textes, de montrer raccord de deux passages plus complémentaires que contradictoires. Comme le dit Warfield (op. cit., p. 439), < c’est un principe fondamental de la science historique que toute solution offrant un moyen possible d’harmoniser deux affirmations est pré­férable à une accusation d’inexactitude ou d’erreur — qu’il s’agisse de deux affirmations du même, ou de différents auteurs. Il est recon­nu clairement qu’agir autrement, c’est supposer l’erreur, mais non la prouver. »

1. *Les « deux créations ».* Les chapitres 1 et 2 de la Genèse pré­senteraient, nous dit-on, deux récits divergents de la création. Ce texte aurait eu des auteurs différents, et fournirait la première base de la théorie des « sources > multiples du Pentateuque. Nous avouons que, plus nous étudions ce magistral début de la Révélation écrite, et moins nous y trouvons de contradictions, malgré l’évidente et naturelle différence de style. Le *chapitre 1* raconte de façon grandiose les étapes principales de la création de l’univers. Le Dieu créateur, Elohim, y apparaît dans sa majesté, sa toute-puissance, son infinie sagesse. Le *chapitre 2* développe avec plus de détails ce qui concerne l’homme. Au v. 4, le mot traduit par « origines » est en hébreu *toledoth* (génération), qui revient 11 fois dans la Genèse (5. 1 ; 6. 9 ;
2. 1, etc.). Il signifie ici : Voici ce qui a suivi la création des cieux et de la terre, et ne raconte pas une nouvelle création différente de la première. Dieu est appelé Jahveh-Elohim, le titre de Jahveh étant plus en rapport avec la rédemption. Gen. 2 développe ce qui concer­ne l’homme, ses deux natures, le cadre idéal où il est placé, ses rap­ports avec les animaux, sa compagne. L’ordre des versets n’est pas nécessairement chronologique. Sinon, Dieu aurait créé l’homme (v. 7) avant d’avoir un endroit où le placer (v. 8) ; ou bien, Il aurait mis ce. dernier à deux reprises dans le jardin (v. 8, 15).

Accepter les deux pages de Gen. 1-2 comme formant deux ta­bleaux successifs et complémentaires ne nous paraît pas du tout être un effort d’harmonisation absurde (même si nous ne pouvons pas expliquer chaque verset). Elles nous donnent la base de toute la révé­lation subséquente, et nul n’a jamais pu les remplacer par quelque chose de mieux. Les rejeter serait récuser le témoignage formel de Jésus-Christ et des apôtres. D’autre part, il est clair que la mise en doute du début de la Genèse permet aux critiques de se débarrasser de la création spécifique de l’homme, de l’histoire du paradis et de la chute. Le champ est libre pour le développement d’une religion où 136

la rédemption et la révélation sont remplacées par les efforts et la raison de l’homme.

1. *Le dénombrement de David.* Selon 2 Sam. 24. 1, Dieu excite le roi à faire un dénombrement, et d’après 1 Chr. 21. 1, c’est Satan. Il nous paraît que chacun des textes montre un des aspects de la vérité. Satan de même attaque Job avec la permission expresse de Dieu (Job 1.12; 2. 6). Saiil est « agité par un mauvais esprit venant de l’Eternel » (envoyé par Lui, agissant avec sa permission, 1 Sam. 16. 14 ; voyez aussi 1 R. 22. 19-23).
2. *Saül a-t-il consulté /’Eternel ?* Nous lisons d’une part : « Saül consulta l’Eternel ; et l’Eternel ne lui répondit point » (1 Sam. 28. 6) ; d’autre part 1 Chr. 10. 13-14 dit : Il « consulta ceux qui évo­quent les morts. Il ne consulta point l’Eternel ; aussi l’Eternel le fit mourir ». Le verbe du premier texte est *shà’àl :* interroger, consulter. Celui du deuxième est *dàrash,* qui se trouve également en Ps. 77. 3. « Je cherche le Seigneur », et en Ps. 119. 10 « Je te cherche de tout mon cœur ». Il est clair que Saül a *consulté* l’Eternel, comme il a consulté ensuite la magicienne d’En Dor ; mais il ne l’a pas *cherché* comme un croyant soumis doit le faire.
3. *Les deux généalogies du Christ.* Celle de Matthieu (1. 1-17) va d’Abraham à Joseph, fils de Jacob et époux de Marie. Cette généa­logie légale veut montrer aux Juifs que Jésus, fils adoptif de Jo­seph, est par la lignée de Salomon l’héritier du trône de David. La généalogie de Luc (3. 23-38) part du Christ, « que l’on croyait fils de Joseph», fils d’Héli, et remonte par Nathan-et ■ David jusqu’à Adam. Cette généalogie, croyons-nous, est celle de Marie et montre aux Gentils que Jésus est le descendant direct de David. Luc déclare catégoriquement que le Christ n’avait pas de père humain ; il était donc petit-fils d’Héli, le père de Marie.
4. *Les aveugles de Jéricho.* Lors de son dernier passage à Jéricho, Jésus guérit un aveugle à l’entrée de la ville (Luc 18. 35) et deux en sortant (Mt. 20.30; Mc. 10.46). Marc mentionne seulement celui dont il connaît le nom, Bartimée. Ne possédant pas d’autres rensei­gnements sur cette mémorable journée, nous en sommes réduits à des suppositions. Peut-être qu’une première guérison à l’arrivée de Jésus à Jéricho a donné le courage à deux autres aveugles de crier à Lui de la même manière au moment de son départ ? Nous n’en savons pas assez, nous semble-t-il, pour dire que les évangélistes se sont trompés.

L’archéologie a montré d’autre part qu’à l’époque du Christ sub­sistaient près l’une de l’autre la vieille ville de Jéricho et la nouvelle. Le Seigneur aurait pu en même temps sortir de l’une et s’apprêter à entrer dans l’autre.

1. *Les récits de la résurrection.* Il est clair que les quatre évan­gélistes donnent chacun des détails particuliers sur le grand événe­ment du jour de Pâques. On leur en a fait un terrible grief, surtout parce qu’ils ne présentent pas les divers personnages tous figés à la même place. En effet, les femmes voient un ange, puis deux anges, assis, puis semble-t-il debout. Les femmes s’enfuient, rencontrent Jé­sus, avertissent les disciples. Pierre et Jean courent au sépulcre. Marie de Magdala reste en pleurs dans le jardin, et voit le Seigneur. Aucun de ces faits ne contredit les autres. Leur variété même montre que chacun des évangélistes a raconté ce qui l’avait frappé le plus. Leurs témoignages additionnés sont bien plus vivants et convain­cants que s’ils avaient tous répété mot pour mot exactement le même récit stéréotypé. Cela n’empêche pas le professeur Brunner de déclarer qu’il faut être ignorant ou peu honnête pour trouver cohérent le récit de la résurrection. Les apôtres, l’Eglise primitive unanime et tous les croyants jusqu’au XIXe siècle ont-ils donc été de ces ignorants ou de ces malhonnêtes ?
2. *La mort de Judas.* Comment expliquer la différence entre les récits de Mt. 27. 5 et d’Act. 1. 16-25 ? Les événements, semble-t-il, se sont passés ainsi : plein de remords, Judas jeta l’argent dans le temple et se pendit, probablement avec sa ceinture. Celle-ci se rompit, ou se détacha, et le corps tomba sur des rochers qui le déchiquetèrent comme le dit Act. 1. 18. Il n’était pas permis de mettre dans le trésor sacré de l’argent mal acquis (cf. De. 23. 18). La conscience des principaux sacrificateurs n’était pas à l’aise au sujet de ces 30 pièces d’argent. Les ayant refusées en affectant de les considérer comme l’argent du traître, ils achetèrent en son nom le champ du potier.

Gaussen donne à ce propos l’exemple d’un homme qui s’était sui­cidé en se plaçant sur la fenêtre d’un quatrième étage et en se tirant dans la bouche un coup de pistolet. En ne citant que des faits exacts, on aurait pu raconter sa mort de trois façons : il s’est brûlé la cer­velle, il s’est jeté du quatrième étage, il a fait l’un et l’autre (op. cit., P- 130).

Remarquons enfin que le mot grec *prènès* utilisé par Act. 1.18 pour Judas est de sens controversé. Il peut signifier « tombé », mais plusieurs spécialistes proposent de le comprendre < gonflé » (ou « en­flé »). Ce dernier sens a été retenu par Chase, Moffatt, Goodspeed, ainsi que par Harnack, peu suspect de fondamentalisme. (Voir W. Bauer - Amdt - Gingrich, *A Greek-English Lexicon of the N. T.,* p. 707 ; et A. Souter, *A Pocket Lexicon to the Greek N.T.,* p. 214).

1. DIFFICULTÉS RÉELLES.

Nous reconnaissons que certaines questions demeurent pour nous sans solutions, actuelles du moins, et que dans son état présent le texte biblique offre d’incontestables difficultés, heureusement rares et secondaires comme nous allons le voir.

1. *Les variantes entre les divers manuscrits.* Les livres bibliques ont été recopiés par tant de mains et pendant tant de siècles, que de légères différences, les variantes, se sont glissées entre les manus­crits. Leur étude est si intéressante que nous allons lui consacrer un chapitre à part (p. 168). Nous verrons qu’elle ne fait que confirmer la foi en un manuscrit original inerrant.
2. *Les erreurs des copistes.* Une variante est le plus souvent mini­me et porte sur une seule lettre. Dans d’autres cas, l’erreur du copiste semble plus importante.

Le passage d’Act. 7. 16 dit que le sépulcre de Sichem, où fut en­terré Joseph, avait été acheté par Abraham. En comparant Tos. 24. 32 et Gen. 23. 2-20 ; 33. 19, on voit qu’Abraham a acheté la caverne de Macpéla, tandis que le champ de Sichem a été acquis par *Jacob.*

En Mt. 27. 9, nous lisons que la prophétie des trente pièces d’ar­gent est tirée de *Jérémie,* alors que nous la trouvons dans Zacharie

1. 13.
2. *Les chiffres hébraïques.* Quelques textes contiennent des nom­bres qu’il est difficile de lire avec précision ou d’harmoniser avec les passages traitant des mêmes faits.

David prit à Hadadézer, selon 2 Sam. 8.4, « 1700 cavaliers et 20 000 hommes de pied ». Selon 1 Chr. 18. 4, ces chiffres deviennent : « 1000 chars, 7000 cavaliers, 20 000 hommes de pied ».

Le roi tue aux Syriens, selon 2 Sam. 10. 18 « les troupes de 700 chars et 40 000 cavaliers». En 1 Chr. 19.18, il est question de « 7000 chars et 40 000 hommes de pied ».

Salomon avait, nous dit 1 R. 4. 26 : « 40 000 crèches pour les che­vaux destinés à ses chars, et 12 000 cavaliers ». En 2 Chr. 9. 25, les chiffres sont de 4000 crèches et 12 000 cavaliers.

Le texte de 1 Sam. 6. 19 n’est pas facile non plus. Segond le trans­crit ainsi : « L’Eternel frappa les gens de Beth-Schemesch... il frappa (50 000) 70 hommes parmi le peuple ». L’hébreu porte littéralement : septante hommes deux cinquante et mille. Certains commentateurs lisent : 70 hommes 50 chefs.

Citons enfin 1 Sam. 13.1 : « Saül était âgé de ... ans, lorsqu’il devint roi ».

S’agit-il d’erreurs de copistes, ou de malentendus sur la façon d’exprimer les chiffres ? En tout cas, si les divergences sont éviden­tes, elles ne sont pas très importantes et n’affectent pas la réalité des faits historiques racontés.

1. *Les citations libres de VAncien Testament dans le Nouveau, et l'usage dans ces citations de la version des LXX.* Sur ce point intéres­sant, déjà traité en détail, nous renvoyons nos lecteurs à la page 90.

Notre liste de « difficultés réelles » est vraiment courte, mais après ce qui a déjà été abordé dans les paragraphes précédents, nous ne voyons pas très bien comment l’allonger de façon intéressante.

1. LES ERREURS ÉVITÉES.

En montrant que les principales difficultés relevées en général dans la Bible ne sont pas réellement importantes, nous n’avons touché qu’un aspect de la question. Il est intéressant de souligner aussi que leur petit nombre est à proprement parler un miracle. Que d’erreurs humaines auraient pu, auraient même dû se glisser dans la Bible, sans l’intervention divine !

Gaussen, avec sa verve coutumière, en donne toute une liste : Que d’erreurs funestes, que d’ignorances graves eussent accompagné nécessairement cette révélation sans théopneustie... Erreurs dans le choix des faits, dans leur appréciation, leur exposé, leur rapport avec les doctrines ; erreurs d’omission, d’exagération... Mais, grâces à Dieu, il n’en est point ainsi de nos saints livres (op. cit., pp. 15-16) !

Il y a dans la Bible 66 livres, écrits par quelque 45 auteurs, 1189 chapitres et 31 173 versets, écrits pendant 1600 ans. Cherchez dans tout cela une seule des mille erreurs dont sont remplis les au­teurs anciens lorsqu’ils parlent de la terre et du ciel, et vous n’en trouverez pas.

« Moïse avait été instruit dans toute la sagesse des Egyptiens. Qui l’a gardé d’adopter dans le Pentateuque l’ancienne chronologie égyp­tienne, plus tard mise par écrit par Manethon et qui débutait 30 000 ans av. J.-C. ? Qui donc a influencé Daniel, versé dans les sciences chaldéennes, pour qu’il ferme ses oreilles aux monstrueuses fables babylonniennes sur la création du monde ? Paul était au courant de toute la science de son temps. Pourquoi ses discours et ses lettres ne contiennent-ils rien de semblable à la dénégation mépri­sante d’Augustin sur l’existence des antipodes, ou de l’opinion d’Am­broise que le soleil attire l’eau jusqu’à lui pour qu’elle le rafraîchisse et diminue sa chaleur intense? » (Sauer, op. cit., p. 106).

Il vaut la peine de laisser parler sur ce point l’indignation théo­logique de Lactance : « Y a-t-il quelqu’un d’assez inepte pour croire qu’il y ait des hommes ayant les pieds au-dessus de la tête, des arbres ayant des fruits pendant de bas en haut, des pluies, des nei­ges et des grêles tombant sens dessus dessous ! Pour vous répondre, ces gens-là prétendent que la terre est un globe ! » (De la fausse sagesse, III, ch. 24.) Augustin lui aussi déclarait la théorie des anti­podes contraire à l’Ècriture (cf. Gaussen, op. cit., p. 163).

Les erreurs les plus grossières sur le monde matériel, comme sur la divinité, se trouvent dans Homère, la mythologie grecque et ro­maine, les livres échevelés des Hindous, les traditions des Bouddhis­tes et des Musulmans. Les philosophes anciens les plus géniaux comme Aristote, Platon, Pline, Plutarque, Lucrèce, ont écrit des absurdités dont une seule suffirait à compromettre toute la doctrine de l’inspiration si elle se trouvait dans l’Ecriture Sainte. Quant à Voltaire, il exerçait son ironie, non seulement sur l’existence de Ni- nive, mais sur la réalité d’un déluge et la possibilité de restes fossiles des animaux d’un monde primitif disparu.

La Bible pourtant parle de tout. Elle décrit la nature, la création, les astres, la lumière, l’atmosphère, les éléments, les montagnes, les animaux et les plantes. Elle touche à l’histoire non seulement d’Is­raël, mais des grands empires autour de la Palestine, avec leurs rois, leurs guerres et leurs régimes successifs. Il est simplement prodigieux qu’elle le fasse de façon si constamment correcte.

Relevons enfin que la minutieuse exactitude dans la transcription des noms propres a beaucoup frappé un spécialiste comme le Dr R. D. Wilson. < Que les noms (des rois d’Egypte, d’Assyrie, de Baby- lone, etc.) aient été transmis jusqu’à nous, après avoir été copiés si souvent et à travers tant de siècles, d’une manière aussi parfaite, est un phénomène sans égal dans l’histoire de la littérature. Le secrétaire d’Assurbanipal, quand il transcrivit le nom de Psamme- ticus, le roi d’Egypte de son temps, mit un t pour un p au commen­cement, et un 1 pour un t au milieu. Abulfeda, l’auteur de l’histoire arabe anté-islamique, reproduit les noms des rois de Perse de la lignée des Achaeménides d’une manière à peine reconnaissable et met Bact- nosar pour Nebuchadnezzar. Dans la liste des compagnons d’Alexan­dre, donnée par le Pseudo-Callistène, presque chaque nom est modifié de manière à être méconnaissable, et la même remarque s’applique à la plupart des noms des rois d’Egypte que l’on trouve dans les listes qui nous sont parvenues de Manethon, Hérodote et Diodore de Sicile, et des noms des rois d’Assyrie et de Babylonie donnés par Africanus, Castor et le Canon de Ptolémée ». (Cité par S. Van Mierlo, op. cit., pp. 100-101. Voir aussi *A Scientific Investigation of the Old Testa­ment,* par. R. D. Wilson).

1. CONCLUSION.

Constatons à la fin de ce chapitre premièrement que si d’incon­testables difficultés subsistent, des choses que nous ne parvenons pas à expliquer dans la Bible, cela ne doit pas nous troubler outre mesure. Nous n’arriverons jamais à donner une solution satisfaisante à tous les problèmes, et ce n’est pas par cette voie que nous arriverons à démontrer totalement l’inerrance du texte sacré. Ce serait une solu­tion rationaliste, qui ne laisserait aucune marge pour la foi.

Nous croyons à l’inerrance sur la base des déclarations de l’Ecri­ture, et nous constatons que les difficultés entrevues ne sont pas suffisantes pour renverser cette doctrine. Dans un manteau royal historique, deux ou trois petits trous et une insignifiante pièce ajoutée ne suffiraient pas à infirmer son origine auguste et son ancienneté. S’il apparaissait flambant neuf, on douterait de son âge et de son authenticité. Ces petites imperfections confirment au contraire son origine éclatante et son prodigieux état de conservation.

Nous nous demandions déjà à propos du manuscrit original, pour­quoi Dieu n’a pas jugé bon de nous faire parvenir un texte sans aucune obscurité. Nous pensons qu’il éprouve ainsi notre foi. Dans sa parfaite incarnation, Jésus-Christ < n’avait ni beauté ni éclat pour attirer nos regards, et son aspect n’avait rien pour nous plaire > (Es. 53. 2). Sa personne, ses paroles et ses actions suffisaient à convaincre de sa divinité les hommes disposés à croire en Lui. Mais II ne s’impo­sait pas de manière aveuglante, et jusqu’à la fin la plupart de ses contemporains trouvèrent mille raisons de douter de Lui. Il en est de même de l’Ecriture. Pour nous qui avons cru en Jésus-Christ par son moyen, sa pleine inspiration et son autorité sont évidentes. Nous plaçons les quelques difficultés rencontrées parmi les choses difficiles à harmoniser ou à comprendre, tout en persévérant dans l’attitude de la foi. Comme le dit Charles Hodge, elles n’ont pas plus de portée sur la totalité du texte, qu’un grain de grès apparaissant ici ou là dans le marbre du Parthénon n’en a sur l’ensemble du bâtiment *(Sys- tematic Theology,* I, p. 169).

Ceci doit être encore souligné : la très faible partie de la Bible sur laquelle portent les quelques problèmes encore en suspens. Nous ferons la même constatation à propos des variantes, qui touchent en fait une lettre sur 1580 dans l’Ancien Testament, et pas plus de la millième partie du texte du Nouveau Testament. Ceux qui, à cause de cette très faible proportion d’incertitude, adoptent résolument l’attitude du doute à l’égard de toute l’Ecriture, se privent par cela meme de la divine confirmation qui émane de son texte. Ils ne voient plus désormais que contradictions et erreurs, là où le simple enfant de Dieu continue à être merveilleusement édifié et éclairé dans sa foi. Il est poignant d’entendre les auteurs critiques clamer leur soulage­ment de n’avoir plus à faire des efforts désespérés d’harmonisation, de ne plus devoir recourir à des artifices d’apologétique peu sincère pour refouler leurs doutes. Maintenant, dans ce qu’ils appellent la liberté et la lumière, ils peuvent critiquer, tailler, ôter tout ce qui ne s’accorde pas avec leur jugement, faillible lui-même. Nous crai­gnons fort que les efforts inutiles auxquels ils ont renoncé ne soient venus simplement du fait qu’ils cherchaient à voir sans la lumière d’En-Haut. S’adressant à de tels hommes, Robert Watts a très bien dit : « Le principe de votre théorie est une simple déduction tirée de contradictions apparentes non encore expliquées, tandis que le prin­cipe de la nôtre, ce sont les déclarations formelles des prophètes, des apôtres et de Jésus-Christ Lui-même » (cité par Warfield, op. cit., p. 204).

Ecoutons en terminant le témoignage de quelques hommes de Dieu sur l’attitude à adopter dans le domaine qui nous occupe.

*Augustin,* écrivant à Jérôme, dit : « Si, ici ou là, je trébuche sur quelque chose qui ne me paraît pas être en accord avec la vérité, je- ne mets pas en doute que : ou le copiste a fait une faute, ou le tra­ducteur n’a pas exprimé exactement la pensée de l’original, ou c’est moi-même qui ne comprends pas la chose ».

*Erich Sauer,* après avoir donné la citation ci-dessus, ajoute : « De toute façon, la foi peut attendre... La « difficulté » sera écartée uni­quement et simplement par la soumission de la foi à la Parole divine. Mais en même temps, le croyant se rendra compte que la science ecclésiastique et théologique a fréquemment suscité ses propres diffi­cultés de compréhension et de foi, en abordant cette partie de la révélation divine avec de fausses présuppositions » (op. cit., pp. 122, 127).

*P. Rader,* du Courrier (USA) a offert en 1930 mille dollars à qui pourrait apporter une seule preuve que la Bible serait en contra­diction avec un unique fait scientifique démontré dans les domaines suivants : histoire, géologie, archéologie, astronomie, physique, chi­mie, ethnologie, etc. Son argent n’a pas été réclamé. A. Lüscher, qui cite ce fait, ajoute : « C’est qu’il y a précisément une grande diffé­rence entre une connaissance hypothétique et des faits prouvés » (op. cit., pp. 15-16).

Citons à nouveau la déclaration de *R. Dick Wilson,* parvenu au terme de ses études : « Je suis arrivé à la conviction qu’aucun homme n’en sait assez pour attaquer la véracité de l’Ancien Testament. Cha­que fois qu’on a pu disposer d’assez de preuves documentaires pour entreprendre une enquête, les faits bibliques rapportés dans le texte original ont supporté victorieusement l’epreuve > (cité par A. Lüs­cher, *Wenn das Wort...* p. 64).

Nous partageons enfin pleinement l’avis de *J. C. Ryle,* évêque anglican de Liverpool, qui disait : < Donnez-moi la théorie ^de l’ins­piration plénière et verbale, avec toutes ses difficultés, plutôt que le doute. J’accepte les difficultés, et attends humblement la solution. Mais, en attendant, je me tiens sur le roc » (mentionné par Gaebelein, op. cit., p. 25).

CHAPITRE XI

Le canon

*A. Généralités.*

1. DÉFINITION.

Bien que le présent ouvrage ne soit pas techniquement une « In­troduction à l’Ancien et au Nouveau Testament », il ne peut traiter en détail de l’inspiration et de l’autorité de la Bible sans aborder au moins brièvement les problèmes suivants :

Comment les livres individuels de l’Ecriture, inspirés de Dieu, ont-ils été rassemblés ? Selon quels critères a-t-on reconnu leur auto­rité, et pourquoi ont-ils été choisis alors que d’autres ouvrages reli­gieux étaient résolument écartés ? A quelles époques et dans quelles circonstances a-t-on dressé la liste actuelle des livres inpirés, appe­lée *canon ?*

Le mot *canon* (tiré du grec) signifie la règle qui sert à mesurer, puis, par extension : ce qui est mesuré. (Au Moyen Age, on a appelé canon le tube de métal réglant la trajectoire des projectiles lancés par la poudre de guerre.) Dans le Nouveau Testament, la même expres­sion s’applique à la limite assignée au ministère de Paul (2 Cor. 10. 13, 15, 16), comme à la règle de doctrine proposée par l’apôtre (Gai. 6.16).

Un livre est *canonique* si la Synagogue juive ou l’Eglise chrétienne l’ont reconnu porteur de la révélation communiquée par l’Esprit de Dieu.

1. L’INSPIRATION DIVINE DÉTERMINE LA CANONICITÉ.

Les deux faits sont inséparablement liés. Par définition, la biblio­thèque des 66 livres de l’Ecriture ne doit contenir que des textes ins­pirés : Toute Ecriture est inspirée de Dieu. Des écrits dénués de cette qualité n’ont rien à y faire ; d’autre part, l’Esprit de sagesse et de vérité a veillé à ce que toutes ses révélations utiles au salut y soient rassemblées. Comme nous allons le voir tout à l’heure, ceux qui dou­tent de l’inspiration remettent forcément en question le canon lui- même.

Les hommes sont-ils capables de discerner l’inspiration de manière à reconnaître avec certitude si tel ou tel livre religieux a sa place dans le canon ? D’eux-mêmes, certainement pas. Il en est comme de la révélation proprement dite : l’homme naturel ne conçoit ni ne reçoit les vérités divines. Il ne les perçoit que par l’Esprit de Dieu (1 Cor. 2.9-10, 14). C’est pourquoi, le Seigneur opère en fait trois miracles : Il accorde

*V inspiration* aux auteurs sacrés,

*ï\*illumination* à l’individu bien disposé, afin qu’il comprenne le texte inspiré,

le *discernement* à la communauté croyante, afin qu’elle recon­naisse les livres d’origine divine et les conserve dans le canon.

Dieu ne parle pas en vain. S’il S’adresse à l’homme, Il le rend capable de percevoir avec certitude son message. « Les brebis enten­dent sa voix (du bon Berger)... les brebis le suivent, parce qu’elles connaissent sa voix » (Jn. 10.3, 4, 27). Il est clair qu’un instinct mystérieux et infaillible a guidé Israël et l’Eglise primitive vers les écrits sacrés qu’il s’agissait de rassembler et de préserver pour le salut du monde. Calvin écrit à ce propos : « Il y a une erreur par trop commune, d’autant qu’elle est pernicieuse : c’est que l’Ecriture Sainte a autant d’autorité que l’Eglise, par avis commun, lui en octroie. Comme si la vérité éternelle et inviolable de Dieu était ap­puyée sur la fantaisie des hommes ! Car voici la question qu’ils émeuvent non sans grande moquerie du Saint-Esprit : Qui est-ce qui nous rendra certains que cette doctrine soit sortie de Dieu ? Ou bien qui nous certifiera qu’elle est parvenue jusqu’à notre âge saine et entière ? Qui est-ce qui nous persuadera qu’on reçoive un livre sans contredit en rejetant l’autre, si l’Eglise n’en donnait règle infaillible ?... Or tels brouillons sont assez rembarrés par un seul mot de l’Apôtre : c’est en ce qu’il dit que l’Eglise est soutenue des Prophètes et Apô­tres (Eph. 2. 20). Si le fondement de l’Eglise est la doctrine que les Prophètes et Apôtres nous ont laissée, il faut bien que cette doctrine ait toute certitude avant que l’Eglise commence à venir en être. C’est donc une rêverie trop vaine d’attribuer à l’Eglise puissance de juger l’Ecriture, tellement qu’on se tienne à ce que les hommes auront ordonné, pour savoir ce qui est Parole de Dieu ou non. Ainsi l’Eglise, en recevant l’Ecriture Sainte et la signant par son suffrage, ne la rend pas authentique, comme si auparavant elle eût été douteuse ou en dif­férend : mais parce qu’elle la connaît être la pure vérité de son Dieu, elle la révère et honore comme elle y est tenue par le devoir de piété. »

« Quant à ce que ces canailles demandent d’où et comment nous serons persuadés que l’Ecriture est procédée de Dieu, si nous n’avons refuge au décret de l’Eglise : c’est autant comme si quelqu’un s’en­quêtait d’où nous apprendrons à discerner la clarté des ténèbres, le blanc du noir, le doux de l’amer. Car l’Ecriture a de quoi se faire connaître, voire d’un sentiment aussi notoire et infaillible comme ont les choses blanches et noires de montrer leur couleur, et les choses douces et amères de montrer leur saveur... Or si nous voulons bien pourvoir aux consciences, à ce qu’elles ne soient point tracassées sans cesse de doutes et légèretés, qu’elles ne chancellent point, n’hésitent point à tous scrupules, il est requis que la persuasion que nous avons dite soit prise plus haut que de raisons humaines, ou jugements, ou conjectures : à savoir du témoignage secret du Saint-Esprit... Etant donc illuminés par sa vertu, déjà nous ne croyons pas ou à notre jugement, ou à celui des autres, que l’Ecriture est de Dieu ; mais, par-dessus tout jugement humain, nous arrêtons indubitablement qu’elle nous a été donnée de la propre bouche de Dieu par le minis­tère des hommes, comme si nous contemplions à l’œil l’essence de Dieu en elle» *{Institution chrétienne,* Labor et Fides, Genève 1955, tome I, pp. 37-41).

1. LE CANON EST LE FRUIT DE L’INSPIRATION DIVINE ET NON PAS DE DÉCISIONS HUMAINES.

Le canon n’est pas tellement une liste inspirée de livres juifs et chrétiens ,qu’une liste de livres donnés par inspiration aux Juifs et aux chrétiens. Les écrits des prophètes et des apôtres étant canoniques par leur valeur intrinsèque, le canon existe en principe dès leur rédac­tion, et il s’augmente au fur et à mesure de l’apparition successive de nouveaux ouvrages inspirés. Il est arrivé que l’Eglise tarde dans la reconnaissance unanime de certains écrits ; mais lorsqu’elle y est en­fin parvenue, elle n’a fait que s’incliner devant ce qui était déjà.

Dès que Moïse eut donné la loi au peuple, elle fit autorité : son recueil, placé dans le lieu très -saint à côté de l’arche de l’alliance, devait être la norme et la vie même du peuple (De. 31. 24-26 ; 32. 46-47).

Le Psalmiste est loin de connaître tout l’Ancien Testament. Six siècles avant Malachie, il s’écrie pourtant : « La loi de l’Eternel est parfaite... Tes commandements n’ont point de limite... Ta loi est la vérité » (Ps. 19. 8 ; 119. 96, 142).

Pour Esaïe aussi, au début de l’ère prophétique, les livres sacrés existants sont toute la révélation reçue jusque-là de l’Eternel. Il n’en­visage qu’un moyen de salut pour Israël infidèle et malheureux : « Un peuple ne consultera-t-il pas son Dieu ?... A la loi et au témoi­gnage ! Si l’on ne parle pas ainsi, il n’y aura point d’aurore pour le peuple > (Es. 8. 19-20).

En ce qui concerne le Nouveau Testament, tous les éléments du canon ont été réunis dès la rédaction du dernier livre, l’Apocalypse, à la fin du 1" siècle après J.-C., même s’il a fallu un certain temps pour amener la totalité des églises chrétiennes à le reconnaître comme tel.

Il ressort de ceci que le canon n’a pas été donné en une seule fois. Gaussen le compare à un bouquet dans les mains d’une femme qui traverse un parterre avec le maître du jardin à ses côtés. A mesure qu’elle avance, celui-ci lui présente une fleur après l’autre, jusqu’à ce qu’elle ait reçu la gerbe tout entière. Le bouquet existe et se fait ad­mirer avant d’être complet et dès que les premières fleurs sont ras­semblées ; de même le canon se constitue dès que les premières Ecri­tures inspirées sont placées dans les mains du peuple de Dieu (Gaus­sen, *Canon* I, p. 18).

Les évangiles et les épîtres n’ont pas été le produit, mais la base de l’acceptation de l’Eglise reconnaissant leur inspiration. Celle-ci n’a pas eu à trancher la question : Y aura-t-il un ou plusieurs évan­giles, ou une harmonie des quatre ? Faudra-t-il y ajouter d’autres récits, de source moins autorisée ? Les évangiles étaient tout simple­ment là, ainsi que les épîtres et l’Apocalypse, seuls appuyés par l’au­torité apostolique et le témoignage intérieur du Saint-Esprit.

Les remarques ci-dessus vont être vérifiées dans le détail au cours des paragraphes suivants.

*B. LE CANON DE U ANCIEN TESTAMENT.*

1. LES ORACLES É>E DIEU CONFIÉS AUX JUIFS (Rom. 3. 2).

Le Seigneur adresse à Israël une merveilleuse vocation : apporter au monde la connaissance du vrai Dieu et la promesse du Messie, par le moyen des Ecritures inspirées. Pour cela, le peuple élu reçoit un discernement, un amour et un attachement indéfectibles pour la Parole divine.

De Moïse à Malachie, soit pendant mille ans, aucun des prophètes si prompts à dénoncer les péchés d’Israël ne l’a jamais accusé d’avoir fait subir aucune altération, mutilation ni adjonction au texte sacré. Les Juifs ont pu trangresser, négliger, et même oublier leur loi : ils ne l’ont nullement mise en doute et se sont toujours gardés de lancer contre elle des attaques sacrilèges. Une main invisible et toute-puis­sante les en a empêchés.

Il est vrai que, par contre, ils interprétaient souvent mal le texte, er Jésus leur disait : « Vous sondez les Ecritures, parce que vous pensez avoir en elles la vie éternelle... Celui qui vous accuse, c’est Moïse, en qui vous avez mis votre espérance » (Jn. 5. 39, 45). A quoi les Juifs répondaient : « Nous, nous sommes disciples de Moïse. Nous savons que Dieu a parlé à Moïse » (9. 28-29). Il n’en reste pas moins que ces mêmes Israélites ont été les gardiens jaloux du canon des Ecritures tel qu’il leur avait été confié. Ils l’ont gardé pur de toute adjonction des apocryphes, dont nous allons parler plus loin.

Deux Juifs célèbres du 1" siècle après J.-C. nous apportent sur le canon de l’Ancien Testament un témoignage particulièrement frap­pant. L’historien *Josèphe* écrit vers l’an 100 ce qui suit : «Rien ne peut être mieux attesté que les écrits autorisés parmi nous. En effet, ils ne sauraient être sujets à aucune discordance ; car on n’approuve parmi nous que ce que les prophètes écrivirent il y a beaucoup de siècles, enseignés qu’ils étaient par l’inspiration même de Dieu... Nous n’avons pas parmi nous une innombrable multitude de livres, se contredisant l’un l’autre. Nous n’en avons que vingt-deux, qui con­tiennent les récits de toute l’histoire ancienne, qui sont à juste titre considérés comme divins, dont cinq ont été écrits par Moïse et con­tiennent ses lois et les traditions de l’origine de l’humanité jusqu’à sa mort... Les prophètes ont écrit ce qui se passa de leur temps en treize livres. Les quatre livres qui restent contiennent des cantiques en l’honneur de Dieu et des préceptes pour la conduite de la vie hu­maine... (Sur le nombre des livres du canon juif, voir p. 154.) Depuis des siècles si nombreux... personne n’a été assez hardi pour y ajouter, ou y retrancher quelque chose, ou pour en modifier le contenu ; car il est devenu naturel pour tous les Juifs... de croire que ces livres contiennent des doctrines divines, d’y persévérer et, si besoin est, de mourir volontiers pour eux. Ils nous sont donnés par l’inspiration qui vient de Dieu. Mais, quant aux autres livres .composés depuis les temps d’Artaxerxès (Apocryphes), ils ne sont point regardés comme dignes d’une foi semblable » *(Contr. Ap.* I, 8).

*Philon* d’Alexandrie, contemporain des apôtres, atteste aussi « que les Juifs mourraient dix-mille fois plutôt que de permettre qu’un seul mot soit altéré dans leurs Ecritures » (Eusèbe, *Praep. Ev.>* VIII. 6).

Nous verrons, à propos de la transmission du texte (cf. p. 168), avec quel soin et quel respect inouïs les Massorètes et les scribes juifs ont veillé sur la moindre lettre des pages inspirées, qu’ils nous ont transmises intactes.

1. FORMATION DU CANON DE L’ANCIEN TESTAMENT.

Les événements de l’histoire d’Israël ont été dès le début consignés par Moïse dans *le livre* (Ex. 17.14).

Les *dix commandements* écrits sur des tables de pierre furent déposés dans l’arche de l’alliance (40. 20).

Le *livre de l'alliance* contenait les premiers statuts rédigés par Moïse (20. 23 à 23. 33 ; 24. 4, 7).

*La loi tout entière* fut placée dans le lieu très saint, à côté de l’arche de l’alliance (De. 31.24-26).

C’est de ce même livre que plus tard *le roi* fera établir une copie pour son usage personnel (17. 18-19).

*Josué* à son tour écrit « dans le livre de la loi de Dieu » les choses qui lui ont été révélées (Jos. 24. 25-26).

*Samuel* consigne le droit de la royauté dans un livre qu’il dépose devant l’Eternel (1 S. 10. 25).

Une allusion est faite au *livre de Samuel le voyant* à propos des premières actions de David (1 Chr. 29. 29).

*David* lui-même, « le chantre agréable d’Israël », prend une gran­de part à la rédaction des Psaumes, dont 73 lui sont attribués. Ses cantiques et ceux d’Asaph sont expressément mentionnés, avec leur accompagnement musical, lors du réveil du temps d’Ezéchias (2 Chr. 29. 30, 25-28).

*Le Psaume 119* est un merveilleux poème de 176 versets célébrant la perfection, la vérité, la puissance de vie, les jugements redoutables de la loi de l’Eternel, de la Parole de Dieu telle que l’avaient les hommes de cette époque-là, environ 600 ans avant Malachie. Nous venons de remarquer cependant que le canon de l’Ancien Testament était alors loin d’être achevé, puisqu’il en manquait les deux tiers. Or, l’autorité des livres déjà reconnus inspirés ne pouvait être plus grande.

*Salomon* rédige une bonne partie des Proverbes (1.1; 10. 1 ; 25.1).

Les « chroniques des rois d’Israël », les « chroniques des rois de Juda », le « livre des rois de Juda et d’Israël » (1 R. 14. 19, 29 ; 2 Chr. 16.11), ainsi que les écrits de certains prophètes (Nathan, Gad, Achija, Jéedo, Schemaeja, Iddo, etc., 1 Chr. 29. 29 ; 2 Chr. 9.29 ; 12. 15), ont été des documents préparatoires à la rédaction inspirée de nos livres des *Rois* et des *Chroniques.*

Les prophètes mettent par écrit les révélations reçues, et signent leurs prophéties :

*Esaïe* (1.1 ; 2.1 ; 13.1, etc.). Par son appel « à la loi et au témoi­gnage » (8. 20), le prophète atteste la présence en Israël du recueil des Ecritures faisant autorité.

*Jérémie* rédige toutes les paroles qu’il a reçues de Dieu. Son livre fait immédiatement la plus grande impression sur le peuple et sur les chefs. Le roi en est troublé au point qu’il le déchire et le jette au feu, mais Dieu le fait sans délai remplacer et compléter (Jér. 36). La

prophétie de Jérémie sur les 70 ans de la captivité (25. 11) est aussi­tôt admise parmi les écrits inspirés. Daniel déclare en effet que c’est « par les livres » qu’il’en comprit le prochain accomplissement (Dan. 9. 2). Le rédacteur des Chroniques et d’Esdras témoigne aussi de l’autorité reconnue à Jérémie (2 Chr. 36. 22 ; Esd. 1. 1).

*Daniel* lui-même, avec Noé et Job, est placé par son contempo­rain Ezéchiel parmi les hommes les plus pieux qu’Israël connaisse (Ez. 14. 14). La valeur de ses écrits est attestée par le Christ en per­sonne (Mt. 24. 15).

*Michée* 4. 1-3 est cité comme un message de Dieu par Esaïe 2. 1-4.

*"Zacharie* insiste sur la vérité, l’inspiration et la solennité des pa­roles prononcées par les premiers prophètes en rapport avec la loi, et qui toutes ont reçu leur accomplissement (1. 4, 6 ; 7. 7, 12).

*Malachie,* qui clôt l’ère prophétique, est appelé pour cela par les Juifs « le sceau des prophètes ». Il termine l’Ancien Testament en recommandant l’observation de la loi donnée par Moïse au Sinaï (Horeb), et en annonçant la prochaine étape du plan de Dieu : la venue et le ministère du précurseur du Messie (4. 5-6).

1. QUELLE IDÉE LES CRITIQUES SE FONT-ILS DU CANON DE L’ANCIEN TESTAMENT ?

Cette question est très importante, car elle révèle ce que devient ['Ecriture lorsque sa véracité, son historicité et sa pleine inspiration sont mises en doute.

L’un des « dogmes » les plus ancrés de la critique — et les plus insoutenables — est que Moïse ne serait nullement l’auteur du Pen- tateuque. Les promoteurs de cette théorie, il y a plus d’un siècle, étaient persuadés que 1500 av. J.-C. l’homme, à peine sorti des ca­vernes, ne connaissait ni écriture, ni civilisation, ni code de lois, ni rituel religieux compliqué. Une telle conception s’est révélée fausse, par la découverte de civilisations raffinées encore beaucoup plus an­ciennes ; mais la théorie négative est restée. Il en découle le tableau suivant :

*vers 627 av. ].-C.,* sous Josias, le « livre de la loi » trouvé dans le temple (2 Chr. 34. 15) serait uniquement le Deutéronome, tout fraî­chement forgé par des prêtres désireux de se donner de l’importance ;

*au cours du* V\* *siècle* aurait été composé le « code sacerdotal », la partie du Pentateuque (surtout le Lévitique) consacrée aux lois cultu­elles, sacrifices, généalogies, origines des institutions sacrées ;

*vers 444,* Esdras lisant la loi au peuple aurait « canonisé » le Pentateuque : c’est-à-dire qu’il en aurait pour la première fois fait admettre l’autorité (Néh. 8 à 10) ;

*entre 300 et 200,* rédaction et acceptation de plusieurs écrits des prophètes (deutéro- trito-Esaïe, Daniel, etc.), donc après les grands événements qu’ils « prédisent » ;

*à partir de 200 av. J.-Q.,* sous les Macchabées, apparition de divers « Ecrits » de la troisième section du canon juif ;

*en 90 après J.-C.,* lors d’un synode de rabbins israélites à Jamnia (près de Jaffa), le canon actuel aurait été enfin reconnu.

Une telle conception soulève bien plus de difficultés insurmon­tables qu’elle n’en résoud :

Il est impossible de prouver que le livre trouvé dans le temple à l’époque de Josias était seulement le Deutéronome, et non pas toute la loi de Moïse (nous revenons sur ce point plus bas) ;

le prétendu « Code sacerdotal » serait un faux, d’autant plus que le seul Lévitique affirme 51 fois que Moïse lui-même l’a reçu direc­tement de Dieu.

Des critiques récents comme R. H. Pfeiffer d’Harvard *{Introduc­tion to the Old Testamenty* N. York, 1946) admettent franchement que trois des livres les plus importants et les plus influents de l’An­cien Testament sont « techniquement frauduleux ». Prétendre qu’à cette époque on n’avait pas la même notion de vérité qu’aujourd’hui est une affirmation gratuite, qui ne résoud en aucune façon le problè­me. De tels raisonnements nous mettent aussi mal à l’aise que l’utili­sation des fausses décrétales par la papauté du Moyen Age. D’ail­leurs, comment pourrait-on, au moyen d’une théorie moderne, éli­miner le témoignage unanime du reste de l’Ancien Testament, de la Synagogue juive, de Jésus-Christ, et de toute l’Eglise chrétienne historique au sujet de la mosaïcité du Pentateuque ?

Si l’on devait admettre la « découverte » et la mise du Deutéro­nome au rang des Ecritures canoniques vers 620 av. J.-C., comment expliquer qu’on ait pu y ajouter plus tard sans soulever d’objections un ouvrage encore plus récent forgé de toutes pièces ? En face du soin jaloux des Juifs pour leurs écrits sacrés, c’est une impossibilité psychologique.

Si ces auteurs tardifs ont cru sincèrement que Dieu leur avait parlé, pourquoi ne l’ont-ils pas dit tout simplement comme chacun des autres prophètes, au lieu d’employer la fraude ?

Comment se fait-il que les critiques modernes diffèrent tellement entre eux ? Leurs arguments, linguistiques entre autres, dépendent tellement d’une appréciation subjective, que par exemple le livre des Proverbes date pour Eichhorn du X’ siècle av. J.-C., pour Hitzig du IX' siècle, et pour Ewald du VI\* siècle.

Que signifie en somme pour les critiques le terme « canonique » ? Désigne-t-il simplement un ouvrage suffisamment vieux, d’un siècle au moins, qui a des chances de paraître assez vénérable, humaine­ment parlant ? Dans ce cas, ce serait l’homme qui déterminerait le contenu du canon, pour des raisons surtout extérieures et historiques, et non pas Dieu.

Un livre « techniquement frauduleux », rempli d erreurs et de légendes insoutenables, deviendrait subitement « divinement inspiré » après un laps de temps suffisant ? Cette conception des critiques est évidemment à l’opposé de la notion biblique d’inspiration et de canonicité. ...

Peut-on expliquer enfin, si les facteurs historiques seuls comp­taient, pourquoi les Juifs n’ont incorporé au canon aucun de leurs autres livres religieux de la même époque ?

Ed. J. Young, après avoir soulevé beaucoup de ces mêmes ques­tions, dit en conclusion : « Si les cinq premiers livres de la Bible ne sont pas essentiellement l’œuvre de Moïse, mais une compilation de documents composés par divers auteurs inconnus vivant à des épo­ques très éloignées les unes des autres, toute la question de la cano­nicité de ces livres devient un mystère insoluble ; et le fait que les Juifs les ont toujours considérés comme divins, constitue l’une des plus grandes énigmes de tous les temps !» *(The infallible Word,* P- 79>’

« ... Les théoriciens critiques s’efforcent de traiter la question du canon seulement d’un point de vue historique. Ils veulent éliminer la question théologique. Dieu existe-t-Il ? A-t-Il réellement inspiré les auteurs des divers livres de l’Ancien Testament ? Le Saint-Esprit, par son témoignage intérieur, produit-Il dans le cœur de son peuple la conviction qu’il est l’auteur des Ecritures ? Ces questions sont igno­rées par les critiques ou laissées de côté comme touchant à la foi, et non aux faits historiques. Mais c’est précisément à cause de ce pré­jugé inconscient que le critique ne peut répondre aux questions sou­levées » (ibid., p. 80).

(Pour une étude détaillée et convaincante de la mosaïcité et de l’authenticité du Pentateuque, voir Oswald T. Allis, *The Five Books of Moses,* The Presbyterian and Reformed Publishing Company, Philadelphia, 1943).

1. QUE S’EST-IL RÉELLEMENT PASSÉ A L’ÉPOQUE DE JOSIAS ET D’ESDRAS ?

Pour le comprendre, remontons plus haut dans l’Ancien Testa­ment.

Nous croyons que la loi de Moïse a véritablement été donnée au peuple comme le raconte le Pentateuque.

Le livre de Josué atteste la présence et le rôle de cette loi en Israël (1. 7-8 ; 8. 31-35 ; 9.24 ; 11.15, 20, 23 ; 13. 32-33 ; 23.6 ; 24. 26 comparé à De. 31. 26). Il n’a aucun sens s’il n’est pas la conti­nuation de l’oeuvre de Moïse.

Les Psaumes, le Ps. 119 en particulier, montrent la vénération dont les Juifs fidèles entouraient la loi et la Parole de l’Eternel. Da­vid lui-même, après une expérience cuisante, déclare que Dieu doit être « cherché selon la loi » (1 Chr. 15. 13, 2 ; cf. Nb. 4 et De. 10).

En 721 av. J.-C., après le règne abominable d’Achaz, Ezéchias devient l’instrument d’un réveil : tout se passe « conformément à la loi de Moïse, homme de Dieu », « selon la Parole de l’Eternel », « comme il est écrit ». Le temple est purifié, la Pâque est célébrée, le culte rétabli, les sacrificateurs et le peuple sanctifiés < selon la Pa­role de l’Eternel... comme il est écrit ». Rien de pareil ne s’était vu depuis l’époque de Salomon (2 Chr. 30. 5, 12, 16, 18, 26). Ezéchias est loué de tout ce qu’il a fait pour « la loi et les commandements » (31.3, 21).

A l’époque d’Ezéchias, les Samaritains semblent bien avoir eu leur propre version du Pentateuque, et peut-être même plus tôt. Il en résulte qu’avant la chute de Samarie, et probablement avant le schisme, la « loi de Moïse » était reconnue par les douze tribus.

Les rois impies Manassé et Amon succèdent à Ezéchias. Malgré le rappel de la loi de Moïse, l’idole d’Astarté est mise dans le temple, et le jugement de Dieu devient inévitable (2 R. 21. 7-13). Pourtant, vers 621, *Josias* intervient encore pour faire abattre les idoles et purifier le temple. Le « livre de la loi » qu’on y trouve, « le livre de l’alliance », « le livre de Moïse » (2 Chr. 34. 15, 30 ; 35. 12) ne peut être que la révélation elle-même laissée par ce grand homme de Dieu, à l’existence de laquelle tous les textes ci-dessus rendent un si clair témoignage.

Déclarer que jusque-là la loi de Moïse n’existait pas et que le livre négligé découvert dans le temple était seulement le Deutéronome tout nouvellement fabriqué par les prêtres, est une simple absurdité.

Passons maintenant au cas *d’Esdras,* qui aurait « canonisé » un étrange amalgame de documents faux sous le nom de « loi de Moï­se », usurpé délibérément pour accréditer les inventions de prêtres ambitieux. Relevons tout d’abord les nombreuses allusions à la véri­table loi de Moïse dans les deux livres d’Esdras et de Néhémie.

Sur l’autel rebâti, des holocaustes sont offerts selon la loi de Moïse (Esd. 3. 2 ; Nb. 28).

La fête des tabernacles est célébrée, comme il est écrit (v. 4 ; Lév. 23,. 34 ; Nb. 29.12).

Ils établissent les sacrificateurs... comme il est écrit dans le livre de Moïse (6.18 ; Nb. 8.14).

Esdras est un scribe... versé dans la loi de Moïse... la loi de l’Eter­nel... les lois et les ordonnances (7. 6, 10).

Le passage d’Esd. 9.10-12 cite Lév. 18.27 et De. 7.3; 23.6. Néhémie rappelle la parole de Dieu adressée à Moïse (1.8-9;

Lév. 26. 33 ; De. 30. 5).

La lecture solennelle des chap. 8 et 9 souligne sans cesse de quel livre il s’agit : le livre de la loi de Moïse, prescrite par l’Eternel à Israël... le livre de la loi... le livre de la loi de Dieu... les paroles de la loi... le livre de la loi de l’Eternel, leur Dieu... que le Seigneur a donnée au Sinaï par l’intermédiaire de Moïse... nos pères n’ont point observé ta loi (8. 1, 3, 8, 9, 13-14, 18 ; 9. 3, 13-14, 34).

On jure de marcher dans la loi de Dieu donnée par Moïse., com­me il est écrit dans la loi (10. 28, 29, 34, 36).

« On lut en présence du peuple dans le livre de Moïse et l’on y trouva écrit... Lorsqu’on eut entendu la loi, on sépara d’Israël tous les étrangers » (13. 1, 3).

Il saute aux yeux que toutes les actions et les pensées d’Esdras, de Néhémie, et de la communauté juive reconstituée, sont basées sur la loi fondamentale d’Israël, qui déjà fait autorité et que l’on désire enfin mettre en pratique. Il en fut exactement de même à la Réforme, lorsque la redécouverte de la Bible souleva la joie et l’enthousiasme de tous les cœurs pieux. Prétendre que ce furent Luther et Calvin qui à ce moment-là forgèrent le Nouveau Testament en le prétendant faussement écrit par les apôtres, serait plus qu’insoutenable. Dire qu’Esdras et son entourage ont réussi le tour de force de « canoniser > une loi apocryphe mise frauduleusement sous le nom de Moïse, est une absurdité aussi inacceptable. Esdras et Néhémie seraient de fieffés menteurs si Moïse n’avait rien écrit du Pentateuque, et que, le sachant, ils affirmaient hypocritement le contraire dans toutes leurs pages.

Heureusement, nous sommes en nombreuse et bonne compagnie en croyant à la parfaite authenticité des livres de Moïse, ainsi qu’à l’inspiration de tout P Ancien comme du Nouveau Testament.

1. ORDRE DES LIVRES INSPIRÉS D’APRÈS LE CANON JUIF.

L’ordre des livres adoptés par les LXX était le suivant :

*la Loi* (Torah), c’est-à-dire les cinq livres de Moïse, le Pentateu­que ;

*les Prophètes* (Nebiim), qui comprenaient 1) les prophètes anté­rieurs : Josué, Juges, Samuel et Rois. On considérait en effet que les auteurs de ces livres, bien qu’historiens, avaient personnellement rempli l’office d’un prophète. 2) les prophètes postérieurs, c’est-à- dire : Esaïe, Jérémie, Ezéchiel et les 12 Petits Prophètes, d’Osée à Malachie ;

*les Ecrits* (Kethubim), nommés aussi *H autographes,* groupaient le reste des livres canoniques, c’est-à-dire Ruth, Chroniques, Esdras, Néhémie, Esther, Job, Psaumes, Proverbes, Ecclésiastc, Cantique, Lamentations, Daniel (ce dernier livre probablement placé ici, parce que son auteur avait occupé la position d’un homme d’Etat).

Josèphe, que nous avons déjà cité, parle de 22 livres inspirés (nombre égal aux 22 lettres de l’alphabet hébreu). On arrive à ce chiffre en comptant pour un seul livre Juges avec Ruth, Samuel, Rois, Chroniques, Esdras avec Néhémie, Jérémie avec les Lamentations, les 12 Petits Prophètes.

Le Christ Lui-même souligne la subdivision de l’Ancien Testa­ment en trois parties : la Loi de Moïse, les Prophètes et les Psaumes (Luc 24. 44). Cette dernière section tirait assurément son nom de son livre le plus important.

Cinq rouleaux, appelés *Meguilloth,* étaient lus aux cinq grandes fêtes juives. C’était des portions des Psaumes et des Proverbes, le Cantique des Cantiques, Ruth, l’Ecclésiaste et Esther.

On ne peut s’appuyer sur certains récits légendaires juifs pour expliquer comment les listes ci-dessus ont été définitivement arrêtées. Un livre apocryphe (4 Esdras 14. 19 à 48) prétend que, tous les livres de l’Ecriture ayant été détruits dans un incendie, Esdras aurait été inspiré pour les recomposer intégralement en quarante jours ! Selon une autre tradition tardive que rien ne confirme, le canon aurait été définitivement établi par une assemblée de 120 hommes, « la grande Synagogue », présidée par Esdras. Un passage de 2 Mac. 2. 13 dit enfin que « Néhémie.. fondant une bibliothèque, rassembla les livres qui racontaient l’histoire des rois et des prophètes, et les livres de David, et les lettres royales concernant les offrandes... » (Ces « let­tres » pouvaient provenir des rois de Perse au sujet de dons faits au temple).

Le fait est que le retour de la captivité marquait d’une part la cessation des révélations prophétiques, avec Aggée, Zacharie et Mala- chie. D’autre part, en reconstituant la communauté juive autour de son temple et de son sacerdoce, il est bien probable qu’Esdras, Néhé­mie et les hommes de leur génération ont joué un rôle dans le rassem­blement des écrits inspirés, désormais au complet, en un unique recueil.

Un groupe de rabbins juifs se réunit à Jamnia (près de Jaffa), en 90 après J.-C. (Un auteur récent se demande s’il est justifié d’appeler « concile » cette réunion. Cf. H. H. Rowley, *The Growth of the Old Testament,* London, 1950, p. 170.) On s’entretint de la position dans le canon de plusieurs livres de la troisième section. Personne ne dou­tait qu’ils y aient leur place. La discussion porta plutôt sur leur contenu, et leurs rapports les uns avec les autres. Autant que nous lesachions, il ne fut pris aucune décision formelle qui aurait lié la Synagogue. Les entretiens demeurèrent libres, tout en contribuant sans doute à préciser la tradition juive.

1. LES APOCRYPHES ONT-ILS PLACE DANS LE CANON ?

(Pour une description plus détaillée des apocryphes, voir l’article du *Nouveau Dictionnaire Biblique.)*

On appelle ainsi des livres religieux juifs d’origine obscure (apo­cryphe signifie : secret, caché) et tardive (entre le II’ siècle av. J.-C. et le 1" ou même le II’ siècle après J.-C.), qui n’ont jamais été inclus dans le canon hébraïque. Ils ne figurent pas dans le texte massoréti- que et n’ont été interprétés par aucun Targum. L’opinion générale des Juifs était qu’avec Malachie, la voix prophétique s’était tue. Après ce dernier livre qu’ils nommaient « le sceau des prophètes », ils estimaient qu’il n’était plus paru d’écrit inspiré. Josèphe le déclare expressément *(Contre Apion* I, 8) et même le 1er livre des Maccabées le répète (IX, 27 ; XIV, 41).

Voici la liste des apocryphes plus tard admise par Rome :

1 et 2 Maccabées

Tobie

Judith

additions à Esther

3 Esdras

Suzanne,

Bel et le Dragon Cantique des 3 Jeunes Hébreux (additions à Daniel) Baruch

Ecclésiastique Sagesse de Salomon (ou : Sapience)

(On mentionne encore : la Prière d’Azarias, la Prière de Manassé, la Lettre de Jérémie).

A part certains renseignements historiques intéressants (1 Macc. surtout) et quelques belles pensées morales (Sagesse de Salomon p. ex.), ces livres contiennent des légendes absurdes, des platitudes, des erreurs historiques, géographiques et chronologiques, ainsi que des hérésies doctrinales manifestes ; ils recommandent même des actes immoraux (Judith 9. 10, 13).

Ils ne semblent pas avoir été compris au début dans la version des LXX, mais furent graduellement introduits dans ses dernières édi­tions. Ni Josèphe ni Philon ne les citent. Le Christ et les apôtres ne s’y réfèrent jamais, bien qu’ils fassent librement usage du texte des LXX, et qu’ils aient très certainement connu les textes en question. (L’allusion de Jude 9 semble se référer au « Livre d’Hénoch », pseu- dépigraphe qui ne figure pas sur la liste des apocryphes donnée ci- dessus). Les chrétiens des premiers siècles ne les ont pas non plus admis parmi les Ecritures inspirées.

Jérôme, au V siècle, ajouta les apocryphes à sa traduction de la Bible en latin, la Vulgate, en faisant remarquer la différence évi­dente d’inspiration et de valeur spirituelle entre ces livres et les écrits canoniques. Il déclarait d’ailleurs sans ambages qu’il rejetait l’histoire de Suzanne et le Cantique des trois jeunes Hébreux, et tenait pour une fable l’histoire de Bel et du Dragon.

Les Réformateurs distinguèrent nettement les Apocryphes du texte de l’Ancien Testament. Moyennant de clairs avertissements, ils ne s’opposèrent pas à ce qu’on en lise certaines portions intéressantes dans les Eglises. Dès le début du XIX0 siècle les éditions protestantes de la Bible cessèrent de les contenir.

Par contre, au Concile de Trente, en 1546, l’Eglise Romaine pro- mulga le décret suivant : « Si quelqu’un ne reçoit pas pour sacrés et canoniques ces livres entiers avec toutes leurs parties... qu’il soit anathème ! » Par ce décret, Jérôme lui-même était condamné, tandis que la position très ferme de la Synagogue sur le canon était désa­vouée. Or, ne l’oublions pas, c’est aux Juifs qu’a été adressée la voca­tion de constituer l’Ancien Testament. Comme le dit Paul, c’est à eux « que les oracles de Dieu ont été confiés » (Rom. 3. 1-2). Nous rece­vons ces oracles-là de leurs mains, et de personne d’autre. Mais pour­quoi donc Rome prit-elle une position si nouvelle et si osée ? Parce qu’elle manquait d’arguments, face aux Réformateurs, pour justifier ses déviations non bibliques. Elle crut trouver un appui dans les Apo­cryphes pour : la prière en faveur des défunts et le sacrifice expiatoire (finalement la messe ; 2 Macc. 12. 39-46), l’aumône qui expie aussi les péchés et délivre de la mort (Tobie 12. 9 ; 4. 10), l’invocation et l’in­tercession des saints (2 Macc. 15. 14 ; Bar. 3.4), le culte des anges '(Tobie 12. 12), le purgatoire et la rédemption des âmes après la mort (2 Macc. 12. 42, 46), etc.

Remercions Dieu de ce qu’il a si merveilleusement veillé sur l’in­tégrité de sa Parole, et qu’il a laissé parvenir jusqu’à nous tout le canon des anciennes Ecritures, et celui-là seulement. Ce qui suffisait aux Juifs, à notre Seigneur Jésus-Christ, à ses apôtres et aux Réfor­mateurs, peut aussi nous suffire.

C. *LE CANON DU NOUVEAU TESTAMENT.*

Comme à propos de l’Ancien Testament, il est très intéressant de savoir de quelle manière les livres ont été rédigés, groupés et séparés d’écrits non inspirés.

1. RÉDACTION DU NOUVEAU TESTAMENT.

Le Christ n’ayant rien rédigé Lui-même, il est difficile de savoir quand ses paroles ont commencé à être mises par écrit. Elles ont

certainement été très souvent citées oralement par les apôtres (cf. Act. 20. 35 ; 1 Cor. 7.10 ; 11. 23-25). Puis on commença à composer les Evangiles, et Luc, entreprenant sa rédaction vers Fan 58, fait allusion à ses prédécesseurs dans cette tâche (1. 1-41. Les rédacteurs pouvaient encore recueillir des documents de première main, avec le témoignage des témoins oculaires.

Il semble que l’épître de Jacques fut écrite de très bonne heure, selon certains vers l’an 45. L’épître aux Galates daterait d’env. 49, et les lettres aux Thessaloniciens de 50 et 51. Les autres épîtres de Paul et celles de Pierre ont été écrites avant la chute de Jérusalem en 70, ainsi que les Actes et les Hébreux (c’est-à-dire la plus grande par­tie du Nouveau Testament). L’Apocalypse a été rédigée en un temps de persécution, sous le règne soit de Néron, soit de Domitien à la fin du 1er siècle. C’est aussi de cette dernière période que datent l’Evan­gile et les lettres de Jean.

IL PREMIERS TÉMOIGNAGES RENDUS AUX ÉCRITS DES ÉVANGÉLISTES ET DES APOTRES

Très rapidement, les textes inspirés sont reconnus et appréciés par les Eglises.

*Pierre,* dans sa II' épître (3. 15-16) parle de « toutes les lettres » de Paul, les situant au même niveau que « les autres Ecritures ».

*Paul,* dans 1 Tim. 5.18, introduit par < l’Ecriture dit...» une citation du Deutéronome (25. 4) et une autre de Luc (10. 7).

*Clément de Rome,* vers 96, cite nommément la lr" épître aux Corinthiens et montre que d’autres parties du Nouveau Testament lui sont connues.

*L’épître de Barnabas* s’exprime ainsi : « Comme il est écrit, beau­coup sont appelés, mais peu sont élus » (Ep. de B., 4).

*Ignace* (martyr en 107, ou 116), l’un des disciples de Jean, recon­naît avec les deux auteurs précédents l’inspiration et l’autorité des écrits des apôtres (Ad. Rom. IV).

*Polycarpe,* en 115, appelle « Ecriture » les écrits apostoliques, et cite en même temps comme tels les Psaumes et les Ephésiens (c. 12 ; Ps. 4. 5 ; Eph. 4. 26).

*Papias* (vers 140), disciple de Jean, raconte comment la parole des anciens a été remplacée par l’autorité de la Parole écrite.

*Marcion,* un hérétique de la même époque, utilise dans ses écrits l’Evangile de Luc et dix des épîtres de Paul ; il connaissait aussi F Apocalypse. Un autre hérétique, *Basili,* dès 125 emploie les termes de « l’Ecriture », et « il est écrit » à propos du Nouveau Testament.

*Justin Martyr* (vers 148) parle des assemblées des chrétiens : « On y lisait les Mémoires des apôtres ou les Evangiles... avec les livres des prophètes ; et dans chaque assemblée, après qu’elles avaient été lues, le président en faisait le sujet de ses exhortations » (Apol. I, 67).

Il est très remarquable que, cinquante ans après la mort du der­nier apôtre, on trouve dans les écrits des défenseurs de la foi comme des hérétiques des citations expresses de tous les livres du Nouveau Testament (à l’exception de six ou sept des plus brèves lettres), les uns comme les autres se référant à leur autorité.

III. PREMIERS COMMENTAIRES ET TRADUCTIONS.

Au fur et à mesure que les écrits apostoliques se répandent et sont lus dans toutes les églises, on éprouve le besoin de les commenter à l’usage des fidèles.

*Papias* rédige vers 140 un Commentaire sur les Oracles Domini­caux. En 165, *Mélite>* évêque de Sardes, écrit un Commentaire sur l’Apocalypse, et *Héracléon* un autre sur les Evangiles.

Une harmonie des quatre Evangiles, le *Diatessaron* est composée par *Tatien,* disciple de Justin Martyr (vers 160-180).

*Origène* (début du III’ siècle) publie ses célèbres *Hexaples* (édi­tion en six colonnes du texte de F Ancien Testament en hébreu et en grec). D’autre part, il écrit des commentaires et des homélies sur la plupart des livres du Nouveau, dont il a révisé lui-même le texte, et défendu l’inspiration.

*Tertullien* (vers 200 également) forge l’expression Nouveau Tes­tament, par comparaison à l’Ancien, reconnaissant ainsi aux Ecri­tures juives et chrétiennes la même valeur d’inspiration. Il ne cesse de citer ces dernières. Il s’écrie : « Qu’elle est heureuse cette Eglise (chré­tienne)... Elle mêle la loi et les prophètes avec les Ecritures évangé­liques et apostoliques, et c’est là que s’abreuve sa foi... Malheur à ceux qui ajoutent ou qui retranchent quelque chose à *ce qui est écrit.* Vouloir croire sans les Ecritures (du Nouveau Testament), c’est vouloir croire contre les Ecritures » *(De Praescript. haereditor.,* ch. 36 ; cf. Gaussen, *Canon>* I, pp. 209-213).

Pendant ce temps-là, l’Evangile se répandait dans tout l’empire romain et au-delà, gagnant des hommes de races et de langues très diverses. On éprouva donc rapidement le besoin de faire de nom­breuses traductions des Ecritures, preuve supplémentaire de la vita­lité et de l’expansion des écrits bibliques et apostoliques. On men­tionne vers la fin du II' siècle la version Vieille Latine qui circulait en Afrique du Nord, la première traduction copte pour les églises d’Egypte, la version syriaque (cette langue était l’araméen des chré­tiens d’Orient). (Voir encore l’article *Versions de la Bible* du Nou­veau Dictionnaire Biblique.)

IV. LA FIXATION PROGRESSIVE DU CANON.

Remarquons premièrement que l’Eglise primitive, à la suite du Christ et des apôtres, n’a eu aucune difficulté à admettre tel quel le canon juif de l’Ancien Testament. Comme le dit très bien Athanase : L’Eglise chrétienne du Nouveau Testament reçoit de l’Eglise hé­braïque de l’Ancien Testament les livres sacrés de ce Testament, par­ce que c’est aux Juifs, comme le dit S. Paul (Rom. 3. 2), qu ont été commis les oracles de Dieu » (cf. Gaussen, *Canon* I, p. 559).

En ce qui concerne les livres du Nouveau Testament, ils étaient tous écrits avant la fin du 1" siècle, et ils étaient largement répan­dus, lus et commentés au cours du II\*. Il s’écoule cependant un certain temps avant que l’unanimité se fasse sur l’admission de cha­cun d’eux dans le canon.

Le critère de cette admission était l’inspiration et l’origine apos­toliques : que le livre en question soit issu du cercle des apôtres, ou appuyé par leur autorité (comme Marc, collaborateur de Pierre, Luc, compagnon fidèle de Paul, Jacques et Jude son frère, 1.1, tous deux semble-t-il frères du Seigneur). Le long ministère des apôtres a contribué à faciliter la connaissance, premièrement de « leur doctri­ne » (Act. 2. 42), et deuxièmement des écrits qu’ils appuyaient de leur entière autorité apostolique. Ils avaient pu également former des disciples fidèles, capables d’enseigner aussi à d’autres les vérités reçues.

1. On peut dire que, dès le IIe siècle, les livres suivants étaient reconnus universellement et $ans difficulté :

les quatre Evangiles 1 Pierre

les Actes 1 Jean

les treize épîtres de Paul

c’est-à-dire 7029 versets sur les 7959 du Nouveau Testament, soit 7/8 du texte.

1. Des questions se posèrent au sujet des deux importants livres que voici :

*Hébreux.* Le fait est que, si le contenu doctrinal et spirituel de la lettre faisait impression, elle n’était pas signée et on ignorait son auteur. Clément de Rome, vers 95, déclare l’épître canonique et apostolique, mais ne dit pas qui l’a écrite. A la fin du II' siècle, Clé­ment d’Alexandrie affirme que Paul l’écrivit en hébreu, et que Luc la traduisit en grec. Le style et la langue se rapprochent en effet davantage de l’Evangile de Luc et des Actes, que des épîtres pauli- niennes. Origène, au début du III\* siècle, s’exprime ainsi : « Je suis persuadé que les pensées sont de l’apôtre, mais le langage et la composition proviennent d’un autre ». On a avancé les noms de Bar- nabas, ou d’Apollos (Luther) comme auteur possible. Quoi qu’il en soit, la canonicité et l’authenticité de cette épître finirent par être unanimement admises, même si pour certains la question du rédac­teur demeurait ouverte.

L’*Apocalypse.*

Ici, de même, un double problème se pose. Ce livre est, parmi les écrits apostoliques, celui qu’on trouve le plus souvent et le plus puissamment attesté dans les documents de l’Eglise primitive. Gaus- sen cite des auteurs selon lesquels « il se trouve à peine une Ecri­ture dans le Nouveau Testament qui ait en sa faveur une suite plus nombreuse et plus forte de témoignages historiques » *{Canon* I, p. 393-4). Les premiers Pères, Justin, Irénée, Hippolyte, Tertullien, Origène, affirment que Jean l’écrivit à la fin du 1" siècle. C’est plus tard, au IIIe siècle et au début du IVe, lors de la controverse sur la question du millénium, que certains eurent des hésitations au sujet de sa place dans le canon. Ils se demandèrent également si l’auteur en était bien Jean l’apôtre, en particulier à cause d’une différence de style. Ces hésitations avaient entièrement disparu à la fin du IV’ s.

Avec l’admission incontestée de tous les livres mentionnés ci- dessus, on peut dire que 35/36 du Nouveau Testament étaient rassem­blés, c’est-à-dire 7737 versets sur 7959.

*Cinq petites épîtres,* Jacques, 2 Pierre, 2 et 3 Jean et Jude (222 versets, 1/36 du Nouveau Testament), furent les dernières à réunir l’unanimité des suffrages. Elles étaient brèves, certaines avaient été écrites tardivement, leur adresse était générale (« catholique »), Jac­ques et Jude n’étaient pas parmi les Douze. Il semble aussi que la diffusion des Ecritures, recopiées à la main, n’était pas partout égale. Chaque église importante (ou groupe d’églises) devait particulière­ment tenir à la collection de manuscrits précieux qu’elle avait réussi à constituer. Cela n’empêchait d’ailleurs pas la majorité des croyants d’être déjà d’accord sur la majorité des livres. Au cours du IV' siècle, cette petite section du Nouveau Testament est elle aussi entiè­rement admise et l’on peut dire que le canon est clos.

Les *listes successives d\* ouvrages reconnus* reflètent le chemine­ment que nous venons de résumer.

Le *Fragment de Muratori,* d’environ 170, énumère les 4 Evan­giles (attribuant le 3° à Luc et le 4e à Jean), les Actes, les 13 épîtres de Paul, Jude, 2 épîtres et l’Apocalypse attribuées à Jean. Il ne manque donc que 5 de nos livres actuels, mais le manuscrit est incom­plet et cette absence ne prouve rien.

*Clément d>Alexandrie,* vers la fin du II' siècle, écrit un commen­taire en sept volumes sur les livres du Nouveau Testament, y compris Jude et les autres épîtres dites catholiques (générales).

*Athanase,* au début du IV siècle, donne une liste exactement pa­reille à la nôtre, attribuant à Paul l’épître aux Hébreux et l’Apo­calypse à Jean.

Le *troisième Concile de Carthage,* en 397, ordonne que seuls les écrits canoniques soient lus dans les églises sous le titre d’« Ecritures divines ». Toute hésitation et toute divergence ont désormais cessé.

*D. CONCLUSION.*

Cette histoire du canon est très instructive, et suscite plusieurs réflexions.

1. *Le canon ri a été fixé par voie d\*autorité,* ni pour le Nouveau, ni pour l’Ancien Testament, comme nous le disions p. 146. Ce ne sont pas des conciles, juifs ou chrétiens, qui ont imposé des livres, humains jusque-là, et les auraient hissés par décret au niveau d’écrits désormais divins. Tout au contraire : des ouvrages suscités par une inspiration surnaturelle se sont imposés, par un travail silencieux du Saint-Esprit, à toute la chrétienté. En effet, comme nous le remar­quons ailleurs (p. 279), c’est l’Ecriture qui est antérieure à l’Eglise, lui fournissant sa base, son cadre, sa doctrine et sa nourriture spiri­tuelle. La grande majorité des écrits apostoliques étaient reconnus par le plus grand nombre des croyants avant le Concile de Nicée, en 325, au point que celui-ci n’eut même pas à débattre du canon, pas plus que les conciles « œcuméniques » subséquents (Constantinople en 381, Chalcédoine en 451, etc.). Le Concile de Carthage cité tout à l’heure était une rencontre provinciale, dont la décision de limiter les lectures publiques aux « Ecritures divines » est intéressante à titre de test. Elle ne crée pas le canon, mais constate qu’à son époque il est assez clairement reconnu pour écarter les livres non inspirés.

C’est donc dans un climat exceptionnel de liberté et de respect mutuel que s’est opéré le rassemblement des écrits inspirés. Il n’y eut ni polémique, ni anathème, fait d’autant plus remarquable que les églises soutenaient une lutte terrible contre les hérésies et lançaient des excommunications pour les moindres erreurs. Selon Gaussen, on compte 18 conciles tenus au III’ siècle contre les hérétiques du temps, 86 au IVe, et 80 au Ve siècle. « C’est donc un fait admirable et ma­nifestement providentiel que, sur ce seul point, on ne puisse trouver nulle part, clans les documents de l’histoire, aucune contrainte publi­que, aucune action collective des évêques, aucun arrêté des conciles, aucune prescription des empereurs (bien que, dès le IV’ siècle, ils se mêlassent de tout dans l’Eglise de Dieu) ; en un mot, aucun acte humain d’autorité, qui soit intervenu pour imposer aux troupeaux l’acceptation d’aucun code sacré, ou pour forcer aucune conscience individuelle à recevoir dans le canon un seul des 27 livres dont se compose aujourd’hui le Nouveau Testament » (Gaussen, *Canon* II, p. 108-109).

Le fait est que, dès le début, on a considéré les écrits incontesta­blement apostoliques comme étant eux-mêmes des Ecritures, et on les a rattachés aux livres sacrés déjà existants. Les premiers chré­tiens n’ont donc pas formé tout d’abord un canon concurrent de « nouveaux livres », auxquels on n’aurait que graduellement reconnu le même caractère divin et la même autorité qu’aux « vieux livres ». Ils ont reçu les nouveaux livres les uns après les autres du cercle apostolique, comme étant aussi bien l’Ecriture que les anciens. Ils les ont adjoints à la collection déjà existante, jusqu’à ce que finale­ment les nouveaux livres ainsi ajoutés soient devenus assez nombreux pour être considérés comme une section des Ecritures (Warfield, op. cit., p. 412-413).

Un tel fait n’a qu’une explication : la conviction unanime pro­duite dans les cœurs par le témoignage intérieur du Saint-Esprit, qui n’a cessé de contribuer au triple miracle suivant en faveur du peuple de Dieu : rédaction des livres sacrés, formation du canon, préserva­tion de l’Ecriture au travers des siècles.

1. *Les églises ont été providentiellement préservées de recevoir aucun livre illégitime,* pendant les deux siècles et demi de la gesta­tion du canon. Elles ont examiné librement, à loisir, les livres qui se présentaient à elles. Certaines d’entre elles ont parfois hésité pendant un certain temps, puis elles se sont ralliées. Jamais cependant l’en­semble des croyants n’a fait un choix définitif dont il aurait fallu se repentir ensuite. Nous discernons là une nouvelle intervention provi­dentielle. Autrement, comment expliquer que les livres suivants aient été résolument écartés :

la *Première lettre de Clément,* écrite de Rome à l’église de Co­rinthe (vers 96) qui figure dans le Codex Alexandrinus (A) et qu’on lisait publiquement à Corinthe en 170 ;

la *Didaché* (env. 120) ou Doctrine des 12 apôtres, que Clément d’Alexandrie et Origène considéraient comme l’Ecriture ;

*VEpître de Barnabas* (env. 130), jointe au Sinaïticus (Aleph) ;

le *Pasteur d'Hermas* (env, 140), qui se trouve aussi dans le Sinaïticus. Ces livres ne sont pas sans intérêt, mais bien inférieurs spirituellement aux écrits apostoliques. Peu à peu, ils ont été défini­tivement écartés. D’autres, d’emblée, n’ont pas paru présenter un caractère suffisant d’authenticité :

la prétendue *Apocalypse de Pierre* (avant 150)

les *Actes de Paul,* apocryphes

divers *Evangiles apocryphes :* de Pierre, de Matthias, de Jacques, de la Nativité.

1. *Le canon a été également gardé de rien inclure des déviations qui apparaissent peu à peu dans la chrétienté.* De même que rien d’apocryphe n’a été admis au rang des Ecritures juives, les églises, y compris l’Eglise Romaine, n’ont jamais inclus dans le, nouveau canon de livre ou de doctrine contraire à l’ensemble de la révélation. Même dans les derniers écrits reconnus par tous, ne figurent pas les dévia­tions naissantes qui vont changer le visage d’une certaine chrétienté : le culte de Marie, des anges, des saints et des images ; le rôle des évêques (qui sont en réalité des anciens, des surveillants selon Act. 20. 17, 28), le baptême qui sauve, les mérites acquis par les œuvres, le purgatoire, les prières pour les morts, etc.

On voit donc se produire un fait étonnant : l’Eglise accepte défi­nitivement et avec fermeté comme divins les livres défavorables à ses propres inclinations, et rejette partout comme humains ceux qui les flattent le plus. Il n’y a qu’une explication à ce fait : Dieu Lui- même veille sur le canon. A l’Ancien Testament, les Juifs n’ont rien changé, ni retranché ; au Nouveau Testament, Rome et les autres Eglises n’ont rien ôté ni ajouté, si puissantes, si fidèles ou si infidèles qu’elles aient été. Le texte de toutes les Ecritures est demeuré tel que Dieu a voulu qu’il soit.

Ceci s’est produit contrairement à la tendance habituelle des es­prits : si l’on commence par l’unité, on finit trop souvent par les divergences. Ici, c’est l’inverse : les Eglises ont tout d’abord reçu certaines parties du Nouveau Testament, comme elles avaient béné­ficié du ministère d’apôtres différents. Puis, par l’action irrésistible de l’Esprit, elles sont arrivées à une parfaite unanimité. Pour là chré­tienté tout entière, ne comptent que les 27 livres du Nouveau Tes­tament.

A elles, comme à la Synagogue autrefois, « les oracles de Dieu ont été confiés ». Disons-le une fois de plus avec Erich Sauer : « L’Eglise n’a pas eu à compléter ni à créer le canon, mais à le recon­naître : il existait dès la parution du dernier livre du Nouveau Tes­tament. L’autorité de l’Ecriture inspirée s’est simplement imposée par le témoignage du Saint-Esprit » (op. cit., p. 133).

1. *La guerre au canon.*

Par une conséquence toute naturelle, en attaquant l’inspiration et l’autorité de l’Ecriture, on a remis en question le canon tout entier. La Bible ne serait plus un recueil de livres absolument authentiques et vrais, mais un assemblage d’écrits en grande partie douteux, cons­titué à une toute autre époque que ne l’affirment le texte lui-même et la tradition juive ou chrétienne. Nous avons vu à propos de l’Ancien Testament ce qu’il faut penser de cet amalgame de livres « techni­quement frauduleux ». Quant au Nouveau Testament, Gaussen disait *à* son époque qu’en cent ans la « science théologique allemande » avait attaqué l’intégrité de tous les livres du Nouveau Testament, à l’exception des seules épîtres aux Corinthiens et aux Galates *{Canon* II, p. 120-130). Il ajoutait que, malgré cela, son siècle était celui de la diffusion de la Bible et de l’essor des missions évangéliques. Il en concluait qu’après tant d’assauts, l’Ecriture demeurait intacte, comme Daniel sortant de la fosse aux lions et les trois jeunes Hé­breux de la fournaise (ibid., p. 135).

Aujourd’hui, l’attaque contre le canon est à la fois plus subtile et plus généralisée. Les critiques modernes, qui affirment grouper la majorité des théologiens, estiment en effet que la Bible n’est pas la Parole de Dieu. Avec la conception des mythes et des légendes incor­porés à l’Ecriture, l’idée que l’historicité et la véracité d’un texte ou d’un événement importent beaucoup moins que son message, la pré­tendue découverte de « sources » divergentes dans les livres les plus essentiels, on en vient à douter complètement de la légitimité du ca­non tel que la Synagogue et l’Eglise primitive nous l’ont transmis. La seule chose qui compte, semble-t-il, est celle-ci : que Dieu S’adresse à chaque individu, ici et maintenant, de sorte qu’un texte erroné et un recueil faillible aussi deviennent (comment ?) une parole qui l’atteigne personnellement.

Les mots n’ayant plus aujourd’hui la valeur qu’ils avaient autre­fois, un théologien peut hélas fort bien prétendre démontrer qu’un livre biblique est inauthentique et ajouter aussitôt que cela n’enlève rien à sa valeur ni à sa canonicité. On affirme par exemple que *Pépttre aux Ephésiens* n’est pas vraiment de Paul. Son auteur est d’un temps postérieur à celui de l’Apôtre, et sa pensée diffère de lui sur certains points. Mais < quel que soit l’auteur de l’épître aux Ephé­siens, son contenu reste le même, et la seule question qui se pose est sa vérité théologique » (cf. Chs. Masson, *L’Epître de St Paul aux Ephésiens,* Delachaux et Niestlé, 1953). Et que dire de sa vérité tout court, en présence des passages si personnels d’Eph. 1.1 ; 3. 1-13 ; 4. 1 ; 6. 19-22 ! Le même professeur attribue également *Pépître aux Colossiens* à un autre que Paul, probablement celui qui a rédigé à sa manière l’épître aux Ephésiens *{Colossiens,* même collection, 1950, p. 86).

Quant à 2 Thessaloniciens, M. Masson en rejette l’authenticité, tout en reconnaissant que celle-ci n’a jamais été contestée jusqu’à l’avènement de la critique. « On peut supposer, sans trop s’aventurer, qu’un disciple de Paul de la fin du 1er siècle, constatant que ses épî­tres affirmaient avec insistance l’imminence du jour du Seigneur, que l’Eglise de son temps attendait encore, inquiet peut-être du parti que des illuminés pouvaient tirer des textes eschatologiques de l’apô­tre, a estimé nécessaire de faire dire par l’apôtre lui-même pourquoi le jour du Seigneur n’était pas encore venu : il fallait qu’auparayant se produisît *\\* apostasie* et que se révélât *V impie ».* Cette supposition purement gratuite et qui révèle une vraiment piètre conception de l’inspiration, est suivie par une déclaration tout aussi surprenante : « Faut-il ajouter que l’inauthenticité de 2 Thessaloniciens n’enlève rien pour nous à sa valeur ? » (ni à sa place dans le canon, puisque l’Eglise l’a reçue telle quelle ; cf. *Les deux Epîtres de St Paul aux Thessaloniciens,* Delachaux et Niestlé, 1957, pp. 9-13). Que penser alors de 2 Thess. 1. 1 ; 2. 5, 15 ; 3. 7-10 et surtout 17 ? Nous con­testons d’ailleurs formellement que les témoins du Dieu de vérité aient eu des notions morales toutes différentes des nôtres et se soient simplement conformés aux usages littéraires de leur époque. En fait leur sainteté, l’intégrité de leur caractère et leur inspiration divine sont les garants de leur absolue véracité.

Quelques lignes du professeur Ridderbos, de Kampen en Hollan­de, nous serviront ici de conclusion :

« Au cours des récentes décades, la question de l’autorité du ca­non a passé de nouveau au premier plan de la théologie du Nouveau Testament. On dit souvent aujourd’hui que l’autorité du canon doit être acceptée *parce que* et *dans la mesure où* Dieu nous parle dans les livres du canon. Mais c’est dans ce critère même « dans la mesure où... » que réside la difficulté du problème et le danger de subjecti­visme. Quelques-uns désirent revenir au contenu essentiel de l’Evan­gile comme à un « canon dans le canon ». Ils sont à la recherche d’une norme incontestablement objective dans l’Ecriture. Certains, par contre, protestent en déclarant que cette interprétation du canon est trop statique. Dieu parle, disent-ils, tantôt ici, tantôt là dans l’Ecri­ture. D’après eux, c’est dans la proclamation du message, le *kerygma,* que l’Ecriture se manifeste toujours à nouveau comme canon. D’au­tres enfin interprètent cette conception actualiste du canon d’une façon encore plus subjective : Le canon est seulement ce qui, ici et maintenant (en latin : hic et nunc) signifie *pour moi* la Parole de Dieu. Selon Ernst Kàsemann, par exemple, le canon tel que nous l’avons n’est pas la Parole de Dieu et n’est pas identique à l’Evan­gile ; il n’est la Parole de Dieu que dans la mesure où il devient l’Evangile. La question de savoir ce qui est alors l’Evangile ne peut pas être tranchée par une exposition de l’Ecriture, mais seulement par le croyant qui « approche son oreille de l’Ecriture pour écouter » et qui est convaincu par l’Esprit (cf. Kàsemann, *Evangelische Théolo­gie,* 1951-52, p. 21).

« Il est clair qu’avec une telle affirmation le canon du Nouveau Testament, comme collection arrêtée de 27 livres, devient tout à fait problématique. Pouvons-nous encore affirmer la foi des Réfor­mateurs : Nous recevons tous ces livres comme saints et canoniques ? Quelle base reste à l’Eglise pour croire que Dieu ne désire pas seu­lement Se servir des livres de la Bible comme d’un moyen grâce auquel II nous parle par le Saint-Esprit, mais qu’il désire aussi lier l’Eglise au canon du Nouveau Testament?» *(Révélation and the Bible,* pp- 191-192).

1. *Le canon, facteur d’unité.*

Malgré ce qui vient d’être dit, il ne subsiste qu’un seul canon pour la chrétienté tout entière. Les théories des critiques, les modes théologiques passent, et l’Ecriture subsiste dans son intégrité.

Luther était si rempli du message, oublié pendant des siècles, de la justification par la foi, qu’il appréciait moins l’épître de Jacques que celles de Paul aux Romains et aux Galates. Aussi la mit-il, dans son édition de la Bible allemande, à la fin des épîtres, avec celle aux Hébreux qu’il pensait être d’ApolIos. Mais il n’en retira aucune du canon, et ne reproduisit pas dans les éditions postérieures à 1522 son expression malheureuse à propos de Jacques qui ne contredit pas, mais complète simplement les déclarations de Paul. C’est ce qu’ont pensé tous les Réformateurs sans exception, et ce point n’a jamais été remis en question.

Il est en effet merveilleux que toutes les branches de la chré­tienté, si variées qu’elles puissent paraître, reconnaissent unanime­ment le recueil des 27 livres du Nouveau Testament : les églises des premiers siècles et des grands conciles, les Nestoriens, les Coptes ; les églises d’Orient et d’Occident, les popes de Moscou, le pape de Rome, les Hussites, les Vaudois, les Protestants luthériens, réformés, angli­cans, etc. Et s’il est une base sur laquelle les vrais croyants au Christ peuvent se retrouver, c’est bien celle de l’autorité unique de l’Ecri­ture tout entière, avec ses 66 livres canoniques divinement inspirés, rassemblés et gardés.

CHAPITRE XII

La transmission du Texte - Les variantes

Ayant parlé de l’inspiration des auteurs bibliques, de la rédaction du manuscrit original inerrant et de la formation du canon, il nous reste à voir comment le texte inspiré nous a été transmis au cours des siècles. Il s’agit là d’une question capitale, touchée déjà par un autre côté dans notre chapitre sur les difficultés de la Bible. A quoi servirait que Dieu ait parlé à ses prophètes, si leur message ne nous avait pas été remis sous une forme vraiment digne de confiance ? La confession de foi de Westminster déclare : « L’Ancien Testament en hébreu et le Nouveau Testament en grec, ayant été directement inspi­rés par Dieu et *gardés purs à travers tous les âges par sa providence et son soin particulier,* sont par conséquent authentiques. Ainsi, dans toutes les controverses religieuses, c’est à eux que l’Eglise en appelle en dernier ressort » (I, 8).

Voyons de quelle manière remarquable cette providence et ce soin particulier se sont exercés.

*A. TRANSMISSION DU TEXTE DE U ANCIEN TESTAMENT.*

1. UN TEXTE RECOPIÉ À LA MAIN PENDANT 3000 ANS.

Le fait que les livres saints ont été recopiés à la main pendant 3000 ans, de Moïse à l’invention de l’imprimerie, pose un grand pro­blème en soi. Tant de scribes, tant de copistes n’ont-ils pas eu mille et mille occasions de se tromper ? Le fait que le texte actuel soit dans un si merveilleux état de conservation (malgré les difficultés que nous allons voir), est littéralement miraculeux : Dieu a visiblement veillé sur la Parole qu’il avait inspirée.

1. LES MASSORÈTES.

La transcription du texte hébreu était rendue délicate par le fait qu’en principe, cette langue n’écrivait que les consonnes. Le lecteur devait donc suppléer les voyelles, et la tradition suffisait à assurer une lecture normale. Mais à mesure que le peuple juif s’assimilait aux nations parmi lesquelles il était dispersé, la prononciation exacte des mots risquait d’être de plus en plus compromise. Déjà vers l’an 100 après J.-C. des savants juifs s’étaient efforcés d’établir un texte hé­breu consonnal standard, qui fournit la base des travaux ultérieurs des *Massorètes.* Ceux-ci étaient des rabbins de Tibériade et de Baby- lone, qui, du V\* au X’ siècle après J.-C. ont accompli une œuvre extraordinaire. Us ont achevé de *fixer* le texte en choisissant le meil­leur manuscrit parmi ceux dont ils disposaient. Us l’ont *copié* avec un soin extraordinaire. D’après certains écrivains, une erreur d’une seule lettre rendait le manuscrit inutilisable. Les Massorètes ont aussi *annoté* le texte afin de prévenir toute addition ou omission, indiquant en marge le nombre de lettres, le nombre de certaines expressions, la let­tre du milieu, le mot et le verset du milieu de chaque livre ou collec­tion de livres. Us avaient ainsi compté que, dans ce que nous appe­lons l’Ancien Testament, la lettre Aleph revient 42 377 fois, la lettre Beth 38 218 fois, etc. Quand un mot leur paraissait incorrect, ils le laissaient dans le texte (kethib) et ils plaçaient dans la marge les con­sonnes du mot rectifié (keri). Les Massorètes ont surtout inventé les *points voyelles : ce* sont des points ou de petits traits ajoutés dans ou sous les consonnes, pour fixer la prononciation tout en préservant l’intégrité du texte consonnal traditionnel. Enfin, ces mêmes rabbins ont imaginé un système particulier *d’accents,* destinés à conserver à la lecture du texte les nuances de ton ainsi que le rythme propre à la langue hébraïque. Les Massorètes ont donc considérablement contri­bué à la transmission et à la préservation de l’Ancien Testament tel que nous l’avons aujourd’hui.

1. LA DESTRUCTION DES MANUSCRITS DÉTÉRIORÉS.

A très peu d’exceptions près, nous n’avons pas de très anciens manuscrits hébraïques de l’Ancien Testament. En général, ceux que nous possédons remontent seulement à environ 900 ans *après* J.-C. D’où cela provient-il ? Les Juifs avaient une vénération presque su­perstitieuse pour les exemplaires de l’Ecriture. Lorsque ceux-ci étaient trop vieux et usés pour servir plus longtemps à la lecture ordinaire, on les enterrait respectueusement. Un ensevelissement honorable était préférable au risque de voir profané le nom de Dieu inscrit sur ces vieux manuscrits. En attendant de les porter en terre, on conservait ces exemplaires hors d’usage dans un local fermé attenant a la synago­gue, appelé Guenizah (cachette). Dans la seconde partie du siècle passé, la découverte d’une de ces vieilles cachettes au Caire a fourni de très intéressantes copies datant des siècles précédant l’an 900 apres

J.-C.

1. DOCUMENTS ANCIENS PERMETTANT DE CONTRO­LER LE TEXTE MASSORÉTIQUE.

Puisque tant de manuscrits anciens ont été détruits, on considère comme d’autant plus précieuses les possiblités d’établir une compa­raison avec le texte massorétique. En voici quelques-unes à titre d’exemples.

1. *La version des Septante.* C’est la traduction en grec de tout l’Ancien Testament, faite par les Juifs d’Alexandrie entre 250 et 150 av. J.-C. Elle est intéressante pour nous parce qu’elle est basée sur un texte hébraïque de mille ans plus vieux que le texte massorétique de nos manuscrits. Mais en tant que traduction, elle est très inégale. Le Pentateuque a été mieux traduit que le reste de l’Ancien Testament. En quelques endroits, elle aide à comprendre le texte ailleurs obscurci par la transmission. Nous avons déjà parlé plus haut (p. 93) de l’usage de cette version des LXX dans les citations que le Nouveau Testament fait de l’Ancien.
2. *Le Pentateuque Samaritain.* Les Samaritains, séparés des Juifs et du temple de Jérusalem, avaient construit leur propre temple sur le Mont Garizim, vers 400 av. J.-C. (cf. Jn. 4. 20). Regardant le Pentateuque comme étant seul canonique, ils en ont conservé de très anciens exemplaires. Leur texte a été transmis indépendamment du texte massorétique, et il apporte l’un des tout premiers témoignages au Pentateuque primitif. La comparaison établit cependant la supé­riorité manifeste du texte massorétique, ainsi que sa pureté essen­tielle. La plupart des rouleaux samaritains actuels ne sont pas tenus pour antérieurs au X\* siècle après J.-C. Un ou deux de ceux qui sont conservés à Naplouse (l’ancienne Sichem) passent pour les plus anciens.
3. *Le Manuscrit du Malabar.* Au début du siècle passé, C. Bucha­nan découvrit aux Indes, chez les Juifs noirs du Malabar, un im­mense rouleau des Ecritures composé de 37 peaux teintes en rouge, long de 15 m. et large de 60 cm. Couvert d’une belle écriture, il comporte encore 117 colonnes. Seuls manquent le Lévitique et une partie du Deutéronome. En comparant mot après mot, lettre après lettre, ce texte avec celui de l’Occident (dont il est indépendant), on n’a pas trouvé plus de 40 petites différences ; aucune d’entre elles n’est assez grave pour qu’il en résulte même un changement léger dans le sens et l’interprétation de notre ancien texte (cf. Gaussen, op. cit., p. 79).
4. *Les manuscrits de la Mer Morte.* Dès 1947, des textes hébraï­ques d’une extraordinaire valeur ont été découverts près de Jéricho, dans une grotte au-dessus de la Mer Morte. Bornons-nous à men­tionner parmi eux un manuscrit entier d’Esaïe, datant du II’ siècle av. J.-C., en parfait état de conservation. Une telle découverte per­mettait de faire un bond en arrière de mille ans par rapport aux manuscrits que nous possédions. Jusqu’à ce moment-là, on pouvait se demander si les Massorètes n’avaient pas altéré même si peu que ce soit le texte original. Or, le rouleau d’Esaïe récemment mis à jour accuse une conformité à peu près totale avec le texte massorétique. Les variantes relevées sont tout à fait insignifiantes. D’autre part, une confirmation est apportée à l’unité et à l’intégrité de la prophétie d’Esaïe. Certains critiques prétendaient que celle-ci était due à deux, ou même à trois « Esaïe », la troisième section se situant vers 300 ou 200 av. J.-C. Un tel argument est rendu insoutenable par le manus­crit découvert, qui a peut-être été copié sur l’original, ou tout au moins sur des copies de l’original (cf. Dr A. Lamorte, « Manuscrits de la Mer Morte », *Nouveau. Dictionnaire Biblique).*

La comparaison des documents ci-dessus avec le texte massoréti­que aboutit toujours à la même conclusion : l’état de préservation unique de ce dernier, grâce aux soins extrêmes que les Juifs avaient de leurs écrits sacrés. En étant toujours ouverts à ce qu’un examen critique des manuscrits peut nous apprendre encore, nous pouvons donc nous fier pleinement au texte qui nous est parvenu.

1. LES VARIANTES DE L’ANCIEN TESTAMENT.

Il était naturel que les savants cherchent à comparer si possible tous les documents anciens disponibles sur l’Ancien Testament. Des travaux herculéens ont été poursuivis au cours des deux derniers siècles pour relever toutes les variantes qui ont pu se glisser dans les manuscrits des Ecritures, les versions les plus anciennes (LXX, les Targums juifs, la Version Syriaque, Peschitto, la Vulgate), les in­nombrables citations bibliques faites par tous les Pères de l’Eglise, ainsi que les allusions des commentaires juifs (Talmud).

Le célèbre B. Kennicott a basé son édition critique de la Bible hébraïque sur l’étude de 581 manuscrits. Le professeur Rossi en a examiné également 680. J. H. Michaélis a consacré à une telle recher­che trente années de sa vie. Le professeur R. D. Wilson déclare que dans les textes étudiés par Kennicott, il y a environ

280 000 000 de lettres. Sur ce total, se trouvent environ

900 000 variantes, dont

750 000 ne sont que des changements insignifiants de v et de i.

Si l’on prend le chiffre le plus grand, on arrive à

1 variante sur 316 lettres.

Si on laisse de côté les changements sans importance de v et de i, on ne trouve que

*1 variante sur 1580 lettres.*

Ajoutez à cela le fait que la plupart des variantes ne se trouvent 3ue dans un ou peu de manuscrits. Très peu de variantes ont 1 appui e plus d’un seul des 200 à 400 manuscrits où se trouve chaque livre de l’Ancien Testament (R. D. Wilson, *A Scientific Investigation of the Old Testament,* Philadelphia 1926, p. 69 ; « The textual Criti- cism of the Old Testament », *The Princeton Theological Review,* XXVII, 1929, pp. 40 ss.).

On comprend que le critique Eichhorn ait estimé que les diffé­rentes leçons des manuscrits hébreux recueillis par Kennicott offrent à peine assez d’intérêt pour dédommager de l’énorme travail entre­pris. Un autre savant cité par Gaussen (op. cit., pp. 75-76) dit : « En vérité, si nous exceptons ces belles conclusions négatives où l’on est parvenu, le résultat direct obtenu par tant de vies d’hommes consu­mées dans ces immenses recherches, peut sembler nul, et l’on pourrait dire que, pour y arriver, on a follement prodigué le temps, le talent et la science ». Si les critiques sont déçus, les croyants son enthou­siasmés par une confirmation aussi éclatante du texte sacré. Aucune recherche des savants, aucun effort n’est trop grand pour parvenir à un tel résultat.

1. LA TRANSCRIPTION DES NOMS PROPRES.

Rappelons enfin avec plus de détail un dernier moyen de véri­fier l’exactitude du texte de l’Ancien Testament (déjà mentionné p. 141) : la transcription souvent délicate des noms propres. Le pro­fesseur R. D. Wilson démontre par de nombreux exemples la préci­sion presque incroyable de l’orthographe des noms des rois étrangers cités dans le texte hébreu. Il compare cette orthographe à celle qu’uti­lisent les monuments ou documents de ces rois eux-mêmes. En aucun cas on ne peut prouver une faute du texte hébreu ; au contraire, pra­tiquement chaque fois on peut en démontrer l’exactitude. Dans 143 cas de transcription de l’égyptien, de l’assyrien, du babylonien et du moabite en hébreu, et 40 cas dans le sens inverse, soit 183 en tout, il est prouvé que pendant 2300 à 3900 ans les noms propres de la Bible hébraïque ont été transcrits avec l’exactitude la plus grande. Que les auteurs sacrés les aient écrits en suivant de si près les règles d'une correcte philologie, est une preuve merveilleuse de leur science et de leur soin extrême. Ensuite, que le texte hébreu ait été reproduit ainsi par les copistes pendant tant de siècles, est un phénomène uni­que dans l’histoire de la littérature. Puisqu’on peut démontrer que le texte de l’Ancien Testament a été exactement transmis au cours des 2000 dernières années, on peut à juste titre supposer qu’il l’a été depuis le commencement (j4 *scientific Investigation of the Old Testament,* pp. 176 ss., 92-97.)

*B. TRANSMISSION DU TEXTE DU NOUVEAU TESTAMENT.*

1. L’ABONDANCE DES MANUSCRITS.

Nous possédons plus de 4000 manuscrits du Nouveau Testament grec. Quelques-uns ont été écrits assez peu de temps après les origi­naux. Le plus ancien texte, sur papyrus, contient un court fragment de l’Evangile de Jean, et remonte au début du IIe siècle. Les papyri Chester Beatty, du IIT siècle sont plus considérables. Plus de 200 manuscrits sont écrits sur vélin en *lettres onciales* (majuscules grec­ques). Les plus célèbres et les meilleurs sont :

1. *Le Codex Sinaïticus,* découvert par Tischendorf en 1859 au Couvent de Sainte-Catherine au Mont Sinaï. Il est du début du IV\* siècle. Il contient tout le Nouveau Testament, et se trouve au Bri- tish Muséum.
2. *Le Codex Vaticanus,* du IV' siècle également, à la Bibliothè­que Vaticane. Sur 559 feuilles, 142 contiennent tout le Nouveau Testament.
3. *Le Codex Alexandrinus,* du V’ siècle, se trouve lui aussi au British Muséum. Il contient presque tout l’Ancien Testament (en grec), et presque tout le Nouveau.
4. *Le Codex d’Ephrem,* du V\* siècle, à la Bibliothèque Nationale de Paris. Il comporte 64 feuilles pour l’Ancien Testament, et 145 pour le Nouveau.

Plus de 2400 manuscrits, écrits en *lettres cursives,* datent du IXe au XVI\* siècle. Il y a également plus de 1600 lectionnaires, conte­nant des choix de textes pour la lecture publique du Nouveau Tes­tament.

En outre, on possède des manuscrits de nombreuses traductions anciennes du Nouveau Testament, au nombre d’environ 1000 ; à part cela, on a évalué à 8000 au moins les manuscrits de la seule Vulgate, en latin. Enfin, les Pères de l’Eglise fournissent un nombre considé­rable de citations du Nouveau Testament, très souvent en grec. On en a relevé 1819 chez Irénée, 17 922 chez Origène, 7258 chez Tertullien, 5176 chez Eusèbe (cf. Kenyon, *Our Bible and the Ancient Manuscripts,* p. 264 ; J. H. Skilton, *The Infallible Word,* pp. 152 ss).

Devant une pareille abondance de documents, il est intéressant de faire avec le professeur F. F. Bruce *(The Books and the Parchments,* Pickering and Inglis, London, 1950, p. 171), le rapprochement sui­vant. Les œuvres historiques de l’Antiquité reposent sur une base documentaire infiniment moins étendue. Pour la « Guerre des Gau­les » de *Jules César* (écrite entre 58 et 50 av. J.-C.), il existe plu­sieurs manuscrits ; mais 9 ou 10 seulement sont bons, et le plus ancien date d’environ 900 ans après César. Des 14 livres des Histoires de *Tacite* (env. 100 ap. J.-C.), seulement quatre et demi ont été conser­vés ; des 16 livres de ses Annales, dix en totalité et deux en partie. Ce qui subsiste de ces deux grandes œuvres ne repose que sur deux manuscrits, l’un du IXe siècle, et l’autre du XIe. L’Histoire de *Thu­cydide* (env. 460-400 av. J.-C.) nous est connue par huit manuscrits, dont le plus vieux date d’environ 900 après J.-C. Il en est de même de l’Histoire *d'Hérodote* (env. 480-425 av. J.-C.). Pourtant aucun savant ne douterait de l’authenticité d’Hérodote ou de Thucydide parce que les seuls manuscrits utilisables de leurs œuvres sont de 1300 ans plus récents que les originaux. De même enfin, pour l’en­semble des œuvres de Sophocle, nous n’avons qu’un seul manuscrit, copié 1400 ans après sa mort.

IL LES VARIANTES DU NOUVEAU TESTAMENT.

Comme pour l’Ancien Testament, des savants ont consacré leur vie à étudier et comparer les manuscrits existants, pour établir le texte le plus sûr, le plus près possible de l’original. Gaussen (op. cit., pp. 74-75) mentionne entre autres les travaux considérables de Gries- bach, qui ont porté sur 335 manuscrits des seuls Evangiles ; de Scholz, sur 674 manuscrits des Evangiles également, 200 pour les Actes, 256 pour les épîtres de Paul, 93 pour l’Apocalypse. Plus près de nous, les savants B. F. Westcott et F. J. A. Hort ont accompli une œuvre monumentale pour la restitution du texte original du Nou­veau Testament grec, en 1881.

Il y a dans le texte grec un peu moins de 150 000 mots. Entre plus de 4000 manuscrits grecs, on a relevé environ 200 000 variantes (d’autres disent 150 000), la plupart de très peu d’importance. West­cott et Hort estiment que la proportion des mots acceptés virtuelle­ment par tous sans le moindre doute, est très élevée ; on peut l’esti­mer en gros aux sept huitièmes de l’ensemble. Quant au huitième restant, composé en majorité de changements dans l’ordre des mots et autres détails relativement insignifiants, il constitue le champ de la critique textuelle. Hort ajoute qu’à son avis ce qui, en un sens quelconque, peut être appelé une variation substantielle, forme à peine plus de *la millième* partie du texte *(The New Testament in the Original Greek,* New York, 1882, Introd. p. 2).

Le Dr Warfield résume la question comme suit : « Si nous com­parons l’état présent du texte du Nouveau Testament avec celui de n’importe quel ancien ouvrage, nous devons... le déclarer merveilleu­sement exact. » C’est la preuve du soin et du respect avec lequel on l’a copié, comme aussi de la providence divine qui l’a gardé extra­ordinairement intact pour l’Eglise de tous les temps. Selon l’opinion du Dr E. Abbott, les dix-neuf vingtièmes des variations entre les manuscrits du Nouveau Testament reposent sur si peu d’entre eux, que personne ne les considérerait comme des « leçons rivales » ; et dix- neuf vingtièmes du reste ont si peu d’importance que leur adoption ou leur rejet n’apporterait pas de changement appréciable aux pas­sages envisagés.

Warfield continue en disant que la grande masse du Nouveau Testament nous a été transmise sans, ou presque sans variations. On peut affirmer avec compétence que le texte sacré est valablement exact ; aucun article de foi, aucun précepte moral n’ont été pervertis ni perdus. Ailleurs, le même auteur exprime sa conviction que, dans le Nouveau Testament de Westcott et Hort, nous avons « en subs­tance le texte autographique » (Warfield, *An Introduction to the Textual Criticism oj the New Testament, 7\** éd. Londres 1907, pp. 12 ss. ; et *The Greek Testament of Westcott and Hort,* The Presby- terian Review, III, 1882, p. 356).

Le Dr Ph. Schaff, éditeur de « l’Encyclopédie des sciences reli­gieuses » et président du Comité américain de révision de la Bible anglaise, a écrit : « Le grand nombre des variantes du texte grec ne doit surprendre ni troubler aucun chrétien. Elles sont le résultat na­turel de la grande richesse de nos sources documentaires. Elles sont un témoignage de l’immense signification du Nouveau Testament. Elles ne touchent pas à l’intégrité du texte ; au contraire, elles la renforcent. Leur étude est très utile et stimulante. Sur les quelque 150 000 variantes, 400 seulement concernent matériellement le sens. Parmi celles-ci, pas plus de 50 environ ont pour une raison quelcon­que une réelle importance ; et même ces 50 ne touchent à aucun ar­ticle de foi ou à aucune prescription morale, qui ne soient pas abon­damment basés sur d’autres passages tout à fait clairs, ou sur l’ensem­ble de la doctrine biblique. Le « texte reçu » de Stephens, Bèze et El- zévir, et notre version actuelle enseignent exactement le même chris­tianisme que le texte oncial du Sinaïticus et du Vaticanus des plus anciens manuscrits » (cf. Liischer, op. cit., p. 10).

A propos des variantes, relevons le fait qu’elles peuvent parfois porter sur tout un groupe de versets. En voici deux cas très connus :

*Marc 16. 9-20 :* Cette fin de l’Evangile ne figure pas dans les deux plus anciens manuscrits. Certains commentateurs pensent qu’elle aurait été ajoutée peut-être au début du IIe siècle. De toute façon, elle est en harmonie avec les autres Evangiles et reflète les convic­tions des Eglises primitives sur les points traités.

*]ean 7. 53 à 8.11.* Selon la note de Segond, la plupart des an­ciennes autorités omettent ce récit de la femme adultère ; les manus­crits qui le contiennent diffèrent peu.

Il est évident que les deux cas ci-dessus sont tout à fait excep­tionnels.

ni. LES VARIANTES DE L’EPITRE AUX ROMAINS.

Pour montrer dans le concret comment se présentent les varian­tes, prenons l’exemple de l’Epître aux Romains. Le savant Griesbach, mentionné plus haut, en a fait une étude toute particulière (cf. Gaussen, op. cit., pp. 85 ss.). Il a pour cela comparé minutieusement 7 grands manuscrits à onciales (Alexandrinus, Vaticanus, Ephrem, Passionei à Rome, ceux de St Germain, de Dresde, du Cardinal Cois- lin), 110 manuscrits à lettres minuscules, et 30 autres pour la plu­part du Mont Athos.

Voici premièrement un tableau des 8 premiers versets du chap. 150 qu’on a pu consulter sur ce passage (sauf la dernière, qui s’appuie sur 12 mss.). Les différences entre nos diverses traductions sont bien plus nombreuses et ont d’ordinaire plus d’influence sur le sens.

*•Le texte reçu*(celui d’Elzévir, 1624)  
v. 1 : aucune différence  
v. 2 : par ses prophètes

v. 3 : né de la postérité

v. 4 : aucune différence

v. 5 : Jésus-Christ notre Seigneur

v. 6 : aucune différence

v. 7 : qui, à Rome, sont bien- aimés de Dieu, appelés...

de la part de Dieu notre Père

v. 8 : d’abord

touchant vous tous

*Variantes* recueillies dans tous les mss. grecs réunis

par les prophètes

(dans 1 seul ms. de Paris) engendré...

(dans 1 seul ms. d’Upsal et par le seul changement de 2 lettres)

Jésus-Christ notre Dieu (dans un seul ms. de Vienne)

qui sont dans l’amour de Dieu, appelés...

(1 seul ms. à onciales de Dresde) ;

qui sont à Rome, appelés (2 mss. seulement, celui à onciales de St Germain, l’autre à minuscules de Rome) ...de Dieu le Père

(1 seul ms. d’Upsal)

d’abord

(la différence ne peut se rendre ; elle existe dans 1 seul ms.)

au sujet de vous tous (12 mss.).

Ces 9 ou 10 « leçons diverses sont vraiment sans importance ; en outre, elles n’ont en leur faveur qu’un ou deux manuscrits sur les 1 On appelle «leçon» la forme particulière d'un texte comparée à une autre forme du même texte existant dans d'autres copies.

Griesbach a poursuivi son étude sur toute l’épître aux Romains, et en voici le résultat général. Cette lettre a 433 versets, et contient 96 mots grecs qui ne se rencontrent pas ailleurs dans le Nouveau Testament. En tout et pour tout, quatre variantes seulement semblent modifier le sens du texte. Les voici :

1. *Rom. 6. 16 :* Au lieu de < soit du péché (qui conduit) à la mort, soit de l’obéissance (qui conduit) à la justice », Griesbach lit : « soit du péché... soit de la justice ». Il indique que c’est une faible probabi­lité, et les savants responsables des éditions ultérieures ne l’ont pas retenue.
2. *Rom. 7. 6 :* Au lieu de « Celle dans laquelle... étant morts », Griesbach lit : « Etant morts à celle (cette loi) dans laquelle... ». Dans le grec, la différence ne tient qu’au changement d’une seule lettre (un o au lieu d’un e).
3. *Rom. 11.6 :* Griesbach laisse tomber la seconde partie du ver­set < et si c’est par les œuvres, ce n’est plus une grâce ; autrement l’œuvre n’est plus une œuvre ». La Bible Segond elle-même porte en note que plusieurs manuscrits omettent ces mots (qui en fait répètent le sens du début du verset).
4. *Rom. 12. 11 :* Au lieu de « Servez le Seigneur », Griesbach lit : « Servez à l’occasion... » La correction suggérée ne tient qu’au chan­gement de deux lettres dans un des mots grecs. Le nombre des ma­nuscrits ne paraît pas la justifier, et elle n’a pas été retenue.

Voilà donc tout ce que l’examen le plus critique a pu relever sur 433 versets ! Le véritable résultat est de démontrer l’admirable inté­grité de l’épître aux Romains. Cette lettre a été choisie comme exemple à cause de sa longueur et de son importance. Mais le reste du Nouveau Testament confirme pleinement de telles conclusions. Selon Gaussen, sur ses 7959 versets, à peine une dizaine contiennent des différences de quelque gravité (op. cit., p. 103).

C. *CONCLUSION.*

Ayant parlé du nombre des variantes, et de leur peu d’importance relative, nous devrions également nous étonner qu’il n’y en ait pas beaucoup plus, et d’une portée toute différente. Gaussen rappelle à ce propos fort bien tout ce qu’a subi l’Ecriture au cours de plusieurs milliers d’années (op. cit., pp. 76-77) : « Quand on pense que la Bible a été copiée pendant 30 siècles, comme aucun livre d’homme ne l’a jamais été et ne le sera jamais ; qu’elle a subi toutes les catastro­phes et toutes les captivités d’Israël ; qu’elle a ete transportée 70 ans à Babylone ; qu’elle s’est vue tant de fois persécutée, ou oubliée, ou interdite, ou brûlée, depuis les jours -des Philistins jusqu’à ceux des Séleucides ; quand on pense que, depuis Jésus-Christ, elle a du tra­verser les trois premiers siècles des persécutions impériales, où l’on jetait aux bêtes les hommes convaincus de posséder les livres saints ; puis les VIIe, VIIIe et IXe siècles, où l’on multipliait en tous lieux les faux livres, les fausses légendes et les fausses décrétales ; le Xe siècle, où si peu d’hommes savaient lire, même parmi les princes ; les XIIe, XIIPet XIVe siècles où l’usage des Ecritures en langue vulgaire était puni de mort, où l’on mutilait les livres des anciens Pères, où l’on retranchait et falsifiait tant d’anciennes traditions, et jusqu’aux actes des empereurs et des Conciles ; — alors, on comprend combien il a été nécessaire que la Providence de Dieu ait tenu toujours levée sa puissante main », pour que les Juifs et les Eglises chrétiennes, surtout du Moyen-Age, nous aient transmis les Ecritures dans toute leur pureté.

Il est en effet inouï que les Juifs nous aient conservé tel quel le livre qui raconte leurs révoltes, qui annonce leur ruine comme leur rétablissement, et qui est si rempli de Jésus-Christ. Ils ont fidèlement veillé sur la Parole reçue, sans jamais tolérer qu’on y ajoute ou qu’on en retranche quoi que ce soit. Nous avons vu que, s’ils avaient des livres apocryphes, ils n’ont jamais permis qu’on les introduise dans leur canon.

De même, n’est-il pas extraordinaire que les Eglises du Moyen- Age, surtout celle de Rome, nous aient transmis intégralement le. trésor du Nouveau Testament ? Pourtant, n’ont-elles pas en même temps interdit la lecture des livres saints, et remplacé en tant de ma­nières la Parole de Dieu par leurs traditions ? Elles ont gardé intac­tes ces Ecritures mêmes qui condamnent leurs déviations, et n’ont jamais osé y ajouter les écrits apocryphes des premiers siècles de l’ère chrétienne, qui avaient pourtant la meme orientation qu’elles. L’Eglise Romaine a attendu jusqu’au Concile de Trente (1546), pour adjoin­dre les Apocryphes juifs au canon de l’Ancien Testament, qu’elle n’avait jamais été chargée de constituer.

Ajoutons un dernier mot sur le profit qu’on peut tirer de l’étude des variantes, et résumons les très intéressantes remarques du pro­fesseur J. H. Skilton sur ce point. Nous sommes appelés à faire un choix parmi les diverses « leçons » qui se dégagent de la masse des manuscrits. En utilisant tous les témoignages disponibles, nous devons nous efforcer de restituer le texte préservé dans son essence par leur ensemble, mais non dans sa perfection par aucun d’eux en particu­lier. Dans la providence de Dieu, et par sa volonté, en étudiant sé­rieusement tous les documents existants, en appliquant les méthodes les plus correctes, nous devons chercher à préciser le véritable texte original, meilleur que celui d’aucun manuscrit pris isolément. En d’autres mots, nous devons nous livrer à ce qu’on appelle la critique textuelle de la Bible. Le savant évangélique sera poussé à cette étude par son respect pour la valeur du texte primitif qu’il cherche à res­tituer. Croyant que chaque mot des manuscrits originaux a été ins­piré par le Saint-Esprit, il sera désireux d’en retrouver toutes les expressions. Si d’une part la plupart des variantes sont insignifiantes et sans portée sur telle ou telle doctrine, d’autre part les plus petits détails de la loi de Dieu sont importants (Mt. 5. 18) ; un argument peut reposer sur un seul mot du texte (Gai. 3. 16), et, même au sujet d’une brève déclaration de l’Ecriture, le Seigneur a rappelé solennel­lement que l’Ecriture ne peut être anéantie (Jn. 10. 34-35).

Nous croyons donc qu’il est visiblement dans le plan de Dieu que nous nous efforcions de connaître sa Parole dans sa forme origi­nale. Les textes qui, dans le passé, ont été le plus utilisés peuvent être encore améliorés. De nouvelles sources d’information ont été dé­couvertes, la critique textuelle positive et l’exégèse ont fait des pro­grès. Nous devons profiter de ces efforts et même y participer acti­vement. Dieu ne veut-Il pas que tous les hommes s’efforcent de le trouver en tâtonnant, bien qu’il ne soit pas loin de chacun de nous ? (Act. 17. 27 ; d’après J.H. Skilton, *The Infallible Word,* pp. 160- 163).

Et voici le témoignage de deux savants arrivés au terme de lon­gues recherches sur la valeur des documents bibliques.

*Bengel,* rassuré par tout ce qu’il avait étudié et constaté, écrit à un jeune ami : « Mange simplement le pain des Ecritures, tel qu’il se présente ; et ne t’inquiète pas, si tu trouves çà et là un petit grain de sable qu’y a pu laisser la meule du moulin. Tu peux donc écarter tous les doutes qui, dans le temps, m’ont si horriblement tourmenté moi-même. Si les Saintes Ecritures, qui ont été si souvent copiées, et qui ont si souvent passé par les mains fautives d’hommes toujours faillibles, étaient absolument sans variantes, le miracle en serait si grand, que la foi en elles ne serait plus la foi. Je m’étonne au con­traire qu’il ne soit pas résulté de toutes ces transcriptions un bien plus grand nombre de leçons différentes » (cité par Gaussen, op. cit., p. 105).

*Kenyon,* au courant de la science la plus moderne, se sent le droit d’écrire : « Le chrétien peut prendre toute la Bible dans sa main, et dire sans crainte ni hésitation qu’il a ainsi la véritable Parole de Dieu, transmise sans perte essentielle de génération en génération, et de siècle en siècle (F. Kenyon, Owr *Bible and the Ancient Manxscripts,* Eyre and Spottiswoode, London 1939, p. 23).

CHAPITRE XIII

L'illumination

I. DÉFINITION ET GÉNÉRALITÉS.

Le texte biblique, d’après tout ce que nous venons de voir, est maintenant entre nos mains : inspiré, rédigé, rassemblé, transmis jusqu’à nos jours et à chacun de nous. Pour qu’il devienne réellement accessible, il faut encore une intervention directe: d’En-Haut, l’illu­mination.

Nous entendons par cette expression le secours surnaturel accordé par l’Esprit de Dieu au lecteur de l’Ecriture Sainte, pour qu’il en saisisse le divin message. Un livre inspiré par l’Esprit ne peut être compris que grâce à une intervention de l’Esprit.

Quelle différence y a-t-il entre inspiration et illumination ?

*V inspiration,* nous l’avons vu, est l’influence déterminante exer­cée sur les auteurs sacrés pour la proclamation et la mise par écrit des révélations reçues de Dieu.

U.’*illumination,* par contre, est en principe accordée à l’enfant de Dieu dès que sa nouvelle naissance lui permet de *voir* le royaume de Dieu (Jn. 3. 3). Le Seigneur promet même qu’il éclairera tout homme sincère qui Le cherche encore à tâtons : « La lumière se lève dans les ténèbres pour les hommes droits » (Ps. 112. 4).

L’illumination sera normalement *permanente* et *grandissante.* Dès que le croyant se soumet à l’Esprit de Dieu, Celui-ci le conduit dans toute la vérité (Jn. 16. 13). Lorsque les cœurs se convertissent au Seigneur, Il ôte le voile qui obscurcissait la vision des lecteurs de l’Ancien Testament (et pareillement du Nouveau, 2 Cor. 3. 14-16). Au fur et à mesure que nous persévérons dans la méditation et la mise en pratique de la Parole de Dieu, notre vision et notre compré­hension progressent : « La révélation de tes paroles éclaire, elle donne de l’intelligence aux simples... Combien j’aime ta loi !... Tes comman­dements me rendent plus sage que tous mes ennemis... Je suis plus instruit que tous mes maîtres, car tes préceptes sont l’objet de ma méditation. J’ai plus d’intelligence que les vieillards... Par tes ordon­nances, je deviens intelligent » (Ps. 119. 130, 97-100, 104).

L’illumination concernant telle ou telle parole inspirée peut être *promise pour une époque ultérieure :* « Ces paroles seront tenues secrètes et scellées jusqu’au temps de la fin... ceux qui auront de l’in­telligence comprendront » (Dan. 12.9-10). On peut entendre ou lire un message divin, et ne le comprendre qu’après de nouvelles expé­riences spirituelles. Ayant cité les prophéties du Ps. 118.26 et de Zach. 9. 9, Jean ajoute : « Ses disciples ne comprirent pas d’abord ces choses ; mais, lorsque Jésus eut été glorifé, ils se souvinrent qu’elles étaient écrites de Lui, et qu’ils les avaient accomplies à son égard » (Jn. 12.16).

Tant que nous marcherons par la foi et non par la vue, nous au­rons besoin d’une illumination sans cesse accrue. Pour l’instant, nous ne connaissons qu’en partie —- bientôt nous connaîtrons comme nous avons été connus (1 Cor. 13. 12). Différents degrés dans l’illumination expliquent les opinions diverses des chrétiens sur des points relative­ment secondaires à un moment donné. A tous, heureusement, s’adresse cette promesse : « Si vous êtes en quelque point d’un autre avis, Dieu vous éclairera aussi là-dessus. Seulement, au point où nous sommes parvenus, marchons d’un même pas » (Phil. 3. 15-16).

C’est en *Christ* seul que l’inspiration permanente et la parfaite illumination se recouvrent totalement.

1. LE TÉMOIGNAGE INTÉRIEUR DU SAINT-ESPRIT.

Les Réformateurs, en affirmant sans réserve l’inspiration plénière de l’Ecriture (cf. p. 215), ne manquaient jamais de souligner le rôle indispensable du Saint-Esprit en rapport avec celle-ci.

| Ce témoignage intérieur porte sur les deux points suivants : *aider à croire,* en produisant une conviction sur la nature, la valeur, l’autorité de l’Ecriture ;

*aider à comprendre,* par l’illumination qui fait saisir le sens du texte.

*Luther* disait : « La Bible ne peut être comprise par l’étude ou le talent ; vous ne devez compter que sur l’influence du Saint-Esprit » (Briefwechsel, éd. Enders &Kawerau, I, 141).

*Zwingli :* « Même si vous recevez l’Evangile de Jésus-Christ di­rectement d’un apôtre, vous ne pourrez agir en conséquence si votre Père céleste ne vous enseigne et vous attire à Lui par son Esprit » (Appel aux Nonnes d’Oetenbach, p. 79).

*Calvin :* « Il est requis que la persuasion que nous avons dite soit prise plus haut que de raisons humaines, ou jugements, ou conjectu­res : à savoir du témoignage secret du Saint-Esprit. Car bien qu en sa propre majesté elle ait assez de quoi être révérée : néanmoins elle commence lors à nous vraiment toucher, quand elle est scellée en nos cœurs par le Saint-Esprit. Etant donc illuminés par sa vertu, déjà nous ne croyons pas ou à notre jugement, ou à celui des autres, que l’Ecriture est de Dieu... Nous ne cherchons point ou arguments ou vraisemblances, auxquels notre jugement repose ; mais nous lui sou­mettons notre jugement et intelligence, comme à une chose élevée par-dessus la nécessité d’être jugée » *(Institution,* Tome I, pp. 40-41 ; nous avons déjà donné partiellement cette citation p. 145-146).

« Moïse et les prophètes... ont témoigné sans aucune crainte ce qui était véritable, que c’était la bouche de Dieu qui avait parlé. Ce même Esprit donc... rend aussi maintenant témoignage à nos cœurs, qu’il s’est servi de leur ministère pour nous enseigner. Par quoi il ne se faut point ébahir (étonner) si plusieurs doutent de l’auteur de l’Ecriture. Car quoi que la majesté de Dieu se manifeste en elle, tou­tefois il n’y a que ceux qui sont illuminés par le Saint-Esprit, qui aient des yeux pour voir ce qui devait être clair et visible à tous, et toutefois n’est visible qu’aux élus » *(Commentaire sur 2* Tim. 3. 16.)

C’est en effet le témoignage intérieur du Saint-Esprit (cf. Rom. 8. 16) qui, dans notre cœur et notre intelligence, donne puissance et vie aux paroles inspirées, demeurées peut-être jusque-là extérieures et inefficaces. Paul peut dire de sa propre prédication : « Nous savons... que vous avez été élus, notre Evangile ne vous ayant pas été prêché en paroles seulement, mais avec puissance, avec l’Esprit Saint, et avec une pleine persuasion » (1 Thess. 1. 5). « Ma parole et ma prédication ne reposaient pas sur les discours persuasifs de la sagesse, mais sur une démonstration d’Esprit et de puissance, afin que votre foi fût fondée, non sur la sagesse des hommes, mais sur la puissance de Dieu » (1 Cor. 2. 4-5). On peut en dire autant de l’Ecriture : elle est objectivement la vérité, la Parole même de Dieu ; mais il faut, pour établir notre foi en elle, une démonstration intérieure d’Esprit et de puissance.

Dieu nous persuade ainsi de l’inspiration divine de l’Ecriture. Il met en nous une conviction intime, directe, se démontrant elle-même. L’incrédule, l’homme religieux irrégénéré ne peuvent la concevoir. Un homme qui n’est pas musicien ne comprend rien à la musique ; une personne qui n’a aucun sens littéraire n’apprécie pas la poésie. De façon analogue, il est encore plus impossible à l’homme naturel, qui n’est pas né de l’Esprit, de saisir la vraie nature de l’Ecriture. Il peut connaître l’hébreu, le grec, la grammaire, l’histoire de l’antiquité, des religions, etc. ; tout cela se rapporte à la lettre, au corps de l’Ecriture. Mais c’est l’Esprit qui importe par-dessus tout, la vie divine commu­niquée par Lui seul. Pour cette raison même, l’essentiel de l’Ecriture peut être saisi par l’homme spirituel, même s’il est peu instruit hu­mainement parlant. Le Seigneur n’a-t-Il pas caché ces choses aux sages et aux intelligents, pour les révéler aux enfants ? (Luc 10. 21). Heu­reux, dans ce sens, les pauvres en esprit, car le royaume des cieux est à eux (Mt. 5. 3) !

Même les difficultés du texte, les contradictions apparentes, les arguments de la critique ne nous détournent pas de cette attitude de confiance et d’obéissance. Quiconque a vraiment rencontré Dieu dans la Bible, et cela dans toutes ses parties, ne peut que répéter avec l’aveugle-né : « Je sais une chose : c’est que j’étais aveugle et que maintenant je vois » (Jn. 9. 25).

Nous pouvons ainsi dire avec certitude que le Seigneur S’adresse à nous. Le même Esprit qui a convaincu l’Église primitive de l’au­thenticité des livres saints convainc aujourd’hui le croyant. Notre foi n’est pas fondée sur le témoignage humain, que par ailleurs nous pouvons respecter et apprécier. L’apôtre Paul distingue en effet clai­rement le témoignage du Saint-Esprit de celui de notre propre esprit (Rom. 8. 16). Avec les saints de tous les âges, nous entendons la voix du bon Berger, et ne saurions suivre un étranger. Les brebis ne manqueront pas de reconnaître la voix du Fils de Dieu et l’ensei­gnement du Saint-Esprit.

On peut affirmer que la Bible n’a pas seulement été inspirée : elle l’est encore, car le Saint-Esprit n’a pas cessé d’être vitalement uni à l’Ecriture. Quand nous lisons :

« Vous tous qui avez soif, venez aux eaux,

même celui qui n’a pas d’argent ! » (Es. 55. 1).

ou : « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués

et chargés, et je vous donnerai du repos » (Mt. 11. 28), ces paroles nous sont encore murmurées par l’Esprit Saint. Il fait du texte sacré une parole vivante. Son souffle s’y fait sentir comme dans aucun autre livre. Grâce à Lui, ces choses écrites sont Esprit et vie, l’homme vit par elles, elles sont des paroles sortant maintenant de la bouche de Dieu.

Quiconque en a fait l’expérience ne saurait douter de l’origine surnaturelle de la Bible, car, selon sa capacité, il la reçoit de Dieu Lui-même, comme David, Esaïe, Paul, Jean l’ont reçue. Elle est pour lui une Parole de Dieu. Il sait qu’en obéissant à ses instructions, il obéit à son Père céleste. En comptant sur les promesses de l’Ecriture, il a la conviction que c’est en l’Eternel son Dieu, son Rédempteur, qu’il met sa confiance. Et, lorsqu’à l’heure de la mort, son ame s’attache à la ferme espérance qui nous est offerte, dans la Parole de Dieu, c’est la voix du Sauveur Lui-même qui lui dit : Rassure-toi, c’est moi, n’aie pas peur (Mt. 14. 27) ! (cf. A. Saphir, op. cit., pp. 106 ss’)’

Toute l’Ecriture étant « théopneustique », soufflée hors de la bouche de Dieu, elle continue à l’être de façon vivante. Par le témoi­gnage que l’Esprit se rend à lui-même, la puissance des paroles de la Bible agit et s’établit dans les esprits. Luther s’écrie : « Le cœur déclare : Ceci est la vérité, même si je devais souffrir pour elle mille morts ».

E. Sauer conclut dans le même sens : « Ainsi, la Bible est toujours un livre vivant. Il ne s’agit pas seulement d’« il y avait une fois », mais de maintenant ; non pas d’hier, mais d’aujourd’hui. Il n’est pas uniquement question de l’au-delà, mais de tout l’intérêt que Dieu porte à la vie présente. Nous n’avons pas seulement une parole écrite, mais une parole spirituelle et vivante ; non seulement des let­tres sur le papier, mais un discours de l’Esprit s’adressant toujours à nouveau à notre cœur. Ainsi l’Ecriture possède à un degré incompa­rable quelque chose du caractère du Dieu éternel toujours présent.

L’Esprit de Dieu n’a pas seulement inspiré et donné la Parole écrite, mais II continue son action. Il accompagne cette Parole et la rend opérante. Il fait du simple texte un pont qui nous relie au ciel. Dieu *vient* à nous maintenant par sa Parole, et la Parole des siècles demeure fraîche et éternellement jeune. On la dirait écrite d’hier, comme si son encre n’était pas encore sèche, ne vieillissant jamais, toujours présente et dominant le temps » (op. cit., p. 134).

1. LES LIMITES DE L’ILLUMINATION

1. *La confusion entre Pinspiration et P illumination* conduit à un grave danger : prétendre que les usagers de l’Ecriture sont au béné­fice du même secours surnaturel que les auteurs sacrés. On en vient ainsi rapidement à donner aux hommes la même autorité qu’à la Parole de Dieu. En voici deux exemples, cités par L. Gaussen (op. cit., pp. 323-333) :

les *Juifs* ont considéré leurs rabbins et leurs docteurs comme doués d’une autorité qui les mettait au niveau, si ce n’est au-dessus de Moïse et des Prophètes. Ils ont défendu d’expliquer l’Ecriture autrement que d’après leurs traditions, consignées dans le Talmud (Mischna et Gemaras) ;

*VEglise romaine* a également reconnu aux Pères, aux Conciles, et surtout au Pape infaillible, une autorité qui les met au niveau, si ce n’est au-dessus, de Jésus, des prophètes et des apôtres. C’est d’a­près leur seule autorité que l’Ecriture doit être interprétée. (Pour plus de détail, voir plus bas, pp. 288-289).

Ces deux exemples n’épuisent pas la liste de ceux qui risquent d’annuler la Parole de Dieu au profit de leur tradition (Mt. 15. 6). Demandons-nous très sérieusement si nous-mêmes, avec notre Eglise ou notre école de pensée, ne sommes pas en train de tomber dans une aussi grave confusion.

2. *L’illuminisme tend à supplanter Vinspiration.* Il consiste en effet à prétendre que la lumière intérieure donnée par l’Esprit rem­place avantageusement l’Ecriture, et rend indépendant d’elle.

Calvin fait allusion aux illuminés qui se moquaient de la simpli­cité des croyants attachés à la « lettre morte » d’un texte, et trou­vaient absurde que l’Esprit du Dieu souverain puisse être soumis à l’Ecriture. En réalité l’Esprit, auteur des Livres saints, Se montre simplement et immuablement conforme à Lui-même. Ayant déclaré la vérité, Il ne fait que continuer à parler dans le même sens. Par son action prolongée, la Parole nous communique Jésus-Christ, convertit les âmes et les nourrit. Comment pourrions-nous nous éloigner de cette seule source de connaissance sûre et contrôlable ?

Jésus-Christ Lui-même, Dieu incarné, S’est entièrement conformé à l’Ecriture Sainte. Les apôtres et les fidèles de l’Eglise primitive, si visiblement inspirés par l’Esprit, ont constamment fait de même.

Par contre, dans quelles étranges aberrations sont tombés tôt ou tard ceux qui ont cru pouvoir s’affranchir de la salutaire tutelle de l’Ecriture ! Calvin n’exagère pas en disant que ces « orgueilleux fantastiques... prennent témérairement (pour Parole de Dieu) tout ce qu’en ronflant il leur vient à la fantaisie ! » (Calvin, op. cit., I, p. 57). Quant à Gaussen, il ajoute au sujet des mystiques illuminés et en somme rationalistes : Ils « mettront au-dessus du texte sacré des Ecritures leurs hallucinations, leur verbe intérieur, leurs révélations et le Christ qui (disent-ils) est au dedans d’eux. Ils parleront avec dédain de la lettre, du sens littéral, des faits évangéliques, de l’hom­me Jésus, ou du Christ extérieur (comme ils l’appellent), de la croix de Golgotha, de la prédication, du culte, des sacrements. Ils sont au-dessus de ces aides charnelles ! » (op. cit., pp. 448-449).

L’illuminisme est encore très répandu de nos jours. Pourtant, il est un outrage à l’Ecriture, à laquelle il nous est interdit de rien ajouter ni retrancher (Apoc. 22. 18-19). Il offense également l’Esprit de vérité en méprisant le livre dont II est l’auteur, et Lui attribuant des élucubrations contraires à ses propres révélations.

1. DIEU DEMEURE SOUVERAIN DANS L’OCTROI DE L’ILLUMINATION.

C’est-à-dire que celle-ci n’a rien d’automatique. Le fait de tenir dans ses mains la Bible pleinement inspirée ne signifie nullement qu’on en soit maître, et qu’on dispose à son gré de la Parole de Dieu. Si l’Ecriture est objectivement, comme nous le croyons, cette Parole de Dieu, le Seigneur ne la rend pas intelligible à n’importe qui et n’importe comment.

Esaïe dit à son peuple : « L’Eternel a répandu sur vous un esprit d’assoupissement... Toute la révélation est pour vous comme les mots d’un livre cacheté, que l’on donne à un homme qui sait lire, en di­sant : Lis donc cela ! et qui répond : Je ne le puis, car il est cacheté. Ou comme un livre que l’on donne à un homme qui ne sait pas lire, en disant : Lis donc cela ! et qui répond : Je ne sais pas lire » (Es. 29. 10-12). Dieu Lui-même a voulu que les hommes Le cherchent et s’ef­forcent de Le trouver en tâtonnant, bien qu’il ne soit pas loin de nous (Act. 17. 27). Au cœur humble et sincère, Il prend plaisir à Se faire connaître : « Tu as caché ces choses aux sages et aux intelligents, et... tu les as révélées aux enfants... Personne... ne connaît le Père si ce n’est le Fils et celui à qui le Fils veut le révéler » (Mt. 11. 25, 27).

Lorsque Pierre affirme sa foi au Messie, Fils du Dieu vivant, Jésus lui dit : « Ce ne sont pas la chair et le sang qui t’ont révélé cela, mais c’est mon Père qui est dans les cieux » (16. 17).

Paul résume ainsi l’illumination imméritée qui le tira de ses pro­fondes ténèbres : « Lorsqu’il plut à Celui... qui m’a appelé par sa grâce, de révéler en moi son Fils... aussitôt, je ne consultai ni la chair, ni le sang » (Gai. 1. 15-16).

Combien de fois la vieille page inspirée ne s’est-elle pas subite­ment animée pour nous, nous atteignant ici et maintenant, par une opération mystérieuse de la grâce souveraine de Dieu !

1. C’EST À LA FOI QU’EST ACCORDÉE L’ILLUMINATION.

L’homme naturel et irrégénéré ne conçoit ni ne reçoit les choses de l’Esprit de Dieu (1 Cor. ?. 14). Dieu les a préparées pour ceux qui L’aiment, et les leur révèle par l’Esprit (v. 9-10). Dès que Pierre sc laisse aller à ses propres conceptions du salut, il s’attire le violent reproche du Christ : « Arrière de moi, Satan ! tu m’es en scandale ; car tes pensées ne sont pas les pensées de Dieu, mais celles des hom­mes » (Mt. 16.23).

Par contre, ce sont les brebis du bon Berger qui entendent et con­naissent sa voix (Jn. 10. 3-4, 27). Ayant prononcé des paraboles dont le sens était caché à la foule, Jésus dit à ses disciples : « C’est à vous qu’a été donné le mystère du royaume de Dieu ; mais pour ceux qui sont dehors, tout se passe en paraboles, afin qu’en voyant ils voient et n’aperçoivent point, et qu’en entendant ils entendent et ne comprennent point, de peur qu’ils ne se convertissent et que les péchés ne leur soient pardonnés » (Mc. 4. 11-12). « C’est par beau­coup de paraboles de ce genre qu’il leur annonçait la parole, selon qu’ils étaient capables de l’entendre. Il ne leur parlait point sans parabole ; mais, en particulier, il expliquait tout à ses disciples » (v. 33-34). Voilà qui est net : Jésus explique tout à ses disciples, mais Il obscurcit l’entendement de ceux qui ont volontairement endurci leurs oreilles et fermé leurs yeux pour ne pas être sauvés (Mt. 13. 13- 15). Par conséquent, le même enseignement biblique, la même page de l’Ecriture peut parler à l’un et ne rien dire à l’autre. D’où l’ex­hortation, au premier abord surprenante : « Que celui qui a des oreilles pour entendre entende ! » (Luc 14. 35).

1. L’ILLUMINATION N’EST PAS ACCORDÉE UNE FOIS POUR TOUTES. ELLE PEUT MÊME À CERTAINS MOMENTS PARAITRE FAIRE DÉFAUT

S’il est normal que le croyant soit toute sa vie éclairé par le Saint-Esprit, tout dépend pourtant de sa soumission aux lumières déjà reçues. L’homme est, par nature, terriblement lent à croire, et ses progrès dans la connaissance peuvent parfois paraître nuis. A ses propres disciples, Jésus adresse, avec une sorte d’impatience, les huit questions suivantes : « Pourquoi raisonnez-vous ?... Etes-vous encore sans intelligence et ne comprenez-vous pas ? Avez-vous le cœur endurci ? Ayant des yeux, ne voyez-vous pas ? Ayant des oreilles, n’entendez-vous pas ? Et n’avez-vous point de mémoire ?... Ne com­prenez-vous pas encore » (Mc. 8. 17-21) ?

Lorsque Jésus eut parlé clairement aux douze de sa mort et de sa résurrection, « ils rie comprirent rien à cela ; c’était pour eux un lan­gage caché, des paroles dont ils ne saisissaient pas le sens » (Luc 18.34).

Après la résurrection, Jésus apostropha encore en ces termes les disciples d’Emmaüs : « O hommes sans intelligence, et dont le cœur est lent à croire tout ce qu’ont dit les prophètes ! » Puis, avec une patience infinie, « Il leur expliqua dans toutes les Ecritures ce qui Le concernait » (Luc 24. 25, 27).

Le croyant qui se laisse aller à « vivre selon la chair et non selon l’Esprit » (Rom. 8. 4 ss.) devient encore moins apte à comprendre. Il se met à avoir besoin de « lait », ne supportant plus la « nourriture solide». Il faut qu’on lui répète les premiers rudiments des oracles de Dieu, laissant de côté les choses profondes, plus difficiles à expli­quer. Voilà pourquoi nos églises sont des garderies de bébés spirituels et non des centres d’entraînement pour des hommes faits, devenus des maîtres et des soldats de Jésus-Christ (Hbr. 5.11-14).

Il est hélas parfaitement possible qu’un prétendu conducteur reli­gieux soit privé de l’illumination d’En-Haut. Paul parle de ceux qui veulent être docteurs de la loi, et qui ne comprennent ni ce qu’ils disent, ni ce qu’ils affirment (1 Tim. 1.7). « Laissez-les, dit Jésus, ce sont des aveugles qui conduisent des aveugles. Si un aveugle conduit un aveugle, ils tomberont tous deux dans une fosse » (Mt. 15. 14).

1. L’ILLUMINATION DIVINE ÉCLAIRE NOTRE COEUR ET NOTRE ESPRIT AUSSI BIEN QUE NOTRE INTELLIGENCE.

Rien n’est plus dangereux qu’une connaissance purement théori­que et intellectuelle. Elle fait que l’homme s’imagine savoir ; il croit qu’il a tout compris, qu’il connaît même presque tout par cœur.

Une certaine intelligence de la loi divine peut exister sans pro­duire un véritable changement de vie. L’homme à la conscience éveillée est hanté par sa connaissance de l’Ecriture qu’il ne cesse de transgresser : « Je ne fais pas le bien que je veux, et je fais le mal que je ne veux pas... Car je prends plaisir à la loi de Dieu, selon l’homme intérieur ; mais je vois dans mes membres une autre loi... qui me rend captif de la loi du péché qui est dans mes membres. Mi­sérable que je suis ! » (Rom. 7. 19-24). Une telle connaissance, utile en elle-même, est encore bien insuffisante puisqu’elle ne peut conduire qu’au désespoir.

Les croyants les plus évangéliques, au credo le plus correct, sont menacés eux aussi par le piège du rationalisme qui ne laisse plus de place à la véritable foi. Leur orthodoxie peut être morte, leur croyance stérile.

Tel n’est pas le produit de l’illumination du Saint-Esprit. Il inonde de sa lumière et de sa vie toutes les parties de notre être :

« qu’il illumine les yeux de votre cœur... » (Eph. 1.18);

« renouvelés dans l’esprit de votre intelligence » (4. 23) ;

« que vous soyez remplis de la connaissance de sa volonté, en toute sagesse et intelligence spirituelle, pour marcher d’une ma­nière digne du Seigneur» (Col. 1.9-10) ;

« enrichis d’une pleine intelligence pour connaître le mystère de Dieu, savoir Christ » (2. 2) ;

« transformés par le renouvellement de l’intelligence, afin que vous discerniez quelle est la volonté de Dieu » (Rom. 12. 2).

8 ^iT)5^^ lU\*"même rend témoignage à notre esprit... » (Rom.

« Alors, il leur ouvrit l’esprit, afin qu’ils comprissent les Ecri­tures » (Luc 24. 45).

« Lydie... écoutait. Le Seigneur lui ouvrit le cœur pour qu’elle fût attentive à ce que disait Paul » (Act. 16. 14).

L’illumination promise n’est pas seulement celle du texte sacré, de la lettre de l’Ecriture. Au travers du message inspiré, elle apporte la révélation par excellence : la connaissance même de Dieu. Jésus dit : « Si quelqu’un m’aime, il gardera ma parole, et mon Père l’aimera ; nous viendrons à lui et nous ferons notre demeure chez lui... Je l’ai­merai, et je me ferai connaître à lui » (Jn. 14. 23, 21).

< Vous avez reçu l’onction (le Saint-Esprit) de la part de celui qui est saint, et vous avez tous de la connaissance... L’onction que vous avez reçue de lui demeure en vous, et vous n’avez pas besoin qu’on vous enseigne ; mais comme son onction vous enseigne toutes choses, et qu’elle est véritable... demeurez en lui selon les enseigne­ments qu’elle vous a donnés » (1 Jn. 2. 20, 27). « Il nous a donné l’intelligence pour connaître le Véritable... » (5. 20).

Notons encore que toute la révélation écrite et l’illumination qui l'accompagne ont pour but de nous rendre semblables au Seigneur. Le voile qui empêchait la lecture de l’Ancien Testament se lève en Christ. Maintenant, le visage découvert, nous contemplons dans l’Ecriture, comme dans un miroir, la gloire du Seigneur, et « nous sommes transformés en la même image, de gloire en gloire, comme par le Seigneur, l’Esprit » (2 Cor. 3.14-18).

1. L’ILLUMINATION REFUSÉE PAR DIEU EST LE SIGNE D’UN JUGEMENT DE SA PART.

Esaïe exprime ceci de façon particulièrement nette : « Va, et dis à ce peuple : Vous entendrez, et vous ne comprendrez point... Rends insensible le cœur de ce peuple, endurcis ses oreilles, et bouche-lui les yeux... pour qu’il ne se convertisse point et ne soit point guéri » (6.9-10).

Nous avons déjà cité le texte suivant : « L’Eternel a répandu sur vous un esprit d’assoupissement... Toute la révélation est pour vous comme les mots d’un livre cacheté ». Le Seigneur Lui-même en indique le motif : « Quand ce peuple s’approche de moi, il m’honore de la bouche et des lèvres ; mais son cœur est éloigné de moi, et la crainte qu’il a de moi n’est qu’un précepte de tradition humaine » (Es. 29.10-13).

Nous venons de relever que, pour les croyants, le voile qui obs­curcissait l’Ecriture est ôté. Toutefois Paul ajoute : « Si notre Evan­gile est encore voilé, il est voilé pour ceux qui périssent, pour les incrédules dont le dieu de ce siècle a aveuglé l’intelligence, afin qu’ils ne vissent pas briller la splendeur de l’Evangile de la gloire de Christ, qui est l’image de Dieu » (2 Cor. 4. 3-4).

Il existe donc le contraire de l’illumination, à savoir l’aveugle­ment qui frappe le cœur endurci. Des hommes se laissent entraîner par toutes les séductions de l’iniquité « parce qu’ils n’ont pas reçu l’amour de la vérité pour être sauvés. Aussi Dieu leur envoie une puissance d’égarement pour qu’ils croient au mensonge, afin que tous ceux qui n’ont pas cru à la vérité, mais qui ont pris plaisir à l’injus­tice, soient condamnés » (2 Th. 2. 10-12).

Jésus dit : « Je suis venu dans ce monde pour un jugement, pour que ceux qui ne voient point voient, et que ceux qui voient (qui prétendent voir, comme les Pharisiens) deviennent aveugles... Et ce jugement c’est que, la lumière étant venue dans le monde, les hommes ont préféré les ténèbres à la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises » (Jn. 9. 39 ; 3. 19).

La colonne de nuée était pour Israël le signe de la présence de l’Etcrnel, qui les guidait et les protégeait dès leur sortie d’Egypte. Au moment le plus critique, elle se plaça entre le peuple et ses enne­mis. Elle était ténébreuse du côté de ces derniers, et de l’autre elle éclairait la nuit (Ex. 14. 19-20). Image frappante de la Révélation: impénétrable au monde incrédule, elle éclaire et conduit sûrement les pas des enfants de Dieu.

Est-il nécessaire de dire que le texte sacré demeure intrinsèque­ment la Parole de Dieu, même si le lecteur ou l’auditeur a fermé son cœur à l’illumination d’En-Haut ? Il en était de même du message des prophètes : Dieu dit à Moïse : « Je leur susciterai... un prophète comme toi, je mettrai mes paroles dans sa bouche, et il leur dira tout ce que je lui commanderai. Et si quelqu’un n’écoute pas mes paroles qu’il dira en mon nom, c’est moi qui lui en demanderai compte » (De. 18. 18-19). Et à Ezéchiel : « Tu leur diras : Ainsi parle le Seigneur, l’Eternel. Qu’ils écoutent, ou qu’ils n’écoutent pas, — car c’est une famille de rebelles, — ils sauront qu’un prophète est au milieu d’eux » (Ez. 2. 4-5). Lorsque la révélation était devenue pour le peuple endurci comme un livre cacheté, impossible à déchiffrer, elle n’en demeurait pas moins la révélation, dont les jugements ne manqueraient pas de s’accomplir (Es. 29. 10-14). Jésus Lui-même ne dit-Il pas : « Si je n’étais pas venu et que je ne leur eusse point parlé, ils n’auraient pas de péché ; mais maintenant, ils n’ont aucune excuse de leur péché... Celui qui me rejette et qui ne reçoit pas mes paroles a son juge ; la parole que j’ai annoncée, c’est elle qui le jugera au dernier jour » (Jn. 15. 22 ; 12. 48).

On est effrayé en pensant à ceux qui dissèquent la Bible comme si elle était un livre mort. Ayant décrété qu’elle n’est pas la Parole de Dieu, ils se ferment d’emblée à l’illumination qui vient de son divin auteur. Comment s’étonner qu’ils n’y voient plus que des pro­blèmes et des contradictions ! Par contre, celui qui reçoit le texte inspiré avec l’humilité du Christ et des apôtres, trouve une confir­mation de sa foi jusque dans les livres les plus critiqués aujourd’hui. Quelle profonde édification n’avons-nous pas trouvée en méditant longuement par exemple le Lévitique, le Deutéronome, le prétendu < second Esaïe » (ch. 40-66), l’Evangile de Jean, 2 Pierre, l’Apoca­lypse, etc. ! Dieu nous y a parlé, nos yeux se sont ouverts, notre âme a été nourrie. Cet argument l’emporte sur tous les arguments négatifs (auxquels, d’ailleurs, une science bien informée peut aussi fournir des réponses).

1. COMMENT RECEVOIR L’ILLUMINATION ?

Puisque Dieu S’est révélé et ne désire pas autre chose que de ren­dre sa Parole intelligible, adressons-Lui tout simplement la prière du Psalmiste, lui-même l’un des auteurs sacrés :

« Ouvre mes yeux, pour que je contemple les merveilles de ta loi !...

« Enseigne-moi, Eternel, la voie de tes statuts...

« Donne-moi l’intelligence, pour que je garde ta loi... »

(Ps. 119. 18, 33, 34, etc.).

Dieu certainement répondra à une telle prière, pourvu que de notre côté nous remplissions les conditions que voici :

1. *Méditer constamment VEcriture*, car nous ne la comprendrons qu’en nous mettant assidûment à son école, comme le Psalmiste : « Ne me cache pas tes commandements ! Mon âme est brisée par le désir qui toujours la porte vers tes lois... Je fais mes délices de tes commandements, je les aime... et je veux méditer tes statuts... Com­bien j’aime ta loi ! Elle est tout le jour l’objet de ma méditation... Je devance les veilles et j’ouvre les yeux, pour méditer ta parole !... Que ta main me soit en aide ! Car j’ai choisi tes ordonnances ! » (Ps. 119. 19-20, 47-48, 97, 148, 173). Dieu certainement ne refuse-pas sa lumière à qui la recherche ainsi, et en un tel endroit !
2. *Nous laisser juger par la Parole.* Le Dieu trois fois saint nous parle : la seule attitude qui nous convienne est celle de l’humilité et de la repentance. Même pour les adversaires de la foi subsiste « l’es­pérance que Dieu leur donnera la repentance pour arriver à la con­naissance de la vérité » et revenir à leur bon sens en se dégageant des pièges du diable (2 Tim. 2. 25-26). C’est aussi exactement ce qu’il nous faut.
3. *Transposer aussitôt dans la pratique chaque lumière reçue.* Jésus déclare : « Si quelqu’un Veut *faire sa volonté* (celle du Père qui L’a envoyé), il *connaîtra* si ma doctrine est de Dieu » (Jn. 7. 17). Celui qui résiste ou ne tient pas compte des enseignements précédents ne peut être conduit plus loin dans la connaissance de la vérité.

Puissions-nous être des disciples soumis et fidèles, dont le bonheur sera de voir s’accomplir toujours plus cette promesse :

« Le sentier des justes est comme la lumière resplendissante, dont l’éclat va croissant jusqu’au milieu du jour » (Prov. 4.18).

QUATRIÈME PARTIE

Témoignages rendus  
à l'inspiration de l'Ecriture Sainte

CHAPITRE PREMIER

Jésus-Christ et l'Ecriture Sainte

*Jésus,* Parole divine, éternelle et incarnée, est inséparable de

*V Ecriture,* Parole de Dieu faite livre

(voir p. 32 le parallèle que nous en avons tracé).

Les rapports entre les deux Paroles sont si complexes et si impor­tants que nous allons les méditer encore pendant quelques pages.

1. CHRIST EST LE THÈME CENTRAL DE L’ECRITURE SAINTE.

La Bible, livre du salut, nous révèle le Dieu rédempteur et nous conduit à Lui. Rien d’étonnant que le Messie Sauveur occupe la pre­mière place dans toutes les parties de l’Ecriture. Jésus Lui-même s’écrie :

« Vous sondez les Ecritures, parce que vous pensez avoir en elles la vie éternelle : *ce sont elles qui rendent témoignage de moi »* (Jn. 5.39).

L’Esprit du Christ animait les prophètes de l’Ancien Testament et leur révélait, pour nous, les souffrances et la gloire du Sauveur du monde (1 Pi. 1. 10-12).

« Le témoignage de Jésus est l’esprit de la prophétie » (Apoc.

1. .

Aussi, pour donner à ses disciples désorientés la clé de l’Ecriture, Jésus passe-t-Il en revue tout ce qui Le concerne dans la loi de Moïse, les prophètes et les Psaumes (les trois divisions de la Bible hébraïque ; Luc 24. 44).

L’Epître aux Hébreux s’exprime de la façon la plus nette : Pour elle, l’Eternel, le Seigneur de l’Ancien Testament, n’est autre que Jésus Lui-même, totalement uni au Père :

« Que tous les anges de Dieu L’adorent » (Hbr. 1. 6 ; Ps. 97.7).

« Ton trône, ô Dieu, est éternel...

ô Dieu, ton Dieu t’a oint... » (v. 8-9 ; Ps. 45. 7-8)

« Toi, Seigneur, tu as au commencement fondé la terre... » (v. 10 ;

Ps. 102.26).

Quel sujet passionnant et inépuisable d’étude biblique : méditer ce que chaque livre de l’Ecriture nous apprend sur le Seigneur ! (Voir à ce propos l’excellent ouvrage de A. M. Hodgkin, *Le Christ dans toutes les Ecritures,* Nîmes 1919).

Citons ici le témoignage d’E. Sauer : « Le centre de la Bible est Jésus-Christ. Nous croyons en la Bible à cause de Lui. Partant de la foi en Christ, nous arrivons à une pleine foi en sa Parole. En Christ, centre de la révélation de Dieu, nous avons aussi le centre d’une conception de la Bible qui est selon Dieu. Ceci seulement est en accord avec la foi. Car Christ Lui-même est la Parole, Logos (en grec), la forme première de la parole, la « parole » personnelle et vivante, le témoin fidèle et véritable (Jn. 1.1; Apoc. 1. 5), la bouche qui prononce la vérité ; plus que cela : qui est la vérité même (Jn. 14. 6). Et c’est son Esprit, l’Esprit de Christ, qui a inspiré les prophè­tes (1 Pi 1. 11), et le témoignage de Jésus est l’esprit de la prophé­tie » (Apoc. 19. 10). (Op. cit., p. 131.)

IL CHRIST VIENT ACCOMPLIR LES ECRITURES.

Il déclare : « Ne croyez pas que je sois venu pour abolir la loi ou les prophètes ; je suis venu non pour abolir, mais pour *accomplir >* (Mt. 5. 17). « Le Fils de l’homme s’en va, selon ce qui est écrit de lui » (Mt. 26. 24). Obligeant Pierre à remettre son épée au fourreau lors de son arrestation, Il ajoute : « Comment donc s’accompliraient les Ecritures, d’après lesqrc’les il doit en être ainsi ? » (v. 54).

Le soir de la résurrection, Il s’écrie encore : « Il fallait que s’ac­complît tout ce qui est écrit de moi dans la loi de Moïse, dans les prophètes et dans les Psaumes » (Luc 24. 44).

Aussi les Evangélistes ne manquent-ils pas une occasion de mon­trer à quel point tous les épisodes de la vie du Christ sont l’accom­plissement de l’Ecriture. Bornons-nous à citer ici les exemples donnés par Matthieu :

la naissance miraculeuse (Mt. 1. 22-23 ; Es. 7. 14)

à Bethléem (2. 5-6 ; Mich. 5. 1)

la descente en Egypte (2.15 ; Os. 11.1)

le massacre des innocents (2.17-18 ; Jér. 31. 15)

l’enfance à Nazareth, en Galilée (2. 23 ; 4.12-16 ; Es. 8. 23 ; 9.1) le précurseur Jean-Baptiste (3. 3 ; 11. 10 ; Es. 40. 3) la guérison des maladies (8.16-17 ; Es. 53. 4)

le parfait Serviteur de l’Eternel (12.16-21 ; Es. 42.1-4)

l’endurcissement du peuple (13. 14-15 ; Es. 6.9) l’enseignement en paraboles (13. 35 ; Ps. 78. 2) l’hypocrisie des pharisiens (15. 7-9 ; Es. 29. 13) la venue d’Elie (17. 10-11 ; Mal. 4. 6 ; cf. Mc. 9. 12) l’entrée à Jérusalem, monté sur un âne (21. 4-5 ; Zach. 9. 9) le temple devenu une caverne de voleurs (21. 13 ; Es. 56. 7 ; Jér.

7. 11)

la louange tirée de la bouche des enfants (21. 16 ; Ps. 8. 3) la pierre de l’angle rejetée (21.42; Ps. 118.22) le Messie appelé Seigneur par David (22.43-44 ; Ps. 110. 1) les 30 pièces d’argent offertes par les chefs (26. 15 ; 27.3-10 ; Zach. 11.12-13)

la trahison de Judas (26. 24 ; Ps. 41. 10)

le berger frappé et le troupeau des disciples dispersé (26. 31, 56 ; Zach. 13. 7)

l’arrestation, Jésus mis au nombre des malfaiteurs (26. 54, 56 ; 27. 38 ; Es. 53. 7, 9, 12)

la venue du Fils de l’homme sur les nuées (26. 64 ; Dan. 7. 13) les insultes, les crachats et les coups sur le visage du Messie (26. 67 ; 27. 30 ; Es. 50. 6 ; 52. 14)

le vin mêlé de fiel, le vinaigre (27. 34 ; Jn. 19. 29 ; Ps. 69. 22) la crucifixion, les pieds et les mains percés (27. 35 ; Ps. 22. 15) les vêtements tirés au sort (27. 35 ; Ps. 22. 15-19) les moqueries pendant l’agonie (27. 39-44 ; Ps. 22. 7-9)

« Mon Dieu, pourquoi m’as-tu abandonné ? » (27. 46 ; Ps. 22. 2) la mise au tombeau du riche (27. 57-60 ; Es. 53. 9) la résurrection (28. 7 ; Es. 53. 10 ; Ps. 16. 9-10)

la bonne nouvelle portée à toutes les nations (28. 19 ; Es. 49. 6) Jusqu’ici va le témoignage de Matthieu seul.

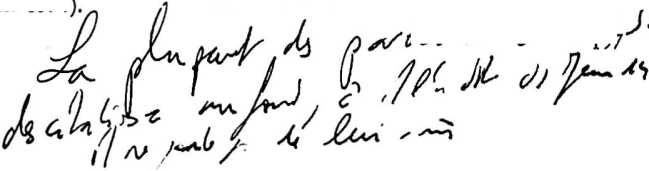
Vraiment, la personne et l’œuvre du Christ sont inséparables de l’Ecriture Sainte !

1. L’ATTITUDE PRATIQUE DU CHRIST A L’ÉGARD DE L’ECRITURE.

1. *Il rend un témoignage éclatant à son autorité et sa divine inspiration.*

Pour Lui, l’Ecriture ne peut être anéantie (Jn. 10. 35). Sa durée est comparée à celle du ciel et de la terre, parce qu’elle a une origine plus qu’humaine (Mt. 5.18).

Dieu Lui-même parle dans le texte biblique, par exemple celui que Moïse a rédigé à propos du buisson ardent : « N’avez-vous pas lu ce que Dieu vous a dit : Je suis le Dieu d’Abraham... » Mt. 22. 32 ;



Le texte inspiré est « le commandement de Dieu », « la Parole de Dieu », car c’est Dieu Lui-même qui a dit... (Mt. 15. 3, 6).

Le Saint-Esprit anime David lorsqu’il écrit le Ps. 110 et appelle le Messie son Seigneur (Mt. 22. 43).

Le commandement de Dieu, la Parole écrite est bien au-dessus de toutes les traditions humaines, même religieuses (Mc. 7. 8-9).

1. *Il souligne en elle l'importance de chaque mot.*

« Il est plus facile que le ciel et la terre passent, qu’il ne l’est qu’un seul trait de lettre de la loi vienne à tomber » (Luc 16. 17).

« Tout ce qui est écrit par les prophètes au sujet du Fils de l’hom­me s’accomplira » (Luc 18. 31 ; cf. 24. 44).

1. *Il base souvent son argumentation sur une seule expression du texte.*

Le nom que Dieu Se donne : Je suis le Dieu d’Abraham... (Mt. 22. 32)

le mot « mon Seigneur » appliqué au Fils de David (v. 43-45) l’expression « dieux » dans le Ps. 82. 6 (Jn. 10. 34).

1. *Il place le texte de l'Ecriture sur le même pied que ses propres paroles, divines et infaillibles, qui elles-mêmes ne passeront jamais* (Mt. 24. 35).
2. *Il a constamment recours à l\*Ecriture.*

*Dans sa lutte contre les tentations du diable,*

Il répond par trois fois : Il est écrit ! tirant tous ses arguments du Deutéronome (Mt. 4. 4, 7, 10 ; De. 8. 3 ; 6. 16 ; 6. 13).

*Dans ses discussions avec les Juifs, TA répète* sjins epsse : N’avez-vous pas lu ce que fit DaviHT^Mt. 12. 3) ou n’avez-vous pas lu... (ce qui est dit du sabbat, v. 5) n’avez-vous pas lu que le Créateur au commencement fit l’homme et la femme ? (Mt. 19. 4) n’avez-vous jamais lu ces paroles (du Ps. 8. 3 ; Mt. 21. 16) n’avez-vous jamais lu dans les Ecritures ?... (la pierre rejetée, Mt. 21.42)

n’avez-vous pas lu ce que Dieu vous a dit... (au sujet des vivants dont II est le Dieu, Mt. 22. 31)

que vous a prescrit Moïse? (au sujet du divorce, Mc. 10.2-3) que signifie donc ce qui est écrit ?... (au Ps. 118. 22 ; Luc 20.17) il est écrit dans votre loi que le témoignage de deux hommes est vrai (Jn. 8.17)

i n’est-il pas écrit dans votre loi... (enfait^au^Ps. 82. 6, car tout S- l’Ancien Testament était « la loi » (QtkÏoTm)?)

*Dans son enseignement aux* discip/esTpouTappïiyer son autorité :

Il commence son ministère en disant d’un passage d’Esaïe :

« Aujourd’hui, cette parole de l’Ecriture, que vous venez d’en­tendre, est accomplie » (Luc 4. 16-21).

Il répond au docteur de la loi : « Qu’est-il écrit dans la loi ? Qu’y lis-tu ? » (Luc 10. 26).

Le sermon sur la montagne est entièrement basé sur la loi, confir­mée et complétée (Mt. 5. 17 ss.).

*Dans sa soumission aux commandements de la loi :*

Jésus a bien voulu\* naître sous la loi », Gai. 4. 4.

Il est circoncis et présenté au temple, suivant ce qui est écrit dans la loi du Seigneur (Luc 2. 21-23).

Il recommande au lépreux guéri de présenter l’offrande que Moïse a prescrite (Mt. 8. 4).

Il condescend à payer les deux drachmes prélevées pour le temple (Mt. 17. 24-27).

*Sur la croix,* Jésus récite les prières et accomplit les prophéties des Psaumes messianiques : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m’as-tu abandonné ? » (Ps. 22. 2 ; Mt. 27. 46).

« Après cela, Jésus, qui savait que tout était déjà consommé, dit, afin que l’Ecriture fût accomplie : J’ai soif » (Ps. 69. 22 ; Jn. 19. 28). En s’écriant ensuite : Tout est accompli ! (v. 30), Il voulait dire à la fois que son œuvre expiatoire était achevée, et que la prophétie biblique était parfaitement réalisée.

« Père, je remets mon esprit entre tes mains », était la prière même du Ps. 31. 6 (Luc 23. 46).

*Après la résurrection,* Jésus ne revient pas sur la confirmation sans réserve qu’il avait donnée à l’Ecriture aux jours de son abaisse­ment (pendant lesquels, prétendent certains, Il aurait renoncé à son omniscience). Au contraire, Il explique aux disciples d’Emmaiis, puis aux disciples réunis, ce qui Le concerne dans toutes les Ecritures, depuis Moïse, jusqu’à tous les prophètes et aux livres poétiques

(Luc 24. 27, 44, 46).

1. *Christ confirme les récits de l’Ecriture Sainte.*

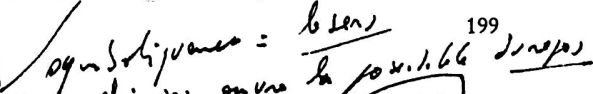
De la façon la plus formelle et la plus naturelle, Il Se réfère en détail aux événements de l’Ancien Testament. Il est clair qu’il les considère, non comme des mythes ou des légendes, mais des faits historiques évidents :

la création du premier couple (Mt. 19. 4-5)

le meurtre d’Abel (Luc 11. 51)

Noé, l’arche et le déluge (Mt. 24. 37)

le rôle et la foi d’Abraham (Jn. 8. 56)

la circoncision, donnée aux patriarches et pratiquée le 8’ jour, même si Ic’était le sabbat (Jn. 7. 22-23)

la destruction de Sodome,

le salut de Lot, la perte de sa femme (Luc 17. 29, 32)

les personnages d’Isaac et de Jacob (Luc 20. 37)

la vocation de Moïse (Mc. 12. 26)

la loi donnée par Moïse, permettant le divorce, ordonnant la purification du lépreux (Jn. 7. 19 ; Mt. 19. 18 ; 8. 4) le décalogue (Mt. 19. 18) la manne (Jn. 6. 31-51)

le serpent d’airain (Jn. 3. 14)

David mangeant les pains de proposition (Mt. 12. 3)

la reine de Séba (Mt. 12.42)

la sagesse et la gloire de Salomon (Mt. 12. 42 ; 6. 29)

Elie et la veuve de Sarepta (Luc 4. 26)

le rôle futur d’Elie (Mc. 9. 12)

Elisée et Naaman le lépreux (Luc 4. 27)

Jonas et les Ninivites (Mt. 12. 40-41)

la méchanceté et le jugement de Tyr et de Sidon (Mt. 11.21) la mort de Zacharie, entre le temple et l’autel (Luc 11. 51) la prophétie de Daniel (Mt. 24. 15).

1. *Jésus rend témoignage, comme à dessein, à des passages scriptu­raires très attaqués aujourd'hui.*

Nous venons de voir ce qu’il dit d’Adam et d’Eve, du déluge, de Jonas, de Daniel (duquel II tire son titre de Fils de l’homme), etc.

Il confirme également l’authenticité et l’unité *à’Esaïe,* en ne marquant aucune différence entre la première et la seconde parties du livre.

Il commence son ministère en commentant une prophétie d’Es. 61. 1-2 (Luc 4. 17-21)

Il attire l’attention sur la menace d’Es. 6. 9 (Mt. 13. 14).

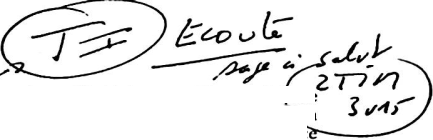
/ Il applique au peuple le grave reproche d’Es. 29. 13 (Mt. 15. 7-9).

Les Evangélistes appellent encore *Esaïe* l’auteur des passages sui­vants : Es. 6. 1-5 (Jn. 12. 39-41) ; Es. 8. 23 - 9. 1 (Mt. 4. 14-16) ; Es. 40. 3 (Jn. 1. 23) ; Es. 49 ; 42.1-4 (Mt. 12. 17) ; Es. 53.1 (Jn. 12.38) ; Es. 53.4 (Mt. 8. 17).

Christ va chercher dans le Pentateuque, qu’il attribue toujours à Moïse, les deux plus grands commandements du Seigneur (De. 6. 4-5 ; Lév. 19. 18 ; Mc. 12. 29-31).

Nous avons vu également que, dans son combat mortel avec le diable, le Seigneur a brandi par trois fois l’épée du Deutéronome (Luc 4. 4, 8, 12), livre qui, avec le Lévitique, a subi les plus grands assauts de la critique.

1. *Jésus établit la parfaite suffisance de l’Ecriture pour conduire l’homme au salut.*

A propos des frères du m^dvais riche, Il déclare : « Ils ont Mbï: et les prophètes, qu’ils le><ecoutent ! » (Luc 16. 29). La révélation écrite contient tout ce qui "peut amener ie~pécfréïïr"a"la connaissant de Dieu et à la vie éternelle. Un mort ressuscité (v. 30-31), un ange même (Gai. 1. 8), ne pourraient rien dire de plus et de mieux.

1. *Il montre que toute source d'erreur provient de la négligence et de l'incompréhension des Ecritures :*

« N’êtes-vous pas dans l’erreur, parce que vous ne comprenez ni les Ecritures, ni la puissance de Dieu ?... Vous êtes grandement dans l’erreur» (Mc. 12.24, 27).

Les disciples d’Emmaüs sont tristes et troublés parce que leur conception du plan de Dieu s’est effondrée. Jésus connaît bien la cause de cette déception et leur dit : « O hommes sans intelligence, et dont le cœur est lent à croire tout ce qu’ont dit les prophètes ! » (Luc. 24. 25).

Jean Chrysostome avait bien raison de s’éc.L-r : « La cause de tout mal réside dans l’ignorance et la connaissance imparfaite de l’Ecriture Sainte » (III, Homil. 19 in Act. 9).

1. CONCLUSION.

En résumé, nous pouvons dire, en toute révérence, que Jésus Christ est comme saturé de l’Ecriture, qu’il connaît « sans avoir étudié » (Jn. 7. 15). Le dixième de ses paroles sont tirées de l’Ancien Testament. Sur 1800 versets qui rapportent ses discours dans les quatre Evangiles, 180 sont des citations ou des allusions directes à la révélation écrite.

Si l’on nous reproche de citer constamment des versets de l’Ecri­ture, que dire de Christ, qui les a sans cesse à la bouche ? (Cette proportion d’un dizième est d’ailleurs aussi celle du reste du Nou­veau Testament, alors qu’elle n’est pas loin de la moitié dans les discours des Actes).

La Bible est pour Jésus l’arsenal où II trouve ses armes, la forte­resse de la vérité. Tenté par le diable, Lui le Seigneur, Il appelle à son aide Moïse, le serviteur, parce que celui-ci a prononcé les paroles mêmes de Dieu. Lorsque les Juifs veulent Le lapider pour un prÀendu blasphème, devant ce danger de mort, Il a encore recours à l’Ecriture, < qui ne peut être anéantie » (Jn. 10. 31-36).

A l’école du Christ, prenons des leçons d’exégèse. Il démontre l’inspiration sans faille et la continuité de la Révélation biblique, son unité, sa cohérence, sa pleine suffisance. Il nous enseigne l’art de mettre en valeur tous les éléments du texte, petits et grands.

Lui qui est la Vérité, la Parole éternelle, Se soumet sans aucune

réserve au texte inspiré. Il est évident que pour Lui, toute déclaration de l’Ancien Testament est la Parole de Dieu.

On a prétendu qu’en faisant ainsi, le Seigneur Se laissait influen­cer par les idées juives. Or, c’est tout le contraire. Jésus a certaine­ment utilisé le langage de son temps, pour se mettre à la portée de ses auditeurs ; mais II n’a aucunement épousé leurs erreurs ni leurs ignorances. En fait, Il a constamment heurté de front les fausses conceptions de ses concitoyens sur la tradition, les cérémonies, la purification, la loi, le sabbat, le « royaume de Dieu » politique et charnel, l’au-delà, le Messie Lui-même. Si Jésus avait eu sur la pleine inspiration de l’Ancien Testament une autre opinion que les Juifs, Il n’aurait pas manqué d’attaquer celle-ci avec autant de vigueur que la tradition des hommes. Sinon, que pourrions-nous penser de son intégrité morale et de sa véracité ? D’autre part, s’il avait été soumis à une certaine ignorance pendant sa vie terrestre, n’aurait-Il pas dû rectifier son enseignement sur l’Ecritur\*' après sa glorieuse résurrection. Nous avons vu qu’au contraire II le confirme sur toute la ligne (Luc 24).

A l’égard de l’Ecriture, l’attitude de confiance et de soumission totales du Christ dicte ma propre attitude. Ma foi en Christ, le divin Sauveur, est liée à ma foi en l’Ecriture qui Le révèle et qu’il confirme. Si je reconnais l’infaillible autorité du Seigneur, je ne puis faire autrement que de croire aux faits et aux doctrines du Livre inspiré. Inversément, quiconque reçoit le témoignage de la Bible est amené à la foi au Christ. Les Juifs prétendaient croire en Moïse, tout en rejetant Jésus. Celui-ci leur dit : « Si vous croyiez Moïse, vous me croiriez aussi, parce qu’il a écrit de moi. Mais si vous ne croyez pas à ses écrits, comment croirez-vous à mes paroles ? » (Jn. 5. 46-47).

Le célèbre Dr H. C. G. Moule, évêque anglican, a écrit : « Christ s’est absolument fié à la Bible ; et, bien qu’elle contienne des choses inexplicables et compliquées qui m’ont beaucoup embarrassé, je vais, non pas de façon aveugle mais avec respect, me fier au Livre à cause de Lui » (Gaebelein, op. cit., p. 25).

Un autre auteur s’exprime ainsi : « Le Nouveau Testament cano­nise l’Ancien, la *Parole incarnée* met son sceau sur la *Parole écrite.* La Parole incarnée est Dieu ; c’est pourquoi l’inspiration de l’Ancien Testament est certifiée par Dieu Lui-même » Bp. Wordsworth, *On the Canon,* p. 51, Am. Ed.).

Le Christ, thème et garant de l’Ecriture Sainte, en est aussi le grand docteur. Après sa merveilleuse leçon biblique, les disciples d’Emmaiis se dirent l’un à l’autre : « Notre cœur ne brûlait-il pas au dedans de nous lorsqu’il nous parlait en chemin et nous expli­quait les Ecritures ?» Et le même soir, le Seigneur ouvrit l’esprit 202

de tous les croyants rassemblés dans la chambre haute, afin qu’ils comprissent les Ecritures (Luc 24. 32, 45). Nous n’avons pas d’autre recours ni d’autre ambition : que dans toute notre présente étude, le Christ ressuscité ouvre notre esprit et fasse brûler notre cœur par le moyen de sa Parole, écrite et vivante !

(Ce chapitre parle évidemment du témoignage rendu par le Christ à l’Ancien Testament. Nous avons déjà vu p. 83 ss. de quelle manière II a authentifié par avance l’inspiration du Nouveau Testa­ment.)

CHAPITRE II

Les Apôtres et l'Ecriture Sainte

Après le témoignage de Jésus à l’égard de l’Ecriture, écoutons maintenant celui des apôtres et de l’Eglise primitive.

1. LE TÉMOIGNAGE DU LIVRE DES ACTES.

Suivant absolument les traces de leur Maître, les premiers disci­ples basent leur foi et leur action sur le livre inspiré, limité à cette époque à l’Ancien Testament.

1. *L'inspiration intégrale de VEcriture ne fait aucun doute pour rEglise primitive.*

Dans l’Ecriture, c’est le Saint-Esprit qui prophétise par la bouche de David (Act. 1.16).

Dieu lui-même parle par le Saint-Esprit, par la bouche de David (4. 25).

Moïse, au Sinaï, reçut des oracles vivants pour nous les donner (7.38).

C’est encore le Saint-Esprit qui parle par le prophète Esaïe (28. 25).

En citant l’Ecriture, on attribue à Dieu Lui-même les paroles du texte :

C’est ce qu’il a déclaré... (dans Es. 55. 3 ; Act. 13. 34).

Il dit encore ailleurs... (Ps. 16.10 ; Act. 13. 35).

Ainsi nous l’a ordonné le Seigneur... (Es. 49. 6 ; Act. 13. 47).

(Nous avons vu que Christ met aussi dans la bouche de Dieu les phrases de l’Ecriture : Mat. 15. 4 ; 22. 32.)

1. *L'Evangile est l'accomplissement de tout ce qu'ont annoncé Moïse et les prophètes.*

Premièrement, *Moïse* est pour les apôtres le grand chef et le *législateur d’Israël :*

Moïse a annoncé le Messie (Act. 3. 22).

Il a établi les coutumes de la nation juive (6. 14).

Ayant tiré Israël d’Egypte, il a reçu au Sinaï les oracles vivants du Seigneur (7. 36, 38).

Il a promulgué la loi et l’ordonnance de la circoncision (15. 5).

On lit ses livres chaque sabbat dans toutes les villes où se trouve une synagogue (15.21).

L’expression « *Moïse et les prophètes »* signifie en fait tout l’An- cien Testament (cf. Luc 16. 29) :

Moïse et tous les prophètes ont annoncé les jours du Messie (Act. 3.18,21-24).

Les *prophètes* préparant la venue du Juste ont tous été persécutés (7. 52).

Tous les prophètes promettent le pardon des péchés par le Messie (10. 43).

Les souffrances du Christ ont accompli toutes les paroles des prophètes qui se lisent chaque sabbat (13. 27, 29).

Le jugement des incrédules est aussi prédit (13.40).

Le salut accordé aux païens est en accord avec les paroles des prophètes (15. 15).

1. *V historicité des récits bibliques est pleinement confirmée.*

Cela est particulièrement frappant dans les deux discours sui­vants :

*Etienne,* en Act. 7. 2-50, se réfère aux faits suivants :

la vocation et la vie d’Abraham

les patriarches : Isaac, Jacob et ses fils

Joseph et Israël en Egypte

Moïse, Aaron

l’exode, la Mer Rouge, le Sinaï, le veau d’or, le tabernacle, les 40 ans au désert,

Josué et la conquête de Canaan David, Salomon, le Temple.

*Paul,* en Act. 13.16-41, fait également allusion à :

l’élection d’Israël

l’exode, la loi de Moïse

le désert, Canaan

les Juges, Samuel, Saül

David, la promesse du Messie, les Psaumes les prophètes.

En d’autres termes, les livres bibliques que voici sont spécifi­quement authentifiés :

Genèse Josué Rois

Exode Juges Psaumes

Nombres Samuel tous les Prophètes

On n’avait pas encore inventé à cette époque la théorie des mythes et des légendes. Dieu S’est réellement manifesté dans l’histoire, et nous pouvons nous fier aux récits de l’Ancien comme du Nouveau Testament.

1. *L’Ecriture est pour l\* Eglise primitive l’ultime autorité.*

La moitié environ des grandes prédications des Actes est compo­sée de versets tirés de l’Ecriture :

*le discours de Pierre* le jour de la Pentecôte, 12 versets sur 23 (Act. 2. 14-36) ;

*le discours d’Etienne :* ses 49 versets ne sont qu’une énumération de faits tirés de l’Ancien Testament (1. 2-50) ;

*le discours de Paul* à Antioche de Pisidie : sur 26 versets, 15 con­tiennent soit des faits soit des citations des Ecritures (13. 16-41). Quelle leçon pour les prédicateurs d’aujourd’hui !

Toute l’argumentation de *Paul* en présence des Juifs repose sur la même base :

Arrivé chez les Juifs de Thessalonique, « il discuta avec eux, d’après les Ecritures, expliquant et établissant que le Christ devait souffrir et ressusciter des morts » (Act. 17. 3).

Les Juifs de Bérée, eux, « examinaient chaque jour les Ecritures, pour voir si ce qu’on leur disait était exact » (v. 11).

A Rome aussi, Paul chercha < par la loi de Moïse et par les prophètes à les persuader (les Juifs) de ce qui concerne Jésus » (28. 23).

C’est pourquoi l’apôtre affirme sa foi sans réserve en toute l’Ecriture :

« Je sers le Dieu de mes pères... croyant tout ce qui est écrit dans la loi et dans les prophètes » (24.14).

« J’ai subsisté jusqu’à ce jour, rendant témoignage... sans m’écar­ter en rien de ce que les prophètes et Moïse ont déclar devoir arriver » (26. 22).

Lorsque Festus l’accuse d’être fou et de déraisonner, Paul répond : \* Ce sont... des paroles de vérité et de bon sens que je prononce... Crois-tu aux prophètes, roi Agrippa ? Je sais que tu y crois » (v. 24-27).

Quant à *Apollos,* il était un homme « versé dans les Ecritures », et il se rendit très utile « car il réfutait vivement les Juifs en public, démontrant par les Ecritures que Jésus est le Christ » (18. 24, 27-28).

Lorsque les chrétiens du XX' siècle feront à l’Ecriture la même place que ceux du l\*r, leur vie et leur puissance spirituelles seront comparables à celles de la primitive Eglise.

1. LE TÉMOIGNAGE DE PAUL.

Etudions-le dans les épîtres aux Romains et aux Galates, puisque les grands textes des autres lettres sont traités de toute façon au cours du présent livre.

Dans la seule épître aux Romains se trouvent 37 citations directes de F Ancien Testament.

L'expression « selon qu'il est écrit » revient comme un refrain (17 fois).

La loi de Moïse est pleinement confirmée : gloire d’Israël, règle de la science et de la vérité (2. 17-23), elle jugera et fermera toute bouche devant Dieu (2. 12 ; 3. 19).

Un nombre étonnant de faits historiques rapportés dans l’Ecriture sont confirmés par Paul (voir aussi ses autres lettres). Pour lui, leur authenticité ne fait aucun doute. Il dit même qu’ils ont tous été écrits pour notre instruction, pour nous servir d’exemples (Rom. 15. 4 ; 1 Cor. 10. 11).

L’apôtre a une façon bien à lui de personnifier l’Ecriture, et de la faire parler ou agir comme s’il était question de Dieu Lui-même :

« Aussi l’Ecriture, prévoyant que Dieu justifierait les païens par la foi, a d’avance annoncé... à Abraham » (Gai. 3. 8).

« L’Ecriture a tout renfermé sous le péché... » (v. 22).

Pour Paul, l’Evangile accomplit les promesses faites auparavant de la part de Dieu par ses prophètes dans les Saintes Ecritures (Rom.

1. 2; voir plus haut le témoignage du Christ et du livre des Actes). Ce même Evangile est maintenant révélé par les écrits des prophètes du Nouveau Testament (16. 25-26). • .

L’apôtre interprète parfois le texte de l’Ancien Testament de façon audacieusement allégorique. Il voit en Sara et Agar les types des deux alliances (Gai. 4.21-27). Adam est la figure de Christ (Rom. 5. 14). Le rocher frappé à Horeb « était Christ » (1 Cor.

1. 4). C’est Christ encore qui est notre véritable Pâque (5. 6-8).

Il n’est pas surprenant que Paul s’écrie : « Ainsi, la foi vient de ce qu’on entend, et ce qu’on entend vient de la Parole de Christ » (Rom. 10.17). Pour lui,

l’Ancien Testament est déjà cette Parole

la prédication des apôtres également (1 Thess. 2.13), comme les écrits du Nouveau Testament (Rom. 16. 25-26).

Même des auteurs à tendance libérale ne peuvent s’empêcher de

relever cette conception qu’avait l’apôtre Paul de la nature de l’ins­piration. Il considérait « les paroles de l’Ecriture comme coextensives et identiques aux paroles de Dieu » (Farrar, < Life of Paul » I, 49). « Il partageait pleinement l’idée de ses adversaires, de l’autorité irré­fragable de la lettre comme étant la Parole de Dieu directement révélée » (O. Pfleiderer, Paulinism, I, 88). « Paul professait une doc­trine qui pour lui faisait de l’Ancien Testament la parole divine, et du terme « il est écrit » l’équivalent de « Dieu dit » (Ed. Stapfer, leçon d’ouverture, Paris Fischbacher 1891, pp. 26, 42).

1. LE TÉMOIGNAGE DE L’EPITRE AUX HÉBREUX.

Appelée à faire le pont entre l’Ancienne et la Nouvelle Alliance, l’épître aux Hébreux est particulièrement intéressante au point de vue qui nous occupe. Plus qu’aucun livre du Nouveau, elle est littéra­lement remplie de l’Ancien Testament.

Elle contient 37 citations directes, tirées de 11 livres des Ecritures hébraïques.

Elle confirme, elle aussi, une quantité de faits historiques, base et illustration de notre foi :

la création — le repos de Dieu le 7“ jour

Abel, Enoch, Noé

Abraham, Melchisédek, Sara , Isaac, Jacob, Esaü

Moïse, la Pâque, la Mer Rouge, le Sinaï, les 2 tables de la loi Aaron, le Tabernacle, le culte, les sacrifices, l’alliance Kadès-Barnea, le désert, la manne, la verge d’Aaron Josué, Jéricho, Rahab

Les Juges, Gédéon, Barak, Samson, Jephté

Samuel, David.

Le détail même de ces choses est attesté par le Saint-Esprit (p. ex. le voile, Hbr. 9. 8).

Dans l’Ancien Testament, c’est Dieu qui a parlé aux pères par les prophètes :

dans le Nouveau, c’est encore Lui qui parle par le Fils (Hbr.

1. 1-2).

Quant à l’auteur de l’Ecriture, l’épître aux Hébreux est on ne peut plus explicite : c’est le Dieu trinitaire qui parle par l’écrivain humain. Les citations sont introduites par l’une ou l’autre des formu­les suivantes :

*Dieu dit...* (1. 5, 6, 7, 8, 13, etc.). C’est donc Lui-même qui parle dans les Psaumes mentionnés « en disant dans David » (4.7).

*Christ dit...* (2.12-13 ; 10.5, alors que ce sont des paroles des Psaumes et d’Esaïe).

*Le Saint-Esprit dit...* (3.7-11 ; il s’agit en fait d’un passage du

208

Ps. 95.8-11. Voyez encore: «Le Saint-Esprit montrait par là...», 9. 8 ; et « le Saint-Esprit nous atteste aussi... », 10. 15).

Cette parole de Dieu annoncée peut ne servir de rien lorsqu’elle ne trouve pas de la foi chez ceux qui l’entendent (4. 2). Elle n’en demeure pas moins en elle-même vivante et efficace, tranchante comme une épée à deux tranchants, pénétrante jusqu’à partager âme et esprit, jugeant les sentiments et les pensées du cœur (v. 12). Que de fois en avons-nous fait la bouleversante et bienheureuse expé­rience ! Quant à l’incrédule, c’est de cette parole même qu’il devra répondre au jour du jugement (Jn. 12. 48). Par conséquent, déclare l’auteur de l’épître : « *Gardez-vous de refuser d'entendre celui qui parle ;* car si ceux-là n’ont pas échappé qui refusèrent d’entendre celui qui publiait des oracles sur la terre, combien moins échappe­rons-nous, si nous nous détournons de Celui qui parle du haut des cieux ! » (Hbr. 12. 25).

Si nous avons « goûté la bonne parole de Dieu » (6. 5) et reçu « les oracles de Dieu » (5. 12), pour en tirer le *lait* de l’enfant nou­veau-né, nous voulons aussi y chercher la *nourriture solide,* la « pa­role de justice » nécessaire aux hommes faits (v. 12-14).

En conclusion, mentionnons le témoignage de Tholuck, que cite Warfield (op. cit., pp. 175-176) : « L’application de l’Ancien Testa­ment faite par l’auteur de l’épître aux Hébreux repose sur la conception la plus stricte de l’inspiration, puisque des passages où Dieu ne prend pas la parole sont cités comme étant des paroles de Dieu ou du Saint-Esprit » (1. 6, 7, 8, ; 4. 4, 7 ; 7. 21 ; 3. 7 ; 10. 15).

1. LE TÉMOIGNAGE DE JACQUES.

Il présente la même foi sans faille en la Sainte Ecriture, Parole de Dieu.

Les prophètes ont vraiment parlé de la part de Dieu (5. 10).

Ils nous ont donné la loi parfaite, loi de liberté, loi royale de l’amour (1. 25 ; 2. 8).

Un seul est législateur et juge. Celui qui juge la loi et se place au-dessus de la Parole de Dieu risque une chose folle et dangereuse : comme un coupable devant le tribunal qui prétendrait usurper la place du Souverain Juge (4. 11-12).

La loi divine est inexorable : quiconque l’observe tout entière mais pèche contre un seul commandement devient coupable de tous. Si une transgrecc’on suffit pour nous condamner, ne sommes-nous pas tous perdus ? (2. 9-11 ; Rom. 3. 19).^

Que personne ne prenne cela à la légère : *Croyez-vous que VEcri­ture parle en vain ?* (Jac. 4. 5).

Elle s’accomplit dans ses jugements, mais aussi dans ses promesses. Dieu ayant parlé, Abraham crut en Lui, et cela lui fut imputé à justice. Il fut sauvé par grâce, et sa foi agissante produisit des œuvres vivantes elles aussi (2. 21-23).

Ecouter la parole, lire FEcriture, est bien, mais à condition de la mettre en pratique. A quoi bon regarder dans le miroir son visage sale, si on ne se lave pas ensuite ? Celui qui n’est pas un auditeur oublieux se met à l’œuvre, persévère, et sera heureux dans son activité (1. 22-25). Les faux raisonnements dont parle le v. 22 pour­raient conduire à s’imaginer que lire la Bible, ou croire en son inspi­ration suffit pour plaire au Seigneur.

Dieu a créé le monde par sa parole. Il nous a engendrés aussi à la nouvelle vie, selon sa volonté, par la parole de vérité, afin que nous soyons les prémices de ses créatures (1. 18). Nous voulons donc suivre le conseil de Jacques : « Recevez avec douceur la parole qui a été plantée en vous, et qui peut sauver vos âmes » (v. 21).

Jacques insiste enfin sur la véracité des récits de FEcriture. Job, Abraham, le sacrifice d’Isaac, Rahab et les espions, Elie, ont réelle­ment existé (5.11 ; 2. 21, 25 ; 5. 17-18).

1. LE TÉMOIGNAGE DE PIERRE.

Ayant déjà examiné les grands textes de 1 Pi. 1. 10-12 et 2 Pi. 1.19-21 (voir p. 45), écoutons les autres déclarations de ces mêmes épîtres.

Si des hommes, poussés par le Saint-Esprit, ont parlé de la part de Dieu « par FEsprit de Christ qui était en eux », ils ont pu nous transmettre « la parole vivante et permanente de Dieu ». Cette pa­role, qui nous a été annoncée dans l’Evangile, a la puissance de nous régénérer, nous faisant naître à la vie nouvelle (1 Pi. 1. 23-25). Elle agit comme une «semence incorruptible» (cf. Luc 8.11), gardant éternellement son germe de vie, même si pendant des années ou des siècles on s’est détourné d’elle. Chaque fois qu’un homme, ou un peuple, a redécouvert la Bible, il en est résulté un réveil, un renou­veau de la foi.

Le lait spirituel et pur que désirent les enfants nouveau-nés en Christ, quel est-il, sinon la Parole de Dieu ? (cf. Hbr. 5. 12). Elle suffit pour faire croître le jeune converti, et la faim que celui-ci en a est le signe par excellence de sa bonne santé spirituelle (1 Pi.

1. 2-3).

Pierre, comme tous les apôtres, étaie constamment ses arguments par des citations de F Ancien Testament, qu’il introduit ainsi ;

selon qu’il est écrit (1.16)

car il est dit dans FEcriture (2. 6)

ou tout simplement :

car... (suivi du texte approprié, 4. 8 ; 5. 5).

Christ, la pierre angulaire, devient pour les incrédules une pierre d’achoppement. < *Ils s’y heurtent pour n’avoir pas cru â la parole » (2.* 7-8). En effet, la Parole seule révèle Christ et par Lui conduit à Dieu. Comment pourra-t-on jamais connaître le Seigneur si l’on rejette sa Parole ? Jésus Lui-même ne dit-Il pas : « Sa Parole (celle de Dieu) ne demeure point en vous, parce que vous ne croyez pas à celui qu’il a envoyé. Vous sondez les Ecritures... et vous ne voulez pas venir à moi pour avoir la vie ! » (Jn. 5. 38-40).

Une fois encore, notons que Pierre tient pour réels les événements historiques de l’Ancien Testament : Noé, le déluge (figure du baptê­me 1), les 8 personnes sauvées dans l’arche, Abraham et Sara (1 Pi. 3.20-21, 6) ; la création, la chute des anges, Noé 8’ patriarche, Sodome et Gomorrhe, Lot, Balaam et son ânesse (2 Pi. 3. 5 ; 2. 4-8, 15-16).

Dans un raccourci frappant, l’apôtre présente les 3 parties de la révélation écrite (2 Pi. 3. 2) :

les choses annoncées d’avance par les saints prophètes (l’Ancien Testament)

le commandement du Seigneur et Sauveur (les Evangiles) enseigné par vos apôtres (le reste du Nouveau Testament).

Enfin Pierre n’hésite pas à placer les lettres de Paul parmi < les autres Ecritures \*, preuve que le canon du Nouveau Testament se formait déjà du vivant des apôtres. Empreintes d’une sagesse parti­culière, ces lettres de Paul ont des points difficiles à comprendre. Que les personnes ignorantes et mal affermies prennent garde de n’en pas tordre le sens, comme celui du reste de la Bible (2 Pi. 3. 15-16). Tordre le sens des Ecritures, voilà une plaie dont la chrétienté n’a pas fini de souffrir ! Que Dieu nous fasse la grâce, non seulement de recevoir les Ecritures divinement inspirées, mais de les interpréter correctement et de les appliquer à toute notre vie ! Nous pourrons alors en parler avec autorité, « comme annonçant les oracles de Dieu > (1 Pi. 4.11).

1. CONCLUSION.

Le Nouveau Testament, le Christ, les apôtres, l’Eglise primitive, les auteurs mêmes du Nouveau Testament, sont unanimes dans leur attitude à l’égard de l’Ecriture :

Elle est pour eux la Parole même de Dieu.

Tous se soumettent sans réserve à son autorité. Appartenant à une nouvelle dispensation, ils auraient pu, selon les idées modernes, se libérer du joug de la révélation ancienne, ce qu’ils se sont bien gardés de faire.

Leur conception de l’inspiration biblique est exactement la nôtre : inspiration des mots et de toutes les parties de la Bible.

Leur usage des textes bibliques est aussi très proche du nôtre, car ils ne cessent de les citer. Cela nous console, lorsqu’on nous accuse d’« assommer les gens à coup de versets bibliques » !

Leur Bible n’est pas pleine de mythes, de légendes et d’erreurs. Ils n’émettent à son sujet aucun doute quelconque.

Leur connaissance de l’Ecriture est stupéfiante. Non seulement ils en connaissent la lettre, mais le sens profond, l’esprit. Ils sont évidemment guidés par le Saint-Esprit pour découvrir dans l’Ancien Testament la moindre allusion au Messie.

Une caractéristique essentielle de leur ministère est qu’ils savent manier « l’épée de l’Esprit, qui est la parole de Dieu » (Eph. 6. 17). C’est pour cela qu’il est si fructueux, car cette parole ne retourne jamais à Lui sans effet.

C’est bien ce que reconnaît un auteur, pourtant critique, cité par B. Warfield (op. cit., pp. 177-178) : Les auteurs du Nouveau Tes­tament « considèrent les paroles de l’Ancien Testament comme étant les paroles directes de Dieu. Ils citent expressément comme telles même celles dont le texte ne dit pas du tout que Dieu les a pronon­cées directement. Dans tout le livre sacré, ils ne voient rien qui soit simplement la parole de son auteur humain, sans être en même temps la véritable parole de Dieu Lui-même. Par tout ce qui est « écrit », Dieu Lui-même leur parle » (Richard Rothe, Zwr *Dogmatik,* pp. 177 ss.).

La révision soigneuse du texte du Nouveau Testament et l’appli­cation des principes scientifiques de l’exégèse historico-grammaticale a établi sans l’ombre d’un doute la prétention des auteurs sacrés à l’inspiration. Le même K Rothe écrit encore : « Vouloir maintenir l’inspiration d’un sujet même sans celle des mots, c’est une folie. Car partout les pensées et les mots sont inséparables... Il est clair que la théorie orthodoxe de l’inspiration (c’est-à-dire même la plus stricte à ses yeux) est professée par les auteurs du Nouveau Tes­tament. »

CHAPITRE III

Le témoignage rendu par l'Eglise  
à l'inspiration de la Bible

Nous avons entendu le témoignage des Juifs sur l’inspiration de l’Ecriture (p. 147), puis celui du Christ et des apôtres. Leurs décla­rations sont tellement claires que, pour le Professeur E. Brunner, « la doctrine de l’inspiration verbale était déjà connue du judaïsme pré­chrétien, et elle a également été reprise par Paul et les apôtres » (Dogmatik I, cité par A. Liischer, op. cit., p. 13).

Voyons maintenant quelle a été au cours des siècles la conviction traditionnelle de l’Eglise à ce propos. Ceci est d’autant plus impor­tant que la plupart des penseurs modernes sont d’accord sur un point : rejeter radicalement la doctrine de l’entière inspiration de la Bible. Ils déclarent le moment venu d’une nouvelle conception de l’Ecriture, laissant entendre que seuls des ignorants ou des sectaires peuvent encore affirmer naïvement l’authenticité et l’autorité de toutes les pages du vieux Livre. Ils sont, certes, libres de s’exprimer ainsi. Mais il est clair qu’en le faisant, ils récusent le témoignage unanime des croyants jusqu’à l’avènement de la critique moderne. Quant à nous, il nous plaît au contraire d’être en accord si parfait avec la cohorte des témoins de la Révélation qui nous ont précédés. Jugez-en plutôt.

1. LES PÈRES DE L’EGLISE.

Ils sont extrêmement explicites dans l’affirmation de leur foi. Pour eux, l’inspiration et l’autorité de l’Ecriture vont de soi, non seulement en général, mais aussi dans le détail exprimé par Mt. 5.18.

*Clément d} Alexandrie* dit que ni un iota ni un trait de lettre ne peuvent disparaître, parce que tout est sorti de la bouche du Sei­gneur (Protrepticus, IX, 82, 1.).

*Grégoire de Naziance. «* Les plus petites lignes de l’Ecriture sont dues au soin minutieux du Saint-Esprit. Nous devons donc prêter attention aux plus légères nuances du sens » (Orat. 2, 105).

*Augustin :* « Toute l’Ecriture a été écrite par les doigts de Dieu, c’est-à-dire par le Saint-Esprit qui remplissait les hommes de Dieu... Je lis l’Ecriture comme étant écrite avec le sang de Christ... Nous puisons notre foi dans l’Ecriture seule, et cette source unique sert à l’affermir (In Joh. Tr. 49)... Je ne veux pas que l’on prouve quoi que ce soit par des documents humains, mais par des oracles de Dieu. Lisez-nous ceci de la Loi, ceci des Prophètes, ceci des Psaumes, de l’Evangile, des Epîtres, des Apôtres : lisez-nous — et croyons ! » (De Unitate Eccl., ch. 6).

*Jean Chrysostome.* « Pourquoi nous est-il recommandé d’avoir recours à l’Ecriture Sainte ? Parce que, depuis que les traditions humaines commencèrent à se manifester dans l’Eglise, il ne resta à ceux qui voulurent connaître la vraie foi aucun autre refuge comme preuve incontestable des vérités du christianisme que la Sainte Ecri­ture, et la Sainte Ecriture seule suffit » (Tom. II, Homil. 49 in Mt. 24).

*Athanase.* « Les livres de l’Ancien et du Nouveau Testament sont la source de notre salut, à laquelle quiconque a soif peut toujours puiser. C’est par cette source seule que la connaissance de la vie éter­nelle nous a été transmise. Que personne n’y ajoute rien, que per­sonne n’en retranche rien !... Les Saintes Ecritures sont divinement inspirées et suffisent pour faire entendre la vérité » (Contra fentes). ♦ Occupe-toi de cette sainte lecture de la Parole de Dieu, et lis-la comme si elle était écrite pour toi personnellement. Aie pleine confiance en Dieu » (D. Schram Analys. Opp. P.P. X p. 90).

Origène, à propos de Marc 10. 50 : « Dirons-nous que l’Evangé­liste a écrit sans réfléchir, quand il raconte que l’homme jeta bas son manteau, se leva et s’en vint à Jésus ? Oserons-nous dire que ces choses ont été insérées sans but dans les Evangiles ? Quant à moi, je crois qu’il n’y a pas un iota ni un trait de lettre de l’instruction divine qui ait été écrit en vain. Nous ne devons jamais dire qu’il y ait rien d’inconvenant ni de superflu dans les Ecritures du Saint- Esprit, bien qu’elles puissent paraître obscures à quelques-uns ; mais nous devons tourner les yeux de notre esprit vers Celui qui a ordonné d’écrire ces choses et Lui en demander l’interprétation. Les Saintes Ecritures viennent de la plénitude de l’Esprit, de sorte qu’il n’y a rien dans la loi, dans les prophètes, dans l’Evangile ou dans les récits des apôtres qui ne vienne de la majorité divine > (cité par Haldane, op. cit., p. 76).

*Jérôme.* « C’est la doctrine de l’Esprit qui est transmise dans les livres canoniques. Si les Conciles établissent quelque chose qui lui soit contraire, je l’estime une impiété » (Ep. ad Galat).

*Irénée.* « Accorde, Seigneur Jésus, que tous ceux qui lisent l’Ecri- ture Sainte, apprennent à Te connaître et soient enracinés en Toi (III, Contra Haeres., cap. 6).

Arrêtons ici cette énumération. Selon Gaussen, à part Théodore de Mopsueste (condamné par le V\* concile universel à Constanti­nople, en 553), on n’a pu citer, au cours des huit premiers siècles du christianisme, un seul docteur qui ait méconnu la pleine inspiration des Ecritures, sans parler évidemment des hérésiarques ennemis de la foi chrétienne (op. cit., p. 353).

1. LES RÉFORMATEURS.

Après les déviations du Moyen-Age, le retour aux sources de la Réforme ne pouvait manquer de proclamer avec force l’inspiration entière et l’autorité suffisante de la Sainte Ecriture.

*Luther,* parlant d’elle dans les articles de Smalkade, dit : « C’est I? Parole de Dieu qui est le fondement des articles de foi ; hors d’elle, personne, pas même un ange» (II\* partie, art. II, 15). Constam­ment, le Réformateur identifie la Parole de Dieu orale et la Parole de Dieu écrite dans la Bible. « Le prédicateur doit prêcher seule­ment la Parole de la Sainte Ecriture, car la Bible est l’Ecriture mê­me de l’Esprit » (W. 7, 638 ; 46, 545 ; 47, 133). Lors de sa compa­rution à Worms, il écrit à l’empereur Charles-Quint : « Je suis tout à fait prêt à accepter et à soutenir le jugement, sans faire aucune réserve quelconque, si ce n’est la seule Parole de Dieu, cette parole manifeste, claire, qui n’est soumise à personne, mais qui doit à juste titre être mise au-dessus de tout, et demeurer le juge de tous les hommes ».

Ailleurs, Luther dit encore : « Il ne peut en être autrement, car les Ecritures sont divines. En elles, Dieu parle et elles sont sa Parole... Entendre ou lire les Ecritures, ce n’est rien d’autre que d’entendre Dieu » (cité par M. Reu, « Luther and the Scriptures », 1944, P- 17>-

*Zwingli,* de façon constante, fait appel au texte divinement ms- pi ré de l’Ancien et du Nouveau Testament dans la présentation et la défense de la pure doctrine chrétienne. Déjà en 1523, il répond au vicaire de Constance qui propose d’en référer aux Universités de Paris, de Cologne ou de Louvain : < Ce n’est pas nécessaire, nous avons déjà un juge impartial et infaillible. Il est dans la Sainte Ecriture : elle ne peut ni mentir, ni tromper ».

*Calvin.* Dieu S’est révélé. Il a ouvert sa bouche sacrée et parlé aux patriarches. Puis « Il a publié cette même parole plus solennellement et a voulu qu’elle fût rédigée par écrit... Il était nécessaire que la doc­trine céleste fût ainsi couchée par écrit, afin qu’elle ne pérît point par oubli... Ainsi, nous avons la seule Ecriture, en laquelle il a plu à Dieu de coucher sa vérité à éternelle mémoire... Celle-ci a la même autorité envers les fidèles, que pourrait avoir la voix ouïe de la pro­pre bouche de Dieu » (Institution Chrét., I, Ed. Belles Lettres, 1936, pp. 61 ss.).

« L’Ecriture est l’école du Saint-Esprit, en laquelle, comme II n’y a rien omis qui fût salutaire et utile à connaître, ainsi II n’y a rien enseigné qui ne soit expédient de savoir » (op. cit., III, p. 60).

« S’il survient quelque controverse, elle ne se doit point décider au plaisir des hommes, mais par la seule autorité de Dieu. Puisque le monde est aujourd’hui en grand trouble pour la diversité des opi­nions, il n’y a point d’autre remède : iî nous faut avoir notre refuge à l’Ecriture » (Lettre au Card. Sadolet).

1. LES GRANDES CONFESSIONS DE FOI PROTESTANTES.

Il est très intéressant et édifiant de trouver dans ces monuments de la foi de l’Eglise la même conviction précise et la même unani­mité. (Les textes suivants, et plusieurs autres, se trouvent réunis dans l’ouvrage magistral de Philip Schaff, *The Creeds of Christendom,* New York 1877, Harper and Brothers.)

*Confession de foi de La Rochelle,* Eglise Réformée de France, 1559. « III. Toute cette Ecriture sainte est comprise aux livres cano­niques du Vieux et du Nouveau Testament... IV. Nous reconnaissons ces livres être canoniques et la règle très certaine de notre foi, non tant par le commun accord et consentement de l’Eglise, que par le témoignage et la persuasion intérieure du Saint-Esprit... V. Nous croyons que la Parole qui est contenue dans ces livres est procédée de Dieu, duquel seul elle prend son autorité, et non des hommes. Et d’autant qu’elle est la règle de toute vérité, contenant tout ce qui est nécessaire pour le service de Dieu et de notre salut, il n’est pas loisible aux hommes, ni même aux anges, d’y ajouter, d; i:inuer ou changer. »

*Les 39 articles de l’Eglise Anglicane.*

« VI. De la suffisance des Saintes Ecritures pour le salut : l’Ecri­ture Sainte contient tout ce qui est nécessaire au salut. Par consé­quent, tout ce qui ne s’y trouve pas ou ne peut être prouvé par elle, ne doit être imposé à personne comme un article de foi, ou estimé nécessaire au salut. »

*Confession de foi de Westminster, 1667.*

« II. ... les livres de l’Ancien et du Nouveau Testament sont tous donnés par l’inspiration de Dieu comme règle de la foi et de la vie...

1. L’autorité de l’Ecriture Sainte, à cause de laquelle elle doit être crue et obéie, ne dépend du témoignage d’aucun homme ni Eglise, mais entièrement de Dieu (qui est la vérité même) ; elle doit donc être reçue, car elle est la Parole de Dieu... V. ... notre pleine conviction et notre certitude de sa vérité infaillible et de sa divine autorité, procèdent de l’œuvre intérieure du Saint-Esprit... VIII. ... L’Ancien Testament... et le Nouveau Testament... ayant été di­rectement inspirés par Dieu, et par son soin particulier et sa provi­dence conservés purs au cours des siècles (in ail âges), sont par con­séquent authentiques ; de sorte que l’Eglise se réfère à eux en dernier ressort dans toutes les controverses religieuses. X. Le souverain juge qui doit trancher les controverses religieuses, examiner tous les dé­crets des conciles, les opinions des anciens auteurs, les doctrines des hommes et les esprits particuliers, et dont la sentence doit être déci­sive pour nous, ne peut être autre que le Saint-Esprit parlant dans l’Ecriture. >

*Deuxième Confession de foi helvétique, 1566.*

« Nous croyons et confessons que les Ecritures canoniques de l’Ancien et du Nouveau Testament sont la véritable Parole de Dieu. Elles ont en et par elles-mêmes une autorité suffisante, qui ne vient pas des hommes. Car Dieu Lui-même nous parle encore par elles, comme II l’a fait aux Pères, aux Prophètes et aux Apôtres. Elles contiennent tout ce qui est nécessaire à une foi salvatrice et à une vie sainte ; par conséquent, rien ne doit y être ajouté ni retranché. > *Confession de foi des Eglises Réformées Wallonnes et Flamandes (1561, révisée à Dordrecht en 1619).*

« VIL Nous croyons que cette Ecriture sainte contient parfai­tement la volonté divine, et que tout ce que l’homme doit croire pour être sauvé, y est parfaitement enseigné ; ... puisqu’il est dé­fendu d’y ajouter ni diminuer à la Parole de Dieu, cela démontre bien que la doctrine est très parfaite et accomplie en toutes sortes... C’est pourquoi nous rejetons de tout notre cœur tout ce qui ne s’ac­corde pas à cette règle infaillible... »

Nous pourrions multiplier de telles citations, et mentionner en­core les Confessions de foi d’Ecosse, des Vaudois du Piémont, la Première Confession Helvétique, etc. qui toutes tiennent le même langage. Il peut y avoir des distinctions entre les diverses branches de la Réforme, mais sur ce point essentiel, elles n’ont qu’une devise : Rien que l’Ecriture et toute l’Ecriture ! (Scriptura sola — Scriptura tota).

IV. HOMMES DE DIEU ET OEUVRES CHRÉTIENNES DE NOTRE ÉPOQUE.

Nous avons déjà fait allusion à la position très stricte des théo­logiens luthériens des XVII\* et XVIII\* siècles, qui sans exception croyaient à l’inspiration verbale de l’Ecriture (voir plus haut p. 61 ss, et R. Preus op. cit., p. 39). Citons maintenant l’opinion de quelques- uns des porte-parole de la foi évangélique, depuis le Réveil de Ge­nève au début du XIX’ siècle jusqu’à nos jours.

*Adolphe Monod.* « Quand l’Ecriture parle, c’est Dieu qui parle... Ce qu’elle nous dit n’est pas moins véritable et moins assuré que si le ciel s’entr’ouvrait dans ce moment sur notre tête, et si la voix de Dieu retentissait comme autrefois au Sinaï, nous disant les mêmes choses. Il n’y a pas de bornes à la confiance et à la soumission que nous devons aux Ecritures... »

« L’Ecriture est l’expression divine des vérités et des maximes qui forment le fond même des choses invisibles et éternelles. Elle est comme une lettre que Dieu a écrite du monde invisible à ses enfants retenus dans le monde visible... »

« L’Ecriture est donc la Parole de Dieu dans le sens le plus élevé et tout ensemble le plus simple... Elle est l’unique règle sûre de la foi et de la vie... Tout... n’a aucune valeur qu’autant qu’il est soumis et subordonné à l’autorité souveraine, infaillible, immuable de la Pa­role de Dieu... »

Les autres livres « sont tous mêlés d’erreurs humaines ; l’Ecri­ture seule en est exempte : elle est le livre de Dieu... En elle, nous entendons parler Dieu par le Saint-Esprit... la lecture de cette Parole inspirée par l’Esprit de Dieu est comme un entretien avec Dieu » (Les Adieux, Ed. des Groupes Missionnaires, Vevey, 1957, pp. 169- 171, 139, 84. Dans le présent livre voir encore p. 37).

*J. H. Merle d’Aubignê.* « La divine autorité des Ecritures et leur inspiration sont deux vérités distinctes, mais inséparables. L’autorité des Ecritures provient de leur inspiration, et leur inspiration établit leur autorité...

« Non seulement l’Esprit divin a inspiré aux écrivains sacrés les doctrines, les pensées, Il leur a aussi donné l’expression propre, les paroles. Il n’y a pas d’idées sans mots. Si le Saint-Esprit ne donnait pas les paroles, il eût été possible que l’homme, laissé à ses influences naturelles, se servît de mots qui ne rendissent pas son idée... »

« Christ honora les Ecritures ; Il les expliqua, Il les employa comme la Parole même de Dieu, comme l’autorité souveraine ; et II apprit ainsi à son Eglise qu’elle devait rendre le même honneur, la même obéissance aux écrits de ses propres disciples, aux Livres de la Nouvelle Alliance, dans lesquels son Esprit devait déposer ses enseignements définitifs et éternels... >

« Le Seigneur établit la parfaite suffisance du témoignage des Ecritures pour donner la vie éternelle. Il veut qu’on croie sur leur autorité...

« Le Seigneur établit que la vérité absolue et étemelle se trouve dans les Ecritures et que jamais elle ne sera démentie. L’Ecriture ne peut être anéantie (Jn. 10. 34-35). Il insiste sur ce que pas un seul iota, pas un seul accent de cette Ecriture ne tombera jamais. Reve­nant à la charge, Il s’écrie : Il est plus facile que le ciel et la terre passent, qu’il ne l’est qu’un seul trait de lettre de la loi vienne à tom­ber (Luc 16. 17 ; Mt. 5. 18). Et II ne dit pas cela seulement des paroles de l’Ancien Testament, mais aussi de celles du Nouveau. Le ciel et la terre passeront, mais mes Paroles ne passeront point (Mt. 24. 35) ». *(L\* Autorité des Ecritures inspirées de Dieu.)*

*Alexandre Vinet.*

« N’allez pas croire que le christianisme complaisant éliminera quelque idée pour se mettre d’accord avec le siècle ; non, c’est de son inflexibilité qu’il est fort... Ceux qui n’osent le rejeter s’efforcent de l’adoucir. On le dépouille de ses rudesses, de ses *mythes,* comme on se plaît à les nommer ; on le rend presque raisonnable ; mais, chose singulière ! quand il est raisonnable, il n’a plus de force... Le zèle, la ferveur, la sainteté, l’amour disparaissent avec ses dogmes étran­ges. Le sel de la terre a perdu sa saveur, et l’on ne sait avec quoi la lui rendre. Au contraire, apprenez-vous d’une manière générale que quelque part il y a un réveil, que le christianisme se ranime, que la foi devient vivante, que le zèle abonde ? Ne demandez pas sur quel terrain, ne demandez pas dans quel système croissent ces précieuses plantes. Vous pouvez répondre d’avance que c’est dans le sol rude et raboteux de l’orthodoxie, à l’ombre de ces mystères qui confondent la raison humaine, et qu’elle aimerait tant à écarter d’elle » (Dis­cours sur quelques sujets religieux, 4\* discours).

*Louis Gaussen* n’a besoin que d’être mentionné ici, son fameux livre *Théopneustie* ayant été abondamment commenté dans les pages qui précèdent.

Les nombreuses œuvres issues du Réveil ont eu pour fondateurs des hommes tous animés des mêmes convictions. Tant il est vrai que c’est la foi vivante qui produit des fruits de conquête et de charité, et que la parole de l’Ecriture est toujours vraie : « J’ai cru, c’est pourquoi j’ai parlé » (2 Cor. 4.13). Voici quelques-unes de ces œu­vres bénies :

les Sociétés Bibliques

les Sociétés Missionnaires

les Oeuvres d’Evangélisation

les Asiles divers pour infirmes, aveugles, sourds-muets, orphelins, les Facultés Evangéliques de Théologie en leurs débuts tout le mouvement des Instituts Bibliques et Missionnaires

les Maisons d’édition de littérature évangélique (par ex. en Fran­ce la Société de Toulouse) ;

l’Alliance Evangélique Universelle,

les Unions Chrétiennes de Jeunes Gens et d’Etudiants,

la Croix-Rouge aussi dans sa première inspiration,

etc.

La place nous manque pour faire parler tant d’hommes de zèle et de foi, qui nous répéteraient au fond toujours la même chose. Citons au moins quelques noms particulièrement connus :

Hudson Taylor, fondateur de la China Inland Mission

Charles Finney, grand revivaliste américain

D. L. Moody, l’évangéliste dont le ministère porte encore des fruits dans le monde entier

François Coillard, le pionnier missionnaire

Georges Muller, des Orphelinats de Bristol

Chs. H. Spurgeon, prédicateur et initiateur fécond

Ruben Saillens, évangéliste, poète remarquable (C’est la foi évan­gélique qui chante !), fondateur de l’institut Biblique de Nogent et de la Convention Chrétienne de Morges ;

Billy Graham, plus près de nous, dont le nom est connu de tous. Il vaut la peine de citer son témoignage : « En 1949, j’ai passé par un moment de doute au sujet de la Bible... je marchais... luttant avec Dieu. Finalement, désespéré, j’abandonnai ma volonté au Dieu vi­vant révélé dans l’Ecriture. Je m’agenouillai devant ma Bible ouverte et je dis : « ... Ici et maintenant, par la foi j’accepte la Bible comme étant ta Parole. Je l’accepte tout entière et sans réserve... Si ceci t’a­grée, donne-moi de l’autorité lorsque je proclamerai ta Parole... >

« Je ne plaide pas en faveur de la bibliolâtrie. Je ne suggère pas que nous devions rendre un culte à la Bible, pas plus qu’un soldat ne rend un culte à son épée ou un chirurgien à son bistouri. Je suis cependant pour un retour profond à une prédication centrée sur la Bible, pour une présentation de l’Evangile qui affirme sans aucune ambiguïté : Ainsi parle le Seigneur ! » (Cité par *Pour la Vérité,* mai 1963).

L’entière foi en l’inspiration et l’autorité de l’Ecriture est enfin à la base d’œuvres d’une importance extrême répandues dans le monde entier :

la Mission Wycliffe des Traducteurs de la Bible (Wycliffe Bible Translators), la plus considérable des missions évangéliques avec ses 1700 collaborateurs ;

la Mission du Soudan Intérieur (Sudan Interior Mission, 1300 missionnaires)

l’institut Biblique de Moody à Chicago (3000 étudiants, deux stations émettrices de radio, et l’immense œuvre de la Moody Press, comme des Moody Films)

l’Overseas Missionary Fellowship (anciennement Mission à l’in­térieur de la Chine, 800 missionnaires)

l’Africa Inland Mission (700 missionnaires)

la Ligue pour la lecture de la Bible (à l’œuvre en plus de 100 langues) ;

les Groupes Bibliques Universitaires (Inter-Varsity Fellowship) agissant parmi les étudiants dans le monde entier (I.F.E.S.)

l’Association Evangélique de Radio (qui groupe de très puissants émetteurs uniquement consacrés à l’évangélisation dans toutes les parties du globe (entre autres Quito, Manille, EL WA Libéria, Bon- naire-Antilles, Monte-Carlo), ainsi que des émissions régulières pra­tiquement dans toutes les langues, dont l’énumération complète ne peut être donnée ici.

les Disques Evangéliques (Gospel Recordings, répandus gratuite­ment par millions en 3300 langues)

On a relevé récemment le fait extraordinaire que voici : les mis­sions évangéliques (de milieux dits « fondamentalistes » non ratta­chés au Conseil Oecuménique des Eglises) groupent actuellement dans le monde 62 °/o des missionnaires protestants. Cette proportion n’a cessé d’augmenter au cours de ces dernières années.

1. CONCLUSION.

Dieu ne Se laisse jamais sans témoins. Lorsque nous sommes tentés de nous croire bientôt seuls à maintenir le témoignage de la Bible, tout entière Parole de Dieu, le Seigneur nous rappelle les milliers de croyants qui n’ont pas posé les armes (Rom. 11. 2-4).

Une page remarquable du théologien anglican J. I. Packer expri­mera ceci mieux que nous ne saurions le faire :

« L’allégation que la position évangélique est sectaire, schisma­tique et non catholique (universelle) dans sa perspective est tout à fait inexacte... En fait la foi évangélique est celle de la véritable catholicité ; et la controverse qu’elle mène contre le subjectivisme (et le traditionalisme aussi) en est la preuve évidente. Après tout, la seule norme de la catholicité est Christ Lui-même; et les principes constitutifs de celle-ci sont tout d’abord théologiques, puis histori­ques, et pas du tout numériques. La catholicité de la foi évangélique se montre premièrement dans sa soumission absolue a l’enseignement du Christ et de l’Ecriture, en particulier à propos de l’autorité ; deuxièmement, dans son accord avec tous ceux qui, au cours des siècles, ont adopté la même attitude, se soumettent à l’autorité de lEcriture, se glorifient de l’Evangile de là libre grâce, et combattent ardemment pour la foi apostolique. Ils n’ont pas à craindre pour leur « catholicité », ceux qui sont conscients d’être aux côtés d’Au­gustin, Luther, Calvin, Baxter, Owen, Wesley, Whitefield, Edwards ; avec les Réformateurs, les Huguenots, les Puritains, les Covenan- ters ; avec les évangéliques du XVIII0 siècle et les artisans du mou­vement missionnaire du XIXe, pour ne citer que ceux-là. Les évan­géliques peuvent sembler n’être qu’une minorité dissidente au sein de l’Eglise actuelle, mais ceci n’est rien de nouveau : Luther un jour parut être la minorité à lui tout seul, exactement comme Elie, Jéré­mie et Paul. Et même, il y a relativement peu de périodes de l’his­toire où les évangéliques ont été plus qu’une minorité opposante dans un groupe plus large, exposés à l’attitude indifférente, ou même peu bienveillante de leurs coreligionnaires. Mais la vraie catholicité n’est pas l’appartenance à la majorité. Numériquement, l’Eglise Romaine non réformée est le groupement le plus important. Mais bien des anti-fondamentalistes seraient sans doute d’accord avec quatre siècles de théologie protestante pour dire que l’Eglise qui se nomme elle-mê­me « catholique », est le plus grand groupe schismatique de la chré­tienté. On a souvent dit qu’un seul avec Dieu forme la majorité, quel que soit le nombre de ses opposants ; et il n’est pas moins vrai qu’un seul avec Christ est vraiment « catholique », même si beaucoup lui refusent cette appellation » (op. cit., pp. 174-175).

CHAPITRE IV

Jusqu'où peuvent mener  
l'opposition à l'inspiration plénière et  
la critique biblique ?

Nous poursuivons ici de façon plus générale la discussion amor­cée plus haut (p. 52 ss.). Par souci de clarté, nous reprendrons quel­ques-uns des arguments cités à propos des diverses théories de l’inspiration.

1. QU’ENTENDONS-NOUS PAR < CRITIQUE BIBLIQUE » ?

Le mot *critique* (du grec krinein, juger) signifie une discussion ayant pour but d’établir, selon un examen raisonné, la vérité ou l’authenticité de certains faits ou documents. Disons d’emblée qu’il est parfaitement légitime et même nécessaire de se livrer à une criti­que positive des textes anciens. La Parole de Dieu se présente à nous sous la forme d’un recueil de livres écrits par des auteurs variés dans des langues, à des époques et dans des pays différents. Il est juste que nous employions notre intelligence à examiner les manus­crits et leurs variantes, à étudier les langues originales, à établir le sens des phrases et la valeur des expressions. C’est ce qu’on appelle la *basse critique,* à laquelle des savants ont consacré leur vie entière, examinant comme au microscope les moindres détails du livre sacré. Des hommes tels que B. F. Westcott et F. J. A. Hort, par leur Nou­veau Testament grec, ont apporté une contribution inappréciable à la science de la critique textuelle ; de même, en son temps, B. Kenni- cott, et plus près de nous R. D. Wilson par leurs travaux infatigables sur l’Ancien Testament. Luc lui-même n’avait-il pas « fait des re­cherches exactes sur toutes ces choses depuis leur origine » (Luc 1.3)?

On nomme par contre *haute critique* l’examen du genre littéraire employé, du contenu du message, de son rapport avec les mœurs, l’époque, l’histoire, etc.

La critique qui sert à mieux comprendre n’est donc pas à rejeter, et nous n’avons rien à craindre d’une recherche scientifique faite dans la lumière et la vérité. Mais il est clair que l’examen critique de la Bible pose un problème tout spécial. Dans ce livre unique, le croyant a rencontré Dieu ; sa vie présente et éternelle a été illumi­née par la connaissance de Jésus-Christ. Il ne peut donc aborder les Ecritures comme un ouvrage humain ordinaire. Son critère, pour les étudier, sera toujours le Seigneur, qui a inspiré et en explique Lui-même les pages. La connaissance intellectuelle sera donc complé­tée et contrôlée par la puissance de vie qui jaillit du texte inspiré.

L. Gaussen s’exprime ainsi sur le rôle de la critique biblique (op. cit., pp. 255 ss.) : « C’est une noble science que la critique sacrée. Elle l’est par son objet : étudier les destinées du texte inspiré, son canon, ses manuscrits, ses versions, ses témoins et ses innombrables citateurs... Dieu nous garde donc d’opposer jamais la foi à la science ; la foi, qui vit de la vérité, à la science qui la cherche ! »

Mais « la science critique ne demeure plus en sa place quand, au lieu d’être une savante, elle veut être un juge ; quand, au lieu de recueillir les oracles de Dieu, elle les compose, les décompose, les canonise, les décanonise ; et quand elle rend elle-même des oracles !... Si, de ce livre qui se dit inspiré, et qui déclare vous devoir juger vous-même au dernier jour, elle ose retrancher quelque chose ; si, s’asseyant comme les anges du jugement dernier (Mt. 13. 48), pour tirer le livre de Dieu sur les rivages de la science, pour recueillir dans ses vases ce qu’elle y voit de bon, et pour jeter dehors ce qu’elle y trouve de mauvais, elle prétend trier la pensée de Dieu d’avec celle de l’homme... alors il faut qu’on la réprouve... » « ... Il arrive trop souvent qu’une étude prolongée des dehors du saint Livre, de son histoire, de ses manuscrits, de ses versions, de son langage, absorbe tellement l’attention des hommes qui s’y livrent qu’ils de­viennent inattentifs... à son sens, à son but, à la puissance morale qui s’y déploie, aux beautés qui s’y révèlent, à la vie qui s’y ré­pand... » Cet homme-là < y étouffe sa vie spirituelle... Peut-il con­naître le temple ? Il n’en a vu que les pierres ; il ne sait rien de la shekina (la gloire de l'Eternel, Ex. 40. 35). Peut-il comprendre les types ? Il n’en soupçonne pas même l’antitype : il n’a vu que des autels, des brebis... du sang, du feu, de l’encens, des costumes et des cérémonies ; il n’a pas vu la rédemption du monde, l’ave.ur, le ciel, la gloire de Jésus-Christ ».

*La critique négative.* Il est malheureusement évident, en effet, qu’une certaine critique, négative celle-là, a outrepassé son rôle. Par­tant trop souvent d’idées théologiques et philosophiques préconçues et de théories non prouvées, elle s’est arrogé le droit de disséquer l’Ecriture comme un texte mort. Nous allons examiner maintenant

quelques-uns des problèmes soulevés par une telle critique, et voir à quoi elle aboutit par la force des choses.

1. APPARITION ET TRIOMPHE DE LA CRITIQUE MODERNE.

On est d’accord pour reconnaître que les Juifs, le Christ, les apôtres, l’Eglise primitive, les Pères, les Réformateurs et leurs succes­seurs ont affirmé d’une façon générale l’inspiration plénière des Ecri­tures, cela jusque vers le XVIII' siècle (voir le chapitre précédent).

Le rationalisme de ce même siècle, puis surtout le libéralisme reli­gieux du XIX' siècle ont battu en brèche cette position orthodoxe. Sous l’influence de la théorie de l’évolution, on en est venu à nier le récit biblique de la création et de la chute. L’homme sortant des cavernes s’était fabriqué des dieux à son image (polythéisme) ; émer­geant peu à peu de la barbarie, il avait conçu plus tard l’idée d’un dieu unique (monothéisme). Avant le développement de l’archéologie moderne, il y a cent ans, on croyait qu’aucune donnée historique sûre concernant l’antiquité ne pouvait remonter plus loin que le VI’ siècle av. J.-C. Par conséquent toute l’histoire des patriarches et d’Israël fut déclarée mythique et légendaire. Moïse ne savait sûrement ni lire ni écrire, et il était incapable de mettre sur pied le code de lois et le rituel compliqués qui portent son nom. La descrip­tion des Egyptiens, des Cananéens, des rois d’Israël, surtout Salomon, tout cela était fabuleux. Donc (notez la suite des déductions !), les prétendus livres de Moïse ne pouvaient être de lui. Ils avaient été écrits beaucoup plus tard par divers auteurs, à des époques très différentes. La science des critiques leur a permis, à des milliers d'années de distance, de préciser ces multiples « sources » dont voici les principales (quoique les divers savants soient loin d’être d’accord entre eux sur un grand nombre de points) :

1. L’auteur appelé *J* (Jahviste, parce qu’il nomme Dieu Jahvé) aurait vécu en Juda env. 950-850 av. J.-C. Certains critiques divi­sent encore cette « source » en J1 et J2. b) L’auteur *E* (Elohiste, appelant Dieu Elohim, l’Eternel dans nos versions françaises), se situerait vers 750 av. J.-C. c) Après la chute de Samarie, un < ré­dacteur » *JE* aurait combiné J et E en y ajoutant de son cru. d) Le document *D* comprendrait la plus grande partie du Deutéronome. Ce serait le livre de la loi « retrouvé » dans le temple sous Josias en 621 (2 R. 22 ; 23). e) *H* (Holiness) serait le « Code de Sainteté » (Lév. 17-26), traitant de la pureté cérémonielle ; les critiques discu­tent pour savoir s’ils le placent avant ou après Ezéchiel. f) *P* (de Prêtre), dit « Code sacerdotal » ; rédigé par les prêtres pendant l’Exil, il aurait été présenté à la foule (sous le nom de Moïse) par Esdras vers 398 av. J.-C. g) Enfin, un ou plusieurs compilateurs (Rd, rédacteur) auraient amalgamé tant d’éléments hétérogènes pour en faire le Pentateuque actuel. Ainsi, disent Oesterley et Robinson, « au début du IIe siècle av. J.-C. la loi formait un tout complet dont on ne soupçonnait vraisemblablement pas le caractère composite. Nous ne risquons guère de nous tromper en fixant la date de son achèvement aux environs de l’an 300 av. J.-C. » (Introduction to the Books of the O.T., p. 63). Inutile de dire que les arguments ne man­quent pas pour montrer la fragilité et l’invraisemblance de cette suc­cession d’hypothèses compliquées et non appuyées par les faits. Nous nous permettons à ce propos de renvoyer nos lecteurs à l’article « Pentateuque » du *Nouveau Dictionnaire Biblique.*

L’*Introduction à l’Ancien Testament* de Lucien Gautier (de 1914 et rééditée telle quelle en 1939, Ed. Payot, Lausanne) donne des exemples extravagants du découpage du texte biblique auquel con­duit la susdite théorie des sources. Selon Gautier (pp. 81-84, 224), Gen. 2. l-4a est attribué à P ; les v. 4b-25 à J

Gen. 10. 1-7, P ; v. 8-19, J ; 20, P ; 21, J ; 22-23, P ; 24-30, J ;

31-32, P

Gen. 22. 1-14, E ; 15-18, J ; 19, E ; 20-24, J.

Gen. 29. 1, E ; 2-14, J ; 15-23, E ; 24, P ; 25-28, E ; 29, P ;

30, E ; 31-35 J

Ex. 17. la, P ; lb-2, J ; 3-6, E ; 7, J ; 8-16, E

Nb. 16. la, P; lb-2a, JE; 2b-U, P; 12-15, JE; 16-24, P; 25-26, JE ; 27a, P ; 27b-32a, JE ; 32b, P ; 33-34, JE ; 35-50, P Jos. 13.1-12, Rd ; 13, JE ; 14, Rd ; 15-32, P ; 33 Rd., etc.

Il y en a comme cela des pages et des pages, et des étudiants en théologie de notre connaissance, ayant souligné consciencieusement les « sources » avec des crayons de différentes couleurs, se référaient à ce qu’ils appelaient leur « Bible arc-en-ciel ». C’est de la même veine que sont le Dictionnaire Encyclopédique de la Bible publié par

1. Westphal en 1932, qu’on vient aussi de réimprimer tel quel, et la Bible de Jérusalem de 1956 (en effet, les catholiques aujourd’hui vont aussi loin que les protestants et les Juifs dans la critique des textes). Les critiques font vraiment penser aux augures de Rome, dont Cicéron se demandait comment ils pouvaient se regarder sans rire. Réduire le texte biblique à une pareille sorte de puzzle (pour certains, Gen. 37 se subdiviserait en 26 fragments, dont 3 d’une par­tie de verset !), c’est réduire à néant la vérité historique et finalement le message spirituel de l’Ancien Testament tout entier.

En continuant à traiter la Bible comme un livre ordinaire, le libéralisme s’est attaqué également au Nouveau Testament. Si l’hom­me n’a pas connu de chute mais évolue vers le bien, il n’a pas besoin d’un rédempteur divin. Les récits évangéliques sont des légendes, le surnaturel en est simplement éliminé. Jésus n’est pas né miraculeu­sement et sa mort ne saurait expier les péchés. Il n’est pas question de son glorieux retour, et l’enfer éternel n’existe pas. Le quatrième Evangile, certaines épîtres, l’Apocalypse, ne sont certainement pas authentiques.

1. LE « RENOUVEAU BIBLIQUE ».

Une science mieux informée a répondu à beaucoup des arguments du vieux libéralisme. La théorie de l’évolution matérialiste a été combattue par un grand nombre de savants. La découverte d’Ur en Chaldée et des plus vieilles civilisations (Sumer, Babylone, Ninive, Mari, Ugarit, Jéricho, la Crète, l’Egypte, etc.) a démontré combien la description biblique de l’époque des patriarches, de Moïse et d’Is­raël était exacte. Après la mise à jour du code d’Hammourabi, qui oserait dire encore que Moïse était dans l’incapacité de rien faire de pareil ? De telles confirmations ont réjoui les évangéliques, sans avoir à leur rendre l’Ecriture, qu’ils n’avaient jamais perdue.

Une récente théologie a souvent affirmé son désir de remettre en honneur la Parole de Dieu et de nous ramener à la Bible. Mais il s'agit de savoir de quelle Parole et de quelle Bible il s’agit. Il y a eu certainement un renouveau assez considérable d’étude biblique et de publications sur le texte de l’Ecriture. Toutefois, une chose est claire pour la plupart des théologiens contemporains : il n’est pas question qü’ilTTeviennent à l’ancienne équivalence, d’après eux « non scien­tifique », selon laquelle la Bible est la Parole de Dieu. Pour eux, comme pour les anciens libéraux, l’Ecriture est remplie d’erreurs, de légendes et de contradictions. Elle n’est pas la Parole de Dieu, mais seulement un témoignage rendu à cette Parole par des hommes failli­bles eux aussi.

K. Barth écrit : « Les prophètes et les apôtres même comme tels, dans leur parole orale et écrite (étaient) capables d’erreurs ; ils étaient en fait des hommes faillibles comme nous tous» *(Kirchl. Dogmatik,* Vol. I, IIe part., pp. 563 ss.). « Si Dieu n’a pas eu honte de parler par l’Ecriture avec ses mots humains faillibles, ses bévues historiques et scientifiques, ses contradictions théologiques, l’incer­titude de sa transmission, et par-dessus tout son caractère juif, mais au contraire, s’il l’a acceptée dans toute sa faillibilité pour qu’elle Le serve, nous ne devrions pas avoir honte d’elle, lorsqu’avec toute sa faillibilité elle désire à nouveau nous rendre témoignage. Ce serait désobéir et chercher sa propre volonté que de-désir er découvrir dans la Bible des éléments infaillibles » (ibid. p.Q9£/. Les prophètes et les apôtres... « étaient des hommes faillibles et sujets à l’erreur tout comme nous, des enfants de leur temps, comme nous sommes des

*i<* 7^ r

enfants du nôtre, leur horizon intellectuel était aussi limité que le nôtre. On peut, si l’on y tient, refaire toujours à nouveau la consta- •» tation que leurs conceptions scientifiques, l’image qu’ils se faisaient du monde, et dans une large mesure, leur morale elle-même, ne peu­vent pas être normatives pour nous. Ils ont rapporté des traditions ' et des légendes et ils ont utilisé très librement toutes sortes de thè­mes mythiques. Ils se sont contredits sur plus d’un point, et même sur des affirmations importantes. A quelques exceptions près, ils ne furent pas des théologiens remarquables » (K. Barth, *L’Eglise,* Labor et Fides, 1964, pp. 212-213). Et encore, du même auteur: «La Bible est également vulnérable et faillible dans ses structures plus spécifiquement religieuses et théologiques... Les doublets et les con­tradictions y abondent » *(Kirchliche Dogmatik,* éd. franç., V, p. 51).

/ A propo^\_<Luûe\_pareille doctrine *non-scripturaire* de l’Ecriture, le pasteurrïerre Courthial écrit avec beaucoup de clairvoyance dans la Revue Réformée (N° 66, 1966/2, *La Conception barthienne de l’Ecriture Sainte, examinée du point de vue réforme) :* « Sur ce point fondamental, Barth n’a pas pu, n’a pas su, n’a pas voulu exorciser les démons de la tradition critique déjà ancienne qui lui fut enseignée et qui continue, hélas ! d’être imperturbablement enseignée dans trop de Facultés de théologie et de Séminaires protestants et catholiques romains... Si le redressement de la pensée théologique protestante et, ensuite, de la prédication et de la vie des Eglises de la Réformation, n’a pas porté les fruits qu’il promettait dans les années trente et qua­rante, si plusieurs de ces Eglises sont acculées aujourd’hui à certaines impasses (en particulier, œcuméniques) que nous constatons, c’est que les « motifs de base » bibliques, après avoir un temps opéré ma­gnifiquement dans le renouveau théologique et ecclésial du XX\* siècle, ont été barrés et offusqués par des « motifs de base » extra­bibliques et anti-bibliques qui ont opéré déjà, au départ, dans la doctrine barthienne de l’Ecriture. »

« ... Il est clair que pour Barth la *réelle* humanité de la Bible im­plique sa non moins réelle faillibilité. Il est clair aussi que pour Barth la réelle humanité de la Bible fonde la légitimité de la tradi­tion critique... »

Sur ce point, Pierre Courthial répond très justement que la Bible n’est pas faillible pour cela : « Mais, de même que la Parole de Dieu *j* incarnée était sans péché, de même la Parole de Dieu « inscripturée » est sans erreur... L’humanité de Jésus est semblable à la nôtre en toutes choses, *excepté le péché.* L’humanité de la Bible est semblable à celle de tous les livres humains, *excep té l'erreur ».*

Selon la dialectique à la mode, Barth ne s’en tient pas là : tout ce que Barth dit de l’humanité et de la faillibilité de la Bible ne consti­tue que ses premières assertions sur la Bible. *Ensuite et surtout, il entend maintenir de toute sa force que V Ecriture est la Parole de Dieu.* « Dans l’Eglisc et avec elle, nous croyons que l’Ecriture Sainte, témoignage originel et seul légitime de la révélation, *est* la Parole même de Dieu » (Dogm. V, p. 44). « Mais, ajoute M. Courthial, il im­porte de bien saisir ce que Barth veut dire en affirmant cela, puisqu’il rejette *avec force la doctrine de l\*inspiration de la Bible* telle qu’elle a été exposée par les pères de l’Eglise ancienne (tel, entre autres, i Augustin) et par les réformateurs du XVI’ siècle (tel, entre autres, Calvin), et telle qu’elle est affirmée par les confessions de foi réformées. »

Quant à E. Brunner, autre théologien célèbre, il n’hésite pas à dire : « Je suis moi-même un adhérent d’une école assez radicale de critique biblique qui, par exemple, n’accepte pas l’Evangile de Jean comme une source historique, et qui trouve des légendes dans bien des parties des Evangiles synoptiques » *{The Theology of the Crisis,* p. 41). « Quiconque affirme que le Nouveau Testament nous donne un récit vraiment cohérent de la résurrection est ou ignorant ou peu honnête » *{The Mediator,* p. 577). L’Ecriture n’est pas elle-même révélation, car, prétend la théologie dia\ ‘tique, la nature même de la révélation ne lui permet pas d’être mise par écrit. Ce qui est « ins- cripturé » est placé sous le contrôle de l’homme ; pour employer les termes d’E. Brunner, c’est comme si l’Esprit de Dieu « était empri­sonné entre les deux couvertures de la parole écrite ». Pour cette raison, quelle que soit notre doctrine de l’inspiration, les documents bibliques ne peuvent être considérés comme « inspirés » (R. A. Fin- layson, opy cit., p. 225). Le professeur Brunner rejette également I les doctrines de la naissance miraculeuse et de l’expiation propia- | toirer-Tl écrit encore au sujet des trois premiers Evangiles : « Bien . des choses qu’ils racontent ne sont pas historiques. Eux aussi mettent dans la bouche de Jésus des paroles qu’il n’a pas prononcées Lui- même, et ils racontent à son sujet divers faits qui ne se sont pas passés ainsi. » Quant au quatrième Evangile, « peut-être que Tésus n’a réellement dit aucune des paroles que Jean Lui attribue » *(Dog- matik* II). « Sur certains sujets, la diversité de la doctrine apostoli­que, considérée d’un point de vue purement théologique et intellec­tuel, présente une contradiction irréconciliable » *{Révélation and Reason,* p. 290). Notez bien ce fait extrêmement grave : si la Bible est faillible et erronée en théologie, en morale, aussi bien qu’en histoire et en science, que nous apporte-t-elle? Reste-t-il même une possibilité de connaître Dieu objectivement ? Ne sommes-nous pas & tentés de dire avec Marie : « Ils ont enlevé mon Seigneur, et je ne *b* sais où iL 1 ont mis » (Jean 20.13). /

Si les plus grands théologiens s’expriment de la sorte sur la valeur propre des textes bibliques, comment peuvent-ils établir sur cette base une « théologie de la Parole de Dieu »? En réalité, on donne aujourd’hui à ce dernier terme un tout autre sens que le sens tradi­tionnel. Dieu nous parle bien par la Bible, mais ce n’est pas le texte écrit qui est sa Parole. Cette dernière est le message qui nous atteint au travers de l’Ecriture, mais nous commettrions une grande erreur en croyant que le message de Dieu est lié à tel ou tel verset particu­lier. Enfin, dit encore P. Courthial, pour tant de théologiens néo­protestants et « barthiens » (comme G. S. Hendry, E. Brunner, J. A. Mackay), « la révélation de Dieu étant la révélation de quelqu’un, d’une personne, ne peut nous apporter des « enseignements », des « vérités », des « doctrines », des « informations ». L’« acte », ou les « actes » de Dieu sont opposés aux «enseignements » et aux « pro­positions » de la Bible ». Ceci est bien entendu insoutenable, et l’on s’étonne de la fertilité de l’esprit humain (ou diabolique) à imaginer sans cesse une nouvelle forme de la vieille mise en question de la Parole de Dieu. P. Courthial conclut très justement en ces termes : « Le néo-protestantisme, sous ses différentes termes, parle sans cesse d’une « théologie de la Parole », et d’une « théologie biblique », tout en attaquant sans cesse et partout ce que la Bible dit d’elle-même, à savoir que ses « enseignements », ses « doctrines », ses « informa­tions » et ses « propositions » constitutent la Parole écrite de Dieu, inspirée de Dieu » (ibid).

*L\*écho de la révélation.*

\ La théologie contemporaine part du principe que l’Ecriture, en 1 elle-même, n’est pas la vérité révélée. W. Temple, archevêque angli­can de Cantorbéry et en son temps président du Conseil Oecumé­nique des Eglises, a écrit : « Il n’y a pas de « vérité révélée »... Il y a des vérités de révélation, c’est-à-dire des propositions exprimant le produit de pensées correctes sur la révélation ; mais en elles-mêmes, elles ne sont pas directement révélées » *(Nature, Man and God,* p. 317). L’Ecriture serait donc la réponse humaine et le témoignage rendu à la révélation ; elle en serait un écho, mais aucunement la révélation elle-même. Le professeur D. D. Williams affirme que pres­que tous les théologiens ont aujourd’hui cette conception. « Ainsi, écrit-il, la pensée chrétienne peut être libérée de l’intolérable dogma­tisme qui prétend la vérité de Dieu identique à quelque formulation humaine » (dans l’Ecriture, sans doute, ou plus tard dans quelque credo ; *What Present-day Theologians are Thinking,* New-York, Harper, 1952, pp. 64 ss.).

W. Temple écrit encore : « Il est de suprême importance que Christ n’ait écrit aucun livre. Il est même encore plus important qu’il n’y ait pas un seul de ses actes ni une seule de ses paroles dont nous puissions être parfaitement sûrs qu’il a dit ou fait exactement ceci ou

cela. \* A propos de la Bible dans son ensemble, Temple ajoute : \* On ne peut citer aucune phrase qui ait l’autorité d’une déclaration distincte du Dieu trois fois saint » *(Nature, Man and God,* p. 350). R. A. Finlayson, qui donne ces citations dans « Révélation and the Bible » (p. 227), conclut : « Ceci montre jusqu’où a dû aller le néo­libéralisme dans sa tentative de séparer la révélation de l’Ecriture, et de dénigrer la Bible comme source d’une quelconque connaissance de Dieu adéquate et digne de foi. Probablement, pour le Dr Temple, l’incertitude concernant toutes les paroles ou les actions du Christ a une « suprême importance », parce qu’elle donne plus de champ à l’exercice de la foi. Mais une foi basée sur de telles incertitudes est une pure présomption. »

1. COMMENT LE MESSAGE BIBLIQUE FAILLIBLE « DEVIENT-IL PAROLE DE DIEU » ?

Si le texte biblique est tellement peu sûr, ses auteurs en tous points faillibles et ses pages remplies de légendes et d’erreurs, com­ment le croyant peut-il percevoir la vérité ? Quand, nous répond-on, Dieu Se sert du texte tel qu’il est, pour l’atteindre directement, ici et maintenant. Ce message devient alors « Parole de Dieu » et la révélation est accordée à l’homme dans cette rencontre personnelle avec le Seigneur. John Murray résume comme suit la position mo­derne courante, qui n’est d’ailleurs pas la sienne.

L’Ecriture « rend témoignage à la Parole de Dieu pour nous ; elle en est le véhicule, et dans ce sens elle est unique... » Mais il faut « un acte de Dieu constamment renouvelé, une décision divine pour que le témoignage rendu par l’Ecriture à la Parole de Dieu nous atteigne avec une force contraignante. L’autorité de l’Ecriture n’est donc ni antécédente ni objective. Elle n’existe qu’ici et maintenant, pour cet homme et non pour un autre, dans une crise et une confron­tation concrète. Dieu Se révèle par le canal de l’Ecriture ; mais celle- ci ne devient Parole de Dieu que dans le renouvellement constant de la crise produite en l’homme et de la décision divine » *(The Infallible Word,* p. 43).

Citons à nouveau la remarque de Th. Engelder à prooos de ces théologiens : « Ils refusent de croire que Dieu a fait le miracle de nous donner par inspiration une Bible infaillible, mais... ils sont prêts à croire qu’il accomplit chaque jour un plus grand miracle en rendant des hommes capables de trouver et de voir dans une parole humaine faillible la Parole infaillible de Dieu » *(Scriptxre cannot be broken,* p. 129).

Si vraiment la Bible ne me transmet la Parole de Dieu qu’au moment où je rencontre Dieu par sa vérité, où son message me tou­che, c’est donc que l’autorité de l’Ecriture réside en celui qui reçoit son’message. Ceci est en fait une confusion entre l’inspiration de la Bible et le témoignage intérieur du Saint-Esprit (cf. E. J. Young, *Thy Word is Truth,* p. 241).

D’ailleurs, qu’est-ce que ce texte qui « devient Parole de Dieu » ? demande Robert Preus. « L’Ecriture est la Parole de Dieu. Elle ne *devient* pas, et dans le cas particulier elle ne *peut* pas devenir la Parole de Dieu. Elle ne le devient pas lorsque l’Eglise la reconnaît, ou que Dieu amène une personne à l’accepter comme telle. Ainsi qu’une lettre d’un ami exprime sa pensée, les Ecritures présentent en tout temps le plan de Dieu pour notre salut... Quel que soit l’angle sous lequel on considère la Parole de Dieu, elle est toujours la même, l’identique Parole du Seigneur. On peut l’envisager dans l’Esprit de Dieu, l’esprit des prophètes et des apôtres, prêchée ou écrite par ces hommes ou reçue dans nos cœurs : elle demeure toujours la Parole de Dieu > (op. cit., pp. 16, 19).

1. PAR QUEL CRITÈRE DISCERNER LA « PAROLE DE DIEU » ?

En prétendant que la Bible « contient \* seulement la Parole de Dieu, où le croyant doit la découvrir, on soulève en réalité une dif­ficulté insoluble. J. I. Packer formule clairement le dilemne auquel se heurtent les théologiens contemporains : Comment peuvent-ils « af­firmer l’autorité divine de la révélation biblique, sans écarter la possibilité (en fait, on pourrait dire : la réalité démontrée) d’erreur humaine dans l’Ecriture ?... Leur but est, non pas de retirer la Bible du bain acide de la critique rationaliste, mais de découvrir quelque adjonction au bain, qui en neutraliserait les effets corrosifs. Le pro­blème est le suivant : comment rétablir la Bible comme juge souve­rain des erreurs de l’homme, tout en laissant l’homme juge souverain des erreurs de la Bible ? Comment déclarer véridique le témoignage de l’Ecriture, en continuant à l’accuser de fausseté ? On ne peut s’empêcher de penser que ce serait un tour de force que de trouver une solution convaincante à un tel problème. C’est pourtant la tâche entreprise par la théologie moderne. Elle se propose... de formuler à nouveau la doctrine de la révélation de telle façon que d’une part la soumission orthodoxe du cœur et de l’esprit à l’autorité biblique, et d’autre part l’assujettissement de la Bible à l’autorité de la critique rationaliste, apparaissent comme étant des principes complémentaires et non contradictoires > (Contemporary Views of Révélation, dans *Révélation and the Bible>* p. 94).

J. I. Packer se demande ensuite quel sera donc le critère de la révélation. « S’il n’y a pas de vérité révélée, et si la Bible est seule­ment un témoignage humain, faillible et défectueux rendu à la révé­lation, comme tout ce qui est humain, quelle garantie avons-nous que notre perception de la révélation correspond à sa réalité ? Nous sommes des hommes pécheurs, et nous n’avons pas de motifs de douter que nos propres pensées sur la révélation sont aussi faillibles et erronées que les autres ; par quel critère allons-nous les éprouver et les corriger ? La chrétienté traditionnelle répond : une telle norme existe, la présentation biblique de la vérité. Par contre, la théologie moderne ne peut que s’exprimer ainsi : « Notre seul critère pour nos jugements faillibles est notre propre jugement faillible lui aussi... »

« ... Un effet naturel de la façon moderne d’aborder le problème a été d’encourager une sorte de langage à double sens à propos de la Bible, dans lequel on joue beaucoup avec les termes scripturaires. Les notions bibliques sont présentées comme la meilleure manière d’ex­primer la foi chrétienne, mais elles sont ensuite soumises à un prin­cipe d’interprétation rationaliste qui les prive de leur sens biblique fondamental. (Par exemple, on traite le récit de la chute comme étant un mythe, symbole vrai et significatif de l’état actuel des hommes d’aujourd’hui, mais faux comme récit d’un événement historique objectif.) Ainsi, la monnaie théologique a été dévaluée, et un nuage d’ambiguïté plane maintenant sur une grande partie du « biblicisme » moderne. Bultmann a eu au moins le mérite d’aller jusqu’au bout : ayant déclaré mythique toute la doctrine de la rédemption dans le Nouveau Testament, il a vu, avec une clairvoyance refusée à beau­coup, que la chose la plus raisonnable était de laisser tomber complè­tement la mythologie, et de prêcher simplement l’espèce d’existen­tialisme qui, à son avis, représente la vraie « signification » du Nou­veau Testament » (ibid., pp. 97-98).

A propos de l’histoire d’Eîie (1 R. 17-18), malgré les confirma­tions données par Jésus (Luc 4. 25-26) et par Jacques (5. 16-18), un professeur d’une de nos facultés de théologie a déclaré tout récem­ment : « On peut dire que ce récit est faux historiquement, mais vrai spirituellement. » Qu’en penseront les étudiants de ce professeur, et surtout qu’en prêcheront-ils au public naïf qui croit que la Bible dit la vérité ?

VL COMMENT ÉCHAPPER AU PIÈGE DU SUBJECTIVISME ?

Si la Bible n’est pas en elle-même la révélation, si elle est failli­ble et erronée en théologie, en morale aussi bien qu’en histoire et en science, la prétendue « Parole de Dieu » quj^j£\_recevrai par son moyen sera éminemm ejitJubjécxiye^êst^à^a ire qulelle^dependra de morTex péræn ce~ efdê mbrT appréciation. ÉrTeffet, qui va décider ce ■qui est vrai, ce qui a dëTa-valéur~dans le texte que j’ai sous les yeux ?Comment savoir si les événements rapportés sont exacts, embellis, ou inventés ? Comment distinguer entre les faits et la doctrine, entre le message essentiel et son arrière-plan prétendu peu sûr ? En fait, c’est la raison humaine qui décide, forcément sur la base de certains critères inhérents à nos esprits. La connaissance et la compréhension de l’homme sont donc les arbitres suprêmes de ce qu’est cette Parole de Dieu là (Dr M. Lloyd Jones, *Authority,* p. 34).

Encore une fois, comment discerner une telle Parole de Dieu, l’identifier, la reconnaître ? Cette brûlante question hante également E.J. Young *(Thy Word is Truth,* p. 241). On en revient toujours au subjectivisme, par lequel l’homme lui-même est juge. Ceux qui distinguent l’Ecriture de la Parole de Dieu acceptent pratiquement tous la critique biblique, souvent même sous sa forme la plus radi­cale. Alors, tous les mots du texte peuvent être, et sont en fait remis en question. Toute la connaissance que les théologiens modernes ont de Dieu, de la Trinité, de Jésus-Christ, du Saint-Esprit, de la résur­rection, de ce qu’ils appellent « la Parole de Dieu », tout cela leur vient des mots de la Bible. Mais si ces mots ne sont pas sûrs ni dignes de confiance, leur faudra-t-il chercher une certitude dans leur propre esprit ? Comment pourra-t-on préciser cette nébuleuse communica­tion, puisque ce ne sont pas les versets eux-mêmes qui nous ont parlé ? La Parole perçue sera d’autre part variable d’homme à homme, de grand théologien à grand théologien. Que l’on pense aux divergences z fondamentales qui séparent parfois Barth, Brunner, Bultmann, Til- , lich, Robinson. Où donc est la vérité ?

Nous venons de parler de subjectivisme, mais nous pourrions aussi employer les termes d’illuminisme et de mysticisme. Dans *l’illumi- nisme,* le croyant prétend recevoir directement de Diéu ttne-hnfnère particulière, une communication de l’Esprit, qui le rend indépendant de la révélation écrite. Nous croyons bien que le Seigneur peut S’adresser à l’esprit de chacun de nous. Mais pour nous empêcher de divaguer, Il nous a donné la pierre de touche indispensable de sa Parole infaillible. Les théologiens modernes sont privés de cette nor­me, et toute l’histoire de l’Eglise nous apprend le danger que cela représente.

Le *mysticisme* est une communion de l’âme avec Dieu, qui dans son essence demeure inexprimable. C’est ainsi qu’est envisagée par Brunner par exemple, la « rencontre personnelle » dans laquelle Dieu parle à l’individu. La communication qu’il y donne est ineffa­ble et aucune parole articulée ne peut l’exprimer. Encore une fois, sans référence à la vérité normative de l’Ecriture, qu’est cela, sinon un incontrôlable mysticisme ?

Au XVIII\* et au XIX\* siècles on était persuadé de l’infaillibilité de la raison humaine, qu’on ne croyait pas du tout viciée par le péché. Nos contemporains ont perdu cette illusion : ils ont assisté à la faillite de tant de philosophies et d’idéaux, ils sont conscients de l’influence des facteurs non rationnels sur la pensée, ils ont constaté la puissance de la propagande et du lavage de cerveau, ils voient où peut conduire un usage sans frein de la science et de l’intelligence humaines. Ils sont près de désespérer d’acquérir une connaissance objective de quoi que ce soit. Où découvriront-ils les certitudes dont leur vie a besoin ? Ils ne les trouveront pas auprès de ceux qui avouent la faillite du rationalisme et doutent en même temps d’une vérité divine formulée par écrit. A moins d’avoir accès à une révéla­tion normative, qui permette d’évaluer et de redresser nos notions faillibles, les pécheurs que nous sommes seront sans fin abandonnés à la dérive sur un océan de doutes et de spéculations. Et lorsque la théologie moderne nous dit que nous ne pouvons nous fier ni à la Bi­ble, ni à nous-mêmes, elle nous livre à un tel sort sans espoir ni sursis. Tout ceci, pris à la lettre, conduit directement au scepticisme dogmatique. On ne fait qu’obscurcir la situation en parlant ici de paradoxe ou de tension dialectique. En réalité, en cherchant à conci­lier deux positions contradictoires, la théologie moderne se condamne elle-même à une suite indéfinie d’oscillations arbitraires entre l’affir­mation et la négation du crédit que l’on peut accorder soit aux spé­culations humaines, soit aux affirmations bibliques. Elle ne pourrait trouver une staticité de principe que dans la conclusion sceptique que nous n’avons aucune connaissance certaine de Dieu. Le seul moyen d’éviter une telle conclusion est le retour à la position tradi­tionnelle concernant l’Ecriture, qui est celle de la Bible elle-même, à savoir qu’elle est la révélation écrite et infaillible de Dieu (d’après J. I. Packer, *Révélation and the Bible>* pp. 99, 102-103).

VIL LA CHASSE AUX MYTHES.

II est à la mode de parler des mythes de la Bible. Un mythe n’est pas une légende ou une fable, mais « une histoire qui décrit des évé­nements du monde spirituel comme étant arrivés sur la terre, ou qui présente des événements terrestres de façon à mettre en lumière leurs racines spirituelles » (Otto A. Piper, *God in History,* Macmillan New York, 1939, p. 61). Le professeur Rudolf Bultmann, de Mar- bourg, s’est acquis une grande notoriété et une immense influence par son effort de « démythisation » de la Bible, en particulier du Nou­veau Testament. Son livre le plus connu est *Kerygma und Mythos.* Résumons l’évaluation qu’en fait P. E. Hughes dans *Scripture and Myth* (Tyndale Press, London 1956). L’idée de Bultmann est que, si l’on ôte tout élément mythique du texte biblique, l’essentiel de l’Evangile — lg\_J£érygrna (la proclamation, la yétirO prêchçr) — restera. Nous avonFHéjà parlé des éléments mythiques qui,

selon lui, sont à éliminer. Ce qui est miraculeux est synonyme de mythologique, par conséqent étranger à l’homme moderne, qui est par excellence « technologique ».

Jésus de Nazareth est un homme ordinaire dont la personne et l’œuvre sont dénuées de caractère surnaturel. Il est une figure concrè­te de l’histoire, et sa crucifixion a réellement eu lieu. Pour le reste, Bultmann déclare que la naissance miraculeuse, le tombeau vide et l’ascension sont des légendes, la résurrection un événement non his­torique à écarter. La doctrine qui fait de Jésus-Christ, le Fils de Dieu, un être préexistant, est simplement mythique. Ces éléments-là du Nouveau Testament, et d’autres encore, sont rapidement (et commodément) expédiés comme étant « très certainement des em­bellissements ultérieurs de la tradition primitive » *(Kerygma u. M.,* pp. 34-39). Quant à la mort expiatoire du Christ, « cette interpréta­tion mythologique est un ramassis d’analogies sacrificielles et juridi­ques qui ont cessé d’être soutenables aujourd’hui (p. 35) ». Que la mort soit le châtiment du péché, toujours selon Bultmann, « répugne au naturalisme et à l’idéalisme, puisque l’un et l’autre considèrent la mort comme un simple processus naturel » (p. 7), au delà duquel il n’y a plus rien. L’espérance chrétienne est donc sans objet. « Toute notre pensée actuelle est conditionnée par la science moderne... Main­tenant que les forces et les lois de la nature ont été découvertes, les miracles du Nouveau Testament ont cessé d’être miraculeux... Il est impossible de croire au monde néo-testamentaire des démons et des esprits... L’eschatologie mythique est insoutenable, de sorte que nous ne pouvons plus attendre le retour du Fils de l’homme sur les nuées du ciel, ni espérer que les élus se rencontreront dans les airs. Grâce à la compréhension que l’homme moderne a de lui-même, on peut maintenant affirmer que la nature humaine « est une unité se suffisant à elle-même, à l’abri de l’intervention des puissances surnaturelles » (op. cit., pp. 3 ss.).

Et voici la conclusion de J. E. Hughes : Bultmann pose le prin­cipe que la connaissance de l’« homme moderne » et de la « science moderne » détermine ce qui est possible ou non dans notre monde. Il attribue donc à cette connaissance de l’homme l’autorité, et se prononce ainsi contre la connaissance et l’autorité de Dieu. « Ne voit-il pas que la logique de son système exige qu’il fasse le dernier pas, en déclarant que Dieu est le dernier mythe à éliminer » ? (op. cit., p. 27. Toute la brochure est à méditer).

VIII. DIEU SANS DIEU — DIEU EST MORT — L’HOMME EST DIEU.

Ce pas a effectivement été franchi. Le livre « Honest to God » (en français *Dieu sans Dieu,* Nouvelles Editions Latines, Paris 1964) publié par l’évêque anglican John A. T. Robinson, est devenu ins­tantanément un Lest seller dans le monde entier. Traduit en neuf langues, il avait été vendu au début de 1966 à plus d’un million d’exemplaires (Sunday School Times, 12 mars 1966). Pour l’auteur, l’homme du XX" siècle est devenu *adulte.* Il ne peut plus croire en un Dieu distinct de lui-même, qui serait « là-haut », « là-bas », « à l’extérieur », auquel on s’adresserait comme au « vieux grand-père du ciel », et qui régenterait le monde comme un « dictateur céleste ». Robinson se réclame de Dietrich Bonhoeffer et encore davantage de Paul Tillich, célèbre professeur de l’Union Theological Seminary, à New-York. Selon ce dernier, « Dieu n’est pas une projection « à l’extérieur » de nous et de notre monde créé, un Autre au-delà des cieux, de l’existence duquel nous devons nous convaincre, mais il est plutôt le *fond de notre être même » (Dieu sans Dieu,* p. 31.) Tillich parle ici «de la profondeur et du fond infini, inépuisable de tout être», car, ajoute Robinson, « ce mot Dieu signifie l’ultime profondeur de tout notre être, le fond et le sens de notre existence ». Martin Buber (philosophe juif à la mode) s’est exprimé ainsi : « Lorsqu’un hom­me qui déteste le nom (de Dieu) et qui se croit athée, se consacre tout entier au dialogue avec le « Toi » de son être, comme avec un « Toi » qui ne puisse être limité par un autre, il s’adresse à Dieu » (op. cit., pp. 62-64).

Cette façon de penser ne signifie-t-elle pas « la fin du théisme » (d’après Larousse : croyance en l’existence personnelle de Dieu et à son action providentielle dans le monde) ? Robinson répond : « En fait, elle ne permet pas d’utiliser le terme « *un* dieu personnel », car elle est étrangère à cette expression... L’affirmation d’un « Dieu per­sonnel » signifie que « la réalité est personnelle à son niveau le plus profond »... Si cela est vrai, les affirmations théologiques ne sont donc pas une description de « l’Etre suprême », mais une analyse des profondeurs des relations personnelles — ou plutôt une analyse des profondeurs de toute expérience « interprétée par l’amour »... Il s’ensuit que Feuerbach (philosophe allemand) avait effectivement raison quand il voulait transformer la « théologie » en « anthropo­logie » (ce que Bultmann, répondant à K. Barth, déclarait aussi essayer de faire ; pp. 65-67) !

Quant à Jésus-Christ, dit encore Robinson, la façon tradition­nelle de le présenter est aussi mythique : « un Dieu avec une forme humaine... il passait pour un homme, alors qu’au fond ce n’était que Dieu affublé en homme — comme le Père Noël... Je me rends bien compte que ceci est une parodie, ajoute Robinson, très probablement offensante, mais je la pense périlleusement proche de la vérité... La croyance que par cette personne (Christ tombé du ciel, apparaissant en visiteur, comme un prince de conte de fées) nous entrons en contact avec Dieu, est de plus en plus le fait d’une minorité religieuse toujours disposée à accepter la vieille mythologie comme vraie... » (pp. 88-93). Le Nouveau Testament interprété d’une telle manière n’a jamais dit que Jésus-Christ était Dieu, et l’on ne sait pas si Lui- même S’est affirmé Fils de Dieu. La doctrine de la rédemption n’est pas, comme le voient les supranaturalistes (qui croient au surnaturel), une transaction hautement mythologique et assez douteuse entre *1* « Dieu » d’un côté et « l’homme » de l’autre. La notion, en particu­lier, que le Père punit son fils à notre place est en tout cas une per­version de ce que dit le Nouveau Testament. Même si son contenu est 1 chrétien (?), tout le schéma d’un Etre surnaturel descendant du ciel pour « sauver » l’humanité du péché comme on met son doigt dans un verre d’eau pour repêcher un insecte qui se noie, est franchement inconcevable pour l’homme « adulte » qui ne croit plus à un tel *deus ex machina.* Il en est de même des mythes de Noël et de la résurrection (pp. 94-105).

Arrêtons ici l’analyse d’un tel charabia. Elle démontre de la façon la plus affligeante qu’on peut être évêque d’une Eglise membre du Conseil Oecuménique, ou théologien de renom en Europe comme en Amérique, et renier complètement le message et l’autorité des Saintes *f* Ecritures. Lorsque celles-ci ne sont plus l’expression infaillible de la vérité révélée, l’homme» même prétendu religieux et docteur de la loi, ne peut être qu’emporté à tout vent de,.doctrine pour arriver à l’apostasie.

*Dieu est mort.* Le mythe du « Dieu dans le ciel » ayant été dé­noncé, un groupe de professeurs de théologie et de laïcs américains vient de se faire une célébrité en déclarant *mort* le Dieu de la Bible, de la création et de l’histoire.

Au siècle passé Nietzsche, avant de sombrer dans la folie, avait déjà poussé ce cri de désespoir : Dieu est mort ! Aujourd’hui des hommes qui sont baptistes, épiscopaux-anglicans et méthodistes, s’af­fichent comme « athées chrétiens ». Nous devons reconnaître, disent- ils, la mort de Dieu comme un fait historique : Dieu est mort à notre époque, dans notre histoire et notre existence. Dans *Look Magazine* du 22 février 1966 un évêque épiscopal déclarait à son tour qu’il avait rejeté la Trinité, la naissance miraculeuse et l’incarnation. En outre il avait abandonné l’idée de Dieu comme un Etre suprême, l’idée de la prière, des miracles, de la divinité du Christ. Et il est encore évêque ! Billy Graham accompagne la mention de ces faits (du commentaire suivant : « Les hommes ne disent pas que nous som­mes morts devant Dieu ; ils disent réellement que *Dieu Lui-même* est mort. Ces déclarations outrancières et ridicules ne sont que des symptômes de ce qui se produit dans beaucoup de nos collèges chré­tiens et facultés de théologie aujourd’hui... Je voudrais vous assurer que ces opinions outrancièrcs ne représentent pas les vues de la majo­rité de l’Eglise. Elles ne sont le fait que d’un groupe petit, mais bruyant, et ont reçu une telle publicité à cause de leur caractère ex­cessif » (« Is God then dead ? », dans *Decision,* May 1966 ; cf. aussi John I. Paton, « Is God dead ? » dans *Good News Broadcaster,* Dec. 1965).

*JJ HOMME est Dieu.* La tendance ci-dessus ne saurait être niée ni ridiculisée. Elle est sous-jacente à tout le vaste mouvement qui, depuis la chute, conduit l’homme loin de la connaissance et de l’adoration de Dieu vers l’exaltation et l’adoration de la créature (Rom. 1.18- 25). La promesse insidieuse du tentateur est toujours la même : « Vous serez comme des dieux ! » (Gen. 3. 1, 5). Or l’homme, a dit Buffon, est un animal religieux. Il se différencie de la bête par sa capacité de croire et d’adorer. S’il abandonne le Créateur et sa Parole, il se forgera forcément de faux dieux, en attendant de s’adorer lui-même en la personne de l’Antichrist. Le surhomme de Nietzsche, l’homme « divin dans le fond de son être », ne sont que des préfigurations du super-dictateur qui se fera bientôt adorer par toute la terre (2 Th.

1. 3-12 ; Ap. 13. 8). Sur le plan politique, le « culte de la personna­lité » a fait monter vers Hitler, Staline, Mao Tsé-toung des homma­ges absolument proches sinon équivalents à l’adoration. Sur le plan religieux et théologique, en dehors du roc inébranlable des Ecritures pleinement inspirées, règne une confusion des plus alarmantes. Nous 'ne serions donc pas surpris qu’un immense syncrétisme finisse par établir sur la terre entière la *religion de l'homme* de la grande Baby- lone, si clairement annoncée par les prophètes.

IX. QUE RESTE-T-IL FINALEMENT ?

Si on ajoutait les unes aux autres toutes les critiques des critiques, il ne resterait dans les Ecritures que bien peu de versets « authenti­ques », peu de livres véridiques, peu de doctrines acceptables.

Il n’y a d’ailleurs rien de nouveau sous le soleil. Voici plus de cent ans, Gaussen résumait ainsi l’attitude des rationalistes, qui met­tent au-dessus de la Bible leur propre raison. « Il y a du mélange, diront-ils, dans la Parole de Dieu. Ils la trient, ils la corr . ^nt ; et c’est la Bible à la main qu’ils viennent vous dire : Point de divinité en Christ, point de résurrection des corps, point de Saint-Esprit, point de diable, point de démons, point d’enfer, point d’expiation dans la mort de Jésus-Christ, point de corruption native dans l’homme, point d’éternité dans les peines, point de miracles dans les faits (que dis-je même ?), point de réalité en Jesus-Christ » *(Theo- pneustie,* p. 448). z ,

N’est-ce pas là un résumé de tous les doutes émis aujourd’hui, un écho amplifié de la vieille question du tentateur en Eden : < Dieu a- t-il réellement dit ? » (Gen. 3. 1).

Telle est bien l’opinion du professeur R. A. Finlayson : « La po­sition théologique actuelle a abandonné la foi historique de l’Eglise. Elle laisse la religion chrétienne privée d’autorité, et le croyant sans une base intelligente pour sa foi... Une caractéristique de ce mouve­ment est le déplacement de l’autorité de l’Ecriture vers l’expérience humaine et son illumination. ... Ce divorce entre la foi et la réalité des faits nous conduit seulement dans le pays nébuleux du « faire sem­blant », et rend la foi chrétienne aussi immatérielle qu’un rêve éveillé. Il est visible qu’en réalité c’est un essai de rendre une base à la confiance en certains faits spirituels et notions de la Bible, sans accepter son autorité divine ni même son exactitude historique... Tout ceci n’explique pas comment, si le texte biblique est erroné, nous pouvons nous fier à l’expérience spirituelle basée sur lui... Dans aucun autre domaine de la science ou de la pensée humaine la vérité n’est fondée sur une expérience subjective dépourvue de réalité objective. Pourtant, c’est ce qu’on nous offre comme base de la religion » (Contemporary ideas of Révélation, dans *Révélation and the Bible,* pp. 222, 229-230).

1. ILLOGISME.

Dans la pratique, beaucoup de théologiens critiques sont heureu­sement illogiques. Ayant décrété que tant de pages de l’Ecriture sont mythiques et erronées, ils n’hésitent souvent pas à en faire l’objet d’une assidue et profonde étude biblique. Ils semblent avoir une cloi­son étanche dans le cerveau, permettant à la négation de cohabiter avec de très belles affirmations. Cela fait partie de la dialectique et de la tension existentielle à la mode.

Le professeur Brunner dit : « Il est généralement admis que les récits de Genèse 1 à 12 ne sont pas historiques mais mythiques ; pourtant, cela ne m’empêche nullement d’y percevoir la Parole et la révélation de Dieu ».

Le professeur Jacques Ellul a publié une étude d’environ 100 pages sur le Prophète Jonas. Dans toute la première partie, il dé­montre la non historicité du récit. Jonas est une figure légendaire, le poisson n’a pas existé, tout ce qui concerne Ninive est c. : .ainement inexact, la ville ne s’est pas repentie, Dieu n’est jamais intervenu de cette manière-là ; croire au miracle de Jonas, c’est (malgré la confir­mation du Seigneur, Mt. 12. 39-41) croire au papier plus qu’à Jésus- Christ ! Puis, laissant de côté le problème critique, M. Ellul consacre le reste du cahier à une édifiante et positive étude biblique des quatre chapitres du livre (Foi et Vie, n’ 2, 1952, Paris).

Les théologiens modernes peuvent faire ce redressement, sans aucune difficulté semble-t-il, Barth le tout premier. Ils font cons­tamment appel aux mots, aux passages de l’Ecriture, qui « ne sont pas la Parole de Dieu », et qu’on ne devrait pas prendre comme « textes à l’appui ». Ne nous en étonnons pas : en fait, la distinction est impossible et nul ne peut préciser cette vaporeuse Parole de Dieu. Il reste fort heureusement le texte de l’Ecriture, que Barth par exemple, emploie souvent comme le ferait un défenseur de l’inspi­ration verbale.

Par un singulier retournement, ceux qui nous paraissent être si peu logiques nous adressent à nous le reproche d’être rationalistes. Au siècle passé, c’était le contraire. Le libéralisme prônait la raison humaine infaillible et ridiculisait le refus de penser, la peur de la Science des évangéliques. Maintenant, on se plaît dans la dialectique et l’irrationnel. Ceux qui, dans leur foi, ne veulent pas sacrifier une juste logique et un raisonnement équilibré sont taxés de rationalisme. I) y a là une confusion. Dieu n’a jamais voulu anéantir la raison, qu’il nous a Lui-même donnée. Mais cette raison doit être régénérée et soumise à son Esprit comme à sa Parole : « Après avoir été escla­ves du péché, vous avez obéi de cœur à la règle de doctrine dans laquelle vous avez été instruits » (Rom. 6. 17). Dieu veut en effet que nous L’aimions « de toute notre pensée » (Mt. 22. 37). Nous devons Lui offrir un culte raisonnable (logique, en grec ; Rom. 12. 1) ; être remplis de sagesse, d’intelligence spirituelle (Col. 1.9 ; 2 Tim.

1. 7), de bon sens (2 Thess. 2. 2 ; Act. 26. 25). Nous acquerrons ainsi une raison saine (Prov. 3. 4). Cette raison, nous en connaissons les limites et nous désirons la soumettre entièrement à la révélation. La sagesse divine est parfaite, elle éclaire, elle rend intelligent, elle conduit dans toute la vérité. Elle est en Christ et dans la Bible le oui de Dieu. Elle ne saurait être à la fois le oui et le non (2 Cor. 1. 19-20).

XL LES ÉVANGÉLIQUES PARTENT-ILS D’UN A PRIORI NON SCIENTIFIQUE À L’ÉGARD DE LA BIBLE ?

C’est encore un grief des théologiens modernes à notre sujet. Ils nous disent : « Vous tournez dans un cercle vicieux. Vous établissez d’abord votre dogme de l’inspiration et de l’infaillibilité de l’Ecri­ture ; puis vous prenez dans cette Bible inspirée les textes qui prou­vent l’inspiration. L’homme de science examine d’abord les faits sans idée préconçue, puis il en déduit une loi s’il le peut. Il faut ainsi soumettre la Bible à l’examen scientifique, puis en admettre honnê­tement les résultats. »

Une fois de plus, il est facile de retourner le compliment. S. Van Mierlo nous paraît fort bien le faire dans *La Révélation Divine*

(Illogisme de la critique, pp. 40-43 ; Ed. Delachaux et Niestlé, 1951). Voici en substance ce qu’il dit : C’est vrai que l’homme de science prend une attitude critique quand il cherche la vérité par l’examen des phénomènes naturels. Mais il n’applique pas une telle méthode à la nature dans son ensemble. Pour lui, *la nature est a priori vraie et forme une unité intelligible.* On peut même parler de la foi pro­fonde des savants en l’unité de la création. Le physicien ne critique pas la nature en se heurtant à une erreur apparente ou une contra­diction. Il examine, compare, essaie de comprendre, s’efforce d’arri­ver à la vérité qu’il suppose exister. Devant des phénomènes qu’il trouve incroyables ou en conflit avec d’autres, il conclut qu’il est lui-même en faute. Il corrige son appréciation, révise sa théorie, sacrifie au besoin sa propre pensée. Il prend une attitude humble envers la vérité. Il ne met pas en doute la véracité ni l’unité de la nature ; c’est l’opinion humaine relative à la nature qu’il critique.

De même, le croyant s’incline devant l’autorité, l’unité et la véracité de l’Ecriture. Elles ne se sont cependant pas imposées à lui de façon autoritaire. S’il s’en est approché avec un cœur ouvert et humble, il a eu le grand choc de son existence : il y a rencontré Dieu, ses yeux se sont ouverts, il a reçu la vie nouvelle. Désormais, certain d’être en face du livre de Dieu, il en respectera le contenu et appliquera son esprit critique aux interprétations que les hommes, et lui-même en tirent.

A propos de la *Science,* notons qu’il est risqué pour les théolo­giens de se mettre à sa remorque, comme le font par exemple Brun- ner et Bultmann. Le premier déclare que la science a rendu impossi­ble la foi aux récits de la Genèse ; pour le second la technique du XX\* siècle a définitivement tué la croyance au surnaturel. La chose étrange est que la « science moderne » cesse très rapidement d’être à la page. Les manuels scientifiques d’une génération sont très tôt mis de côté par la nouvelle. Il y a peu de temps, on nous assurait solennellement que la science moderne rendait impossible la foi en la fin du monde catastrophique annoncée par la Bible. Maintenant, on nous déclare ingénument que la science atomique nous permet de revenir à cette croyance condamnée hier comme absurdement anti­scientifique. Par conséquent, les théologiens inféodés à la science du jour ont dû faire une complète volte-face. C’est ainsi que Brunner lui-même en vient à écrire : « Ce qui récemment encore semblait être seulement les fantaisies apocalyptiques de la foi chrétienne, est entré aujourd’hui dans la sphère des prévisions scientifiques les plus sombres, à savoir la fin soudaine de l’histoire humaine... Cette pensée a cessé d’être absurde, c’est-à-dire telle qu’un homme au courant de la science moderne devrait l’abandonner » *(Eternal Hope,* p. 127 ; cf. sur ce point P. E. Hughes, op. cit., p. 20-21).

*Recherche d'une \* respectabilité scientifique ».* Le libéralisme théologique a été largement influencé — sinon créé — par la vague de rationalisme scientifique qui a soulevé tout le XIX\* siècle. Les théologiens plus récents, en formulant une nouvelle théorie de la révélation, n’ont pas cru pouvoir abandonner « les résultats acquis de la critique ». Ils voulaient ainsi rester « à la page » et conserver une respectabilité scientifique qui leur assure le contact avec le monde des intellectuels. Mais ils se sont montrés peu sensibles aux progrès des recherches bibliques positives. D’autre part, ils ont été amenés à se distancer du texte biblique, et à se réfugier dans un illu­minisme et un mysticisme qui se situent tout à fait en dehors de la portée et de l’intérêt de la science moderne.

C’est entre autres pour cette raison que nous paraît illusoire la part de snobisme qui pousse certains évangéliques à rechercher eux aussi la même « respectabilité scientifique ». Puisque la critique est à la mode, qu’il faut pratiquement l’adopter pour obtenir certains diplômes, on n’hésite pas parfois à mettre en jeu sa foi biblique et sa puissance spirituelle en les exposant aux effets corrosifs des théories négatives. Il existe heureusement, croyons-nous, un autre moyen de conserver la foi en toute l’Ecriture, et d’acquérir en même temps tou­tes les informations utiles que peuvent fournir les connaissances modernes. (Ecoles Bibliques et Facultés de théologie évangéliques, littérature positive vraiment à la page, existant il faut le dire beau­coup plus en anglais qu’en français ou en allemand.)

1. SUR QUOI PORTERA LA PRÉDICATION ? •

Si la Bible n’est pas la Parole de Dieu, on conçoit difficilement sur quoi le prédicateur pourra prêcher avec assurance. Nous avons vu que les apôtres, en annonçant partout « la Parole de Dieu », n’hé­sitaient pas à remplir leurs discours de citations bibliques ( par ex. Act. 13. 16-41, et les v. 44, 46, 48, 49). Mais que dira l’homme pour lequel des livres entiers de l’Ecriture sont des « fraudes pieuses », et qui tient les faits historiques les plus centraux pour des légendes ou des « embellissements » ? Quant aux mythes, il lui sera sans doute malaisé d’en expliquer avec simplicité le sens aux brebis du troupeau.

Nous citions (p. 59) des prédications déclarant légendaire le récit de Noël, et sans importance l’affirmation ou la négation de la ré­surrection corporelle du Christ. Sans parler de l’absence de foi de tels orateurs, que penser du désarroi où ils plongent leur auditoire ?

Et que dira le pasteur, le jour où le public chrétien attendra de lui un sermon sur ce qu’il ne croit plus ?

*ou bien,* il fera « comme si... », pour ne pas choquer les âmes simples, employant le langage évangélique traditionnel, en réalité pour lui à double sens ;

*ou bien,* il développera en phrases compliquées la philosophie religieuse qui dans son esprit a pris la place de la toute simple théo­logie biblique. Que cette philosophie ne soit plus l’Evangile, ressort du fait que celui-ci, caché aux sages et aux intelligents, est révélé aux enfants (Luc 10. 21). Voilà pourquoi tant de prédications mo­dernes sont ennuyeuses et passent par-dessus la tête des auditeurs. Pourtant, comme le faisait remarquer Spurgeon, Jésus a dit à Pierre : « Pais mes agneaux », et non pas « Pais mes girafes ! » ;

*ou encore :* l’orateur, voulant être franc, estimera le moment venu de « libérer » son auditoire des anciennes croyances dépassées. Le résultat sera probablement qu’il scandalisera quelques âmes pieu­ses, et détruira la foi naïve de beaucoup d’autres. Il se peut fort bien aussi que ces dernières lui en soient reconnaissantes, à voir le succès mondial foudroyant du livre *Dieu sans Dieu* de l’évêque Robin­son résumé ci-dessus.

1. COMMENT EXPLIQUER LES MODES THÉOLOGIQUES SUCCESSIVES ?

Nous venons de dire l’embarras d’un prédicateur imbu d’idées critiques. Mais encore si l’enseignement moderne était, non seule­ment clair, mais surtout stable. Un malheur de plus est que la criti­que évolue constamment dans ses conclusions sinon dans sa méthode, et qu’elle peut fort bien adorer aujourd’hui ce qu’elle a brûlé hier.

Elle est tombée, nous l’avons vu, dans le sujectivisme-: son auto­rité n’est plus celle de la Bible, mais celle de l’homme qui pense percevoir la Parole de Dieu dans son expérience et son illumination. Evidemment que les grands hommes seront considérés comme parti­culièrement illuminés, et l’on aura rapidement tendance à admettre l’autorité de leur expérience et de leur enseignement. Ce dernier sera forcément faillible et partiel, et son emprise ne durera en général pas beaucoup plus que son auteur. Il est d’ailleurs affligeant de voir à quel point les critiques se contredisent, et les grands chefs de file divergent. Chaque génération verra donc surgir une théologie nou­velle; et s’engouera pour un nouveau maître à penser. Nous avons vu successivement :

*le libéralisme* triompher dès le siècle dernier, avec les grands noms de Schleiermacher et Wellhausen (ce dernier tellement dépassé qu’en le citant en 1948 un théologien ajoutait : « Pardonnez-moi de citer ce vieux dragon condamné ! » (A. Bentzen, cité dans *Révélation and the Bible,* p. 342) ;

*la théologie dialectique,* représentée surtout par K. Barth, E. Brunner, R. Niebuhr. Il semblait que la réaction amorcée par Barth particulièrement allait durer. Chacun sait que maintenant son influence a fortement baissé en faveur de

*la théologie de R. Bultmann,* de E. Kâsemann, de P. Tillich en Allemagne et en Amérique ; de Robinson en Angleterre, etc.

Etant donné que cette dernière tendance est de beaucoup la plus négative, on se demande avec inquiétude quelle sera la prochaine vague. Le mouvement américain prétendant que *Dieu est mort* nous montre qu’on peut aujourd’hui s’attendre à n’importe quoi. Il est vraiment révélateur à ce propos que Paul Tillich ait intitulé l’un de ses livres « L’Ebranlement des fondations » *(The Shaking of the Foundations).*

En face de tout cela, il est réconfortant pour le croyant et le prédicateur évangéliques de s’appuyer sur l’autorité immuable de l’Ecriture, Parole de Dieu. Ils ne sont pas disciples de grands théo­logiens à la mode, pas même de Calvin, Luther, Wesley ou Darby, mais de Jésus-Christ et de ses apôtres. Pour eux, « la foi a été trans­mise aux saints une fois pour toutes » (Jude 3). Ils sont prêts à combattre et à souffrir pour un aussi glorieux héritage.

1. LE POINT DE VUE MORAL ET SPIRITUEL.

L’attaque contre l’intégrité du texte biblique et sa pleine inspi­ration est lancée sur un terrain que l’on veut scientifique. On avance toutes sortes de raisons historiques, philosophiques, linguistiques, littéraires, pour prétendre que la Bible ne peut être en elle-même la Parole de Dieu. (Voir à ce propos notre chapitre sur « Les difficul­tés de la Bible », pp. 129 ss.) Mais il nous semble qu’on laisse de côté des considérations morales et spirituelles encore bien plus im­portantes. En voici quelques-unes :

1. Il est impensable que la valeur spirituelle d’une grande partie des livres de la Bible ne soit pas modifiée si l’on nous dit que nous avons affaire à des faux. Le fait que plusieurs parties de l’Ecriture sont anonymes (beaucoup de Psaumes), ou dues à plusieurs auteurs en partie inconnus (les Proverbes), ne pose pas de problèmes et ne change rien à leur inspiration. Il en est tout autrement des prétendues « sources » du Pentateuque, qui seraient des auteurs variés, contra­dictoires et en réalité inconnus, dont les inventions auraient été amal­gamées au cours des siècles et mises frauduleusement sous le nom de Moïse. Nous relevions le fait que le Lévitique, par exemple, affirme 51 fois que Moïse lui-même y a consigné les paroles de Dieu pour le peuple. Or, selon les critiques, tout ce « code sacerdotal » aurait été inventé par les prêtres du temps d’Esdras et attribué au grand légis­lateur d’Israël pour le faire accepter plus facilement. Il en serait à peu près de même du Deutéronome, que l’on aurait « découvert » pour la première fois dans le temple, à l’époque de Josias (2 R. 22. 8). La prophétie de Daniel, la II\* épître à Timothée, la II\* épître de Pierre, remplies de détails sur leurs auteurs et les circonstances de leur vie, seraient également le produit de « fraudes pieuses », écrites par des imposteurs bien après la mort de ces hommes de Dieu (ou, suivant le cas, après les événements prédits). On nous objecte que les anciens n’avaient pas notre sens de la propriété littéraire, et qu’ils pouvaient faire cela en toute bonne conscience. En ce qui concerne les Israélites en tout cas, nous sommes convaincus du contraire. De par leur loi même, ils avaient une conception bien plus haute que nos contemporains de la vérité, de la sainteté, de la morale, des obli­gations sociales, de la propriété, du droit des individus, et surtout du respect absolu dû à la personne et à la Parole de Dieu. Un pro­phète qui prétendait faussement avoir reçu un message du Seigneur était passible de mort (De. 18. 20).

Supposer d’autre part quTsraël, attaché depuis des siècles à Moïse et à ses livres sacrés, aurait adopté de telles impostures sans l’ombre d’une réaction, est une totale impossibilité psychologique et morale, pour ne pas dire historique.

Prétendre que Jésus a couvert de toute son autorité un Ancien Testament rempli de telles faussetés, c’est de nouveau faire offense à son sens moral, à moins que ce ne soit nier complètement sa divinité.

On peut en penser autant de la véracité et du discernement spirituel des apôtres et de l’Eglise primitive.

1. Nous avons parlé des difficultés du prédicateur obligé de par­ler sur des textes qu’il croit faux. Mais que dire du choc ressenti par le jeune étudiant en théologie lorsque le premier effort de certains maîtres est de ridiculiser sa foi naïve et de le persuader que « la Bible n’est pas la Parole de Dieu » ? Souvent ce jeune homme vient d’un milieu ou d’une famille évangélique, où naissent encore des vocations. Nous avons connu chaque année des cas où le doute ainsi semé a produit de véritables drames. Et combien de jeunes pasteurs, aux prises avec les réalités du ministère, ont retrouvé la foi — et la Bible — en mettant résolument de côté la critique négative qu’on leur avait enseignée !
2. Si le texte biblique ne fait pas autorité, et que chacun y dé­couvre sa propre « Parole de Dieu », on adopte forcément une atti­tude relativiste. Toutes les interprétations sont bonnes, et nul ne peut dire qu’il a la vérité (Paul pourtant s’écriait : « Nous, nous avons la pensée de Christ » et « Quand nous-mêmes, quand un ange du ciel annoncerait un autre Evangile que celui que nous vous avons prêché, qu’il soit anathème ! > 1 Cor. 2.16 ; Gai. 1. 8). Les dogmes, dit-on, n’ont pas d’importance, si même ils ne sont pas dangereux. N’ont-ils pas engendré les durcissements ecclésiastiques, les violentes polémi­ques, et les persécutions du passé ? La mode œcuménique est au dia­logue, où se confrontent amicalement les choses les plus et les moins bibliques. L’exemple typique en est la base du Conseil Oecuménique des Eglises. Faute de pouvoir s’entendre sur le Credo (Symbole des Apôtres), on a adopté une brève formule qui déclare Jésus-Christ Dieu et Sauveur, selon les Ecritures, à la gloire de la Trinité. Mais il est entendu que chacun peut interpréter cette formule à son gré. Nos plus grandes Eglises de France et de Suisse ont eu la franchise de dire à New Delhi qu’en acceptant une telle base, elles maintenaient leur « pluralisme » théologique et conservaient toute leur liberté doctrinale.

L’abandon des grandes confessions de foi historiques n’a au fond pas d’autre raison. Elles étaient très précises (trop précises au gré de certains) sur tous les points importants de la foi. Voyez p. 216 ce que certaines d’entre elles affirmaient sur l’inspiration de la Bible. Les Eglises suisses disent elles-mêmes qu’elles n’ont plus de déclara­tion de foi. Ailleurs, le maintien théorique des 39 articles anglicans n’empêche pas la plus grande liberté théologique. Un mouvement très influent dans le monde religieux avoue s’être affranchi d’une an­cienne confession de foi très évangélique, parce qu’elle était devenue une véritable « camisole de force ».

En face d’un tel latitudinarisme, on ne peut s’empêcher d’être très inquiet pour l’avenir. Déjà, les points de vue les plus opposés cohabitent dans les mêmes organisations ecclésiastiques. Si la révéla­tion biblique ne sert plus de norme unique ni de frein, qu’est-ce qui empêchera ces organisations de se mettre toutes ensemble, et peut- être de se joindre aux autres religions ?

1. On reconnaît en général que le libéralisme négateur a eu des effets stérilisants. Quelle foi pouvait engendrer un Christ purement humain, faillible, incapable de sortir de la tombe et d’assurer le salut du monde (que d’ailleurs on ne croyait pas perdu) ? Mais que dire de la critique qui en pratique fait s’évanouir l’autorité et le message des Saintes Ecritures ? En toute humilité, nous sommes con­vaincus que seule la foi entière en l’inspiration des Ecritures produit dans leur intégrité la puissance et la vie spirituelles. Nous essayons d’en donner la démonstration dans notre chapitre sur *Le témoignage de rEglise* (p. 213) et celui sur *Les caractères surnaturels de l\* Ecri­ture* (p. 251).
2. En conclusion, nous nous rallions à l’opinion du professeur Finlayson au sujet de l’hostilité moderne à l’égard de l’inspiration. \* Elle a coupé la foi chrétienne de ses racines historiques. L’abaissant au niveau de l’expérience mystique, elle a privé cette foi de son contenu doctrinal révélé, et effacé la distinction entre la vérité et l’erreur, entre l’orthodoxie et l’hérésie, entre la foi basée sur la connaissance et la pure crédulité. Fait plus grave, elle a attaqué la confiance que l’on peut avoir au Christ historique, et changé les paroles palpitantes de son message au monde en simples échos d’expé­riences faites par d’autres. Sous l’action de ce solvant, la personne du Christ devient fuyante et illusoire. Comme quelqu’un l’a dit, Il est un simple intrus dans l’histoire, qui a troublé les hommes par son message, mais n’a laissé aucune parole sûre à la postérité. Car ceci doit être clairement compris : la bataille livrée contre l’inspiration de la Bible est, en dernier ressort, un assaut contre le christianisme his­torique et son fondement, Jésus-Christ. C’est là une impressionnante admission du fait que l’Écriture est le rempart de l’authentique foi chrétienne *» {Révélation and the Bible*, p. 234).

CINQUIÈME PARTIE

I/autorité de FEcriture

CHAPITRE I

Les caractères surnaturels de l'Ecriture

Du commencement à la fin, PEcriture proclame sa divine inspi­ration. Les prophètes, le Christ et ses apôtres la confirment sans aucune réserve. La Synagogue et PEglise primitive y ont aussi cru absolument. Mais la Bible présente-t-elle des traits internes qui con­firment son origine surnaturelle ? Sans aucun doute, et Dieu a voulu qu’elle soit à elle-même sa propre preuve. Il n’a pas permis que la question primordiale de l’autorité de PEcriture dépende de recherches minutieuses pour lesquelles les savants seuls ont des loisirs et des ca­pacités, ni d’argumentations abstraites et métaphysiques inaccessibles au commun des mortels. Il faut que se dégage des pages de PEcriture une démonstration évidente de son autorité et de son origine. A cela s’ajoute bien entendu le témoignage intérieur du Saint-Esprit, sans lequel il n’y a pas de foi véritable et vivante en la Parole de Dieu (d’après A. Saphir, *Christ et les Ecritures,* p. 46).

1. RÉVÉLATION SUBLIME DE DIEU ET DE JÉSUS-CHRIST.

L’Ecriture, qui prétend être la Parole de Dieu, fait de Lui un portrait unique, dépassant toute représentation humaine de la divi­nité. Seul, « l’Eternel est grand et très digne de louange... car tous les dieux des peuples sont des idoles » (Ps. 96. 4-5). A part quelques rares vestiges d’une révélation primitive, les mythologies babylonnienne, égyptienne, grecque, romaine, germanique, celte, hindoue, chinoise, etc. témoignent d’un vaste naufrage de toutes les notions de vérité, de sainteté et de certitude.

Le Dieu de la Bible est le seul vrai Dieu, Esprit, Créateur, Maître souverain de Punivers, glorieux, éternel, saint, absolument sage, inconnaissable en son essence, d’une justice parfaite, et d’un amour insondable jaillissant de son cœur de Père.

Il est aussi le Rédempteur, souffrant avec sa créature déchue, venant à elle par la révélation et l’incarnation, réalisant — à quel prix — le plan grandiose du salut de l’humanité.

La personne de Jésus-Christ dépasse également tout cadre terres­tre. « Ce n’est pas ainsi qu’on invente ». Aucun auteur humain n’au­rait pu imaginer parmi les fils de notre race une figure aussi pure et aussi radieuse. « Jamais homme n’a parlé comme cet homme » (Jn. 7. 46). Nul n’a jamais vécu, souffert, aimé comme Lui. Ressuscité, Il est seul capable de nous régénérer avec Lui.

Jésus-Christ, la Parole faite chair, est la preuve par excellence de l’inspiration divine de la Parole faite livre. Il en est même la seule preuve réellement nécessaire. Celui qui, par la foi et l’illumi­nation du Saint-Esprit, a rencontré en Lui le Dieu vivant dans les pages du livre sacré, n’a pas besoin d’autre démonstration. Il s’écrie : « Je sais une chose : c’est que j’étais aveugle et que maintenant je vois » (Jn. 9. 25)... Cet homme-Dieu — et ce Livre — m’ont rendu voyant et vivant à la fois ! « Mon oreille avait entendu parler de toi ; mais maintenant (que je t’ai Zw) mon œil t’a *vu...* » (Job 42. 5).

IL RÉVÉLATION UNIQUE DE L’HOMME.

Livré à lui-même, dans son état actuel de chute, l’homme ignore l’essentiel de sa nature et de sa destinée. D’où vient-il, quel est le but de son existence, de ses souffrances, de sa mort, où s’en va-t-il enfin ? Il ne saurait le dire. Toutes les religions et toutes les philo­sophies, s’annulant les unes les autres par leurs contradictions, le lais­sent sur toute la ligne dans l’incertitude et les ténèbres.

La Bible seule, Parole du Créateur, lui donne la réponse à toutes ces questions. Elle lui révèle son *origine,* la plus haute qui soit, puis­qu’il a été créé à l’image de Dieu. Elle explique par la *chute* l’état contradictoire dans lequel il se trouve, tiraillé entre le bien et le mal, le bonheur et la souffrance, la vie et la mort. Devant ce miroir, l’homme voit avec étonnement son *coeur* mis à nu. Il se sent connu, repris, jugé, mais aussi appelé, aimé, apprécié, réhabilité. L’auteur de la Bible est omniscient. Il a créé l’homme et n’a pas besoin qu’on Lui dise ce qui est en sa créature. La Bible présente tout l’être humain en raccourci, elle met en lumière ses ressorts profonds, ses passions secrètes, ses possibilités insoupçonnées (cf. 1 Cor. 14. 25). Jamais livre n’a parlé comme ce livre, et l’homme, par un instinct mysté­rieux (Jn. 10. 4), reconnaît en cette voix celle du Père qui le conduit sur le chemin de la vie éternelle.

Il sait désormais où il va, il découvre le sens de l’histoire comme de sa propre destinée, il se prépare en vue du royaume qui vient, il vit déjà en fonction de l’éternité.

Vraiment, nous reconnaissons avec Paul que de telles choses ne sont point montées au cœur de l’homme : elles portent en elles- mêmes la preuve de leur origine surnaturelle (1 Cor. 2. 9-10).

1. LE PLAN DE SALUT, INCONCEVABLE À L’ESPRIT HUMAIN.

En comparant une fois de plus les diverses religions à celle de l’Ecriture, nous constatons ceci. Les systèmes humains ne peuvent offrir un véritable salut parce qu’ils ne connaissent pas le Dieu trois fois saint, ses exigences absolues et sa condamnation de toute déso­béissance à sa loi. N’ayant pas le sens réel du péché, ils n’en offrent pas non plus la solution. L’homme n’est pas irrémédiablement perdu, et peut se racheter par ses efforts et ses « bonnes œuvres ». Il se sauve donc lui-même, ou plutôt, il ne se sauve pas du tout et sa conscience, troublée malgré tout, ne trouve jamais la certitude du pardon.

La Bible au contraire dénonce, comme Dieu seul peut le faire, la culpabilité, l’incapacité et la perdition éternelle de l’homme. Puis elle montre le Seigneur Lui-même payant par amour toute notre dette à la croix et nous offrant gratuitement sa grâce incompréhensible, avec l’assurance du salut total. Tout notre avenir, terrestre et céleste, est désormais concentré en la personne de Celui qui vient régner éternel­lement.

Quel auteur humain, quel génie religieux aurait jamais inventé un message aussi humiliant pour le pécheur orgueilleux et aussi merveil­leux pour le croyant repentant ? Paul a raison de s’écrier : « Dieu a renfermé tous les hommes dans la désobéissance, pour faire miséri­corde à tous. O profondeur de la richesse, de la sagesse et de la science de Dieu ! Que ses jugements sont insondables, et ses voies incompré­hensibles ! Car qui a connu la pensée du Seigneur ?... A Lui la gloire dans tous les siècles » (Rom. 11.32-36).

1. LES PROPHÉTIES, PREUVE DE L’INSPIRATION DIVINE.
2. *Dieu seul est omniscient, et par conséquent capable de prédire l'avenir.*

Il est éternel, le temps pour Lui ne compte pas, et demain, l’éter­nité même, sont présents à ses yeux aussi bien qu’aujourd’hui. Aucun faux dieu, aucune autre religion sur la terre n’a jamais apporté de prophéties comparables à celles de la Bible. « Qui l’a annoncé dès le commencement... et longtemps d’avance, pour que nous disions : C’est vrai ?... Il n’y a personne, personne parmi eux qui prophétise... C’est moi qui ai annoncé, sauvé, prédit, ce n’est point parmi vous un dieu étranger... J’accomplis ce que prédisent mes envoyés» (Es. 41. 26, 28 ; 43. 12 ; 44. 26).

La divination et la magie étaient cependant très répandues dans le monde antique (comme dans notre monde moderne). Partout foi­sonnaient les oracles, les pythonisses, les pythies de Delphes et d’ail­leurs, les astrologues, les augures et les devins. Les faux prophètes sont reconnaissables au fait que leurs prédictions ne se réalisent pas (De. 18.20-22) ou que leurs sentences ambiguës se prêtent à toutes les interprétations (Delphes, Nostradamus, etc.). Sans inspiration di­vine, la prophétie est un genre si risqué que les livres dits sacrés des religions humaines n’en contiennent pratiquement pas.

1. *Dans l\* Ecriture» la prophétie occupe une place considérable.*

Dans l’Ancien Testament, 17 livres sur 39 sont des livres pro­phétiques, sans parler des très nombreuses prédictions contenues par exemple dans les écrits de Moïse et dans les Psaumes. Dans le Nou­veau Testament, des chapitres entiers des Evangiles, beaucoup de passages des Epîtres et toute l’Apocalypse sont également consacrés a la prophétie. 11 ne s’agit donc pas de quelques phrases sybillines dont on tire ce qu’on veut, mais d’événements considérables annon­cés longtemps à l’avance, de détails minutieux réalisés à la lettre, d’une ioule de circonstances vérifiables, que Dieu seul pouvait ainsi prédire.

Alors qu’il aurait été facile de prendre mille fois en défaut des prophéties humaines d’une telle étendue, « il est très remarquable qu’en aucun cas on ne peut démontrer qu’une prophétie biblique ait été démentie par les faits » (S. van Mierlo, op. cit., p. 209).

1. *Grands thèmes prophétiques.*

Passons maintenant en revue quelques domaines où l’accomplis­sement annoncé se prête à une vérification irréfutable.

a) *Israël.*

Séjour en Egypte des descendants d’Abraham pendant 400 ans (Gen. 15.13-16).

De Juda seront issus la famille royale et le Roi des rois (49.10).

Israël sera toujours un peuple à part (Nb. 23. 9).

Infidélité, captivité et dispersion du peuple (De. 28.20-66 ; Lév. 26.14-39).

Les 10 tribus averties 65 ans à l’avance de leur déportation par le roi d’Assyrie (Es. 7. 8-20).

Juda emmené à Babylone pendant 70 ans (Jér. 25. 11 ; 29.10).

Après le rejet du Messie, Jérusalem et le temple seront détruits (Dan. 9. 25-26 ; Mt. 24.1-2, 34).

Dispersion mondiale et souffrances d’Israël (Luc 21. 20-24 ; De. 28. 64-7).

La race juive subsistera malgré tout jusqu’à la fin des temps (Jér. 31.35-36), alors que tous les grands peuples de l’antiquité ont dis­paru.

Israël sera ramené dans le pays de ses pères laissé désert, et qui refleurira lui aussi (Ez. 36 et 37).

Conversion finale du peuple au Messie promis (Zach. 12. 10 ; Rom. 11. 25-29). Ceci est encore à venir, mais ne saurait manquer de s’accomplir comme tout ce qui précède.

1. *Le Messie.*

Nous avons cité (pp. 196-197) l’accomplissement des prophéties messianiques mentionnées dans le seul Evangile de Matthieu. Or, on affirme que 333 prophéties concernant le Christ ont été réalisées ! Selon la loi des probabilités, il y aurait 1 chance sur 83 milliards que tant de prédictions s’accomplissent en une seule personne. (F. A. Tatford, *Is the Bible reliable ?* p. 12, Walter, London). Inutile de dire qu’un tel « hasard » n’existe pas, et que seul le Dieu omniscient a pu prédire et agir d’une telle manière.

1. *Les nations.*

En dehors d’Israël, bien des événements historiques sont égale­ment entrés dans le champ de la prophétie :

la destruction totale de *Ninive,* orgueilleuse capitale de l’Assyrie (Soph. 2. 13-15 ; Nahum) ;

la chute dramatique de *Babylone* (Es. 13 ; 21.1-10) ;

le jugement de *l’Egypte* et la perte définitive de sa suprématie (Ez. 29, en particulier v. 15-16) ;

la carrière et le déclin des empires successifs de *Babylone,* des *Mèdes et des Perses,* de la *Grèce* (avec Alexandre et ses succes­seurs), de *Rome* enfin sans qu’elle soit nommée (Dan. 2 ; 7-8, etc.) ;

la fameuse prophétie des 70 semaines de Dan. 9 précisant dans combien de temps apparaîtrait le Messie, et le rôle des nations à ce propos ;

la prise de *Tyr* par Nébucadnetsar après un siège de 13 ans, et le sort que lui infligea finalement Alexandre (Ez. 26 ; Jér. 27. 1-11).

1. *Les temps de la fin.*

Le Christ et les prophètes de P Ancien comme du Nouveau Tes­tament brossent un tableau détaillé du dénouement de l’histoire, d’autant plus bouleversant qu’il correspond dans les grandes lignes à ce que nous voyons commencer à s’accomplir sous nos yeux :

La terre un jour sera complètement remplie d’hommes, selon l’ordre de Gen. 1. 28 (dans 25 ans, il y aura 6 milliards d’indi­vidus).

L’Evangile du Christ sera prêché à toutes les nations, puis vien­dra la fin (Mt. 24. 14). Quelle audacieuse déclaration de l’humble charpentier de Nazareth ! Et pourtant la Bible en tout ou en partie, est traduite et prêchée en des milliers de langues par la parole, l’imprimé, les disques, la radio, de sorte que tous peuvent entendre son message (voir p. 267).

Par contraste, la majorité des hommes s’endurciront dans leur incrédulité et leur reniement des valeurs morales et spirituelles (Mt. 24. 10-12). Ceci se passe de commentaire.

La guerre deviendra toujours plus meurtrière et universelle (Mt.

24. 6-7 ; Apoc. 6. 4, 8). « La paix enlevée de la terre », une pro­portion terrible de l’humanité anéantie : ces choses ne sont que trop possibles à notre époque atomique.

Les persécutions religieuses iront en augmentant (Mt. 24. 8-10).

Après la destruction de 5 à 6 millions de Juifs en plein XX\* siècle, qui pourrait prétendre que cette prédiction est irréalisable ? cf. Dan. 12. 7 ; Zach. 13. 8-9).

L’humanité marche vers un gouvernement universel, la dictature de l’Antichrist annoncée par les prophètes (Dan. 7. 24-26 ; 2 Thess. 2. 3-12 ; Apoc. 13. 1-8).

Ceci coïncidera avec des événements exceptionnels en Palestine, où les Juifs encore incroyants seront retournés dans leur pays Ez. 37 ; Mt. 24. 15-16).

Jésus-Christ nous avertit solennellement : « Quand ces choses commenceront à arriver, redressez-vous et levez vos têtes, car votre délivrance approche» (Luc 21.28).

Encore une fois, de telles prophéties n’offrent-elles pas un fais­ceau convergent de preuves irréfutables de l’inspiration divine de l’Ecriture ?

(Ceux que le grand sujet de la prophétie biblique intéresse le trouveront traité en détail dans notre ouvrage *Le Retour de Jésus- Christ,* 350 pages, Editions Emmaiis.)

1. *"Valeur spirituelle des prophéties bibliques.*

La divination a pour but de satisfaire la curiosité ou 1\ ærêt de l’homme. La prophétie biblique, au contraire, contient toujours un élément d’avertissement solennel et d’encouragement dans la ligne de l’accomplissement du plan de Dieu. En dévoilant l’avenir, le Sei­gneur révèle quelque chose de Lui-même et prépare l’homme à Le rencontrer. Il fait ainsi éclater sa sagesse, son omniscience, sa souve­raineté, son éternité, d’une façon irréfutable. Les prophéties concer­nant Israël ont une valeur pédagogique. La figure prophétique du Messie dépasse toutes les conceptions et l’attente du peuple élu : elles doivent à l’avance prédisposer celui-ci à Le recevoir. Les prédictions sur les nations ne sont pas en rapport avec les lois ordinaires de la politique humaine, mais avec le royaume de Dieu. Le tableau de la fin des temps doit orienter toute notre vie et nos activités. La vision du triomphe du Seigneur équilibre notre vision du monde et nous place dès maintenant sous le signe de l’éternité. Seul un message divin peut produire de tels effets. Personne, si ce n’est Dieu, ne peut révéler les secrets (Dan. 2. 20-23). Ce qu’il nous en dit à l’avance vient confirmer notre foi en face de l’accomplissement (Jn. 13. 19 ; 14. 29).

1. LA PUISSANCE DE VIE QUI SE DÉGAGE DE LA BIBLE.
2. *La Parole de Dieu est vivante et efficace.*

La Parole éternelle, d’un mot, a créé le monde (Hbr. 11. 3). De la Parole écrite, oracle vivant du Seigneur, émane une force surna­turelle. « Ma parole n’est-elle pas comme un feu, dit l’Eternel, et comme un marteau qui brise le roc ?... Voici, je veux que ma parole dans ta bouche soit du feu, et ce peuple du bois, et que ce feu les consume» (Jér. 23. 29 ; 5. 14).

Après avoir parlé du message donné au peuple dans le désert et confirmé dans les Psaumes par le Saint-Esprit, l’auteur de l’épître aux Hébreux conclut : « Car la parole de Dieu est vivante et effi­cace, plus tranchante qu’une épée quelconque à deux tranchants, pénétrante jusqu’à partager âme et esprit, jointures et moelles ; elle juge les sentiments et les pensées du cœur... tout est nu et découvert aux yeux de Celui à qui nous devons rendre compte » (3. 7 ; 4. 12- 13).

1. *L\*Ecriture convainc de péché et réveille les consciences.*

Exprimant la loi et la volonté de Dieu, elle met en relief nos désobéissances et prononce sur nous le jugement mérité. Comme un miroir, elle révèle à nos yeux notre visage naturel, que les autres voient si facilement, mais non pas nous-mêmes (Jac. 1. 23). Si nous sommes sincères, cette découverte nous plonge dans une grande confusion. Le Saint-Esprit confirme également en nous la gravité des jugements de l’Ecriture. La parole même du Seigneur nous jugera au dernier jour (Jn. 12. 48). Et c’est Moïse qui accusera devant Dieu ses lecteurs impénitents (5. 45).

Il est facile de démontrer que tous les réveils en Israël ont été provoqués par une redécouverte de l’Ecriture et la conviction de péché produite immédiatement dans les cœurs.

On apporte un jour à *Josias* le livre de la loi oublié dans le tem­ple. « Lorsque le roi entendit les paroles de la loi, il déchira ses vête- mènes. Et le roi donna cet ordre... : Allez, consultez l’Eternel... au sujet des paroles de ce livre qu’on a trouvé ; car grande est la colère de l’Eternel qui s’est répandue sur nous, parce que nos pères n’ont point observé la parole de l’Eternel... tout ce qui est écrit dans ce livre » (2 Chr. 34. 14-21).

A l’époque de *Jérémie,* tous les chefs du peuple demandent à Ba- ruc de leur lire le message écrit par le prophète. < Lorsqu’ils eurent entendu toutes les paroles (de l’Eternel contenues dans le livre), ils se regardèrent avec effroi les uns les autres, et ils dirent à Baruc : Nous rapporterons au roi toutes ces paroles ». Mais le roi, nullement effrayé, coupe le livre avec un canif et le jette au feu. A cause de cela même, le Seigneur prononce un châtiment terrible sur lui, sa maison et son peuple (Jér. 36. 11, 16, 23-24, 29-31).

De retour de la captivité, *Esdras et Néhémie* avec le peuple renouvellent solennellement leur consécration à Dieu. Cela se fait évidemment par une lecture publique de l’Ecriture Sainte. L’effet produit est tel que les chefs disent à la foule : « Ne soyez point dans la désolation et dans les larmes ! Car tout le peuple pleurait en en­tendant les paroles de la loi » Un jeûne est alors célébré : « On lut dans le livre de la loi de l’Eternel... pendant un quart de la journée ; et pendant un autre quart ils confessèrent leurs péchés et se pros­ternèrent devant l’Eternel leur Dieu » (Néh. 8. 1-9 ; 9. 3).

Lequel, parmi les enfants de Dieu, n’a pas découvert par le Saint Livre son état de perdition devant le souverain Juge, au point de s’écrier comme la femme samaritaine devant Jésus : « Il m’a dit tout ce que j’ai fait » (Jn. 4. 39) ? Et dans l’histoire de l’Eglise, comme en Israël, tous les renouveaux spirituels sans exception n’ont-ils pas été produits par un retour à la Bible ? Citons comme exemples les Vaudois de Lyon et du Piémont, Wycliffe et les Lollards en Angle­terre, Jean Huss et les Frères de Bohême, les grands Réformateurs Luther, Calvin, Zwingli, Knox ; les Piétistes et les Moraves du XVIII0 siècle, Haldane et les hommes du Réveil de Genève au XIX’ siècle, etc.

A toutes les époques la déclaration d’Esaïe demeure vraie : « A la loi et au témoignage ! Si l’on ne parle pas ainsi, il n’y aura point d’aurore pour le peuple » (8. 20).

1. *La Parole de Vie régénère le pécheur.*

Les livres humains, même les plus pieux, n’ont pas la vie en eux- mêmes. Ils ne peuvent être, au mieux, qu’un écho du message céleste. L’Ecriture Sainte, étant la Parole vivante et permanente de Dieu, agit comme une semence incorruptible pour nous régénérer, c’est-à- dire nous ressusciter spirituellement (1 Pi. 1. 23-25). Prêché ou écrit, son message est la Parole de Vie illuminant le monde (Phil. 2.15). Elle agit efficacement en ceux qui croient (1 Thess. 2.13), car elle est Esprit et vie.. La loi sans l’Esprit (la « lettre ») condamne et tue ; mais l’Esprit qui anime la Parole transmet par elle la vie éternelle (Jn. 6. 63 ; 2 Cor. 3. 3, 6).

« L’Evangile... est une puissance de Dieu pour le salut de qui­conque croit » (Rom. 1. 16). « La foi vient de ce qu’on entend, et ce qu’on entend vient de la parole de Christ » (10. 17). Paul dit aux Corinthiens : « C’est moi qui vous ai engendrés en Jésus-Christ par l’Evangile *» (1 Cor. 4.* 15).

Jésus enfin S’écrie : « Celui qui écoute ma parole, et qui croit à celui qui m’a envoyé, a la vie éternelle et ne vient point en jugement, mais il est passé de la mort à la vie » (Jn. 5. 24).

De telles affirmations ne sont pas des paroles en l’air. On pour­rait mentionner des milliers, des millions d’hommes dont la vie a été littéralement régénérée par le contact avec l’Ecriture. Citons-en au moins trois exemples célèbres :

*Augustin* menait depuis trente et un ans une vie tumultueuse, faite d’efforts vers le bien, de rechutes et de misère. Alors qu’il gémissait, malheureux, dans son jardin, il entendit d’une maison voi­sine un enfant chanter « Prends et lis ! Prends et lis ». Il alla prendre le rouleau des épîtres de Paul, et ses yeux se portèrent sur Rom. 13.14. Alors, tout fut décidé d’un mot, Jésus avait vaincu. Augustin, sur le champ, n’en voulut pas savoir davantage : il ferma le livre. « Avec la fin de cette phrase, raconte-t-il, un torrent de lumière et de sécurité s’était déversé dans mon âme, et toute la nuit de mes doutes s’était évanouie » (cf. Gaussen, op. cit., pp. 291-292).

*Luther,* écrasé par le fardeau de son péché et lassé de ses morti­fications inutiles, monte à Rome à genoux l’escalier fabuleux de Pilate. Un simple mot de l’Ecriture, celui de Rom. 1.17, le saisit avec une force irrésistible : « Le juste vivra par la foi ! » Cette parole suffit, et la Réformation est commencée, rendant aux hommes la Bible, le Sauveur, la liberté des enfants de Dieu et l’assurance de la vie éternelle.

*Wesley* avait étudié la théologie à Oxford, cherchant à mener avec méthode une vie de piété (d’où le sobriquet de « méthodiste ») ; puis il avait voulu faire oeuvre missionnaire en Amérique, mais sans parvenir à l’assurance du salut. Or, le 24 mai 1738, Dieu lui parla à deux reprises par des passages bibliques (2 Pi. 1.4 et Ps. 130). \* Dans la soirée, raconte-t-il, je me rendis à contre-cœur dans une petite réunion d’Aldergate Street, où j’entendis lire l’introduction de Luther à l’épître aux Romains. Vers neuf heures moins un quart, en entendant la description qu’il fait du changement que Dieu opère par la foi en Christ, je sentis que mon cœur se réchauffait étrangement. Je sentis que je me confiais en Christ, en Christ seul pour mon salut ;

et je reçus l’assurance qu’il avait ôté mes péchés, et qu’il me sauvait de la loi du péché et de la mort » (Matthieu Lelièvre, *John Wesley,* P- 80). t f

C’est parce que, grâce à la Bible, notre vie a été pareillement transformée que nous rendons témoignage à sa puissance de régénéra­tion. Tous les arguments apportés contre elle ne nous empêcheraient pas de répondre : « Je sais en qui j’ai cru » (2 Tim. 1. 12), et : « J’ai cru, c’est pourquoi j’ai parlé \* (2 Cor. 4. 13).

1. *L’Ecriture sanctifie le croyant.*

« L’homme ne vivra pas de pain seulement, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu » (Mt. 4. 4). Ayant communiqué la vie à l’enfant de Dieu, cette Parole la nourrit et la fait grandir. « Dési­rez, comme des enfants nouveau-nés, le lait spirituel et pur, afin que par lui vous croissiez pour le salut, si vous avez goûté que le Seigneur est bon \* (1 Pi. 2. 2-3). Le Psalmiste s’écrie : « Mon âme est brisée par le désir qui toujours la porte vers tes lois... Moi, je fais mes délices de ta loi... Que tes paroles sont douces à mon palais, plus que le miel à ma bouche... J’ouvre la bouche et je soupire, car je suis avide de tes commandements » (Ps. 119. 20, 70, 103, 131).

Cet appétit journalier du nouveau converti pour la Sainte Ecri­ture est un fait indiscutable. Chaque fois qu’il médite la Parole, il en est fortifié, consolé, averti. Une fois de plus l’Ecriture démontre par les faits son caractère surnaturel.

Jésus Lui-même prie : « Sanctifie-les par ta vérité : ta parole est la vérité » (Jn. 17. 17). Il ajoute : « Si vous demeurez dans ma pa­role, vous êtes vraiment mes disciples ; vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous affranchira... Déjà vous êtes purs, à cause de la parole que je vous ai annoncée \* (Jn. 8. 31-32 ; 15. 3). Christ S’est livré Lui- même pour l’Eglise « afin ae la sanctifier par la parole » (Eph. 5. 26). « Jeunes gens... vous êtes forts... la parole de Dieu demeure en vous... vous avez vaincu le malin » (1 Jn. 2. 14).

Les vies pures et rayonnantes des chrétiens authentiques sont éga­lement, dans notre monde corrompu, l’une des grandes preuves de l’origine divine de l’Ecriture. Le Verbe Créateur peut seul faire d’un homme égoïste et souillé, parfois même d’une véritable loque, une personnalité victorieuse et débordante d’amour. De tels croyants sont de vraies « lettres de Christ », des Bibles vivantes, connues et lues de tous les hommes (2 Cor. 3. 2-3). « Que vous soyez, dit Paul, irré­prochables et purs, des enfants de Dieu irrépréhensibles au milieu d’une génération perverse et corrompue, parmi laquelle vous brillez comme des flambeaux dans le monde, portant la parole de vie » (Phil. 2.15-16).

Par la grâce de Dieu, le monde n’a pas manqué de ces témoins vivants du Christ qui ont régénéré leur époque, renouvelé le monde ou réveillé l’Eglise. Les Réformateurs déjà nommés ont fait passer sur l’Europe le souffle de l’Esprit après le sommeil du Moyen-Age. Pascal, souffrant dans son corps, a exprimé dans une langue géniale les vérités les plus profondes et les plus simples de l’Evangile. Wesley et Whitefield ont littéralement sauvé l’Angleterre d’une situation morale, sociale et spirituelle qui conduisait le pays à la ruine. Eli­zabeth Fry et Mathilde Wrede dans les prisons, Joséphine Butler chez les prostituées, Félix Neff dans les Hautes Alpes, William et Catherine Booth dans les bas-fonds, Hudson Taylor au cœur de la Chine ont démontré que le message de l’Evangile opère encore des miracles en tous lieux.

1. *La Parole de Dieu met en fuite ^adversaire.*

Elle est l’épée de l’Esprit, l’arme offensive par excellence (Eph.

1. 17). Adolphe Monod rappelle en ces termes l’usage qu’en fit le Christ pour triompher de Satan :

« L’Ecriture citée tout simplement, sans développement ni com­mentaire, voilà tout ce que Jésus oppose au grand adversaire, dans cette journée mystérieuse et terrible, à l’issue de laquelle l’œuvre entière de notre rédemption était suspendue.

Il est écrit ! et le tentateur s’arrête.

Il est écrit ! et il recule.

Il est écrit ! et le voici qui a tourné le dos.

Il est écrit, et par qui ? Par Moïse, le messager, le serviteur, la créature de Celui auquel sa parole vient au secours dans l’heure du combat et de la détresse ! » (Z?*inspiration de la Bible prouvée par ses œuvres,* p. 43). Comment cela est-il possible, sinon par le fait que cette parole est divinement inspirée ?

Que l’ennemi redoute la puissance de l’Ecriture, est démontré par les attaques incessantes qu’il lance contre elle. Il a horreur de ce Livre où le Sauveur est annoncé et où lui-même est complètement démasqué. Il hait la Bible, qui le montre vaincu et châtié pour l’éter­nité, et ceci de Gen. 3.15 à Apoc. 20.10. Dès le début, il a soulevé l’astucieuse question : « Dieu a-t-Il réellement dit ? » (Gen. 3. \*). En tout temps, il a trouvé des douteurs qui ont pensé s’émanciper en le suivant. Mais la caractéristique la plus troublante de notre époque d’apostasie est l’attaque en règle que l’adversaire mène depuis deux cents ans contre l’Ecriture et son autorité. Un tiers de la population mondiale est soumise à un régime ouvertement athée. Dans nos pays occidentaux, nous sommes entrés dans une ère qui a été qualifiée de « post-chrétienne », où seulement 10 °/o environ des hommes et des femmes prennent au sérieux la « religion ». Fait plus grave enfin, qui en explique beaucoup d’autres, une très grande partie de la « chrétienté » actuelle reprend en chœur la fameuse question : Dieu a-t-il réellement dit ? et repousse l’idée que la Bible soit la Parole de Dieu.

1. *L'Ecriture résiste à tous les assauts.*

Les Huguenots représentaient la Bible et la foi chrétienne comme une enclume entourée de trois vigoureux forgerons, avec cette lé­gende :

Plus à me frapper on s’amuse,

Tant plus de marteaux on y use.

N’est-ce pas par une ironie divine que le XIX’ siècle, à l’esprit exceptionnellement critique en théologie, en littérature, en politique, ait vu en même temps les plus grandes conquêtes de la Bible ? La seule Société Biblique Britannique et Etrangère en 150 ans (de 1804 à 1954) a imprimé plus de 600 millions de Bibles et de portions des Ecritures. En comptant les autres sociétés, la production totale pen­dant la même période s’est élevée à 1300 millions d’exemplaires. Pourtant, pendant tant de siècles on a fait de si grands efforts pour détruire les Ecritures, les interdire, les réfuter, les ridiculiser ; et tout ceci depuis les persécutions d’Antiochus Epiphane, de Domitien et de l’inquisition, jusqu’aux attaques des philosophes, aux moqueries des ennemis de la foi, et aux arguments massifs d’une prétendue science elle-même en perpétuelle évolution.

« Et cela est d’autant plus remarquable si l’on considère par qui ces livres furent conservés. Les Juifs furent les gardiens conscien­cieux du livre du Royaume. Rome préserva le livre de l’Eglise. Les Juifs, qui rejetèrent le Messie dont Moïse et les prophètes rendent témoignage, conservent les livres mêmes qui démontrent leur incré­dulité et convainquent le monde de l’autorité et de la mission divines du Christ (Pascal, *Pensées,* VIII, 571, Ed. Nelson, pp. 284-286). Où trouverait-on un peuple qui garderait précieusement un document, lequel, à tant de reprises et avec tant de force — le déclare obstiné, ingrat, perverti ; où toutes ses victoires et ses supériorités sont attri­buées, non pas à sa valeur et à ses qualités naturelles... mais unique­ment à la grâce de Dieu ? Voyez d’autre part l’Eglise de Rome pré­servant les écrits des évangélistes et des apôtres, cette Eglise veillant à la conservation de livres qui renferment des déclarations comme celles-ci : Christ a rendu parfaits par un seul sacrifice ceux qui sont sanctifiés : le salut est par grâce, par la foi ; il ne vient pas de nous, mais est un don de Dieu ; tous les croyants sont rois et prêtres à l’Eternel ; il n’y a pas d’autre médiateur entre Dieu et les hommes que Jésus-Christ homme. Ceux qui défendent le mariage et l’usage de certains aliments sont de faux docteurs. Marie ne joue aucun rôle en vue dans l’Eglise après Act. 1.14. Pierre est repris sévèrement par Paul. Les chrétiens sont loués de ce qu’ils soumettent même l’ensei­gnement des apôtres à l’autorité de l’Ecriture (Hbr. 7. 24-25 ; 10. 14 ; Eph. 2. 8-9 ; Apoc. 1.6; 1 Tim. 2. 5 ; 4. 1-5 ; Gai. 2. 11 ; Act.

1. ».

« Les Juifs rendent au Christ un témoignage involontaire, et Rome garde et transcrit soigneusement sa propre condamnation » (Saphir, op. cit., pp. 66-67). On peut en dire autant des protestants, autrefois peuple de la Bible, qui l’ont eux aussi conservée et répandue sans toujours *y* croire.

1. *Conclusion,*

Il est difficile de dire en quelques mots tous les services que la Bible a rendus à l’humanité, manifestation toujours renouvelée de sa puissance de régénération. Vinet a dit : « L’Evangile est dans le monde la semence immortelle de la liberté ». On peut remplacer le mot « Evangile » par celui d’Ecriture, car c’est uniquement en elle qu’il se trouve. C’est inspirés par la Bible que les chrétiens, sortant de la société cruelle et amorale de l’Antiquité, ont été les pionniers dans chacun des domaines suivants :

la suppression de l’esclavage l’émancipation de la femme la pitié de la souffrance et de la misère humaine le soin des malades, des infirmes et des vieillards la création des hôpitaux, des asiles, des orphelinats l’essor donné aux sciences par la suppression des liens de la superstition

la lutte contre la prostitution, l’alcoolisme, le vice l’instruction des enfants, même les plus déshérités les mouvements et les camps de jeunesse l’action contre la pauvreté et les injustices sociales l’oeuvre de la Croix-Rouge, l’aide aux prisonniers et aux victimes de la guerre, etc.

Ces initiatives des disciples de la Bible ont été copiées et reprises par les Etats et les partis politiques, lorsqu’on n’a plus voulu de l’in­fluence religieuse (ou que celle-ci s’est affadie). Mais leur origine ne saurait faire aucun doute. A tel point qu’on voit (ou qu’on voyait) une grande différence quant au niveau de vie et à la moralité entre les pays chrétiens et ceux qui ne le sont pas. Et même parmi les premiers un contraste se remarque immédiatement, d’une façon géné­rale, à l’avantage des pays de la Bible, c’est-à-dire protestants. Que l’on compare par exemple l’Europe du Nord et du Sud, l’Irlande du Nord et du Sud, le Canada anglais et français, l’Amérique anglo- saxonne et latine, etc. (lire à ce propos de F. Hoffet, *L3Impérialis­me Protestant,* Flammarion, Paris 1948).

« Heureuse la nation dont l’Eternel est le Dieu ! » (Ps. 33. 12). Heureux est le pays (s’il y en a !) qui s’inspire entièrement de la Bible !

1. L’ETERNELLE JEUNESSSE DE L’ECRITURE.

Etant le livre du Dieu éternel, la Bible baigne dans une atmos­phère d’éternité. Elle est en un certain sens hors du temps et survole l’histoire de notre race, de notre terre, de l’univers. Révélant le plan de Celui qui est l’Alpha et l’Oméga, elle nous conduit d’éternité en éternité, de ce qui a précédé le grand commencement à la con­sommation finale.

N’ayant jamais enseigné que la vérité, elle est le livre de toutes les générations : les expériences des époques les plus lointaines nous servent d’exemples et sont écrites pour notre instruction (1 Cor. 10. 11). C’est ainsi que l’Ecriture ne vieillit pas. Elle nous révèle le cœur de Dieu et le cœur de l’homme d’une façon qui n’est jamais périmée. Ceci apparaît proprement miraculeux et unique, lorsqu’on pense que nos livres sacrés datent de 19 à 35 siècles. Quel est le livre de l’An­tiquité qui supporterait la comparaison, sur ce point comme sur tant d’autres ? Tous les livres humains « datent » très rapidement, à tel point que les manuels d’enseignement d’une génération sont aussitôt mis au rancart par la suivante. Il en est autrement de toutes les par­ties du livre de Dieu.

*Moïse* nous édifie aujourd’hui comme aucun livre d’il y a 3500 ans. Il nous fait connaître le Dieu souverain, créateur, saint et mi­séricordieux.

Ses lois s’inspirent d’une morale inégalée et exemplaire (le déca- logue par exemple).

L’état social qu’il propose est supérieur à celui des nations et des réformateurs les plus progressistes.

Ses préceptes d’hygiène font l’étonnement des médecins modernes.

Son culte imagé et son sacerdoce servent de base à toute la pré­sentation de l’Evangile du Christ par l’épître aux Hébreux.

Les *Psalmistes* parlent la langue universelle du cœur qui souffre, doute, appelle au secours, communie avec Dieu, triomphe et déborde de joie.

Pendant la dernière guerre un soldat, qui lisait pour la première fois les Psaumes, était persuadé qu’ils venaient de paraître et s’éton­nait que toute la presse ne mentionne pas un auteur aussi exception­nel et aussi actuel.

Les *Prophètes* semblent eux aussi avoir écrit pour notre époque. Telles pages d’Esaïe, de Jérémie, etc., dépeignent exactement l’état 264

présent du monde et des croyants, d’autant plus que leurs promesses et leurs menaces sont encore en train de s’accomplir.

Les *Evangiles,* remplis de la figure incomparable du Christ, n’ont rien perdu de leur faîcheur et de leur pureté. Joyaux inaltérables, ils demeurent à jamais les pages les plus belles et les plus lues de la littérature mondiale.

Les *Actes et les Epîtres* n’ont pas fini non plus de servir de base et d’inspiration à l’Eglise de Jésus-Christ.

*U Apocalypse* enfin, comme les écrits des prophètes, dépasse le temps et stupéfie chaque génération par ses accomplissements répétés.

Ce caractère éternellement vivant est affirmé par l’Ecriture elle- meme :

« Je sais par tes préceptes que tu les as établis pour toujours... Toutes les lois de ta justice sont éternelles... » (Ps. 119. 152, 160).

« Tant que le ciel et la terre ne passeront point, il ne disparaîtra pas de la loi un seul iota... jusqu’à ce que tout soit arrivé... Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point » (Mt.

1. 18; 24. 35).

« Vous avez été régénérés... par une semence incorruptible, par la parole vivante et permanente de Dieu. Car... la parole du Seigneur demeure éternellement » (1 Pi. 1. 23-25).

Nous en faisons toujours à nouveau la merveilleuse expérience, en constatant que la Bible ne cesse d’être la Parole du Seigneur qui nous est directement adressée, ici et maintenant.

Le *caractère inépuisable* du texte biblique est une autre démons­tration du même fait. Un passage scripturaire n’a jamais fini de nous parler. Nous l’avons lu peut-être des dizaines et des dizaines de fois, bien souvent avec un profit évident. Pourtant, dans une circons­tance différente, il nous atteint tout à nouveau, et nous révèle un aspect de la vérité jusque-là passé inaperçu. Tout lecteur de l’Ecri­ture attentif et croyant « est semblable à un maître de maison qui tire de son trésor des choses nouvelles et des choses anciennes » (Mt. 13.52). Si notre cœur est droit devant Dieu, jamais nous ne méditerons la Parole sans y découvrir quelqu’autre révélation. Et pour le prédicateur, le seul moyen d’avoir un enseignement vivant, renouvelé et original, sera de puiser sans cesse dans le trésor des Ecritures ces choses nouvelles aussi bien que fondamentales.

1. L’UNIVERSALITÉ DE LA BIBLE.

Si la Bible est le livre de tous les temps, elle est aussi celui de tous les hommes. Elle s’adresse littéralement

à tous les peuples, langues, races et nations

à tous les âges, de l’enfance à la vieillesse

à tous les individus et tous les types d’hommes

à toutes les classes sociales.

N’a-t-elle pas eu pour auteurs humains les personnes les plus variées : bergers, pêcheurs, hommes sans instruction, prêtres, docteurs de la loi, médecin, intellectuels, rois, hommes d’Etat, poètes, prophètes, historiens ?

Aussi l’Ecriture possède-t-elle une variété susceptible de répondre à tous les besoins et à tous les goûts. On trouve en elle tous les genres : historique, juridique, législatif, social, moral, biographique, poétique, sentencieux, didactique, épistolaire, prophétique.

« Les poètes lyriques de la Grèce et de Rome ne sont connus que d’une élite littéraire. Nous pouvons bien nous demander comment il se fait que les tristesses et les joies, les difficultés et les doutes, les aspirations et les espérances d’hommes si séparés par le temps et par la race, trouvent expression dans les mêmes chants (des Psaumes) ?... Les peuples les plus cultivés s’inclinent devant ce Livre, et puisent l’instruction, comme des enfants dociles, dans ses trésors inépuisables. Aux peuplades les plus sauvages, ses simples et fortes déclarations apportent la lumière et l’amour... Tandis que les grands et les phi­losophes trouvent sagesse et conseil dans le livre inspiré, il est le compagnon de l’artisan et du commerçant, la consolation de la veuve, le maître des illettrés. Il n’est pas d’âge auquel il ne puisse s’adapter. Il est le lait des enfants, le guide des jeunes gens, la force des hommes faits, la consolation des vieillards... Il est une armure dans la bataille, un asile pour les isolés... un ferme appui pour les mourants ».

« Nous ne sommes pas surpris qu’on ait appelé la Bible : *Le Livre.* Walter Scott, pendant sa dernière maladie, pria son fils de lui lire un passage du Livre. « Quel livre ? » demanda celui-ci. Le grand homme répondit : « Il n’y a qu’un seul livre, la Bible » (Saphir, op. cit., pp. 67-69).

Etant l’unique ouvrage dont la rédaction ait duré 1500 années, la Bible est prédestinée à s’adapter aux époques les plus diverses. De par sa formation, elle est d’emblée le livre des siècles.

Il est très frappant d’autre part que le plus universel des livres ait été produit par un petit peuple à l’écart de tous les autres, que rien ne distinguait dans les domaines de la culture, l’art, la philoso­phie, l’érudition, la puissance, ni la brillante civilisation. La Grèce et Rome, si exceptionnelles à tous ces points de vue là, n’ont de loin donné naissance à rien de semblable. Et, fait remarquable aussi, Israël lui-même n’a absolument rien produit d’analogue. Qu’est-ce à dire, si ce n’est que le caractère unique et universel de l’Ecriture est le produit miraculeux d’une unique inspiration divine.

On pourra dire que les déclarations ci-dessus sont le fruit de l’imagination et d’une idée préconçue. Or, il est aisé de répondre à ceci par des preuves tangibles. La diffusion mondiale de l’Ecriture, et le fait qu’en plein XX\* siècle elle ne cesse d’être le plus grand succès de librairie, ne sauraient être niés.

La Bible entière existe aujourd’hui en 236 langues directement intelligibles à 90 °/o de la population du globe.

Le Nouveau Testament a été traduit en 289 autres langues, par­lées par 5 autres pour cent de cette même population.

Des livres isolés de l’Ecriture, en plus de 700 langues peu impor­tantes, permettent d’atteindre 3 °/o supplémentaires des habitants du globe.

Le reste de la population, soit environ 2 °/o, représente des grou­pes limités (en Nouvelle Guinée, Afrique Equatoriale, Indiens d’Amérique Latine, par exemple), dont la langue n’a pas encore été mise par écrit et où l’analphabétisme est total (S.Œ.P.I., l\*r juillet 1965).

Aux statistiques ci-dessus s’ajoutent chaque année 30 à 40 traduc­tions nouvelles.

En 1962, 50 millions de Bibles et de recueils d’extraits des Saintes Ecritures ont été diffusés dans les cinq continents. Un grand effort est fait actuellement pour tripler ce chiffre. En Amérique Latine seulement, la diffusion avait passé de 9 millions d’exemplaires en 1961, à 17 millions en 1962.

Quant aux disques d’évangélisation, la seule société Gospel Re- cordings récemment fondée en a produit en 3321 langues et distribué gratuitement plus de 5 millions d’exemplaires.

1. LA SUPÉRIORITÉ DE LA BIBLE SUR TOUS LES AUTRES LIVRES RELIGIEUX, JUIFS, CHRÉTIENS ET PAÏENS.

Un autre caractère surnaturel de l’Ecriture éclate lorsqu’on la compare à n’importe quel autre livre. Son auteur véritable est mani­festement plus grand que l’esprit humain, car son message est infini et éternel.

Les *apocryphes de P Ancien Testament,* intéressants parfois au point de vue historique, sont en tous points inférieurs aux écrits canoniques. Nous avons déjà cité l’opinion très précise de Jérôme sur ce point (p. 157). Et Saphir ajoute à leur propos : « Qui donc, ayant goûté du vin vieux, le confondrait avec un mauvais vin trempé d’eau ? Qui confondrait l’œuvre de Dieu avec l’œuvre de l’homme ? L’une est à l’autre ce que la paille est au blé » (op. cit., p. 64).

Comparant le texte sacré aux sources de l’histoire des Assyriens et des Babyloniens, M. de Niebuhr écrit : « L Ancien Testament est absolument dépourvu de tout mensonge patriotique ; jamais il ne cache ni ne voile les misères du peuple dont il écrit l’histoire. En cela il a une place unique parmi tous les livres d’histoire — sa fidé­lité est sans rivale — même aux yeux de celui qui ne croit pas à l’ins­piration divine. Et on doit lui reconnaître aussi la plus minutieuse exactitude » (cité par Saphir, op. cit., p. 66).

Quel contraste également entre les quatre Evangiles et *les récits apocryphes de la vie de Jésus !* Et combien puérils sont les miracles que la tradition attribue à Celui qui, dans tous ses actes, glorifiait et révélait le Père (ibid., p. 64) ! D’ailleurs, Jean précise qu’à Cana Jésus opéra le premier de ses miracles, excluant tous ceux que ce dernier aurait accomplis dans son enfance (Jn. 2. 11).

« De même *les écrits des Pères de P Eglise,* continue Saphir, si beaux et si bienfaisants soient-ils, ne font que mettre en lumière la sublime originalité des épîtres apostoliques inspirées, leur inépuisable profondeur, leur divine simplicité, leur admirable condensation, leur clarté, leur universalité, en un mot leur caractère divin » (p. 65).

Néander fait la même remarque : « Un phénomène, unique en son genre, est la différence frappante entre les écrits des Apôtres et ceux des Pères de l’Eglise, qui étaient presque leurs contemporains. Géné­ralement, les transitions sont graduelles, mais ici nous remarquons un changement soudain... phénomène qui devrait nous amener à re­connaître dans les âmes des Apôtres une action de l’Esprit de Dieu, l’aurore d’un nouvel élément créateur» *(Histoire de P Eglise,* 11, 405).

On est d’ailleurs effrayé de voir avec quelle rapidité les Pères se sont éloignés de l’Ecriture et de la simplicité de l’Evangile. Deux ou trois siècles après les Apôtres, ils avaient déjà esquissé les déviations qui ont dénaturé l’Eglise dans les siècles suivants. Et que dire de leurs imprudences et de leurs erreurs flagrantes dans le domaine des lois naturelles ? (voir plus haut, p. 140-141).

Le *Coran* prétend qu’il a été apporté du ciel à Mahomet, mor­ceau par morceau, par l’ange Gabriel. Avec quelques sentences moralisantes et quelques préoccupations sociales, il porte partout la marque de l’esprit humain faillible et terrestre. Les montagnes ont été créées pour empêcher la terre de se mouvoir et la faire tenir com­me par des ancres et des cordages. Marie, sœur de Moïse, est confon­due avec la mère de Jésus (Sourate 19. 29). Gabriel apporte plusieurs fois une révélation spéciale du ciel pour justifier Mahomet lorsqu’il prend la femme de son fils adoptif, qu’il essaie de satisfaire toutes les épouses de son harem, ou qu’il s’adjuge comme concubines ses parentes ou ses captives qui lui plaisent (Sourate 33. 49-52, etc.). Le même Coran pose le principe permanent de la guerre sainte et pro­met aux fidèles le plus charnel des paradis. Mais la différence entre le Coran et la Bible éclate surtout dans ce que celui-là ne dit pas : l’amour de Dieu qui dans l’incarnation souffre avec sa créature, sa sainteté qui exige le châtiment du péché, l’expiation de nos fautes à la croix, la pleine assurance du pardon, la régénération qui fait l’homme nouveau, la spiritualité et la vérité de tout le message don­né, voilà ce qui nous manque dans le livre de Mahomet, et, par contraste, nous persuade d’autant plus du caractère divin de l’Ecri- ture.

Les *livres sacrés des Hindous* ne peuvent davantage soutenir la comparaison avec la Bible, avec leurs 330 millions de dieux, dont l’un des plus grands, Çiva, est symbolisé partout par l’organe de la reproduction ; les centaines de milliers de prétendues réincarnations sous forme de bête ou d’homme, jusqu’à ce qu’un nirvana incolore délivre l’homme, en faisant cesser en lui tout désir. A nouveau, c’est l’absence totale de solution réelle au problème du péché et de la misère, de l’accès dès ici-bas à une vie pure et affranchie, de la jus­tice absolue et d’une condition éternelle bienheureuse et active en la présence de Dieu.

Et voici ce que peut dire la cosmogonie hindoue. La lune est à 50 000 lieues plus haut que le soleil. Elle brille par elle-même, elle anime notre corps. La nuit se forme par la descente du soleil derrière la montagne Someyra, située au milieu de la terre et haute de plu­sieurs milliers de lieues. Notre terre est plate et triangulaire, compo­sée de sept étages, qui ont chacun son degré de beauté, ses habitants et sa mer. La première est de miel, l’autre de sucre, l’autre de beurre, l’autre de vin. Enfin, toute la masse est portée sur les têtes d’innom­brables éléphants qui, en se secouant, causent ici-bas les tremblements de terre (cf. Gaussen, op. cit., pp. 161-162).

Pour *Platon,* le monde est un animal intelligent. Les écrits des *philosophes grecs et romains,* Aristote, Sénèque, Pline, Plutarque, Cicéron, si remarquables à tant de points de vue, contiennent à foi­son des déclarations dont une seule suffirait pour compromettre tou­tes nos doctrines de l’inspiration, si elle pouvait se rencontrer dans un livre quelconque de la Sainte Ecriture (ibid., pp. 162, 171).

Nous pourrions continuer longtemps encore notre comparaison. Faisons-la porter maintenant sur *la divine concision des textes ins­pirés.*

Les *Juifs* ont ajouté à l’Ecriture, en leur attribuant une même autorité divine, les deux *Talmuds,* dont l’un (celui de Jérusalem) forme un grand volume in-folio, et dont l’autre (celui de Babylone), de douze volumes in-folio, est le plus suivi et doit être étudié par tous les docteurs.

*L'Eglise Romaine,* au Concile de Trente, a déclaré « recevoir avec la même affection et révérence que la Sainte Ecriture, ses *traditions* concernant la foi et les mœurs », c’est-à-dire l’immense répertoire de ses décrets synodaux, de ses décrétales, de ses bulles, de ses canons, er des écrits des saints Pères (Concile de Trente, sess. 4, décrets 1 et 2 du 28 avril 1546 — Bellarmin, *de Verbo Dei,* IV, 3, 5, 6).

En regard de cela, dit Gaussen, voyez ce qu’a fait le Saint-Es­prit dans la Bible, et admirez la céleste prudence de son inimitable brièveté.

Toute la création du monde est racontée en 31 versets.

La mise à l’épreuve, la chute et la condamnation de notre race le sont en 24 versets, alors que tant de chapitres décrivent le tabernacle et ses sacrifices, où sont préfigurés Jésus-Christ et son œuvre de rédemption.

Deux chapitres suffisent pour conduire l’humanité de la chute jusqu’au déluge, alors que la plus grande partie de la Genèse est consacrée aux biographies des patriarches, parce qu’ils initient la lignée qui conduira jusqu’au Messie.

Les dix commandements du décalogue et leur résumé sublime (De. 6.5; Lév. 19.18) en disent beaucoup plus sur les devoirs envers Dieu, les parents, la famille, les ouvriers, les étrangers, sur les biens, la vie, le repos, l’honneur, la vérité, que tous les ouvrages de l’Antiquité réunis.

Chaque *Evangile* raconte en 16 à 28 brefs chapitres, ou en 800 lignes toute la vie de Jésus-Christ : sa naissance, sa jeunesse, son enseignement, ses miracles, son exemple, ses souffrances, sa mort, sa résurrection et son ascension. Cela, avec une impartialité, un res­pect de Dieu et des hommes, une retenue, une vérité tels que nous demandons à nouveau : Est-ce ainsi que l’homme raconte ? Les évangélistes étaient cependant des hommes passionnés, au cœur brû­lant d’amour pour leur Maître. Comment donc ont-ils pu dépeindre avec tant de calme, de mesure, de sobriété, d’impassibilité apparente, l’assassinat odieux de celui qu’ils adoraient ? et relever de façon si réaliste leur propre lâcheté et leur esprit charnel, sans se chercher aucune excuse ni ajouter aucun commentaire ?

Dans les *Actes,* Luc retrace en une trentaine de pages les trente plus belles années du christianisme. De nouveau, quelle admirable brièveté ! Ne fallait-il pas le Saint-Esprit de Dieu pour cette conci­sion, ce choix des détails, cette manière pieuse, variée, brève, riche­ment significative, qui emploie si peu de mots, et qui enseigne tant de choses ?

Ajoutez à cela la réserve et l’effacement volontaire de l’historien, qui n’apparaît nulle part, si ce n’est par le seul changement du pro­nom personnel (« nous », dès Act. 16.10). Pourtant, Luc a partagé pendant dix ans les travaux, les souffrances, les voyages de Paul, depuis Troas à Jérusalem, Césarée, Rome, où finalement l’apôtre s’écrie : « Tous m’ont abandonné... Luc seul est avec moi » (2 Tim.

1. .

Ayant écrit les paragraphes précédents selon Gaussen (op. cit., PP\* 214-227), citons encore avec lui Origène : « Les volumes sacrés respirent la plénitude de l’Esprit ; et il n’y a rien ni dans les prophè­tes, ni dans la loi, ni dans l’Evangile, ni dans l’apôtre, qui ne des­cende de la majesté de Dieu » (Homélie II, in Jerem. ch. 50).

1. CONCLUSION.

Pour le voyant, l’existence du soleil, sa lumière, son rayonnement, sa chaleur, ne se discutent pas. L’aveugle peut, s’il le veut, douter de tout cela, puisqu’il est privé de la vision directe.

Pour le croyant, le caractère surnaturel de l’Ecriture est plus qu’évident. Il sait que par elle il est venu à la lumière : « J’étais aveugle, et maintenant je vois ! > Il y a rencontré Dieu ; en elle, il a trouvé par Christ le pardon, la vie nouvelle, l’assurance du salut éternel. Les prophéties l’ont convaincu de l’omniscience de l’Auteur du Livre. Dans le miroir de la Parole, il a reconnu le portrait de son propre cœur brossé par Celui qui le sonde mieux que lui-même. Cha­que jour, il fait davantage l’expérience de la puissance, de l’éternelle jeunesse, de l’universalité et de la supériorité de l’Ecriture sur tout ce qui est humain.

Oui, nous nous écrions avec le Psalmiste : « Moi, je fais mes délices de ta loi... Mieux vaut pour moi la loi de ta bouche, que mille objets d’or et d’argent... Mon cœur ne tremble qu’à tes paroles. Je me réjouis de ta parole comme celui qui trouve un grand butin... J’ai choisi tes ordonnances » (Ps. 119.70, 72, 161-162, 173).

Malheureusement, toute cette démonstration qui nous paraît irré­futable, ne semble toucher en aucune façon l’incrédule. Il en est de même du témoignage si clair de la création. « Les deux racontent la gloire de Dieu et l’étendue manifeste l’œuvre de ses mains... Ce n’est pas un langage... dont le son ne soit point entendu > (Ps. 19. 2, 4). « Les perfections invisibles de Dieu, sa puissance éternelle et sa divi­nité se voient comme à l’œil, depuis la création du monde, quand on les considère dans ses ouvrages » (Rom. 1. 20). Et pourtant la grande majorité des hommes ne glorifient pas le Dieu vivant et vrai. Nom­breux sont les insensés qui disent dans leur cœur : Il n’y a point de Dieu ! (Ps. 14. 1). Nombreux sont aussi les hommes religieux, même prétendus chrétiens, qui récusent le témoignage de cet autre livre de Dieu, la Bible. Pour beaucoup, c’est qu’ils ne sont pas encore nés de nouveau, et que « l’homme animal ne reçoit pas les choses de l’Esprit de Dieu, car elles sont une folie pour lui... parce que c’est spirituelle­ment qu’on en juge » (1 Cor. 2.15). Le cas de Nicodeme nous mon­tre en effet que cette nouvelle naissance peut faire défaut même à des chefs religieux et à des « docteurs d’Israël » (Jn. 3. 3-10). D’au­tres, ayant eu peut-être un meilleur départ, sont en train de succom­ber aux dangers mentionnés par Paul : « Prenez garde que personne ne fasse de vous sa proie par la philosophie et par une vaine trompe­rie, s’appuyant sur la tradition des hommes, sur les rudiments du monde, et non sur Christ » (Col. 2. 8). « Garde le dépôt, en évitant les discours vains et profanes, et les disputes de la fausse science, dont font profession quelques-uns, qui se sont ainsi détournés de la foi » (1 Tim. 6. 20-21).

Nous ne nous faisons donc pas d’illusions. L’univers est le grand livre de Dieu pour ceux qui veulent croire. La Bible de même est son livre écrit, pour ceux qui reçoivent par la foi son témoignage de vie et de puissance. Les caractères surnaturels de l’Ecriture énumérés ci-dessus ne peuvent ni ne veulent être une argumentation rationaliste destinée à faire à nos lecteurs l’économie de la foi. Tout au contraire, nous ne pouvons que redire et conclure avec Paul :

« Ma parole et ma prédication ne reposaient pas sur les discours persuasifs de la sagesse, mais sur une démonstration d’Esprit et de puissance, afin que votre foi fût fondée, non sur la sagesse des hom­mes, mais sur la puissance de Dieu » (1 Cor. 2. 4-5).

CHAPITRE II

I/autorité de l'Ecriture

I. DIEU, SOURCE DE TOUTE AUTORITÉ.

L’univers tout entier est soumis à son souverain Maître, le Créa­teur. Celui-ci est l’ultime réalité, source unique de vie, de vérité et d’harmonie. Il est le législateur infaillible dont les lois spirituelles, morales et physiques gouvernent le monde. « L’Eternel est roi, à tou­jours et à perpétuité » (Ps. 10. 16). « Au Roi des siècles, immortel, invisible, seul Dieu, soient honneur et gloire... le bienheureux et seul souverain, le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs » (1 Tim. 1. 17 ;

1. 15).

*i* Comme toutes les créatures, l’homme dépend de cette autorité. Sa *chute* est venue du fait qu’il a voulu s’en affranchir, pour « devenir comme des dieux », en « méprisant l’autorité » (Gen. 3. 5 ; 2 Pi. 2. 10). Son salut consiste dans sa soumission complète au Roi qu’il a offensé, sa réintégration dans le royaume où le Seigneur seul com­mande, agit et sauve.

IL L’AUTORITÉ DE JÉSUS-CHRIST.

Dieu incarné, le Christ déploie dans ce monde toute l’autorité de son Père. Dès qu’il paraît,

Il enseigne comme ayant autorité, et non pas comme les scribes (Mc. 1.22).

Il ne dit pas comme les prophètes : « La parole de l’Eternel me fut adressée en ces mots... Ainsi parle l’Eternel », mais bien plutôt : « En vérité, en vérité, je vous le dis... Il a été dit aux anciens... mais Moi je vous dis... »

Il commande avec autorité et puissance aux esprits impurs (Luc 4. 36).

Il a sur la terre le pouvoir (ou : l’autorité, *exousia)* de pardonner les péchés (5. 24).

Il exerce la même autorité sur la maladie (6. 19), la mort (8. 53- 55), la nature (Mt. 8. 23-26).

Dieu Lui a donné pouvoir sur toute chair afin qu’il accorde la vie éternelle... (Jn. 17. 2).

Tout jugement a été remis au Fils (5. 22).

En fait, toutes choses Lui ont été données par son Père (Mt. 11. 27). Il peut donc déclarer « Tout pouvoir m’a été donné dans le ciel et sur la terre » (28. 18).

Paul s’écrie joyeusement : « Vous avez tout pleinement en lui, qui est le chef de toute domination et de toute autorité » (Col. 2. 10).

Et Jean proclame : « Maintenant, le salut est arrivé, et la puis­sance, et le règne de notre Dieu, et l’autorité de son Christ > (Apoc.

1. 10).

Une autorité si totale et si évidente ne s’impose cependant pas de façon coercitive. Jésus Se présente comme un simple homme, « sans beauté ni éclat pour attirer les regards », sans couronne royale visi­ble sur son front, sans diplôme ni ordination sacerdotale (Jn. 7. 15), sans richesse ni rang social particulier. Il est même rejeté par les chefs et les prêtres de son peuple, qui Lui demandent avec impa­tience : « Par quelle autorité fais-tu ces choses, et qui t’a donné cette autorité ? » (Mt. 21. 23).

En fait, son autorité n’est perceptible qu’à la foi. Elle tient à sa nature profonde, à la puissance et à l’amour qui émanent de Lui, à la présence du Père qui L’habite. Les Israélites pieux qui ont reçu le témoignage de Jean-Baptiste perçoivent aussi par quel pouvoir Jésus agit (v. 24-27). Il parle, et les gendarmes, bouleversés, s’écrient : « Jamais homme n’a parlé comme cet homme » (Jn. 7. 46). Il chasse un démon, et les âmes simples sont « frappées de la grandeur de Dieu » (Luc 9. 43).

Le Christ invoque, il est vrai, plusieurs preuves de son investiture divine : sa propre parole, ses miracles, le témoignage rendu du ciel par Dieu le Père, et enfin l’Ecriture (Jn. 5. 24, 31, 36, 37, 39). Mais II fait cette démonstration sans illusion ni intention rationaliste : seule la soumission de la foi la recevra réellement. C’est pourquoi II ajoute : « Si quelqu’un veut faire sa volonté (de Celui qui m’a en­voyé), il connaîtra si ma doctrine (ou mon autorité...) est de Dieu, ou si je parle de mon chef » (7.17).

1. L’AUTORITÉ DE L’ECRITURE.

1. *Source et définition.*

Il en est de cette autorité comme de celle de Jésus-Christ : elle émane de sa nature même. Elle est une conséquence immédiate de l’inspiration. Si Dieu a entièrement inspiré l’Ecriture (comme nous l’avons vu), elle est revêtue de son autorité. Aucune autre puissance ne pourrait lui donner ce caractère-là, ni le lui ôter. Le livre qui peut répéter des milliers de fois : « Ainsi parle l’Eternel ! » commande le respect et l’obéissance dus à son Auteur. J. H. Merle d’Aubigné dit à ce propos : « La divine autorité des Ecritures et l’inspiration sont deux vérités distinctes mais inséparables. L’autorité des Ecritures provient de leur inspiration, et leur inspiration établit leur autorité, de la même manière que la trempe produit l’acier et que l’acier pro­vient de la trempe. Si l’autorité tombe, l’inspiration tombe ; si c’est au contraire l’inspiration qui nous est enlevée, l’autorité aussi dis­paraît. L’Ecriture sans l’inspiration, c’est un canon dont on a ôté la charge » *{L'autorité des Ecritures inspirées de Dieu,* p. 10, Toulouse 1850).

On nous dira peut-être : n’est-ce pas là une pétition de principe, un raisonnement dans un cercle fermé ? Vous affirmez que la Bible a de l’autorité, parce qu’elle est inspirée et que Dieu parle en elle. Mais c’est elle qui le dit ! Est-elle inspirée parce qu’elle se dit inspirée ? La réponse à cette objection est contenue dans les chapitres précé­dents, en particulier le dernier (pp. 251 ss.). Nous avons été convain­cus de l’inspiration divine de la Bible par sa révélation sublime de Dieu, de Jésus-Christ, et de l’homme, au point de ne plus pouvoir douter : c’est ici le Seigneur, et non la créature, qui parle. Les pro­phéties n’ont pu être produites que par l’Omniscient, et la confirma­tion sans réserve que le Christ apporte à l’Ecriture nous a dicté notre attitude. Nous avons écouté la Parole, et nous avons cru (Jn. 5. 24 ; Rom. 10.17). Il s’en est suivi une expérience profonde de régéné­ration, de pardon et de vie nouvelle, qui est devenue notre existence même, notre véritable raison d’être. Et c’est le témoignage intérieur du Saint-Esprit (Rom. 8. 16) qui produit et entretient sans cesse en nous une telle conviction. Comme nous venons de le dire, nous sommes pleinement persuadés, non par une accumulation de preuves humaines ou d’arguments intellectualistes, mais par « une démonstra­tion d’Esprit et de puissance » (1 Cor. 2. 4-5).

Gaussen raconte comment, travaillé de mille doutes, il avait beaucoup cherché et lu d’apologies des Ecritures, pour n’être finale­ment satisfait et convaincu que par la parole même de la Bible. < Elle se rend témoignage, non seulement par ses assertions, mais par ses effets... car elle porte dans ses rayons la santé, la vie, la chaleur, la lumière... Lisez donc la Bible... c’est elle qui vous convaincra ; c’est elle qui vous dira si elle vient de Dieu... Vous éprouverez que la seule lecture d’un psaume, d’un récit, d’un précepte, d’un verset, d’un mot dans un verset, viendra vous prouver plus puissamment la divine inspiration de toutes les Ecritures, que ne l’avaient pu faire peut- être les raisonnements d’ailleurs les plus éloquents et les plus solides des docteurs ou des livres » (op. cit., pp. 281-282).

Pour quiconque reçoit avec foi l’Ecriture comme la Parole de Dieu, la cause est entendue : son autorité ne doit pas être défendue, mais affirmée (de même que l’existence de Dieu et l’excellence de Jésus-Christ). C. H. Spurgeon disait à ce propos : « Vous n’avez pas besoin de défendre un lion dans sa cage : il suffit d’ouvrir la grille et de le laisser sortir ! » En réalité, comme le dit le Dr Martyn Lloyd Jones, c’est la prédication et l’explication suivie de la Bible qui éta­blissent réellement sa vérité et son autorité. Par exemple : rien sauf la Bible, avec sa doctrine de la chute et du péché, n’explique la situa­tion actuelle du monde après les deux guerres mondiales. De même au sujet de l’origine de l’univers : après tant de rationalisme et de science matérialiste, de très grands savants confessent qu’ils ont dû conclure à l’existence d’une intelligence souveraine, d’un grand archi­tecte de l’univers — ce que la Bible disait depuis toujours. Mais les critiques de la Bible haïssaient la doctrine de la chute et du péché. Pour eux, l’humanité montait, progressait, s’améliorait sans cesse. C’est donc à contre-cœur que ces hommes en reviennent à la notion du mal et de la ruine de notre race. Ils le font, contraints par les leçons de l’histoire et non à cause de l’autorité de la Bible. Pour nous, c’est précisément à cause de cette dernière que nous croyons ces choses et les enseignons (voir *Authority,* pp. 41-43).

2. *Autorité de l’Ecriture en Israël.*

Le livre de la loi, révélation de la volonté divine, était la base même de l’alliance (Ex. 24. 7).

Les sacrificateurs et les lévites avaient pour tâche d’enseigner la loi, et de baser sur elle toutes leurs sentences (De. 17. 9-11 ; 24. 8). « Car les lèvres du sacrificateur doivent garder la science, et c’est à sa bouche qu’on demande la loi, parce qu’il est un envoyé de l’Eter- nel des armées » (Mal. 2. 7).

L’autorité du saint Livre s’exerçait sur « tous ceux que faisaient trembler les paroles du Dieu d’Israël » (2 Chr. 34. 19 ; Esd. 9. 4 ; Néh. 8. 9, etc.).

Le Psalmiste s’écrie : « Ma chair frissonne de l’effroi que tu m’inspires, et je crains tes jugements... mon cœur ne tremble qu’à tes paroles » (Ps. 119.120, 161).

Esaïe commence solennellement sa prophétie en ces mots : « Cieux, écoutez ! Terre, prête l’oreille ! Car l’Eternel parle ». Puis, voyant l’état lamentable d’Israël, il s’écrie : « A la loi et au témoignage ! Si l’on ne parle pas ainsi, il n’y aura point d’aurore pour le peuple » (1.2 ; 8.20).

Et Jérémie ajoute : « Maudit soit l’homme qui n’écoute point les paroles de cette alliance que j’ai prescrite à vos pères » (11.3).

L’autorité redoutable de la loi s’exerce encore aujourd’hui sur tous ceux qui n’ont pas été sauvés par la grâce et la foi en Christ : « Maudit est quiconque n’observe pas tout ce qui est écrit dans le livre de la loi, et ne le met pas en pratique » (Gai. 3. 10). Tous les pécheurs sont « condamnés par la loi comme des transgresseurs. Car auiconque observe toute la loi, mais pèche contre un seul comman- ement, devient coupable de tous » (Jac. 2. 9-10).

1. *Jésus-Christ s'incline devant l’autorité de V Ecriture.*

Nous avons montré plus haut (p. 197) combien le Christ est soucieux

de confirmer sans aucune réserve les Ecritures (Mt. 5. 17-18)

de les accomplir dans leurs moindres détails (Mt. 26. 54 ; Luc 24. 44)

de répondre à l’adversaire uniquement : « Il est écrit > (Mt.

1. 4-10)

de placer tous ses contradicteurs en face du texte sacré : « N’a­vez-vous pas lu... N’êtes-vous pas dans l’erreur, parce que vous ne comprenez ni les Ecritures, ni la puissance de Dieu ? » (Mt.

1. 3 ; Mc. 12. 24)

de dire sur la Croix les paroles mêmes des prophéties bibliques 3u’Il est en train d’accomplir (Jn. 19. 28-30)

e baser son enseignement aux disciples, même après sa résurrec­tion, sur toutes les parties du canon juif (Luc 24. 27, 44, 46) d’annoncer que le jugement final se fera sur la base des Ecritures (Jn. 5. 45-47 ; cf. Rom. 2. 12).

Que dire de plus, sinon que l’autorité de la Parole écrite, renfor­cée de toute l’autorité de la Parole incarnée, ne saurait être anéantie (Jn. 10.35).

4. *L\* autorité de V Ecriture dans l'Eglise primitive.*

Ce point a été en somme déjà traité plus haut (pp. 204 ss.), lors­que nous avons étudié le témoignage rendu par les apôtres et le Nouveau Testament à l’Ecriture Sainte. Car pour eux, il n’y avait pas de problème. Du moment que celle-ci était pleinement inspirée, son absolue autorité ne pouvait être mise en doute un instant.

Entièrement soumis à l’Ecriture ancienne et nouvelle, les apôtres devaient être avant tout les porte-parole du Seigneur, chargés de confirmer et d’achever la révélation écrite, en présentant Christ au monde et à l’Eglise.

Les serviteurs de Dieu de toutes les générations suivantes, n’étant ni des témoins oculaires de la résurrection ni des auteurs sacrés, doi­

vent forcément exercer leurs fonctions dans l’Eglise en se soumettant à la révélation.

Leur autorité est donc forcément différente de celle des apôtres et moindre en ce sens-là. Timothée, s’il est appelé à reprendre, cen­surer, exhorter, doit premièrement « prêcher la Parole », faire « l’œu­vre d’un évangéliste », et cela « selon la saine doctrine » (les mots : doctrine, enseignement, docteur, reviennent une trentaine de fois dans 1 et 2 Tim. et Tite). C’est toute l’Ecriture inspirée qui rendra l’homme de Dieu accompli et propre à son ministère (2 Tim. 3. 16 à 4. 3). Paul dit de même à Tite que le véritable ancien doit « être attaché à la vraie parole telle qu’elle a été enseignée, afin d’être capable d’exhorter selon la saine doctrine, et de réfuter les contradic­teurs ». Puis il ajoute : « Pour toi, dis les choses qui sont conformes à la saine doctrine... exhorte, et reprends, avec une pleine autorité. Que personne ne te méprise » (Tite 1. 9 ; 2. 1, 15). Le rôle de l’an­cien, ou évêque (cf. Act. 20. 17, 28), est donc de veiller sur le troupeau en le paissant de la Parole de Dieu, avec une autorité en­tièrement appuyée sur l’Ecriture et contrôlée par elle. Et si nous- mêmes faisons les fonctions d’ambassadeurs pour Christ, c’est parce que « Dieu a mis en nous la parole de la réconciliation », celle qui peut lier ou délier, donnant aux uns la vie (s’ils l’acceptent), et aux autres la mort (s’ils la refusent ; 2 Cor. 5. 19-20 ; 2. 14-16).

Il est clair que la souveraineté du Seigneur s’exerce dans l’Eglise par l’autorité de l’Ecriture conjuguée à celle de l’Esprit.

Quelques textes suffisent en effet pour démontrer qui commande dans l’Eglise primitive :

C’est par le Saint-Esprit que les disciples, baptisés et revêtus de puissance, seront partout les témoins du Christ (Act. 1.5, 8) ;

par Lui, ils reçoivent la capacité de dire les merveilles de Dieu et de prophétiser (2.4, 11, 17-18) ;

l’autorité qu’ils exercent repose sur le nom tout-puissant de Jé­sus, et sur l’Ecriture qui toujours appuie leur témoignage. (On leur demande : « Par quel pouvoir et au nom de qui avez-vous fait cela ? » Leur réponse se trouve dans Act. 3. 16, 18 ; 4. 7-12) ;

ils annoncent la parole de Dieu avec assurance parce qu’ils sont remplis de l’Esprit (4. 31, 8) ;

tout ministère, y compris celui des diacres, réclame cette même plénitude (6. 3, 5) ;

l’Esprit dirige ses serviteurs (8. 29 ; 10. 19), Il fait croître l’Eglise (9. 31), Il désigne les nouveaux ouvriers et les envoie (13.2, 4), Il leur impose sa stratégie infaillible (16.6-10) ;

lors du seul « synode » mentionné dans le Nouveau Testament, après avoir cherché l’accord des paroles des prophètes dans l’Ecri­ture, les apôtres, les anciens et les frères osent et peuvent dire : « Il a paru bon au Saint-Esprit et à nous... » (15. 15, 23, 28).

Christ est Punique chef de PEglise, qui n’a transmis son sacer­doce à personne (Eph. 1. 22-23 ; Hbr. 7. 24-25). C’est donc Lui, la Tête, qui par l’Esprit gouverne son Corps, donne à chacun de ses membres un don surnaturel en vue d’une fonction précise, les utilise selon sa volonté, et les nourrit de sa Parole.

De cette image biblique il ressort clairement que l’autorité ne peut appartenir qu’à la Tête : nullement aux membres, ni au Corps lui-même (PEglise), et pas davantage à une deuxième tête (qui n’exis­te pas !). Les décrets d’une communauté religieuse ou les déductions de l’expérience d’un individu ne sauraient donc être érigés en lois, sous peine d’usurpation.

1. QUI A LA PRIORITÉ : L’ECRITURE OU L’EGLISE ?

Pour PEglise romaine, la cause est entendue. Selon Bellarmin, Pautorité des Ecritures est fondée sur celle de PEglise (Lib. II, *de Conciliis,* c. 12). Les apôtres, auteurs du Nouveau Testament, étaient l’émanation de la hiérarchie de PEglise, et l’expression de son auto­rité. (Un tel raisonnement est à deux tranchants car Marc, Luc, Jac­ques, peut-être l’auteur des Hébreux, n’étaient pas apôtres). Par conséquent, dit-on, PEglise est la maîtresse des Ecritures. Celles-ci ne peuvent être comprises valablement que grâce à l’interprétation et l’explication données par le magistère du clergé (d’où les notes indispensables dans les Bibles catholiques). En outre, PEglise com­plète à son gré les Ecritures en y ajoutant les Apocryphes de l’An- cien Testament (au Concile de Trente, en 1546), et en décidant au même moment que la Tradition, les décisions des Conciles et finale­ment les décrets du Pape infaillible (dès 1870), constituent une autre source de son enseignement.

Les arguments ne manquent pas pour démontrer tout au contraire la priorité et Pautorité souveraine des Ecritures.

1. L’Eglise évidemment n’a pas produit P Ancien Testament, et nous venons de voir à quel point le Christ Lui-même, les apôtres et les premiers chrétiens étaient soumis à son autorité.
2. L’Eglise a été suscitée par la Parole de Dieu, que les apôtres prêchaient partout et consignaient en même temps dans le Nouveau Testament (1 Thess. 2.13). Chacun des croyants était régénéré par la parole vivante et permanente de Dieu (1 Pi. 1. 23, 25).
3. Une bonne partie du Nouveau Testament établit comment la vie de PEglise doit être réglée et entretenue. Les épîtres pastoralesde même que 1 Corinthiens et Galates (sans parler des Actes et d’Apoc. 2-3 !) fixent la constitution de l’Eglise et s’efforcent de cor­riger certaines déviations déjà apparentes au cours du Ier siècle. C’est ainsi l’autorité de l’Ecriture qui établit l’Eglise et fait connaître ce que cette dernière doit être véritablement. On ne peut donc rendre le Nouveau Testament dépendant de l’institution surgie de ses pages.
4. Pour affirmer sa suprématie, Rome s’appuie à sa manière sur des paroles du Christ. Mais où va-t-elle les chercher, sinon dans les Evangiles, c’est-à-dire une fois encore dans la Bible.
5. L’Ecriture existait avant qu’il y eût des Pères de l’Eglise, des conciles et bien entendu des papes). Les différents livres du Nou­veau Testament, écrits au 1er siècle, n’ont été reconnus tous ensemble par les Eglises qu’un certain temps après. Pourtant, dès le début, existait leur inspiration divine, produite par le Seigneur et non par l’Eglise. Celle-ci n’a fait finalement que s’incliner devant l’inspiration des écrits apostoliques. Or, il est clair que l’autorité d’un livre vient de son auteur et non de son gardien ni de son lecteur. (A propos du Canon, voir encore p. 144.) Les épîtres de Paul, par exemple, n’ont en aucune manière attendu l’imprimatur de l’Eglise. Dans le texte souvent cité, l’apôtre loue les Thessaloniciens d’avoir reçu son mes­sage comme étant véritablement la Parole de Dieu (1 Thess. 2. 13). Il ordonne que quiconque n’obéit pas à ce qu’il écrit soit excommu­nié (2 Thess. 3.14). Il conjure que ses lettres soient portées à la connaissance des frères et des Eglises (1 Thess. 5. 27 ; Col. 4. 16). Il ose dire aux Galates que si un ange du ciel venait le contredire, il devrait être maudit (Gai. 1.8)!
6. On dit que l’Eglise, ayant formé le canon, a autorité sur l’Ecriture. D’après ce qui précède, pas davantage que le juge n’en a sur la loi reçue des mains du législateur. Ce n’est pas lui qui l’a créée. Après qu’il s’est convaincu de son authenticité, son rôle se borne à la défendre et à la faire appliquer.

L’Eglise est donc

non la maîtresse, mais la servante de l’Ecriture,

mais la fille

mais la lectrice et l’interprète,

mais le témoin et le défenseur du texte sacré.

non la mère, non l’auteur, non le juge,

S’il fallait, en dehors des Ecritures, une autre source d’autorité pour les authentifier et leur donner pouvoir sur nous, cette autre source elle-même n’aurait-elle pas besoin d’une confirmation, et ainsi de suite à l’infini ? (d’après Preus, op. cit., pp. 97-99). Il en est de même pour ceux qui ne sont pas satisfaits de la naissance miraculeuse du Christ. Ils inventent l’immaculée conception de Ma­rie (qui pourtant a été *graciée* et appelle Dieu son Sauveur, Luc

1. 30, 47), sans se rendre compte, comme on l’a dit, que dans ce cas sa grand-mère, son arrière-grand-mère et toute la lignée précé­dente devraient aussi avoir été conçues sans péché.
2. L’Ecriture a été produite par des hommes directement inspirés de Dieu. C’est Lui, et non pas l’Eglise, qui leur a donné cette inspi­ration ; par conséquent, c’est de Lui que procède leur autorité, pleine­ment suffisante pour asseoir notre foi. Aussi Paul déclare-t-il que l’Eglise a été édifiée « sur le fondement des apôtres et des prophètes, Jésus-Christ lui-même étant la pierre angulaire » (Eph. 2. 20). Etre absolument sûrs de l’origine apostolique des écrits considérés, telle était en somme l’unique préoccupation de ceux qui se sont mis d’ac­cord sur la constitution du canon.
3. Toute autorité divine s’exerçant sur la terre doit être digne du

Seigneur, c’est-à-dire stable et infaillible. Telle était celle de la théo­cratie en Israël, de Jésus dans les Evangiles, des apôtres lorsqu’ils rédigeaient le Nouveau Testament. Mais Pierre lui-même devient un jour répréhensible, et mérite le reproche d’hypocrisie et de dissimu­lation (Gai. 2. 11-14). Paul, de son côté, se sépare de Barnabas et de Marc après un vif dissentiment (Act. 15. 37-39). Plus tard, proba­blement à cause de sa mauvaise vue, il se trompe sur l’identité du souverain sacrificateur (23. 2-5). Les épîtres pastorales, la II’ de Pierre, la II0 de Jean, celle de Jude, Apoc. 2-3, montrent combien rapidement de faux prophètes et de faux docteurs ont dans certains cas usurpé l’autorité dans l’Eglise. Cet état de choses n’a fait qu’em­pirer au cours des siècles : les Pères de l’Eglise ont émis les opinions les plus contradictoires ; et l’on a vu des papes absolument indignes et des chefs religieux (protestants aussi, même aujourd’hui) tout à fait incrédules. Des persécutions, des guerres monstrueuses ont été ordonnées par les autorités ecclésiastiques, de très nombreux conciles se sont contredits et les dogmes tirés de la Tradition se sont toujours plus éloignés de l’Evangile. Selon la prophétie, l’apostasie finira mê­me par l’emporter dans le monde prétendu religieux, pour aboutir à la fausse Eglise, Babylone (2 Thess. 2. 3-12 ; 1 Tim. 4. 1 ; 2 Tim. 4.3-4 ; Apoc. 17). .. . .

Prévoyant la désobéissance et la décadence d’Israël, Dieu avait fait placer dans le sanctuaire le livre de la loi comme étalon et témoin incorruptible du comportement du peuple (De. 31.24-27). Nous avons la conviction que toute l’Ecriture inspirée, seule autorité immuable, a été placée de la même manière aux cotés de 1 Eglise toujours tentée de s’endormir, de dévier et de devenir infidèle. Com­me nous l’avons déjà vu, l’Ecriture est toujours là, non seulement

comme une norme révélant toute désobéissance, mais comme un phare indiquant le droit chemin et une source inépuisable de vie, de réveil et de sanctification.

1. LES ATTAQUES CONTRE L’AUTORITÉ DE L’ECRITURE.

1. *L\*esprit rebelle de V homme.*

Créé à l’image de Dieu, appelé à dominer sur la terre, l’homme possède un incroyable esprit d’indépendance et d’ambition. Il est tombé par orgueil, pour avoir voulu se libérer de la tutelle du Créa­teur. Il est emporté par « l’esprit qui agit maintenant dans les fils de la rébellion » (Eph. 2. 2). Il lui est pénible par-dessus tout de s’avouer dépendant, de reconnaître les limites de sa raison et de ses forces. Tout « paternalisme » le hérisse, même celui qu’il croit discer­ner en Dieu.

Sur la terre entière, l’homme fait actuellement un formidable effort pour se libérer de toute autorité qui ne serait pas la sienne propre.

« Pourquoi ce tumulte parmi les nations,

Ces vaines pensées parmi les peuples ?

Pourquoi les rois de la terre se soulèvent-ils —? f *X* C

et les princes se liguent-ils avec eux contre l’Etemel et contre son Oint ?

Brisons leurs liens, délivrons-nous de leurs chaînes ! » (Ps. 2. 1-3). Cette révolte a déjà produit la croix : « Nous ne voulons pas que cet homme règne sur nous ! » (Luc 19. 14). Elle s’attaque mainte­nant plus que jamais à l’Ecriture, haïe à cause de son autorité. Car la Bible, Parole de Dieu, est le plus grand obstacle à la prétendue émancipation de l'humanité. L’Antichrist va paraître, que Paul nom­me « l’impie », ou plutôt « celui qui est sans loi » *(anomos,* en grec, ' 2 Thess. 2. 8). Que la Bible est gênante de rappeler à la conscience les droits imprescriptibles de Dieu, et d’annoncer la proximité du grand règlement de comptes ! La première tentation a été une atta­que de front contre la Parole et son autorité : « Dieu a-t-il réelle­ment dit ? » (Gen. 3.1). Sachant qu’il lui reste peu de temps, l’ennemi mobilise maintenant toutes ses troupes contre le rocher inexpugnable de la Révélation.

1. *Combien d’autorités s’affrontent-elles ?*
2. *Dieu ou l’homme.*

Il n’y a au monde que deux religions : celle de Dieu offrant la rédemption par Jésus-Christ, et celle de l’homme englobant tous les systèmes basés sur les inventions et les mérites de la créature qui v.eut se sauver par ses efforts. De même, deux autorités seulement s’affrontent :

celle de Dieu, de Christ, de la Bible, et

celle de l’homme.

Ayant déjà parlé de la première, voyons de plus près la seconde. Il s’agit en somme de la lutte entre deux impérialismes. Dieu, notre Créateur et notre Sauveur, a tous les droits sur nous. Pour nous affranchir et nous rendre éternellement heureux, Il veut régner sans conteste sur notre cœur, notre âme et même notre pensée. L’homme se regimbe contre cette prétention aussi bien dans le domaine de la religion que de la raison, de la science, de la morale et de la politique. L’humanité succombe sans cesse à la tentation de dire : « A toujours, je serai souveraine... Moi, et rien que Moi ! \* (Es. 47. 7-8). C’est qu’au fond, elle préfère adorer et servir la créature (elle-même), au lieu du Créateur (Rom. 1. 25).

Si la raison devient autonome, la science athée, la morale déta­chée de toute règle, la politique simplement païenne, l’homme se croit affranchi, alors qu’il a transforme chacun de ces domaines en une religion nouvelle, en une < idéologie » comme on dit aujourd’hui. Loin d’avoir supprimé toute autorité, il en a simplement choisi une autre, qui connaît aussi ses pontifes, son fanatisme et son infailli­bilité.

Sur le plan qui nous occupe, les divers courants qui s’opposent à la souveraineté de la Parole de Dieu sont tous issus de la même résistance de l’homme en face de son Créateur.

1. *L’autorité de l’Eglise.* Sous des formes variées, cette tendance cherche à écarter, à partager ou à diminuer l’autorité de l’Ecriture.

Le Pape est proclamé seul chef infaillible de l’Eglise ici-bas ; les livres apocryphes sont ajoutés au Canon, pour appuyer des doctrines qui ne s’y trouvent pas ;

l’Ecriture est soumise à l’autorité de l’Eglise et son interprétation dépend entièrement de cette dernière. Le magistère affirme se baser sur l’opinion unanime des Pères de l’Eglise, mais cette unanimité n’existe pas.

La Tradition, les décisions des conciles et les déclarations du Pape ex cathedra étant mises sur le même pied que l’Ecriture, celle-ci peut être complétée à volonté. Elle est de toute façon réduite à un rôle secondaire. La critique biblique récemment autorisée par Rome (voyez les notéTde la Bible de Jérusalem !), n’a pas un effet aussi déterminant que chez les protestants, car elle n’attaque pas l’autorité suprême de l’Eglise.

Quant à l’Eglise orthodoxe, se proclamant elle-même infaillible, elle base sa doctrine, non seulement sur l’Ecriture, mais sur les déci­sions des sept premiers conciles dits œcuméniques (déjà éloignés sur bien des points de cette dernière).

1. *L\* autorité de la raison religieuse et critique.*

On ne saurait dire avec quel soulagement certains théologiens se sont débarrassés de la « camisole de force » d’une Bible infaillible pour lui substituer leurs propres raisonnements. Le professeur E. Brunner le dit on ne peut plus clairement : « Autrefois, on terminait abruptement la discussion avec l’affirmation « Il est écrit », c’est-à- dire en faisant appel à la doctrine de l’inspiration verbale de l’Ecri- ture Sainte. Aujourd’hui, nous ne pourrions plus agir ainsi, même si nous le désirions... Un recours final à ce que dit le texte biblique est impossible. Même derrière les personnages primitifs de la doctrine chrétienne, derrière les paroles de Jésus et des apôtres, il faut tou­jours chercher d’abord le véritable enseignement... On ne peut pas non plus identifier la Bible à la « Parole » de Dieu, déjà pour cette raison que la notion de « Parole de Dieu » constitue elle-même un problème » *(Der Mittler,* et *Dogmatik* 7, *Prolegomena).*

S. van Mierlo explique très bien le pourquoi d’une telle attitude. « Les théologiens « modernes » condamnent les « religions d’auto­rité », et ne permettent pas qu’une autorité extérieure à l’homme s’impose. Mais ils arrivent eux-mêmes à une telle religion. Car si toute l’Ecriture n’est pas inspirée par Dieu, si elle se compose en grande partie de documents de valeur douteuse, rassemblés par des auteurs inconnus, comment le croyant non spécialisé dans la critique s’y retrouve-t-il ? Comment se rendra-t-il compte à quel moment la Bible ne fait que rendre les opinions, purement humaines, de cer­tains personnages anciens ? Il faudra donc que tout homme consulte les théologiens pour savoir en quels textes il peut avoir confiance, comment il faut les lire. Mais comme ces hommes de la critique dif­fèrent souvent entre eux, il devra encore choisir l’un d’eux. C’est f donc cet élu qui deviendra une autorité. On objecte donc contre l’au- torité de Dieu, mais on accepte celle d’un homme » (op. cit., p. 69). Et que se passe-t-il lorsque le grand théologien choisi comme maître à penser évolue et contredit bientôt ce qu’il a enseigné, ou qu’ayant tout simplement passé de mode, il est remplacé par un nouvel augure aussi faillible que lui ?

Pour certains, il ne saurait y avoir là d’inconvénient. Le carac­tère de la foi, disent-ils, exige la liberté, qui ne serait plus garantie si la révélation nous imposait d’autorité des vérités toutes faites. Il faut donc qu’il y ait des erreurs, des contradictions, des légendes et des mythes, afin que nous ne soyons jamais sûrs qu’un passage donné exprime une vérité. Ainsi le « risque de la foi » est assuré par la méthode du doute. Le lecteur sentira par sa « conscience reli­gieuse » ce qu’il y a de vrai dans le texte, il percevra si par l’Esprit Saint celui-ci devient pour lui « parole de Dieu » (même s’il contient en fait une erreur ou une légende). Un tel subjectivisme, totalement incontrôlable, nous laisserait sans aucune assurance ni certitude. Est- il nécessaire de dire que cette « méthode du doute » est diamétrale­ment opposée à la foi ? Elle incite le lecteur à tout aborder avec méfiance, et à rejeter tout ce qui ne lui plaît pas (ibid., cf. pp. 69- 70). Comme le fait observer le Dr S. Külling : « Tout dépend de notre attitude au départ : avons-nous affaire à un livre divin et non seulement humain ? Un livre divin réclame une confiance de prin­cipe, et non pas une méfiance de principe » *(Bibel und Gemeinde,* Okt. 1965, p. 344).

Dans son livre déjà cité, J. I. Packer s’exprime de la façon sui- ( vante : « Ceux qui critiquent les « fondamentalistes » sont des sub- | jectivistes en matière d’autorité. Ils se basent sur l’acceptation de ‘ certaines présuppositions et conclusions de la critique biblique du XIXe siècle, radicalement opposées à ce que la Bible dit d’elle-même. Sur cette base, ils pensent nécessaire de dire, et même de proclamer que certaines assertions scripturaires sont fausses... Ils disent donc que nous devons employer notre entendement chrétien pour discerner, sous les mots faillibles des hommes, l’éternelle vérité de Dieu. Mais ceci empêche de reconnaître à l’Ecriture une autorité sans réserve. Ce qui fait autorité aujourd’hui ce n’est pas l’Ecriture telle qu’elle est, mais l’Ecriture élaguée par une certaine science, autrement dit des opinions humaines au sujet de l’Ecriture. Il est vrai que ces cri­tiques parlent encore en théorie du principe de l’autorité scripturaire, mais leur conception de la nature de l’Ecriture les empêche en fait de l’appliquer... Leur opinion revient à dire que la question d’autorité est maintenant réglée. L’autorité suprême est incontestablement la raison chrétienne qui doit partir à la recherche de la parole de Dieu dans la Bible, à la lumière de principes critiques rationalistes » *(Fundamentalism and the Word of God,* pp. 72-73).

Et voici ce qu’écrit le Dr D. Martyn Lloyd Jones, l’un des meil­leurs théologiens de langue anglaise : « On nous dit que nous devons accepter et croire le *message* (de la Bible), mais que nous pouvons être moins exigeants au sujet des *faits.* Je lisais l’autre jour... un article concernant un récit de Daniel, dont l’auteur concluait : « Peu importe, à notre avis, que ces pages soient une histoire vraie litté­ralement, ou une splendide parabole pour toutes les générations ». Ceci est typique de l’attitude adoptée. Les faits ne comptent vrai­ment pas beaucoup. Ce qui compte, c’est le message spirituel, l’ensei­gnement... Et l’on nous dit souvent que cette position est essentiel­lement nouvelle. Mais sûrement, si vous analysez un instant ce qu’ils disent, vous concluez qu’au fond c’est toujours la même vieille posi­tion. Car voici les questions qui se posent immédiatement : Qui décide ce qui est vrai ? ce qui a de la valeur ? Comment distinguez- vous les grands faits vrais de ceux qui sont faux ? Comment établis­sez-vous la différence entre les faits et l’enseignement ? Comment séparez-vous le message essentiel de la Bible, de l’arrière-plan sur lequel il est présenté ? D’ailleurs, de pareilles divisions et distinctions n’apparaissent certainement pas dans l’Ecriture... Rien n’indique ni ne fait soupçonner que certaines parties y sont importantes, et d’au­tres pas... »

« En d’autres termes, la position moderne revient à ceci : c’est la raison de l’homme qui décide. En nous approchant de la Bible, vous et moi faisons notre choix selon certains principes qui sont évidem­ment dans nos esprits. Nous décrétons qu’un passage biblique est en accord avec le message auquel nous croyons, et qu’un autre ne l’est pas. Malgré tout ce qu’on dit d’une situation aujourd’hui nouvelle, on nous laisse dans la position où la connaissance et la compréhension • de l’homme sont l’arbitre suprême et la dernière cour d’appel. C’était \ exactement la position du vieux libéralisme. »

« Quelques-uns cependant présenteraient les choses un peu diffé­remment.. Ils diraient que vous devez reconnaître comme Parole de Dieu ce qui vraiment vous parle. Lorsque quelque chose dans la Bible s’applique à votre condition, c’est la Parole de Dieu ; sinon, ce n’est pas la Parole de Dieu. Ceci vous laisse de nouveau dans une position totalement subjective. C’est encore l’homme qui règne, qui a l’autorité de décider ce qui vraiment est la Parole de Dieu et ce qui ne l’est pas ».

« Un autre aspect de l’attitude moderne apparaît dans la sug­gestion que nous autres évangéliques conservateurs sommes des « bi- bliolâtres », mettant les Ecritures à la place du Seigneur. Quant aux critiques, leur autorité, disent-ils, c’est le Seigneur et non les Ecri­tures. Ceci au premier abord paraît très impressionnant et imposant, comme si ces personnes exprimaient le but même que nous aussi nous efforçons d’atteindre. Une telle position semble hautement spirituelle jusqu’à ce que, une fois de plus, vous commenciez à l’examiner de près. Voici quelques questions évidentes à poser à nos interlocuteurs : Comment connaissez-vous le Seigneur ? Que savez-vous de Lui en dehors des Ecritures ? Où Le trouvez-vous ? Ce que vous semblez avoir expérimenté à son sujet, comment savez-vous si ce n’est pas une fiction de votre imagination, le produit d’un état psychologique anormal, ou même peut-être l’effet d’une puissance occulte ou d’un mauvais esprit ? C’est très impressionnant d’entendre quelqu’un dire : Moi, je m’adresse au Seigneur directement. Mais il s’agit de savoir sur quoi repose notre connaissance du Seigneur, quelle certitude nous en avons, et quelle solution nous donnons pratiquement au problème de son autorité » *(Authority,* pp. 34-36).

1. *L\* autorité de la \* Science ».*

Parfois, c’est la crainte de ne pas paraître assez scientifiques qui pousse certains théologiens à abandonner l’autorité de l’Ecriture. Pour beaucoup, la Science moderne est devenue l’autorité suprême, par crainte de laquelle même quelques évangéliques sont tentés de faire des concessions tout à fait superflues. Pourtant, continue le Dr Lloyd Jones (médecin aussi bien que théologien), « si vous commen­cez à étudier l’histoire de la science, sa prétendue autorité suprême vous impressionnera de moins en moins. C’est un simple fait histori­que qu’il y a cent ans et moins, les savants enseignaient dogmatique­ment et imperturbablement que la glande thyroïde, la glande pitui­taire, et d’autres glandes n’étaient que des vestiges de l’évolution. Elles n’avaient, disaient-ils, aucune valeur ni aucune fonction... Mais nous savons aujourd’hui que ces glandes sont essentielles à la vie. Sans discuter en détail les problèmes scientifiques, je prétends que ce n’est pas seulement faire preuve de manque de foi et de respect pour l’Ecriture, mais encore d’ignorance que d’accorder à la < Science » et aux « connaissances modernes » une autorité qu’elles ne détiennent pas en réalité. Soyons scientifiquement sceptiques en face des affir­mations de la « Science ». Souvenons-nous que beaucoup de ces affir­mations sont de simples suppositions ou des théories indémontrables, et qui pourraient fort bien être réfutées, comme beaucoup d’entre elles l’ont été au cours du dernier siècle » (ibid., p. 40).

1. *La « lumière intérieure ».* Le fait de dissocier de l’Ecriture l’ac­tion et l’illumination du Saint-Esprit dans les cœurs est encore un autre danger que nous devons à nouveau mentionner. Pour les Qua­kers, au XVII\* siècle, comptaient par-dessus tout « la lumière inté­rieure », le témoignage intime de l’Esprit et l’expérience personnelle. Cette attitude tendit pratiquement pour quelques-uns à diminuer le rôle et l’autorité des Ecritures, et certains d’entre eux en vinrent même à dire que celles-ci n’étaient pas nécessaires. D’autre part, telle déclaration « inspirée » d’un frère dans l’assemblée avait la même

i i validité que le texte sacré. On voit aisément où pouvait conduire une telle manière de voir.

Nous avons connu à notre époque des gens qui tenaient > / presque le même langage. La prééminence excessive donnée *'t I* au Saint-Esprit dans leur piété, la recherche des dons, des extases et | des « prophéties », les amenaient à négliger l’Ecriture. Pourquoi être 6 ' lié par un livre du passé, alors que chaque jour on peut communiquer de façon infaillible avec le Dieu vivant ? Mais c est précisément là

qu’est la faille. Sans le contrôle constant de la révélation écrite, nous nous retrouvons en plein subjectivisme, et le croyant, même bien intentionné, tombe rapidement dans la déviation, l’illuminisme ou l’exaltation. 11 est nécessaire de lui rappeler la défense de rien ôter ni de rien ajouter à l’Ecriture'(De. 4. 2 ; Apoc. 22. 18-19). La pres­que totalité des hérésies et des sectes a trouvé son origine dans une prétendue révélation ou une expérience nouvelle de leur initiateur, en dehors du cadre strictement biblique. Il faut redire une fois de plus que le Saint-Esprit conduira, enseignera, sanctifiera toujours l’enfant de Dieu dans la ligne et par le moyen de la Parole de vérité, qu’il a Lui-même inspirée.

1. *Risque de confondre l’illumination et l’inspiration.*

En parlant plus haut de l’illumination nécessaire pour compren­dre la Bible (p. 184), nous avons vu que certains la confondent avec l’inspiration. Or, les auteurs sacrés seuls, porte-parole du Seigneur, •ont été gardés de l’erreur en rédigeant les manuscrits originaux. Lors­que la Synagogue ou l’Eglise ont accordé une autorité égale ou plus grande aux commentateurs de l’Ecriture, elles ont évidemment détrô­né celle-ci.

Citons ici plus en détail ce que Gaussen écrit à propos des Juifs : « Ils ont considéré les rabbins des siècles successifs de la Dispersion, comme doués d’une infaillibilité qui les a mis au niveau (si ce n’est au-dessus) de Moïse et des Prophètes. Ils ont attribué sans doute une espèce d’mspiration divine à la Sainte Ecriture ; mais ils ont défendu d’en expliquer les oracles autrement que d’après leurs traditions (Talmuds, Mishna, Gemaras)... « Mon fils, dit Rabbi Isaac, apprends à donner plus d’attention aux paroles des scribes qu’aux paroles de la loi ». Sur son lit de mort, Rabbi Eléazar répondait à ses écoliers qui lui demandaient le chemin de la vie : « Détournez vos enfants de l’étude de la Bible, et mettez-les aux pieds des sages ». — « Ap­prends, mon fils, dit Rabbi Jacob, que les paroles des scribes sont plus aimables que celles des prophètes » (op. cit., pp. 323-325).

L’Eglise romaine, nous l’avons aussi remarqué plus haut, est tom­bée dans la même confusion. Le Concile infaillible de Trente ordonne qu’on « honore tous les livres du Vieux et du Nouveau Testament (vu que Dieu en est l’Auteur) et *ensemble* les Traditions concernant tant la foi que les mœurs comme ayant été dictées de la bouche de Jésus-Christ ou du Saint-Esprit, et gardées en l’Eglise catholique par succession continuelle... Si quelqu’un ne reçoit pas lesdits livres tout entiers... ou, à son escient méprise lesdites Traditions, qu’il soit maudit ! » (Concile de Trente, 1" décret, session 4). Bellarmin, doc­teur de l’Eglise, déclare : « La Sainte Ecriture ne contient pas tout ce qui est nécessaire au salut, et n’est pas suffisante... Elle est obscure...

Ce n’est pas au peuple de lire l’Ecriture Sainte... Il nous faut recevoir avec obéissance de foi beaucoup de choses qui ne sont pas dans l’Ecri­ture » *(de Verbo Dei,* lib. IV ; III ; II cap. 19 ; IV, cap. 3). On peut lire en outre dans Gaussen (op. cit., pp. 325-330) des extraits des bulles de Clément VI (8 sept. 1713) et de Léon XII (1824) s’oppo­sant à la lecture de la Bible en langue vulgaire. Léon XII se plaint avec douleur des Sociétés Bibliques « qui violent les traditions des Pères et le Concile de Trente, en répandant les Ecritures dans les langues vulgaires de toutes les nations... Pour détourner cette peste, nos prédécesseurs ont publié plusieurs constitutions... tendant à mon­trer combien cette perfide invention est pernicieuse pour la foi et pour les mœurs ».

Bien que de tels textes « infaillibles » n’aient jamais été rappor­tés, on peut heureusement dire que plus récemment les prêtres catho­liques ont encouragé l’étude de la Bible. Il n’en reste pas moins qu’il est dangereux à toutes les époques d’attenter à la seule autorité de l’Ecriture Sainte, et de faire exactement ce que Jésus reprochait à ses contemporains : « Vous annulez ainsi la parole de Dieu au profit de votre tradition ! » (Mt. 15. 1-9).

3. Qw’ew *est-il du danger de < bibliolâtrie » ?*

(Nous revenons sur ce thème, amorcé aux pages 121-122, en résumant quelques remarques très pertinentes d’A. Saphir, *Christ et les Ecritures,* op. cit., pp. 144 ss.).

Pour celui qui exalte par-dessus tout l’autorité de l’Ecriture, la tentation peut surgir de mettre celle-ci en quelque sorte à la place de Dieu. La bibliolâtrie serait la tendance à séparer le Livre de la per­sonne de Christ et du Saint-Esprit, à substituer le texte écrit à Celui qui seul est la lumière et le guide des croyants. Placer en cette lettre devenue morte notre foi, notre respect et notre affection serait cer­tainement une forme d’idolâtrie.

L’exemple des *Juifs* peut nous aider à comprendre ce point. Ils considéraient l’Ecriture comme la Parole de Dieu. Ils en respectaient la lettre, la préservant avec un soin scrupuleux, et en faisant l’objet de leur infatigable étude. Ils étaient les défenseurs zélés des « oracles de Dieu » et s’enorgueillissaient de la possession d’un pareil trésor. Comment donc n’ont-ils pas su comprendre la Parole vivante de Jésus-Christ ? ni reconnaître qu’il était l’exacte réalisation du por­trait du Messie tracé par Moïse et les prophètes ? Le Seigneur Lui- même l’a expliqué : ils croyaient avoir dans les Ecritures la vie éter­nelle, mais ils n’avaient pas la Parole de Dieu demeurant en eux. Ils respectaient la lettre du texte sacré, mais ils ne reconnurent pas Celui qui en était la substance même. Croyant de façon orthodoxe à l’autorité de l’Ecriture, et déployant beaucoup de zèle à la défendre, ils n’en comprenaient absolument pas le sens spirituel. Quel fait tra­gique et quelle possibilité lamentable : croire à la Bible, et rejeter le Christ ; se glorifier de la Parole écrite et chasser le Seigneur hors de la ville sainte ; tenir la Bible d’une main, et de l’autre crucifier Jésus !

N’était-ce pas là de la bibliolâtrie ? Ces hommes avaient mis la Bible à la place du Dieu qui parle dans le Livre et par ce Livre. Ils pensaient qu’au lieu d’un Seigneur vivant qui les dirigeait et exer­çait son action sur eux, ils étaient maintenant en possession d’un Livre qui contenait toutes choses, et que l’essentiel était de l’inter­préter correctement. Un danger analogue pourrait nous menacer nous-mêmes si nous n’y prenons pas garde : celui de croire que la Bible contient la vérité, sans croire réellement la vérité qu’elle contient.

Le véritable Israélite regardait les Ecritures comme le chemin conduisant à Dieu, le moyen dont II Se sert pour enseigner, sanctifier, consoler ; pour le bibliolâtre, la Bible se substituait à Dieu, elle devenait un moyen de se passer de Lui. Un rabbin n’a-t-il pas dit : « Dieu, nous ayant donné la Loi, n’a plus le droit de venir nous gêner par de nouvelles révélations » ? Sous prétexte d’honorer la Bible, on en venait à traiter Dieu comme s’il avait cessé de vivre au milieu de son peuple et de régner sur lui.

*L’Eglise* elle-même est en danger de perdre de vue l’existence du Saint-Esprit, d’oublier que c’est de Lui seul qu’elle dépend, et de mettre le Livre ou son propre magistère à la place du Seigneur. Alors commence le règne de l’homme par le moyen des manuels, des catéchismes, des commentaires, des interprétations. On croit avoir l’enseignement de l’Esprit *dans* le Livre, au lieu de l’Esprit parlant *par* le Livre. Cet enseignement, les hommes veulent bientôt l’avoir résumé, simplifié, réduit à un système, enfermé dans une méthode. Dès lors, pratiquement, l’interprétation de l’Eglise, le Credo sont au-dessus de la Bible, que l’on néglige et n’ouvre plus guère. C’est bien là une tendance enracinée dans l’homme : de remplacer la subs­tance par l’ombre, le fond par la forme, la vie par les méthodes, le Dieu vivant par des choses mortes ; de déifier les serpents d’airain (2 R. 18.4), les doctrines bibliques (séparées de la vie), et les expé­riences du passé.

On trouve plus simple de se fier aux commentateurs, aux inter­prètes, aux casuistes. Le texte est obscur, et le commentaire précis. Le texte est sévère, le casuiste accommodant. Le texte est profond et a plusieurs faces, l’interprète superficiel n’en voit qu’une seule. Le texte demande la probité intérieure et veut opérer une guérison radicale, la tradition a des moyens superficiels et inefficaces de pan­ser la plaie de la fille de mon peuple ! Avec le temps, on en vient à regarder la tradition comme plus précieuse, plus nécessaire, plus pra­tique que la Bible. Et cela est naturel : si l’on considère la Bible en dehors du Dieu vivant, et comme Le remplaçant, une interprétation précise et détaillée du code prend plus d’importance que le code lui- même (d’après A. Saphir, op. cit., pp. 165-182. Rappelons que Saphir était un Judéo-chrétien, pasteur presbytérien très estimé en Angleterre).

Et *nous,* sommes-nous menacés par la bibliolâtrie ? Tout en croyant à l’inspiration de la Bible, nous soumettons-nous sans réserve à l’autorité de son auteur ? En nous glorifiant de la Bible, sommes- nous subjugués par son message, sorti de la bouche du Dieu vivant ? Si nous avons perdu le contact avec l’Esprit, continuons-nous à lire un texte qui ne nous parle plus comme auparavant, et qui cependant a remplacé pour nous la voix du Seigneur ? Dans ce cas, la page écrite ne redeviendrait-elle pas comme une loi qui condamne et tue, alors que seul l’Esprit peut vivifier ?

Le danger de bibliolâtrie proviendrait-il de la foi en l’inerrance de l’Ecriture Sainte ? Absolument pas, car il se situe sur un tout autre plan. « Si la Bible trouve sa vraie et vitale intégration uniquement en la personne de notre Seigneur Jésus-Christ, il ne peut y avoir aucune forme de bibliolâtrie... Car l’Ecriture, si grande soit-elle, ne doit jamais être déifiée. Dans toute sa perfection et sa vérité, même unique parmi les livres, elle n’est qu’une créature. D’après son pro­pre témoignage, elle est un instrument du Dieu vivant, l’épée de l’Esprit, la semence incorruptible qui régénère, la loi de l’Eternel qui convertit l’âme, le miroir où nous nous voyons à la lumière éblouis­sante du Seigneur, le marteau qui brise la dureté de notre cœur. Mais si grande soit-elle, elle n’est qu’un instrument, inspiré et unique, en vue d’un but précis, mais non pas une fin en elle-même. La Bible ne peut jamais et en aucune manière être adorée, pas plus que la nature, cet autre livre de Dieu » (F. E. Geabelein, *Révélation and the Bible,* p. 401).

Il n’est pas nécessaire que nous insistions à nouveau (voir p. 121) sur le reproche fait aux tenants de l’inspiration absolue de l’Ecriture d’avoir remplacé le pape de Rome par un *pape de papier.* Ils au­raient éliminé de la sorte la seigneurie de Christ, et fait de Dieu le prisonnier d’un livre.

Il est clair qu’il n’y a pas trace d’un tel hiatus dans la Bible. Dieu base toute son autorité en Israël sur la loi, comme Jésus-Christ le fait sur l’Ecriture et sur sa parole, qui deviendra bientôt le Nouveau Testament. La Bible demeure l’instrument de Dieu et elle ne saurait en aucun cas prendre sa place. Un « pape de papier » serait un texte inerte, simplement couché sur les pages d’un livre. Comme nous l'avons vu abondamment, l’Ecriture demeure toujours vivante et dy-

namique : elle ne s’ouvre et ne se communique à nous que si le Saint- Esprit nous illumine et nous convainc. Lorsque, comme Dieu le demande, nous nous soumettons à sa révélation écrite, c’est à son autorité à Lui que nous obéissons. Ceux qui récusent cette autorité- là, se soumettent en réalité à un autre « pape » , celui de la raison i faillible de l’homme.

1. FRUITS DE L’AUTORITÉ DE L’ECRITURE.
2. *Libération.*

Le retour inconditionnel à l’autorité souveraine de l’Ecriture a \ été le grand but des Réformateurs. Leur devise est aussi la nôtre : I l’Ecriture seule et toute l’Ecriture. Cette redécouverte a libéré les ) croyants de toutes les usurpations, les superstitions, les appauvrisse- ■j ments des siècles précédents. Jésus avait promis exactement cela à ' tous ceux qui recevaient son plein message : « Si vous demeurez dans *L* ma parole, vous êtes vraiment mes disciples ; vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous affranchira » (Jn. 8. 31-32).

1. *Unité.*

D’autre part, l’autorité de l’Ecriture assure l’unité spirituelle de tous ceux qui lui sont soumis. Pour les chrétiens évangéliques, l’argu­ment décisif demeure : Il est écrit ! Ils sont prêts à confesser ensem­ble tout l’enseignement clair de l’Ecriture, ce qui est considérable. Ils / peuvent différer sur des points secondaires et des questions d’inter­prétation (Phil. 3. 15-16). Mais ils sont sûrs d’avoir la même Bible, le même Christ, le même message à délivrer au monde. Nous en avons eu la démonstration dans notre chapitre sur le *Témoignage de T Eglise* (pp. 213 ss.) ainsi qu’à propos du *Canon, facteur d'unité* (p. 167). La « chrétienté » a cessé de présenter un front uni lorsque dans son sein les autorités les plus diverses ont supplanté celle de l’Ecriture, Parole infaillible de Dieu. Il reste aux croyants évangé­liques encore beaucoup à faire pour manifester leur unanimité fon­damentale. Pour eux aussi retentit l’appel : « A la loi et au témoi­gnage ! » (Es. 8. 20). Si vraiment on met en pratique la devise : Toute l’Ecriture, et rien que l’Ecriture, les différences secondaires n’apparaîtront plus au premier plan, et le peuple chrétien tout entier glorifiera Celui qui ne cesse de s’adresser à nous dans sa Parole.

1. *Autorité.*

Sans paradoxe, nous pouvons dire que le croyant soumis à l’auto­rité de l’Ecriture est lui-même revêtu d’une partie de cette autorité. Pour lui, la Bible est vraiment l’épée de l’Esprit, intacte et tranchante, qu’il peut tourner contre lui-même et contre l’ennemi. Sans hésitation ni restriction mentale, il peut dire : Il est écrit ! Ainsi parle l’Eter­nel ! Avec Paul, il sait que ce qu’il prêche est vraiment la Parole de Dieu (1 Thess. 2. 13). Comme son Maître, parce qu’il transmet son message infaillible, il enseigne avec autorité, et non pas comme les scribes (Mc. 1.22). S’il est faible et s’il tremble, il peut se cacher derrière le Livre et dire : Cette Parole n’est pas de moi, mais de Dieu ! En un mot, il est un ambassadeur efficace, parce qu’il parle «comme si Dieu exhortait par lui» (2 Cor. 5. 18-20). Il ose et il doit déclarer tout le conseil de Dieu, sans en rien cacher (Act. 20. 27). Il sait que son travail ne sera pas vain dans le Seigneur, parce que la Parole divine qu’il a annoncée ne demeurera jamais sans effet (Es. 55. 11).

4. *Un libre choix.*

Une chose est claire : Dieu, à qui appartiennent toute puissance et toute souveraineté, ne nous force pas (pour l’instant) à nous courber devant Lui. Sa révélation ne nous aveugle pas : elle parle à notre cœur, et réclame la libre adhésion de notre foi (cf. Act. 17. 17). De même, son autorité s’offre à nous sans coercition. Maintenant, c’est l’heure de la grâce et de la patience divines. Heureux ceux qui, abandonnant l’esclavage du mal et des pensées rebelles, choisissent la liberté en se soumettant au Christ et à sa merveilleuse Parole : « Grâ­ces soient rendues à Dieu de ce que, après avoir été esclaves du péché, vous avez obéi de cœur à la règle de doctrine dans laquelle vous avez été instruits ! » (Rom. 6. 17). Et Paul ajoute : « Nous ren­versons les raisonnements et toute hauteur qui s’élève contre la con­naissance de Dieu et nous amenons toute pensée captive à l'obéis­sance de Christ » (2 Cor. 10. 5).

Il est évident, cependant, que la patience de Dieu aura une fin. L’heure est proche où tout genou fléchira devant Lui. Ceux qui n’auront pas voulu qu’il règne sur eux connaîtront un sort terrible (Luc 19. 14, 27). Christ, qui n’est pas venu juger le monde, mais le sauver, ajoute cependant : « Celui qui me rejette et qui rie reçoit pas mes paroles a son juge : la parole que j’ai annoncée, c’est elle qui le jugera au dernier jour » (Jn. 12. 48).

VIL CONCLUSION.

Nous pourrions continuer à étudier le grand thème de la révéla­tion écrite, car nous ne l’avons de loin pas épuisé. Force nous est cependant de nous arrêter pour ne pas lasser les lecteurs de ces pa­ges, et pour laisser à chacun le temps de réfléchir personnellement aux vérités entendues. Il s’agit aussi maintenant de passer aux actes.

Le Dieu d’amour, le Maître souverain, le grand Juge veut bien Se révéler.

*A* nous de faire silence, d’écouter respectueusement chaque mot sorti de sa bouche, d’obéir, et de transmettre au monde de si glorieu­ses vérités.

Parle, Seigneur, tes serviteurs écoutent !

Toute Ecriture est inspirée de Dieu (2 Tim. 3. 16).

Heureux l’homme... qui trouve son plaisir dans la loi de l’Eternel, et qui la médite jour et nuit !... Tout ce qu’il fait lui réussit » (Ps. 1.1-3).

« Ouvre mes yeux, pour que je contemple les merveilles de ta loi... Tu m’enseignes tes statuts.

Que ma langue chante ta Parole ! » (Ps. 119. 18, 171-172).

« Ma Parole, qui sort de ma bouche... ne retourne point à moi sans effet » (Es. 55. 11).

« Sanctifie-les par ta vérité !

ta Parole est la vérité » (Jn. 17. 17).

« Faites toutes choses sans murmures ni hésitations, afin que vous soyez irréprochables et purs, des enfants de Dieu irrépréhensibles au milieu d’une génération perverse et corrompue, parmi laquelle vous brillez comme des flambeaux dans le monde, portant la Parole de vie » (Phil. 2. 14-16).

Bibliographie

ALLIS (O.T.) — *The five Books of Moses,* The Presbyterian and Reformed Publ. Co., Philadelphia, 1943 (319 pages).

BARTH (Karl) — *Kirchl. Dogmatik.*

*L’Eglise,* Labor et Fides, 1964 (271 pages).

BRUCE (F.F.) — *The Books and the Parchments,* Pickering & Inglis, Lon­don, 1950 ( 259 pages).

BRUNNER (E.) — *The Médiat or.*

*The Theology of the Crisis.*

*Dogmatik.*

CALVIN (Jean) — *L’Institution chrétienne,* Labor et Fides, 1955.

COURTHIAL (Pierre) — *La Revue Réformée,* 8, rue de Tourville, Saint- Germain-en-Laye (S. et O.) France ; N° 66 - 1966/2.

GAEBELEIN (F.E.) — *The Maening of Inspiration,* IVCF, Chicago, 1950 (38 pages).

GAUSSEN (L.) — *Théopneustie,* Paris, 1840 (464 pages).

HAMMOND (T.C.) — *Inspiration and Authority,* IVF, London (64 pages).

Edit. HENRY (C.F.H.) — *Révélation and the Bible,* Tyndale Press, London, 1959 (413 pages).

HODGE (Chs.) — *Systematic Theology I.*

HODGKIN — *Le Christ dans toutes les Ecritures,* La Laborieuse, Nîmes, 1919 (412 pages).

HUGHES (P.E.) — *Scripture and Myth,* Tyndale Press, London, 1956 ( 30 p.).

KENYON — *Our Bible and the Ancient Manuscripts,* Eyre & Spottiswoode, London, 1939 (266 pages).

LAMORTE (Dr. A.) — *La Bible et le Plan de Dieu,* Groupes Missionnaires, Vevey, 1959 (148 pages).

*La nature de l’inspiration des Ecritures,* « Grande Joie » Beatenberg, 1957 (27 pages).

LLOYD JONES (Dr. D. Martyn) — *Authority,* IVF, London, 1958 (94 pages).

LUESCHER (A.) — *Wenn das Wort nicht mehr soll gelten...,* Pflug Verlag, Langenthal, 1951 (72 pages).

*Die letzten Zeiten und das inspirierte Wort* (194 pages).

MARCEL (Pierre) — *Invites à l'hérésie.*

*La Revue Réformée,* N" 59 - 1964 / 3.

MERLE D’AUBIGNE (J.H.) — *L'autorité des Ecritures inspirées de Dieu,* Toulouse, 1850 (143 pages).

MONOD (A.) — *Les Adieux,* Groupes Missionnaires, Vevey, 1957 ( 252 pages). *L’inspiration de la Bible prouvée par ses œuvres,* « La Cause», Carrières-sous-Poissy (S. et O.) (97 pages).

* MURRAY (John) — *The Infallible Word,* Wm. Eerdmans, Grand Rapids,

Michigan, 1953 ( 300 pages).

* PACKER (J.I.) — *Fundamentalism and the Word of God,* IVF, London, 1958

(191 pages).

* PREUS (Robert) — *The Inspiration of Scripture : 17th Century Lutheran*

*Dogniaticians,* Oliver and Boyd, London, 1955 (216 p.).

ROBINSON (Bp.) — *Dieu sans Dieu,* Nouvelles Editions Latines, Paris, 1964 (188 pages).

SAPHIR (A.) — *Christ et les Ecritures,* « La Voix de l’Evangile », Marseille, 1965 (177 pages).

* SAUER (Erich) — *Front E ternit y to Eternity,* Copyright (c) 1954, The Pater-

noster Press, London (207 pages).

\*TATFORD (F.A.) — *Is the Bible reliable?* Walter, London (56 pages).

* VAN MIERLO (S.) — *La Révélation Divine,* Delachaux et Niestlé, Neuchâtel,

1951 (282 pages).

WARFIELD (B.B.) — *The Inspiration and Authority of the Bible,* Presbyte- rian and Reformed Publishing Company, Philadelphia, 1948 (442 pages).

WASSERZUG (Dr. G.) — *Gottes Wort ist Gottes Wort,* Bibelschule Bcaten- berg (57 pages).

WILSON (Rob. Dick) —*La Haute Critique est-elle scientifique?* Bruxelles (56 pages).

*A scient if ic Investigation of the Old Testament,* Philadelphia, 1926.

* YOUNG (Edw. J.)— *Thy Word is Truth,* Ed. Eerdmans, Grand Rapids,

Michigan, 1957 (287 pages).

Nous remercions très vivement les maisons d’éditions ci-dessus marquées d'un astérisque, qui nous ont accordé la permission expresse d’user de leur copyright pour les citations tirées de leurs ouvrages. D’autres livres mention­nés sont déjà dans le domaine public. D’autres enfin sont simplement signalés ici à l’attention de nos lecteurs.

Table des matières

Pages

Préface .......... 7

*Première partie :* **La révélation ..... 9**

1. Pourquoi une révélation est-elle nécessaire ?
2. Dieu peut-il ou veut-il se révéler à l’homme ?
3. Les deux premières révélations universelles.
4. la nature ; 2. la conscience.
5. La raison serait-elle peut-être un moyen autonome de parvenir à la connaissance de Dieu ?
6. Modes et étapes de la révélation depuis la chute.
7. Théophanies ; 2. Songes et visions ; 3. Contacts directs ; 4. Miracles et signes ; 5. Les prophètes ; 6. La révélation de Dieu en Jésus-Christ ; 7. L'Ecriture.

*Deuxième partie :* **La Parole**

Chapitre premier : *La Parole divine .....* 25

1. Le Dieu de la Bible est un Dieu qui parle.
2. L’homme doué de la parole peut communiquer avec Dieu.
3. L’usage divin de la Parole.
4. La religion de la Parole.

Chapitre II : *La Parole écrite ......* 29

1. Nécessité d'une révélation écrite.
2. L'écriture est indispensable pour fixer le message.
3. Le texte écrit rappelle à chaque instant le message original.
4. Un livre permet de grouper toutes les paroles reçues.
5. Le message écrit devient indépendant de l'orateur ou de l’écrivain.
6. Le message écrit devient universel, indestructible et presque omniprésent.

VII La révélation accessible par l’Ecriture rend désormais les lecteurs responsables.

Chapitre III : *La Parole incarnée et la Parole inspirée . .* 32

1. Le Christ et l’Ecriture.
2. Notre attitude à l'égard des deux Paroles.
3. Le mystère des deux natures du Christ et de l’Ecriture.

*Troisième partie:* **L'Inspiration**

Chapitre premier : *Définition et généralités ....* 41

1. Définition.
2. Le texte classique de 2 Tim. 3.16-17.
3. Le miracle inexpliqué et inexplicable de l’inspiration (1 Cor. 1 et 2 ; 1 Pi. 1. 10-12 ; 2. Pi. 1. 19-21).
4. Comment Dieu a-t-il parlé à ses prophètes ?

Chapitre II : *Diverses théories de l\* inspiration . .* . 52

1. La Bible n’est qu’un remarquable livre humain, sans inspiration divine.
2. La Bible n’est que partiellement inspirée de Dieu.
3. L'inspiration des pensées et non des mots.
4. Seul l’enseignement moral et spirituel de la Bible serait inspiré.
5. La Bible *contient,* mais elle *n’est* pas la Parole de Dieu.
6. Christ seul est la *Parole de Dieu.*
7. La Bible serait un livre uniquement divin, résultat d’une « dictée mécanique ».

Chapitre III : *L’Inspiration plénière et verbale de l’Ecriture* 65

1. Définition.
2. Que veut dire, au sens de la Bible, l’expression *inspi­ration plénière ?*
3. Pourquoi parle-t-on d’inspiration « verbale » ?

Chapitre IV : *La Bible est-elle la Parole de Dieu ?.. 73*

1. La Bible affirme constamment qu’elle est la Parole même du Seigneur.
2. Le Christ et les apôtres confirment le témoignage de l’Ancicn Testament.
3. La prédication meme du Christ et des apôtres était appelée *la parole de Dieu.*
4. En rédigeant le Nouveau Testament, les apôtres ont pleinement conscience d’écrire *la Parole de Dieu.*
5. II est donc inexact de dire que *Jésus-Christ seul est la Parole de Dieu.*
6. L’éternelle Parole Dieu nous est annoncée par L'Evangile.
7. La Bible ne cesse d’être la Parole toujours actuelle de Dieu.
8. Conclusion.

Chapitre V : *L’Inspiration du Nouveau Testament . .* 82

1. L’origine divine des paroles de Jésus-Christ
2. Jésus promet l'inspiration divine aux auteurs du Nou­veau Testament.
3. L'inspiration de l’apôtre Paul.
4. L'inspiration du Nouveau Testament selon l’épître aux Hébreux.
5. L'inspiration de l’Apocalypse.
6. Conclusion.

Chapitre VI : *Les citations de l’Ancien Testament dans le*

*Nouveau .........* 90

1. Nombre et importance des citations.

Il Comment savoir exactement ce qui est une citation ?

1. Liberté avec laquelle les citations sont faites.
2. Usage de la Version des Septante.
3. Conclusion.

Chapitre VII : *La Progression dans la révélation .*

1. Le progrès évident de la Genèse à l’Apocalypse.
2. Dieu emploie pour nous parler la méthode pédagogique, mais ne nous enseigne pas la vérité par l'erreur.
3. Les deux grandes parties de la Bible sont caractérisées par une progression analogue.
4. Le passage de l’Ancien au Nouveau Testament marque un progrès continu de la révélation.
5. La révélation par excellence, celle de Jésus-Christ, devient de plus en plus précise.
6. Le Dieu qui se révèle progressivement demeure immua­blement le même.

Chapitre VIII : *L'unité de la Bible*  *....*

I Un miracle extraordinaire.

1. Parallélisme et structure de l’Ecriture.
2. L’unité de l’Ecriture assurée par le déroulement cons­tant du plan du salut.
3. L’unité de doctrine.
4. Conclusion.

Chapitre IX : *Inerrance et inspiration*  *....*

1. Définition et généralités.
2. Que dit la Bible sur sa propre inerrance ?
3. Sur quoi porte l’inerrance de l’Ecriture ?
4. Objections à l’inerrance.
5. Inerrance du manuscrit original.

Chapitre X : *Les difficultés de la Bible ....*

1. Difficultés imaginaires.

Le firmament. — La femme de Caïn. — Le lièvre qui rumine. — Les prétendus « doublets ». — La « baleine » de Jonas. — L’expression « trois jours et trois nuits ». — Y a-t-il opposition entre Jér. 7.22-23 et la loi de Moïse ?

1. Difficultés résolues par une meilleure information.

Le nombre des étoiles. — Le « géocentrisme ». — La vie à l'époque des patriarches et de Moïse. — Les Hittites. — Ninive — Sargon et Tharthan. — Belschatsar. — Lysanias, tétrarque de l’Abilène.

1. Les harmonisations possibles.

Les « deux créations ». — Le dénombrement de David. — Saiil a-t-il consulté l’Etemel ? — Les deux généalogies du Christ. — Les aveugles de Jéricho. — Les récits de la résurrection. — La mort de Judas.

1. Difficultés réelles.
2. Les variantes entre les divers manuscrits (reporté au chapitre 12, p. 168).

95

103

111

129

1. Les erreurs des copistes.
2. Les chiffres hébraïques.
3. Les citations libres de l’A. T. dans le Nouveau et l'usage dans ces citations de la version des LXX (reporté au chapitre 6, p. 90).
4. Les erreurs évitées.
5. Conclusion.

Chapitre XI : *Le canon* . • • - • 144

1. Généralités.
2. Définition.
3. L’inspiration divine détermine la canonicité.
4. Le canon est le fruit de l'inspiration divine et non pas de décisions humaines.
5. Le canon de l’Ancien Testament.
6. Les oracles de Dieu confiés aux Juifs.
7. Formation du canon de l’Ancien Testament.
8. Quelle idée les critiques se font-ils du canon de l’Ancien Testament ?
9. Que s’est-il réellement passé à l'époque de Josias et d’Esdras ?
10. Ordre des livres inspirés d'après le canon juif.
11. Les Apocryphes ont-ils place dans le canon ?
12. Le canon du Nouveau Testament.
13. Rédaction du Nouveau Testament.
14. Premiers témoignages rendus aux écrits des évangélistes et des apôtres.
15. Premiers commentaires et traductions.
16. La fixation progressive du canon.
17. Conclusion.
18. Le canon n’a pas été fixé par voie d’autorité ni pour l’Ancien, ni pour le Nouveau Testament.
19. Les Eglises ont été providentiellement préservées de recevoir aucun livre illégitime.
20. Le canon a été également gardé de rien inclure des déviations qui apparaissent peu à peu dans la chrétienté.
21. La guerre au canon.
22. Le canon, facteur d'unité.

Chapitre XII : *La Transmission du texte — Les Variantes* 168

A. Transmission du texte de l’Ancien Testament.

1. Un texte recopié à la main pendant 3000 ans.
2. Les Massorètes.
3. La destruction des manuscrits détériorés.
4. Documents anciens permettant de contrôler le texte massorétique : la version des LXX ; le Pentateuque Samaritain ; le manuscrit du Malabar ; les manuscrits de la mer Morte.
5. Les variantes de l’Ancien Testament.
6. La transcription des noms propres.
7. Transmission du texte du Nouveau Testament.
8. L'abondance des manuscrits.
9. Les variantes du Nouveau Testament.
10. Les variantes de l’épître aux Romains.
11. Conclusion.

Chapitre XIII : *L\*IIllumination .* . . . . . 180

1. Définition et généralités. \*
2. Le témoignage intérieur du Saint-Esprit.
3. Les limites de l'illumination.
4. La confusion entre inspiration et illumination.
5. L’illuminisme tend à supplanter l’inspiration.
6. Dieu demeure souverain dans l’octroi de l'illumination.
7. C'est à la foi qu’est accordée l'illumination.
8. L’illumination n’est pas accordée une fois pour toutes.
9. L’illumination divine éclaire notre cœur et notre esprit, aussi bien que notre intelligence.
10. L’illumination refusée par Dieu est le signe d'un juge­ment de sa part.
11. Comment recevoir l’illumination ?

*Quatrième partie :* **Témoignages rendus à l'inspiration  
de l'Ecriture Sainte**

Chapitre premier : *Jésus-Christ et l’Ecriture Sainte . .* 195

1. Christ est le thème central de l’Ecriture Sainte.
2. Christ vient accomplir les Ecritures.
3. L'attitude pratique du Christ à l'égard de l’Ecriture.
4. Il rend un témoignage éclatant à sa divine ins­piration.
5. Il souligne en elle l’importance de chaque mot.
6. Il base souvent son argumentation sur une seule expression.
7. Il place le texte de l’Ecriture sur le même pied que ses propres paroles.
8. Il a constamment recours à l’Ecriture.
9. Christ confirme les récits de l’Ecriture Sainte.
10. Il rend témoignage, comme à dessein, à des passa­ges scripturaires très attaqués.
11. Il établit la parfaite suffisance de l’Ecriture pour conduire au salut.
12. Toute source d'erreur provient de la négligence et de l’incompréhension des Ecritures.
13. Conclusion.

Chapitre II : *Les Apôtres et L'Ecriture Sainte .* . . 204

1. Le témoignage du livre des Actes.
2. Le témoignage de Paul.
3. Le témoignage de l’épître aux Hébreux.
4. Le témoignage de Jacques.
5. Le témoignage de Pierre.
6. Conclusion.

Chapitre III : *Le Témoignage rendu par l1 Eglise à l\*inspira­tion de la Bible .* . . • • • • • 213

1. Les Pères de l'Eglise.
2. Les Réformateurs.
3. Les grandes confessions de foi protestantes.
4. Hommes de Dieu et œuvres chrétiennes de notre épo­que.
5. Conclusion.

Chapitre IV : *Jusqu’où peuvent mener l’opposition à l’inspi­*

*ration plénière et la critique biblique .«\* .* . . . 223

1. Qu’entendons-nous par « critique biblique > ?
2. Apparition et triomphe de la critique moderne.
3. Le « renouveau biblique ».
4. Comment le message biblique faillible *devient-il Parole de Dieu ?*
5. Par quel critère discerner la « Parole de Dieu » ?
6. Comment échapper au piège du subjectivisme ?
7. La chasse aux mythes.

VIH Dieu sans Dieu — Dieu est mort — l’HOMME est Dieu.

1. Que reste-t-il finalement ?
2. Illogisme.
3. Les évangéliques partent-ils d’un a priori non scienti­fique à l’égard de la Bible ?
4. Sur quoi portera la prédication ?
5. Comment expliquer les modes théologiques successi­ves ?
6. Le point de vue moral et spirituel.

*Cinquième partie :* **L'autorité de l'Ecriture**

Chapitre premier : *Les caractères surnaturels de l’Ecriture .* 251

1. Révélation sublime de Dieu et de Jésus-Christ.
2. Révélation unique de l'homme.
3. Le plan du salut, inconcevable à l’esprit humain.
4. Les prophéties, preuve de l’inspiration divine.
5. La puissance de vie qui se dégage de la Bible.
6. L’éternelle jeunesse de l’Ecriture.
7. L’universalité de la Bible.
8. La supériorité de la Bible sur tous les autres livres religieux, juifs, chrétiens et païens.
9. Conclusion.

Chapitre II : *L’autorité de V Ecriture .....* 273

1. Dieu, source de toute autorité.
2. L'autorité de Jésus-Christ.
3. L'autorité de l’Ecriture.
4. Qui a la priorité : l’Ecriture ou l'Eglise ?
5. Les attaques contre l'autorité de l’Ecriture.

L L'esprit rebelle de l'homme.

1. Combien d'autorités s'affrontent-elles ?
2. Qu’en est-il du danger de « bibliolâtrie » ?
3. Fruits de l'autorité de l’Ecriture.
4. Conclusion.

**LIVRES PUBLIÉS PAR LES ÉDITIONS EMMAÜS**

|  |  |
| --- | --- |
| *Nouveau Dictionnaire Biblique* | |
| *Nouveau Commentaire Biblique* |  |
| *Introduction à 1'Ancien Testament* | Dr G.L. Archer |
| *Introduction aux Epttres de Paul* | A. Kuen |
| *Les Trésors du Nouveau Testament* | Ch. Rochedicu |
| *Les Psaumes* | Extrait du NCB |
| *Josue'* | A. Adoul |
| *Le Prophète Daniel* | R. Pache |
| *Notes sur l'Evangile de Jean* | R. Pache |
| *Notes sur les Actes des Apôtres* | R. Pache |
| *La plénitude de Dieu (Ephésiens)* | R. Pache |
| *Les Evangiles* | E. de Benoit |
| *L'art de vivre — selon Dieu (Proverbes)* | A. Kuen |
| *L'Inspiration et l'Autorité de la Bible* | R. Pache |
| *Le Dieu souverain* | J.M. Boice |
| *Je bâtirai mon Eglise* | A. Kuen |
| *La Personne et 1‘Œuvre du Saint-Esprit* | R. Pache |
| *Le Saint-Esprit, baptême et plénitude* | A. Kuen |
| *Le Retour de Jésus-Christ* | R. Pache |
| *L'Au-Delà* | R. Pache |
| *Les événements actuels annoncent-ils le Retour de Jésus-Christ ?* | R. Pache |
| *La Destinée d'Israël* | R. Pache |
| *L'Enfer existe-t-il?* | R. Pache |
| *Les Témoins de Jéhovah ont-ils raison ?* | J.M. Nicole |
| *Les Adventistes du* 7' *jour ont-ils raison ?* | J.M. Nicole |
| *Le Sadhou Sundar Singh* | A. van Berchem |
| *Dr Pierre de Benoit* | R. Pache |
| *George Millier — l'audace de la foi* | A. Kuen |
| *Les paroles que tu m'as données* | 0. de Benoit |
| *Souvenirs et lettres* | R. de Benoit |
| *Notes matinales* | R. de Benoit |
| *Pourquoi l'Eglise ?* | A. Kuen |
| *Dons pour le service* | A. Kuen |
| *Ministères dans T Eglise* | A. Kuen |
| *Se former pour mieux servir Dieu* | A. Kuen |
| Cours par correspondance : |  |
| *Les Evangiles* |  |
| En co-édition avec les Groupes missionnaires : |  |
| *L'évangélisation dans l'Eglise primitive* | M. Green |
| En co-cdition avec les Presses bibliques universitaires: |  |
| *Le rugissement de Dieu* (Commentaire d’Amos) | J.A. Motyer |
| *Le sermon sur la montagne* |  |
| ou la contre-culture chrétienne | J.W.R. Stott |
| *Des hommes nouveaux* | J.W.R. Stott |
| *La joie de Dieu* (Commentaire de l’Ev. de Luc) | H. Gollwitzer |
| *De s hommes nouveaux* (Romains 5 à 8) | J.W.R. Stott |

N\* ISBN: 2-8287 - 0028 • 3

1. Ce point est traité avec plus de détails dans notre ouvrage < L’Au-Delà », pp. 212-215. [↑](#footnote-ref-1)
2. Cf. *Kerygma und Mythos* et *Théologie des Neuen Testaments* de R. Bultmann. Voir aussi : *Script ure and Myth,* de P.E. Hughes (Tyndale Press, 1956). [↑](#footnote-ref-2)